

**Document de travail en cours de traduction pour préparer la rencontre  
présentée en introduction**

**Pour imprimer, attendre la version définitive. Merci à ceux qui y  
collaboreront d'ici là.**

Séminaire à l'Institut Lorenz Oken, Lochhäuser 19, 79737 Herrischried  
« L'idée d'Europe » du 26 au 28 septembre 2025 :

**Au lieu de mélanger idéologie, économie et politique :**

**Soin des langues et des cultures dans la vie de l'esprit;**

**Dépassemement de la conscience nationale dans la vie de droit;**

**Pratique de la solidarité supranationale dans la vie de l'économie.**

Dans ce séminaire, nous aborderons l'idée d'Europe : nous nous baserons à nouveau soigneusement sur des concepts purs observés dans les phénomènes. Des discours introductifs serviront de base aux discussions. Le séminaire est divisé en une partie historique (I-IV) et une partie systématique (V+VI) portant sur les questions et thèmes suivants :

I. Une excursion dans l'histoire de l'Europe et de l'évolution de ses peuples ; cette excursion culmine avec la question de l'émergence du droit des peuples à disposer d'eux-mêmes et de ses conséquences.

II. Comment le processus d'unification européenne a-t-il débuté après la Seconde Guerre mondiale et où en sommes-nous aujourd'hui avec l'Union européenne ?

III. Comment évaluons-nous la catastrophe en Ukraine ?

IV. La Suisse, organisée fédéralement, peut-elle être un modèle pour une Europe supranationale ?

---

V. Nous explorerons la distinction entre race, peuple et civilisation à l'aide de concepts purs et, à l'aide de ces concepts et de la science de l'esprit anthroposophique, nous examinerons les missions spirituelles de certains peuples. Je m'appuierai sur « Les Âmes de peuple d'Europe » de Hans Erhard Lauer, dont je vous enverrai un extrait au format PDF pour votre préparation.

VI. Nous poserons une question importante pour l'avenir de l'Europe : comment parvenir à une conscience de droit supranationale en nous-mêmes et en Europe ? Cette question concerne la propriété des facteurs de production et la division mondiale du travail. Pour votre préparation,

*Heidjer Reetz*

**HANS ERHARD LAUER**

**LES ÂMES DE PEUPLE DE L'EUROPE**

**Essai de psychologie des peuples européens sur base spirituelle-scientifique**

1965

VERLAG FREIES GEISTESLEBEN

© 1965 Verlag Freies Geistesleben GmbH Stuttgart

Édition intégrale Greiserdruck Rastatt



# Table des matières

<i>Avant-propos.....</i>	2
<i>1 L'Europe dans le cercle des continents (Race, Peuple, Civilisation).....</i>	6
Asie.....	6
Europe.....	13
Amérique.....	17
Orient, Moyen-Orient, Occident.....	19
<i>2 Paysage, tempérament de peuple, caractère de peuple.....</i>	23
<i>3 La polarité géographique et psychologique des peuples entre l'Ouest et l'Est.....</i>	34
Angleterre - Russie.....	36
France - Russie.....	42
Espagne - Russie.....	45
Forme tendant au repos - vie se trouvant en mouvement.....	47
<i>4 La physiologie des organismes des peuples européens.....</i>	50
Le caractère mûr des peuples occidentaux.....	53
Le caractère enfantin des peuples de l'Est.....	57
<i>5 Le secret du centre de l'Europe.....</i>	64
Le rythme respiratoire de l'âme de peuple allemande.....	66
La situation actuelle et les défis futurs de la germanité.....	72
Les trois niveaux/étendues de la connaissance des âmes de peuple.....	78
<i>6 Les peuples romans.....</i>	79
Caractères nationaux et époques historiques.....	79
Les étapes de l'évolution historique.....	83
Italie et Espagne.....	88
France.....	96
<i>7 La culture britannique et la culture germanique /Britannité et allemanité.....</i>	101
Angleterre.....	101
Allemagne.....	117

## Suite du livre

8. Les peuples scandinaves 185	<i>8 Die skandinavischen Völker 185</i>
9. Les peuples slaves 200.	<i>9 Die slawischen Völker 200</i>
Les Slaves frontaliers 200. Les Russes 216	Die Randslawen 200 Die Russen 216
10. <i>L'organisation des peuples d'Europe 227.</i>	<i>10 Die Organisation der Völker Europas 227</i> Die Eingang Europas 233
L'unification de l'Europe 233	
11. <i>Les idéaux d'humanité des peuples européens 241.</i>	<i>11 Die Menschheitsideale der europäischen Völker 241</i>
Pneumatologie des peuples 241. Italie Espagne 244.	Pneumatologie der Völker 241 Italien Spanien 244
France 249. Angleterre 251. Allemagne 257. Russie 265	Frankreich 249 England 251 Deutschland 257 Rußland 265

## Avant-propos

Publier un ouvrage sur les peuples d'Europe aujourd'hui, c'est saisir la parole sur l'une des questions les plus brûlantes de notre époque. Ce sujet a gagné en actualité car, depuis quelque temps, l'unification de notre continent est devenue le moteur fondamental de toute politique européenne.

Pendant des siècles, les peuples d'Europe se sont déchirés dans d'innombrables guerres et, plus récemment, ont failli s'entre-détruire lors des deux guerres mondiales de ce siècle. Suite à ces récentes catastrophes, notre continent a perdu à jamais la position d'hégémonie mondiale qu'il avait acquise tout au long de l'histoire. Sa domination coloniale sur les races de couleur des autres continents a été brisée. La domination mondiale est passée aux mains des deux puissances colos-



sales que sont les États-Unis d'Amérique et la Russie eurasienne. Pour s'affirmer face à la supériorité de cette dernière, l'Europe – c'est désormais une opinion largement répandue – doit non seulement enterrer définitivement les vieilles querelles entre ses nations, mais aussi surmonter sa mentalité multi-étatique et s'unir en une seule puissance concentrée.

Cet objectif est toutefois contrarié dans un premier temps par le fait que ce transfert même de l'hégémonie mondiale de l'Europe aux deux superpuissances de l'Ouest et de l'Est a également divisé politiquement notre continent en deux parties d'une ampleur inédite, devenues dépendantes des deux blocs, en partie par la force, en partie inévitablement. Ainsi, jusqu'à présent, des « accords » n'ont été conclus qu'entre les deux parties, et dans la plupart des cas uniquement avec un engagement envers le bloc de puissance concerné, sous la forme d'alliances militaires (OTAN et Pacte de Varsovie), politiques (Conseil de l'Europe de Strasbourg et Kominform) et de communautarisations économiques (CEE, AELE et Comecon). Mais même ces dernières sont constamment menacées par le déclin et l'effondrement. La faute n'en incombe pas seulement aux

7

égoïsmes nationaux incontrôlés et d'ambitions de puissance, mais aussi de l'être propre affirmé et à la vie propre des peuples européens, qui se défendent contre toute atteinte à l'autodétermination acquise au prix de siècles de luttes. Par conséquent, les efforts d'unification ont tout de suite le moins progressé sur le domaine politique ; plus ils persistent, plus ils semblent désespérés dans cette sphère. Ainsi, ils ont été couronnés de succès presque exclusivement sur le plan militaire – renforcé par la « guerre froide » entre l'Est et l'Ouest – et sur le plan économique. Car dans ce dernier, c'est l'enjeu lui-même : la productivité industrielle sans limite accrue grâce aux progrès technologiques qui pousse à des fusions, c'est-à-dire à des marchés, toujours plus vastes.

Un autre facteur entre en jeu. Les progrès de la recherche scientifique et du développement technologique (physique atomique, cosmonautique) ont atteint un point où ils nécessitent aujourd'hui des ressources financières que les États d'envergure européenne ne sont plus en mesure de fournir individuellement. Cela appelle donc à une coopération continentale dans ce domaine. De plus, les médias modernes – radio et télévision – ont permis une communication et une pénétration mutuelle de la vie spirituelle- et-culturelle des peuples européens à un niveau que l'on n'aurait pu se représenter auparavant. Finalement, le développement des technologies de transport depuis la dernière Guerre mondiale a déclenché une migration permanente, transportant des millions d'humains d'un pays à l'autre chaque année, de sorte qu'aujourd'hui, il n'y a guère d'humain en Europe qui n'ait vécu une grande partie du continent de près. Ainsi, malgré le rideau de fer, les barbelés et les murs, l'Europe s'est globalement unie au cours des dernières décennies à un point jamais vu. L'un des phénomènes les plus encourageants à cet égard est que la jeunesse d'aujourd'hui, en général, ne se contente plus de l'étroitesse des horizons et des critères de jugement purement nationaux auxquels les générations précédentes se sont attachées, mais s'efforce plutôt de découvrir les pays et les peuples étrangers avec ouverture et impartialité.

De ce fait, il est devenu nécessaire et nécessaire pour les peuples européens de mieux se connaître mutuellement. La littérature qui sert cet objectif – qu'elle soit



géographique, folklorique, historique ou d'histoire de l'art – prolifère aujourd'hui, mais elle comporte aussi le risque de voir la perspective et l'intérêt se perdre dans l'individuel, le spécifique. L'Europe, cependant, n'est pas seulement une accumulation de tant et de tant de sortes

8

de peuples, c'est un *organisme* de ce genre, et comme cet organisme, c'est déjà une unité mystérieuse/pleine de secret. Reconnaître cela exige, bien sûr, une pénétration plus profonde de l'essence et du caractère de leurs peuples : une véritable psychologie de ces mêmes.

Le élaboration d'une telle psychologie se heurte encore aujourd'hui à un obstacle majeur. Cela tient au fait que notre vie cognitive moderne est encore sous l'influence dominante de la science de la nature. De ce fait, malgré la psychologie des profondeurs et l'anthropologie philosophique, nous manquons encore d'une connaissance suffisante de l'essence de ce qui est spécifiquement *humain*. L'*humain* demeure – comme l'a formulé Alexis Carrel dans le titre de son célèbre ouvrage – « l'être inconnu ». Cela a aussi des implications pour la compréhension des peuples. Car les peuples sont des entités qui appartiennent à la sphère de ce qui est spécifiquement humain. Ils sont des manifestations de l'*humanité*. Ceci m'amène à ce qui caractérise la modeste « Tentative de psychologie des peuples européens » présentée ici. Il s'agit d'une approche fondée sur les concepts fondamentaux des sciences humaines, initialement développés par les recherches spirituelle-scientifiques anthroposophiques de Rudolf Steiner. Et plus spécialement encore, sur la base de cette pose de fondation d'une psychologie des peuples que Rudolf Steiner lui-même a menuisé à partir de cette recherche, notamment dans son cycle de conférences sur « La mission des âmes de peuple particulières en lien avec la mythologie nordique-germanique » (Oslo 1910). Je n'ai pas hésité à laisser transparaître ces fondements dans ma présentation, même dans les termes techniques forgés par Steiner. Car c'est seulement sur cette base qu'il est possible de donner à la psychologie de peuple un contenu exact et objectif. J'espère que cela ressortira suffisamment de ma présentation. Je suis bien conscient, bien sûr, que ce fondement anthroposophique de mon livre compliquera sa diffusion. Car l'*anthroposophie* n'est pas encore aimée, valorisée ou reconnue à l'intérieur de notre vie de l'esprit officielle. Mais cela ne saurait être une raison pour que je la nie comme source de ma démarche. Car le temps viendra où les concepts qu'elle a développés, jusque dans leur terminologie, feront partie intégrante du savoir commun du monde scientifique au même titre que ceux de la physique nucléaire ou de la psychanalyse.

Je n'ai véritablement pris conscience des *problèmes* de la vie des peuples européenne, tels qu'ils sont présentés ici, que durant mes nombreuses années à Vienne entre les deux guerres mondiales.

9

Dans son livre « Portrait de l'Europe », l'Espagnol Salvador de Madariaga soutient qu'il est difficile de trouver une ville aussi européenne que Vienne, et que celle-ci semblait destinée à devenir la capitale de l'Europe (p. 207 et suivantes). Même si Vienne n'était plus la métropole de l'empire multiethnique des Habsbourg à cette époque, une grande partie de sa population y subsistait, comme c'est encore le cas aujourd'hui dans une certaine mesure. M'immerger dans le contexte des missions



encore liées à la région autrefois englobée par l'Empire des Habsbourg m'a ouvert les yeux sur les problèmes de la vie des peuples européenne.

Concernant le contenu de ce livre, je tiens à préciser qu'il ne prétend pas à l'exhaustivité dans son traitement des peuples européens. Tous les peuples d'Europe n'y sont pas abordés. Surtout, le tableau qu'il dresse de l'organisme des peuples européens est amputé de certains peuples périphériques du continent, tels que les Finlandais, les Grecs, les Portugais et d'autres. D'autres peuples, comme les Suisses et les Hollandais, ne sont abordés que brièvement. La présentation mérite donc d'être complétée. De plus, les caractères des différents peuples n'ont été illustrés que par quelques exemples typiques de représentants, de phénomènes et de destins historiques, qui pourraient bien sûr être enrichis par de nombreux autres, souvent plus pertinents. Cependant, le lecteur peut s'en remettre à sa propre connaissance des peuples en question. En principe, je me suis tenu aux paroles de Goethe (extraites de sa Théorie des couleurs) concernant les caractéristiques des peuples : « Car c'est en vain que nous cherchons à exprimer l'essence d'une chose. Nous prenons conscience d'effets, et une histoire complète de ces effets engloberait probablement l'essence de cette chose. Nous cherchons en vain à décrire le caractère d'un humain ; au contraire, si nous mettons ensemble ses actions et ses faits, une image de son caractère nous apparaîtra. »

10

Cela fait exactement trente ans que j'ai publié un livre sous le même titre. Une deuxième édition, rapidement épuisée, a suivi peu après ; et depuis, les demandes pour une nouvelle édition se sont multipliées. Cependant, la poursuite de mes études en ethnopsychologie/psychologie des peuples, ainsi que le contexte radicalement modifié par la Seconde Guerre mondiale, ont entre-temps suscité en moi le besoin de trouver une approche entièrement nouvelle pour présenter ce sujet. Ainsi, après de nombreuses hésitations, cette deuxième tentative a finalement abouti. Sans être contradictoire avec la première, elle propose une approche totalement nouvelle de l'objet.

10

Sa rédaction est due, d'une part, au désir pressant exprimé par les auditeurs des conférences que j'ai données sur ce sujet ces dernières années et, d'autre part, à l'aimable proposition des éditions Freies Geistesleben de Stuttgart de le publier. J'apprécie d'autant plus cette proposition que l'éditeur a récemment publié un ouvrage majeur sur le même sujet, composé de deux volumes volumineux : *Herbert Hahn: « Sur le génie de l'Europe : portraits de douze peuples, pays et langues européens : esquisse d'une psychologie de peuples anthroposophique »*. Cependant, cet ouvrage aborde le sujet d'une manière totalement différente de mon livre, principalement sous l'angle du paysage, de la langue, de la littérature et du folklore. Il est donc vivement recommandé à tous ceux qui recherchent des présentations complémentaires à celle que j'ai proposée dans ces domaines. Grâce à cette approche différente, les deux ouvrages peuvent parfaitement se côtoyer sans se chevaucher.

Bâle, été 1964 - Dr. Hans Erhard Lauer

11

## 1 L'Europe dans le cercle des continents (Race, Peuple, Civilisation)

Alors que nous tenterons, dans les pages qui suivent, de brosser, sous différents



angles, les portraits essentiels des principaux peuples d'Europe, nous souhaitons – conformément au principe qui guidera les présentations de cet ouvrage : aller du tout au détail – visualiser d'abord, dans cette introduction, la place particulière qu'occupe l'Europe, avec son propre organisme de peuples, dans le cercle des continents, et la place que sa population occupe au sein de l'humanité tout entière. À cette fin, commençons par une affirmation qui, en elle-même, mais surtout à notre époque, doit paraître choquante et, surtout, hautement discutable : celle selon laquelle des « peuples », au sens strict du terme, *il y a seulement en Europe*. Premièrement, on pourrait d'emblée objecter à cette affirmation en soulignant que, où que l'on vive sur Terre, les humains n'existent jamais en tant que purs êtres humains, mais qu'en tout lieu – indépendamment des autres contextes dans lesquels ils évoluent – ils appartiennent aussi à une forme de communauté d'une sorte à mesure de peuple. Deuxièmement, on pourrait souligner que c'est précisément au cours de notre siècle qu'une organisation d'États a été fondée pour la première fois, d'abord après la Première Guerre mondiale avec la Société des Nations, puis après la Seconde avec l'ONU (Organisation des Nations Unies), qui était et est destinée à englober progressivement toutes les nations de la Terre. Et tout de suite dans la seconde de ces mêmes, l'ONU, que, depuis l'indépendance politique acquise par la plupart des peuples de couleur/colorés d'Asie et d'Afrique au cours des vingt dernières années, ces derniers ont acquis une telle supériorité numérique sur les peuples d'Europe que le troisième secrétaire général de l'ONU n'est plus un Européen, mais un Asiatique, et que cette organisation mondiale est de plus en plus menacée par des nations non européennes. Ces faits semblent démontrer irréfutablement l'indéfendabilité de cette affirmation.

12

Certes, ces faits sont indéniables. Mais au vu du sort des deux organisations mentionnées ci-dessus : l'enterrement discret de la première seulement deux décennies après sa fondation, et l'incapacité, manifeste depuis longtemps et souvent exprimée publiquement, de la seconde à remplir les missions qui lui avaient été assignées lors de sa fondation, on ne peut nier qu'une partie de la responsabilité de ce sort réside dans le fait que ces organisations définissent et traitent, de manière purement nominaliste, comme des entités parfaitement identiques des organismes politiques qui représentent en réalité les formes les plus diverses de la communauté humaine. Cela, bien sûr, ne prouve pas la justesse de notre affirmation initiale.

Dans ce qui suit, nous voulons donc la justifier positivement en offrant un aperçu succinct du développement historique de l'humanité sous un angle spécifique.

### Asie

Le début de la phase historique du développement humain est généralement situé dans la seconde moitié du IV<sup>e</sup> millénaire avant J.-C., époque à laquelle l'écriture a été inventée dans diverses régions du monde : en Égypte, en Mésopotamie, en Inde et en Chine. La caractéristique essentielle qui distingue l'histoire de la préhistoire est l'existence d'une chronologie (calcul de temps, calendrier) et d'une documentation historique sous une forme ou une autre : inscriptions, chroniques ou historiographie proprement dite. Cependant, la chronologie et la documentation historique, sous leurs formes initiales, n'apparaissent qu'à cette époque,



principalement en Mésopotamie et en Égypte.

Avec l'entrée de l'humanité dans sa phase historique, les noms de peuples apparaissent pour la première fois : Sumériens, Chaldéens, Babyloniens, Indiens, Chinois, Perses, Égyptiens, etc. Auparavant, seuls les cueilleurs, les chasseurs, les éleveurs et les agriculteurs étaient mentionnés. Et les peuples restent les principaux porteurs du développement historique pendant longtemps, plus précisément jusqu'à notre ère. Le principe peuple et le principe historique ont jusqu'ici été intimement liés.

Mais tous les peuples mentionnés ne sont que peuples. « semi-historiques »

13

Ils conservent notamment tous des héritages divers de la préhistoire, qui seront abordés prochainement. Leur histoire, qui s'étend du troisième, du deuxième et même en partie du premier millénaire avant J.-C., ne représente, pour ainsi dire, que l'aube de l'histoire humaine.

Les Grecs et les Romains furent les premiers à entrer dans la pleine lumière de l'histoire. Ce n'est qu'au cours de leur développement que le soleil de l'histoire se leva à l'horizon. Ils développèrent, pour la première fois, une historiographie et une recherche historiques authentiques. Le Grec Hérodote est considéré comme son père ; Tite-Live occupe une position similaire pour Rome. Avec les Grecs et les Romains, cependant, les centres de développement historique se transférèrent d'Asie et d'Afrique du Nord vers *l'Europe*. Depuis lors, l'Europe est devenue progressivement le principal théâtre du développement historique. La *transition* vers cette époque historique est bien sûr marquée par l'histoire des Israélites, qui se déroule, de manière significative, à la frontière occidentale de l'Asie. L'Ancien Testament est le premier document d'historiographie authentique. Avec lui, les Israélites devinrent les véritables fondateurs de la conscience historique.

Mais même l'Antiquité judéo-gréco-romaine porte encore en elle un ultime vestige d'essence préhistorique. Ce vestige ne sera surmonté qu'avec la fondation du *christianisme*. De toutes les religions apparues dans l'histoire, c'est la seule qui, dès l'origine – conformément à la mission confiée par son fondateur aux apôtres de proclamer l'Évangile « à tous les peuples » – se soit considérée comme destinée à toute l'*humanité*. Ainsi, ce n'est qu'à travers le christianisme que le concept d'*humanité d'ensemble* dans son ensemble, comme unité et plénitude cohérentes, a pénétré la conscience humaine. Le monde préchrétien ne connaissait pas encore ce concept (à l'exception de l'Ancien Testament, où il apparaît pour la première fois dans les chapitres du Deutéro-Isaïe). À cette époque, l'individu ne se sentait que membre de son peuple, ou plutôt, il ne se sentait humain qu'en tant qu'il appartenait à son peuple. Dans le membre d'un autre peuple, il ne voyait que l'étranger, pas encore l'*humain*. « Dans l'*Orient ancien* », comme le disait l'orientaliste Victor Maag\*, « une personne est un membre de son propre peuple, parle sa propre langue, est intégrée à son propre organisme social, vit selon sa propre culture et ses propres coutumes et, en résumé, fait partie de ce cosmos étatique gouverné par le roi, qui, à son tour, est partie

\* Dans « Idéaux d'être un humain dans les cultures orientales- », Études orientales, vol. XIII 1960, p. 29 s.

14

et une image du cosmos tout entier... C'est une chose. Mais cela en dit presque une autre : pour l'*Orient antique*, il n'existe pas d'*humanité* au sens où nous l'en-



tendons. Au contraire, les conditions y étaient similaires à celles de la Grèce antique. Dans la culture grecque primitive, un être humain était un être qui parlait la langue des Hellènes, vivait selon leurs coutumes, sacrifiait aux dieux des Hellènes, célébrait leurs fêtes et, s'il s'agissait d'un homme, se rasait. Au-delà des frontières, cependant, vivaient des êtres d'une autre espèce, ceux qui parlaient de manière incompréhensible, c'est-à-dire les *barbares*. Dans quelle mesure pouvaient-ils être subsumés sous le terme « humain » ? Personne ne s'est interrogé... La limitation du concept d'humanité à sa propre nation est la limite absolue que la pensée humanitaire du Proche-Orient antique n'a jamais franchie.

En ce qu'avec le christianisme apparaît le concept d'humanité collective/d'ensemble englobant tous les peuples, il donne aussi naissance, pour la première fois, au concept d'*histoire d'humanité d'ensemble* englobant toutes les histoires nationales. Selon la vision chrétienne, cette histoire s'étend de l'expulsion de l'humanité du Paradis au Jour dernier et au Jugement dernier. Après plusieurs tentatives dans ce sens remontant aux premiers siècles chrétiens, au tournant des IVe et Ve siècles, Augustin, dans son livre sur la « Cité de Dieu », esquisse pour la première fois un tableau complet du cours et de la structure chronologique de l'histoire collective. Ce n'est qu'avec le développement de ce concept que la conscience historique atteint son apogée. On peut donc affirmer que c'est seulement avec ce développement que le soleil de l'histoire atteint son apogée. Par conséquent, le dépassement complet de tous les vestiges de l'existence préhistorique ne peut être attribué qu'à l'émergence du christianisme.

Cette image universelle de l'histoire fut transmise simultanément avec sa christianisation aux tribus germaniques qui entrèrent dans l'histoire du monde lors des migrations du IVe au VIe siècle, et qui la développèrent dès le Moyen Âge. Il suffit de rappeler la doctrine des trois âges du Père, du Fils et du Saint-Esprit, selon laquelle Joachim de Flore divisa l'histoire tout entière au tournant des XIIe et XIIIe siècles – doctrine qui, bien que partiellement secrète, continua d'exercer une puissante influence tout au long des siècles suivants. De ce fait, le centre du développement historique s'établit de plus en plus fermement en Europe ; car le développement historique et le développement de la conscience historique sont inextricablement liés.

15

Une conscience historique universelle n'a mûri qu'à l'époque moderne, avec l'émergence, dès le XVIIIe siècle (par Vico, Voltaire, Lessing et Herder), d'une philosophie spécifique de l'histoire. Sous son influence, la recherche historique fondée sur la critique des sources s'est progressivement étendue à l'ensemble des phénomènes historiques. De là, des historiens tels que Voltaire, Ranke, Schlosser, Rotteck et d'autres ont rapidement donné naissance à des récits exhaustifs de l'« histoire du monde » tels qu'on n'en avait jamais connus auparavant. (Dans l'état actuel de la recherche, ces récits ne peuvent plus être rédigés par des individus, mais seulement par des communautés d'érudits, comme l'*Histoire du monde des Propylées*, l'*« Historia Mundi »*, etc.) À ces chercheurs se joignent des spécialistes de diverses époques, des destinées des nations et de domaines spécialisés du développement historique, tels que l'histoire religieuse, sociale et économique, rendant ainsi l'histoire humaine, dans tous ses aspects spatiaux, temporels et disciplinaires, de plus en plus accessible au grand public. Cette connaissance et cette



conscience historiques universelles se sont finalement propagées à travers le monde entier au XXe siècle, grâce à la domination mondiale que l'Europe a conquise avec l'émergence des empires coloniaux de ses nations. De ce fait, les populations non européennes ont elles aussi progressivement appris à se sentir partie intégrante de l'humanité et, en se libérant du joug colonial, ont lutté pour conquérir la place qui leur revient au sein de la communauté humaine, à égalité avec les Européens. Ainsi, l'Europe lègue ce qui a mûri en elle jusqu'à son apogée, fruit de sa culture, à une nouvelle époque de l'histoire, qui commence en notre siècle, où non plus les peuples particuliers, mais *l'humanité tout entière* devient immédiatement *porteuse de l'histoire*. En effet, en notre siècle, l'histoire des peuples, voire des continents, a pris fin, et l'histoire unifiée de l'humanité tout entière a commencé. Grâce aux moyens de communication technologiques modernes, nous vivons, jour après jour, en présence immédiate de ce qui se passe partout sur la Terre. Et nous en sommes déjà au point où tout événement survenant en *un lieu donné* affecte immédiatement l'humanité tout entière, spirituellement et consciemment, politiquement et économiquement. Il est significatif que les deux guerres mondiales de notre siècle, qui, pour la première fois dans l'histoire, ont impliqué les cinq continents, marquent le début de cette nouvelle ère.

16

Avec cela vient à conclusion cette époque de mille cinq cent ans de l'histoire dans notre siècle, dans laquelle les *peuples* particuliers étaient les agents déterminants du développement historique. Cette appartenance jusqu'à présent entre principe national et principe historique avait aussi trouvé son expression la plus forte au cours des quatre derniers siècles, lorsque la conscience historique en Europe avait atteint sa pleine maturité, sa plus forte expression. Car durant cette période, non seulement les caractères des différents peuples européens ont atteint leur expression la plus aiguë, mais la conscience nationale correspondante s'est également développée simultanément, aboutissant finalement au nationalisme le plus extrême. Ainsi, au cours de notre siècle, comme l'autre héritage de l'histoire européenne, qui a finalement dégénéré en une antithèse paradoxale du précédent, la conscience de l'humanité dans son ensemble, les peuples non européens ont également adopté ce nationalisme, qui s'avère initialement un sérieux obstacle à la réponse aux défis posés par la nouvelle époque.

Mais revenons maintenant aux époques antérieures de l'histoire ! Nous avions affirmé que les peuples de l'Orient ancien et même de l'Antiquité méditerranéenne avaient conservé des héritages plus ou moins forts de la préhistoire. En quoi consistaient-ils ? Lorsque nous découvrons les premiers noms de peuples aux débuts de l'histoire, ceux-ci semblent appartenir à des *contexte/pendants raciaux* divers et englobants. Plus tard, deux races se révèlent particulièrement aptes à une formation culturelle historique : les Aryens et les Sémites. La formation de ces races, cependant, n'appartient pas au temps historique ; elle résulte du développement *préhistorique*. Au début de l'histoire, l'humanité présente déjà une certaine structure raciale. Quelle est la caractéristique de la race ?

Elle est ancrée dans le *corporel* de l'humain et s'y révèle – pour ne citer que les plus visibles – dans la stature, la couleur de la peau et des cheveux, ainsi que dans la structure du visage et la physionomie. Elle est transmise par le sang et constitue donc une *communauté de sang*.



Cependant, tant que le principe racial joue un rôle prépondérant, certaines qualités d'âme et spirituelles sont associées à ces caractéristiques physiques. L'être humain, qui se perçoit avant tout comme membre de sa race, se sent membre de celle-ci de la même manière qu'une feuille d'arbre, si elle pouvait se percevoir consciemment, devrait se sentir membre de l'arbre. Elle ne vit qu'aussi longtemps qu'elle est reliée à l'arbre et imprégnée de la même sève qui imprègne toutes les autres feuilles. L'homme n'a pas de vie propre, sa vie est plutôt celle de l'arbre. Séparé de lui, il est condamné à dépérir et à mourir.

17

Ainsi, tant qu'un homme se perçoit uniquement comme membre de sa race, il se perçoit simplement comme appartenant à sa communauté de sang. Il ne s'attribue aucun soi propre et, par conséquent, aucune indépendance. C'est pourquoi nous ne parlons pas encore de peuples pour désigner les petites communautés qui divisent une race, mais plutôt – en utilisant une image du monde végétal – de « tribus ». L'individualisme, l'aspiration à la liberté, n'est présent sous aucune forme à ce stade de développement.

Le sang, cependant, qui le relie aux autres membres de sa tribu ou de sa race, n'est pas encore perçu par l'humain comme une substantialité purement physique, ni même vivante. Il est plutôt porteur de certaines expériences d'âme et spirituelles, qui sont donc de nature collective et non individuelle. L'objet ou le contenu central de ces expériences est un être suprahumain-divin, vécu comme *l'esprit de la race*. Celui-ci est perçu à la fois comme le fondateur divin et l'ancêtre de la race, avec lequel chaque membre est donc lié par parenté. Par conséquent, tant que le principe racial prévaut, toute *religion* est liée à la communauté de sang concernée et présente, sous une forme ou une autre, le caractère d'un *culte des ancêtres*.

Cependant, pour l'humain lié à la race, l'esprit ancestral de la race ne vit pas seulement intérieurement dans son propre sang, mais se manifeste aussi constamment à l'extérieur sous la forme du dirigeant politique de la communauté de sang concernée. Ce dirigeant est vénéré soit comme un Sohti, une incarnation, soit comme un simple représentant de l'esprit racial. Ainsi, tout pouvoir politique à l'époque du principe racial dominant revêt le caractère de la *théocratie*, le « règne de Dieu ». La vie religieuse et la vie étatique forment encore une unité indivisible.

Si l'on considère sous cet angle les peuples de l'Orient ancien, porteurs des premières civilisations avancées de l'histoire, ils semblent tous encore sous l'emprise du *principe racial*. Bien que nous les traitions tous comme des peuples, le *principe de peuple* se manifeste encore chez eux, à travers l'occultation ou la superposition du principe racial. Ceci est démontré, premièrement, par le fait qu'ils ne se percevaient pas encore principalement comme des communautés linguistiques – comme nous le constaterons chez les peuples ultérieurs – mais plutôt comme des communautés de sang, généralement strictement séparées les unes des autres. Pour leurs membres, cependant, l'expérience de leur humanité se résumait – comme le montrent les déclarations d'un orientaliste citées plus haut –

18

à l'appartenance à leur communauté de peuple. On ne trouve dans leur histoire aucune trace d'un individu luttant pour une quelconque forme d'indépendance,



d'autodétermination de son individualité. Deuxièmement, toutes leurs religions conservent le caractère du culte des ancêtres, sous une forme ou une autre. Leurs services aux dieux étaient offerts aux divins fondateurs de leurs communautés de peuple. À cet égard, ils étaient liés à leur sang commun, étaient des « religions nationales ». L'idée de les diffuser par le biais d'un travail missionnaire auprès d'autres peuples aurait été totalement contraire à leur nature et n'aurait donc pas pu voir le jour. Troisièmement, les grands empires de l'Orient antique : l'empire pharaonique des Égyptiens, l'empire assyrien, l'empire babylonien en Mésopotamie, l'empire perse des Achéménides, le « Moyen Empire » chinois étaient tous des théocraties, quoique sous des formes diverses, selon que le souverain était vénéré comme un dieu faucon incarné (Horus), comme en Égypte, ou plus tard comme le fils du dieu soleil Râ, ou, comme à Sumer, comme le représentant de Dieu, ou, comme à Akkad, comme un dieu-roi, ou, comme en Chine, comme le fils du ciel. Cette dignité divine, ou quasi divine, attribuée à leurs dirigeants, enraccinait aussi la tendance de tous ces empires à se considérer comme des « empires mondiaux » ou à s'étendre jusqu'à en devenir ; car le domaine des dirigeants ainsi compris était naturellement identique au monde, au cosmos en soi, ou du moins destiné à en représenter une image. Dans la mesure où le principe racial renvoie à l'ère préhistorique, tout comme nous le faisons avec le principe de peuple, on peut dire des peuples de l'Orient ancien que les conditions préhistoriques ont largement perduré tout au long de leur histoire.

Le peuple israélite antique occupe une position unique à cet égard. D'une part, comme nous l'avons déjà mentionné, il est devenu le véritable fondateur de la conscience historique et a laissé une représentation de son histoire nationale dans les livres historiques de l'Ancien Testament. Aucun autre peuple du Proche-Orient ancien, et même aucun autre peuple, ne peut s'en vanter. De plus, *en tant que peuple*, en tant qu'individualité nationale, il s'est distingué du contexte international de son époque à un degré que nous ne retrouvons chez aucun autre peuple. D'autre part, cependant, en tant que tel, il se considérait plus que tout autre comme une communauté de sang et s'efforçait avec une rigueur sans pareille de préserver sa pureté du mélange avec le sang des autres peuples. Par ce sang, il se considérait si uni à son Dieu que cette « alliance » le désignait comme l'*« élue »* parmi les nations. Car ce Dieu avait, par l'appel d'Abraham,

19

par le retour de son fils Isaac, destiné au sacrifice, et par les promesses faites à Jacob, il avait déjà contribué à l'établissement de cette communauté de sang. Il était alors perçu avant tout comme le guide caché de ses destinées historiques ; car, contrairement aux dieux de la nature des Gentils, son influence se fit sentir dans l'évolution historique de son peuple. Pour toutes ces raisons, le judaïsme, lorsque la religion humaine du christianisme émergea précisément de son sein, aux antipodes de son exclusivité nationale, l'expulsa de lui-même et, seul parmi tous les peuples, s'y ferma fondamentalement. Malgré sa dispersion ultérieure sur toute la terre, il est resté jusqu'à ce jour fermement attaché à sa religion nationale fondée sur le sang. Mais si, comme nous l'avons montré, la prédominance du principe racial se manifeste dans tout cela, on comprend pourquoi, à ce jour, le judaïsme, bien qu'il s'agisse d'un peuple, est avant tout considéré (et persécuté) comme une race. Car l'antisémitisme n'est nullement dirigé contre les Arabes,



bien qu'ils appartiennent eux aussi à la race sémitique, mais uniquement contre les Juifs. Il ne se qualifie cependant pas d'antijudaïsme, mais d'antisémitisme, car il est dirigé contre le principe racial préhistorique qui perdure dans le judaïsme. (Dans le cas du national-socialisme allemand, qui lui aussi est revenu totalement au principe racial, sa haine ne visait que la race spécifiquement « juive », peut-être parce qu'il voyait en elle son plus grand rival racial.) Ainsi, le judaïsme combine en lui-même, dans une étrange dualité, les contraires du principe racial et du principe de peuple, c'est-à-dire de l'essence préhistorique et de l'essence historique. Il est à la fois le représentant de l'humanité préchrétienne, dans la mesure où tout ce qui est préchrétien est marqué par l'influence persistante de la préhistoire, et d'autre part, en tant que giron terrestre du christianisme, il ne peut nier sa relation essentielle avec lui en tant que perfectionneur de l'humanité historique.

Si l'on considère à nouveau les autres peuples *asiatiques*, on peut dire qu'ils n'ont jamais complètement surmonté, tout au long de leur histoire jusqu'à nos jours, l'influence persistante du *principe de race* issu de la préhistoire. Par conséquent, ils n'ont pas encore acquis une véritable conscience historique propre, caractérisée par le sentiment de l'unicité et de la non-répétabilité des événements et des époques historiques. Dans la mesure où ils ont développé des idées sur l'existence historique, ils n'ont jamais dépassé le concept de cycles répétitifs. Ils n'ont pas non plus formé une aspiration à une liberté individuelle

20

mais ont toujours vécu au sein de collectifs de sang, qui étaient simultanément des communautés religieuses. À titre d'exemple, citons seulement les deux peuples les plus représentatifs de l'Asie, et aussi les plus peuplés de la planète : les Chinois et les Indiens. Leur taille, supérieure à celle des populations d'autres continents, indique qu'il ne s'agit pas de peuples au sens habituel du terme. La Chine, le plus vieil empire du monde, était une « théocratie » gouvernée par le « Fils du Ciel » jusqu'au début de ce siècle. (Au Japon, l'empereur divin a survécu dans sa forme intégrale jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et, malgré son abolition officielle par les Américains, perdure encore aujourd'hui dans les esprits.) Jusqu'à l'aube de l'ère communiste, les Chinois vivaient entièrement au sein de la communauté de sang, au sein d'une famille clanique élargie. Leur religion, si tant est qu'on puisse parler d'une telle religion, consistait principalement en un culte des ancêtres, dont l'expression la plus significative était l'inhumation des morts sur leurs terres. Le shintoïsme japonais, culte d'État japonais, est aussi essentiellement un culte national des ancêtres. Jusqu'à l'époque moderne, les Chinois percevaient l'humanité comme s'arrêtant aux frontières de l'Empire du Milieu. Ce royaume, image du cosmos, représentait, en un sens, le règne humain en soi. Le collectivisme fondé sur le sang a aujourd'hui été remplacé par le collectivisme idéologique et politique du communisme.

En Inde, la domination du principe racial a survécu jusqu'à nos jours sous une forme différente et déguisée, à savoir dans une institution qui, sur son sol, a connu une manifestation unique dans toute l'humanité : le système des castes. Le terme indien pour caste, varna, qui signifie couleur de peau, indique encore que les castes étaient à l'origine des communautés raciales de différentes couleurs. Car aucune autre région du monde n'a été envahie et colonisée par autant de



races différentes et diversifiées au cours des millénaires que ce sous-continent asiatique, en raison de ses conditions géographiques et climatiques particulières, les races les plus âgées étant généralement soumises aux plus jeunes. Le système des castes a atteint sa forme définitive lorsque les conquérants aryens ont envahi l'Inde au IIe millénaire avant J.-C. et y sont devenus la classe dirigeante, exerçant notamment les fonctions des castes sacerdotales et guerrière/royale. Depuis lors, le système des castes en Inde est devenu si rigide que son dépassement,

21

malgré de nombreuses tentatives, n'a pas encore abouti jusqu'à aujourd'hui. Elle a signifié l'un des obstacles les plus sérieux au développement d'une conscience nationale indienne et, par conséquent, à l'indépendance politique du peuple indien.

### ***Europe***

Revenons maintenant au cours même de l'histoire des Grecs et des Romains après leur transition d'Asie vers l'Europe. Ces peuples, eux aussi, entrant dans l'histoire avec leurs propres religions nationales, liées à leur sang, apportent avec eux un ultime vestige d'héritage préhistorique. Mais – contrairement au judaïsme – ils les ont abandonnées à la fin de leur temps tardif et se sont convertis, malgré des réticences initiales, au christianisme au cours de trois siècles. Les cruelles persécutions subies par ses adeptes de la part des empereurs romains n'ont cependant pas empêché sa propagation croissante, et au IVe siècle, après sa fondation, il a été proclamé religion d'État de l'Empire romain.

La christianisation de l'Antiquité gréco-romaine signifiait rien de moins que, pour ses membres, la relation au divin se détachait du sang et devenait une affaire *d'âme*. Cela signifiait qu'elle passait de la communauté du sang à l'*humain individu en tant que tel*, indépendamment de son lien de sang. Ce faisant, cependant, la valeur de l'individualité humaine en général connut une élévation incalculable par rapport à l'époque préchrétienne, et la personnalité humaine reçut une puissante impulsion vers l'intériorisation. Cette transformation avait pourtant déjà commencé au sein des cultures grecque et romaine des siècles plus tôt – et à cet égard, l'histoire de ces peuples, bien que différemment de celle du judaïsme, était aussi orientée vers l'entrée du christianisme dans le développement humain. Plus tôt encore, le sang commun, élément unificateur entre les membres de ces peuples, avait été remplacé, chez les Grecs, principalement par une *langue commune*, et chez les Romains, principalement par l'appartenance à une même *communauté politique*. Ainsi, ces peuples avaient-ils abandonné la prédominance du principe racial et furent les premiers à devenir des *peuples*

22

*au sens propre*. Et il est significatif que cette transformation ait d'abord eu lieu sur le sol européen.

Considérons d'abord la langue. Elle est la révélation de l'*âme humaine*. En devenant le lien principal entre les membres d'un peuple, celui-ci passe d'une communauté physique ou de sang à une communauté *d'âme* ou *linguistique*. Au sein d'une telle communauté, l'individu existe différemment qu'au sein d'une communauté de sang. En tant que membre de cette dernière, sa configuration essentielle est entièrement déterminée par elle. Dans la communauté linguistique, en revanche,



il existe non seulement comme récepteur, mais aussi – par sa propre créativité linguistique – comme créateur. Il transcende non seulement la langue, mais en développe également l'essence. Concernant le développement et la transformation de la langue, il existe un échange mutuel entre l'individu et la communauté. D'autre part, une communauté linguistique représente une communauté spécifiquement humaine, dans un sens que les anciennes communautés de sang ne représentaient pas encore. Elles se percevaient encore comme les porteurs, pour ainsi dire, comme les corps de leurs esprits raciaux. Elles étaient donc toujours simultanément des communautés religieuses. En elles, l'humain ne s'était pas encore séparé du divin. Dans la communauté linguistique, l'humain se sépare du divin, saisissant sa propre essence, son élément spécifique, par lequel il se distingue aussi des purs êtres naturels. Car si ces derniers ne sont liés que par le sang, seuls les humains forment une communauté linguistique.

Lorsque la langue a acquis une importance si prépondérante chez les peuples grecs et romains, elle a aussi acquis, grâce à eux, un développement grammatical et syntaxique que les peuples plus anciens n'avaient pas encore possédé. Comparés aux Grecs et aux Romains, ils apparaissent donc encore muets, ou du moins comme parlant encore de manière inarticulée – c'est pourquoi les Grecs les appelaient « barbares », c'est-à-dire ceux qui parlaient de manière incompréhensible. De plus, c'est grâce à ce haut niveau de développement linguistique en Grèce et à Rome que l'ancienne écriture picturale ou conceptuelle, qui désignait pour ainsi dire directement les objets visés par des images correspondantes, contournant ainsi le langage, après avoir été transformée en écriture syllabique par les Égyptiens et en écriture consonantique par les Israélites, a finalement été complètement transformée en langue ou *écriture phonétique* par la culture gréco-romaine. Les langues grecque et latine ont monté, durant la période hellénistique et la plus grande expansion de l'Empire romain à

23

des langues universelles et, d'une certaine manière, elles le sont restées jusqu'à nos jours, dans la mesure où les mots étrangers qui en dérivent sont devenus le patrimoine commun de toutes les langues culturelles modernes/récentes. La christianisation de la Grèce et de Rome a finalement trouvé son expression la plus significative dans les textes grecs et latins des Saintes Écritures, qui sont devenus les documents faisant autorité de la religion chrétienne, et dans leur rôle de langues de culte et d'église dans le christianisme oriental et occidental.

La poésie est directement liée à la langue. L'importance considérable que la langue a acquise dans la culture grecque se reflète aussi dans le formidable développement que la poésie a connu dans tous ses domaines : épique, lyrique et dramatique. Les représentations théâtrales étaient des fêtes pour tout le peuple, tout comme les concours de chants lyriques, et un dicton célèbre affirme même qu'Homère, le père de la poésie grecque, a donné aux Grecs leurs dieux. La langue et la poésie qui lui est associée furent rejoints par d'autres arts, constituant ainsi des liens supplémentaires au sein de la communauté de peuple grecque : la construction de temples, la sculpture, la peinture et la musique – en bref, l'ensemble des dons que l'humanité doit aux Muses et à travers lesquels le monde spirituel se révèle sous ses multiples formes. On peut ainsi définir l'essence du « peuple », tel qu'il s'est développé dans l'Antiquité classique, comme une *communauté de culture*,



distincte de la communauté religieuse ou cultuelle des races.

Cependant, la communauté *étatique-politique*, telle qu'elle a émergé tout de suite dans l'Antiquité méditerranéenne, constitue aussi une composante essentielle de la culture. En Grèce comme à Rome, les formes de gouvernement initialement théocratiques se transformèrent pour la première fois en organismes étatiques purement humains et laïcs – la polis grecque, la res publica romaine. Ce caractère humano-mondain de cette dernière est attesté par le fait que, dans les deux cas, au terme d'un long développement riche en luttes de classes et de partis, l'égalité de tous les citoyens – la « démocratie » – est finalement réalisée, quoique dans un sens différent de celui que ce terme a acquis plus récemment : celui du droit égal de tous à participer aux fonctions d'exercice du pouvoir – en lieu et place de l'ancien régime aristocratique ou monarchique. Et ce façonnement de la vie étatique, par laquelle l'individu est parvenu à une validité bien plus haute à l'intérieur de la communauté politique que dans les anciennes théocraties, se tient de nouveau pendant intime avec la signification à laquelle le langage parvenait ici. Car celui-ci vint à sa validité aussi dans cela à l'expression que l'individu venait à « parole » dans l'assemblée de peuple

24

et pouvait extérioriser en liberté son opinion personnelle, en discours et contre-discours. Démosthène et Cicéron, les exemples les plus célèbres, témoignent de la contribution de ces conditions au haut niveau de la rhétorique en Grèce et à Rome.

Ainsi, dans le monde gréco-romain, tous les éléments qui ont depuis caractérisé un « peuple » au sens propre du terme se cristallisent dans une forme initiale de développement/d'évolution.

Tous ces éléments nous apparaissent alors de manière nettement plus prononcée chez les peuples qui, au Moyen Âge, se sont principalement développés à partir des tribus germaniques et slaves qui ont inondé l'Europe centrale, méridionale et occidentale lors des migrations et qui, en se sédentarisant, ont partiellement fusionné avec les populations grecques, romaines, celtes, etc., plus anciennes, déjà établies dans les régions concernées. Car ces peuples abandonnent pour ainsi dire leurs religions nationales ancestrales à différents stades de leur enfance et adoptent le christianisme, ainsi que leur culture générale, du monde méditerranéen. Par conséquent, leur expérience religieuse est déjà détachée du sang et passe à l'âme au stade de leur devenir peuple, et avec cela sont bien plus profondément imprégnés de l'impulsion de l'intériorisation d'âme et de l'individualisation de l'humain individu que n'était le cas des peuples de l'Antiquité classique. De l'autre côté, dès l'origine, leur expérience est contrebalancée par le concept de l'humanité d'ensemble, initialement sous la forme de la christicité, face au caractère distinctif et à la diversité de leurs peuples.

Il convient avant tout de mentionner ici le développement progressif des *langues nationales*. Celui-ci s'est opéré, en partie chez les peuples romans, par diverses transformations du latin adopté, et en partie par divers développements et modifications ultérieurs des langues racines germaniques et slaves, atteignant une certaine maturité lors de la transition vers les temps modernes. Ces langues, par la formation et l'usage des mots, la grammaire et la syntaxe, les idiomes et les expressions figurées, sont façonnées de manière à révéler de manière immédiate,



exacte la plus intérieure manifestation ouverte des divers règnes d'âmes que ces communautés de peuple présentent.\* En rattachement avec cela, diverses poésies et littératures nationales ont fleuri dès le Moyen Âge : en Italie par Dante, Pétrarque et Boccace ; en France par les romans de chevalerie et la poésie lyrique des troubadours ; en Allemagne par le chant des Nibelungen,

\* Voir les descriptions correspondantes dans « Du génie de l'Europe » d'Herbert Hahn.

25

Parzival de Wolfram von Eschenbach et le Minnesang de Walther von der Vogelweide, alors dans la transition vers les temps modernes en Espagne par Calderón, Lope de Vega et Cervantès, en Angleterre par Chaucer, Marlowe et Shakespeare ; suivirent le grand siècle de la poésie française moderne avec Molière et les classiques de la tragédie, l'apogée de la poésie classique et romantique en Allemagne, l'émergence des grands poètes du Nord et l'ascension fulgurante de la littérature russe vers une renommée européenne, voire mondiale – pour ne citer que quelques exemples marquants. Vers la fin du Moyen Âge, la peinture se différencia aussi toujours plus clairement en écoles et styles nationaux : italien, espagnol, néerlandais et allemand, auxquels s'ajoutèrent plus tard le français et l'anglais. Dernière et cadette dans le cercle des arts, la musique finit par se développer en formes nationales en Hollande, en Allemagne et en Italie. L'opéra, conçu à l'origine comme un renouveau de la tragédie grecque antique, donna naissance à une nouvelle forme d'art qui connut des métamorphoses nationales caractéristiques en Italie, en France et en Allemagne. À l'époque classique viennoise, l'Europe centrale s'est élevée à une position dominante dans le monde de la musique, et au XIXe siècle, les âmes de peuple d'Europe ont littéralement commencé à résonner et à chanter dans la musique nationale qui s'éveillait partout : en tchèque, en polonais, en hongrois, en russe, en scandinave, en français, en espagnol, etc. Puisque la musique représente l'expression la plus pure de l'âme parmi tous les arts, on peut difficilement imaginer des révélations plus élémentaires et en même temps plus intimes des différentes âmes de peuple que celles de l'Italie à travers les opéras de Verdi, de l'Allemagne à travers les symphonies de Beethoven ou les drames musicaux de Wagner, de l'Autriche à travers les lieder de Schubert ou les valses de Johann Strauss, de la République tchèque à travers la « Vltava » ou « La Fiancée vendue » de Smetana, de la Russie à travers les « Tableaux d'une exposition » ou « Boris Godounov » de Moussorgski, de la Scandinavie à travers la musique de Peer Gynt de Grieg, et de la France à travers l'impressionnisme musical de Debussy. Quand même, aux côtés de la langue en tant que telle, non seulement la musique, mais le *monde des arts dans son ensemble* constitue le deuxième champ principal sur lequel se vivent et expriment les nationaux règnes d'âmes.

Le troisième de ces champs, nous avons finalement à le regarder dans la vie *politique et étatique*. Au cours de l'histoire européenne, nous voyons les peuples émergeants les plus importants se rassembler au sein de leurs propres corps d'état. Aux débuts du système féodal médiéval, celles-ci n'étaient encore que des consolidations plus ou moins fragiles d'un grand nombre de territoires/domaines princiers tribaux. Et portaient compte tenu de la position de puissance de l'Église,

26

dont le chef se considérait encore à cette époque comme la source de tout pouvoir séculier, conservait des traits théocratiques constants, attestés par l'onction et le



couronnement des souverains par les évêques et les papes. Durant la période d'absolutisme politique, le pouvoir des chefs d'État nationaux s'accrut aux dépens des princes tribaux, qui s'affranchirent aussi de la tutelle ecclésiastique et, dans les territoires protestants, prirent la direction des Églises régionales émergentes. L'événement politique intérieur le plus marquant de l'histoire moderne des États européens est cependant celui des révolutions politiques qui, du XVIIe au XXe siècle, se sont propagées d'ouest en est, de l'Angleterre à la France, de l'Europe centrale et méridionale à la Russie, tel un incendie dévorant. Le pouvoir princier a été renversé « par la grâce de Dieu » et le pouvoir étatique a été saisi par les peuples eux-mêmes, se l'appropriant au double sens où les États se sont transformés, sur le plan intérieur, en « démocraties » et, sur le plan extérieur, en « États-nations ». L'« autodétermination des États », dans ce double sens, est devenue le but d'aspiration suprême de tous les peuples européens. Cet idéal a finalement trouvé sa proclamation finale, la plus universelle et la plus pathétique, dans le programme de paix formulé par le président américain Wilson, qui a servi de base aux accords de paix de la Première Guerre mondiale, lesquels se sont soldés par le renversement des trois plus puissantes monarchies du continent européen. L'idéal de l'État-nation qui, depuis la grande Révolution française, est devenue l'idole des peuples européens, devait maintenant trouver sa réalisation la plus complète et énergique. L'Europe devait être divisée en autant d'États différents que de nations la composant. Dans ce contexte, l'indépendance nationale était recherchée par les peuples non seulement pour eux-mêmes, mais aussi pour pouvoir façonner leur propre structure étatique, expression pure de leur essence nationale, de leur caractère national. Cependant, la langue étant perçue comme le trait le plus caractéristique d'une nation, la quête d'autodétermination nationale revenait à aligner autant que possible les frontières nationales sur les frontières linguistiques. Il est inutile d'examiner ici combien de fois ce principe a été violé en affirmant simultanément les droits du vainqueur sur le vaincu lors du tracé de nouvelles frontières.

27

## Amérique

Enfin, si l'on se penche sur l'Amérique, on se trouve confronté à des circonstances bien différentes. Depuis les voyages d'exploration de la fin du Moyen Âge, nous avons vu, de siècle en siècle, un nombre toujours croissant de membres de divers peuples européens émigrer vers le Nouveau Monde, d'abord pour des raisons religieuses, puis politiques, et enfin, principalement économiques. Certains y fondent de nouvelles colonies, d'autres s'installent dans les colonies existantes. La population indigène américaine, dont les États ont été initialement détruits, est de plus en plus repoussée et, du moins en Amérique du Nord, réduite à quelques vestiges. La nouvelle population, qui progresse progressivement d'est en ouest et s'impose progressivement comme la maîtresse du continent, est – hormis la population d'esclaves noirs importée d'Afrique, dont nous parlerons plus loin – d'origine européenne. Elle est un mélange de presque toutes les nations européennes. Conformément à l'ancienne appartenance étatique des principaux territoires coloniaux, après leur indépendance politique, l'anglais et l'espagnol sont devenus les langues principales dans la moitié nord du continent, et le portugais et l'espagnol



dans la moitié sud. Cela ne signifie nullement que les citoyens des États concernés se sentent encore membres des peuples européens susmentionnés. Au contraire : ils viennent d'obtenir leur indépendance et deviennent Américains. Ainsi, la langue perd ici complètement son caractère d'expression de l'âme nationale, dont elle est à l'origine la création ; elle devient un simple moyen de communication. Et qu'est-ce que « l'Américain » ? Il apprend certes aussi à se sentir nation. Car le Nouveau Monde est un creuset où les anciens membres de divers peuples se transforment et se fondent en une nouvelle unité. Mais il ne s'agit pas d'un « peuple » au sens européen du terme. De même que le principe racial asiatique s'éteint en Europe, le principe national européen s'éteint en Amérique. Car qu'est-ce qui unit principalement les membres de la « nation » américaine ? C'était donc, pour autant que ce n'était besoin et oppression, avant tout l'esprit pionnier, l'esprit d'entreprise, la soif d'aventure et la quête du profit qui ont poussé les émigrants européens vers l'Amérique, terre d'opportunités illimitées. Ils ont apporté avec eux les impulsions qui ont poussé l'Europe elle-même vers l'innovation et le progrès. Mais il y a essentiellement trois choses que l'Europe elle-même, progressivement issue de la culture médiévale, a développées comme de nouvelles réalisations au cours des quatre derniers siècles :

28

la *science de la nature* moderne, sa fructification pratique dans la technique moderne et sa valorisation dans la *forme d'économie industrielle-commerciale* moderne. En Europe même, cependant, les progrès dans tous ces domaines étaient freinés par la puissance des traditions et des institutions héritées du Moyen Âge. En Amérique, cet obstacle n'existe pas. Là, un tout nouveau départ pouvait être pris. L'esprit d'une ère nouvelle pouvait se déployer sans entrave dans tout ce qu'il portait et s'emparer pleinement de ceux qui avaient émigré d'Europe. Tout cela était encore favorisé par les possibilités illimitées offertes par la taille du pays, ses vastes ressources naturelles et leur exploitation sans entrave. Ainsi, la nouvelle *manière de penser* et la nouvelle *mentalité de vie*, nés en Europe mais qui ne pouvaient se développer sans entrave qu'en Amérique, devinrent l'élément *commun* qui, plus que tout, unissait ceux qui étaient devenus « Américains ». C'est le mode de pensée intellectuelo-matérialiste qui est à l'œuvre dans la science de la nature moderne, ainsi que l'attitude face à la vie qui exploite fructueusement les résultats de cette science pour la conquête technologique de la Terre et pour son exploitation économique maximale en vue d'une prospérité matérielle toujours croissante. Ce qui émerge de ce mode de pensée et de cette attitude face à la vie n'est plus la culture au sens précédent, mais plutôt la « *civilisation* ». Ainsi, au principe de peuple prévalant en Europe, qui – comme nous l'avons vu – est un principe culturel au sens spécifique, est ici substitué le principe de civilisation. Il désigne non pas une communauté d'âme, mais une communauté *spirituelle*, dans la mesure où son origine réside/repose dans un mode de pensée particulier/une sorte de penser déterminé. Et de même que nous avons vu que la personnalité humaine individuelle ne joue aucun rôle dans la communauté corporelle ou de sang de l'espèce/de la race, mais atteint/obtient déjà une certaine validité et une certaine indépendance à l'intérieur de la communauté d'âme ou de peuple, de même elle s'élève finalement au sein de la communauté spirituelle ou civilisationnelle jusqu'au niveau de sa libre autodétermination absolue. Ce fait a trouvé son expres-

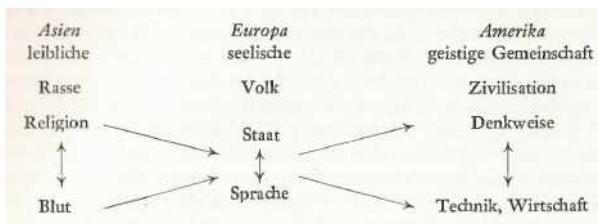


sion historique universelle dans les Déclarations des droits de l'humain, formulées au XVIII<sup>e</sup> siècle en lien avec la Déclaration d'indépendance de l'Amérique du Nord. Ces droits représentent les libertés individuelles, entendues au sens large. Et cette liberté, dont le symbole est la Statue de la Liberté (offerte par la France) dans le port de New York, est devenue, aux côtés des éléments susmentionnés, le principal article de foi de ce que l'on peut appeler l'évangile de l'américanisme, qu'il croit devoir proclamer au reste du monde comme la voie du salut sous le nom d'« American way of life ».

29

### **Orient, Moyen-Orient, Occident**

Ainsi, dans ce bref aperçu, nous avons découvert une trinité de formes de vie humaines réparties sur la Terre d'est en ouest, qui peut être résumée selon le schéma suivant\* :



Asie, Europe, Amérique

corporel, d'âme, communauté spirituelle

Race, peuple, civilisation

Religion, État, manière de penser

Sang, Langue, technologie, économie

En Asie, la communauté du sang, ancrée dans le corporel, demeure aujourd'hui encore l'élément dominant de la sociétalisation humaine. En Europe, il s'agit de l'appartenance à une communauté nationale ancrée/fondée dans ce qui est d'âme et se manifestant principalement par une langue commune. En Amérique, il s'agit de l'appartenance à une communauté spirituelle ou civilisationnelle unie par un même mode de pensée et une même attitude face à la vie.

En Orient, même aujourd'hui, le sang et la corporéité absolument ne sont pas perçus comme de simples faits physiques, mais comme imprégnés d'essences spirituelles et divines et c'est pourquoi la religion, avec ses cultes, ses rites magiques et ses cérémonies, y demeure encore aujourd'hui la force déterminante de la vie. En Europe, les communautés spirituelles des nations ne se contentent pas de s'exprimer et de manifester leurs effets par le langage, la poésie et l'art ; elles sont animées du désir de s'organiser politiquement et de s'affirmer dans le monde. Par conséquent, l'histoire de l'Europe n'est pas seulement l'histoire de la culture, mais aussi, et c'est essentiel, l'histoire des États. Guerres, traités de paix, changements de trône, révolutions, luttes partisanes et guerres civiles remplissent les pages de leurs récits littéraires plus que tout autre chose.

En Amérique, le contenu principal de l'histoire est la domination / conquête civилиsationnelle

\* Si nous omettons ici l'Afrique, c'est parce que sa population, hormis celle de sa côte nord et de la vallée du Nil (y compris l'Éthiopie), est restée à un niveau préhistorique jusqu'à nos jours et commence seulement



et la mise en valeur du pays et de ses trésors de la nature, par les prestations pionnières des agriculteurs/fermiers(farmer), aux créations de la technique, au développement industriel jusqu'aux entreprises colossales des trusts de l'acier, de l'automobile, du pétrole, etc., aux opérations financières de Wall Street à New York et à l'expansion du pouvoir du capital américain de par la Terre.

D'est en ouest, qui caractérise aussi le cours de l'histoire depuis l'Antiquité jusqu'à nos jours, on distingue deux axes de développement qui se croisent. L'un part des communautés de sang des races orientales, en passant par les communautés linguistiques des peuples européens, jusqu'à la communauté de pensée et de conviction de la civilisation occidentale. L'autre progresse de la domination de la religion en Asie, en passant par la vie politique en Europe, jusqu'à la technologie et l'économie en Amérique.

Les grandes religions de l'humanité sont toutes originaires d'Asie. Des lieux saints tels que Bénarès, Lhassa, La Mecque et Jérusalem s'y trouvent. Et même au sein du communisme russe, qui se présente comme une doctrine sociale du salut dotée de tous les attributs d'une organisation ecclésiale cherchant à racheter l'humanité du péché originel de l'exploitation capitaliste, l'attitude religieuse fondamentale des peuples orientaux prévaut encore.

L'Europe est devenue le véritable foyer/la véritable patrie de la création culturelle au sens strict du terme : la science, l'art, le droit et les formes de gouvernement s'y sont développés. Les grands centres culturels de l'histoire mondiale : Athènes, Rome, Florence, Paris, Vienne, Weimar, Amsterdam, Londres, Oxford, entre autres, se situent dans cette partie du monde. Le christianisme, avec sa vie cultuelle, particulièrement cultivée par l'Église catholique, a aussi exercé une influence considérable sur l'histoire européenne. Ce qui caractérise cette vie religieuse européenne – contrairement à celle de l'Orient – c'est avant tout qu'elle s'est exprimée principalement par des créations et des créations stylistiques *artistiques* d'inspiration religieuse : du temple grec aux églises baroques en passant par les cathédrales romanes et gothiques, les Madones de Raphaël, la Cène de Léonard de Vinci, le plafond et les fresques de l'autel de la Basilique Sixtine de Michel-Ange, les peintures bibliques de Rembrandt, le poème Parzival de Wolfram von Eschenbach, la Divine Comédie de Dante, les chœurs de Palestrina, la Passion de Bach, le Messie de Haendel, les messes de Mozart et de Beethoven, etc.

Enfin, en Amérique, on rencontre des figures telles que Benjamin Franklin, savonner, imprimeur, inventeur du paratonnerre, éditeur, auteur du premier livre qui montre la voie du bonheur et du succès, l'esprit d'inventeur technique

d'Edison, les organisateurs industriels, les multimillionnaires et les généreux donateurs, tels que le roi de l'automobile Ford, le roi de l'acier Carnegie, le roi du pétrole Rockefeller et le roi de la banque Morgan, sont à l'origine de ce monde : le berceau des gratte-ciel, de la bombe atomique, mais aussi celui des villes gangsters et de la métropole cinématographique d'Hollywood.

Aujourd'hui, alors que le monde est devenu si petit que les distances ne permettent plus de se déplacer, ces trois mondes se sont tellement rapprochés qu'ils sont contraints de vivre en étroite interaction et s'influencent de plus en plus



mutuellement. Comme nous l'avons déjà mentionné, nous nous trouvons au début de l'histoire unifiée de l'humanité dans son ensemble.

La capacité de ces trois composantes de l'humanité à coexister de manière raisonnablement harmonieuse – ce qui est loin d'être le cas aujourd'hui – dépend de certaines conditions préalables. Leurs différences, notamment le contraste entre l'Amérique et l'Asie, sont indéniables. Cette dernière forme une polarité qui doit être présente chez l'humanité comme chez tout être vivant. Tout de suite parce qu'existe cette polarité, l'humanité se révèle être un véritable organisme. Mais une autre condition est nécessaire : aucune des trois parties ne se considère comme la seule forme correcte, vraie, pour ainsi dire « uniquement salvatrice » de l'existence humaine, mais chacune se reconnaît comme l'unilatéralité qu'elle représente, laquelle requiert la complémentarité des autres pour atteindre la pleine humanité. Cela exige que chacune de ces parties surmonte la rigidité de son unilatéralité et s'ouvre aux réalisations positives des autres.

Le fait que nous soyons entrés dans l'ère de l'histoire de l'humanité tout entière implique la nécessité – nous y reviendrons plus en détail dans les chapitres suivants – que l'individu, en tant qu'antithèse de l'humanité tout entière, s'élève lui aussi à une signification qu'il n'a jamais atteinte auparavant. Et ce, dans un sens totalement différent de celui que lui attribue la Déclaration des droits de l'humain. Cela s'applique à l'humanité tout entière, avec toutefois des effets différents pour chacune de ses composantes.

Pour l'Orient, il s'agira de reconnaître que les convictions spirituelles, religieuses et idéologiques que l'individu professe ne peuvent plus être déterminées par son appartenance à une lignée, mais seulement par sa libre décision de conscience. C'est dans ce domaine que l'individu doit s'éveiller à lui-même. En Chine,

32

aujourd'hui, la communauté de sang a été remplacée par la communauté de classe communiste. Mais la communauté de sang n'est remplacée que par le collectivisme idéologique. L'Orient a pour mission de surmonter progressivement ce manque de liberté spirituelle. Ainsi, là où le sang déterminait autrefois le corporel, le problème de notre époque est devenu celui de la vie *spirituelle*. (Ce problème se pose aussi, de manière particulière, à la population du nouvel État d'Israël, avec lequel une grande partie du peuple juif est retournée dans sa patrie asiatique.)

L'Europe devra reconnaître que l'imbrication rigide des frontières linguistiques et nationales, fruit de son histoire, représente une impasse dans laquelle elle s'est elle-même engagée et dont elle doit sortir. Il est en effet devenu presque banal que la pensée d'État-nation soit aujourd'hui dépassée. Elle l'est certes en raison des conditions de vie qui ont évolué au cours de notre siècle, mais elle n'a pas encore marqué les esprits et les comportements. Force est de constater que la langue est liée à l'humain individu d'une manière tout à fait différente de son appartenance étatique. La première est l'expression d'une configuration d'âme particulière à laquelle il participe ; la seconde relève de destins historiques externes auxquels il est soumis, conséquence de guerres victorieuses ou perdues. Ces dernières décennies, suite aux deux guerres mondiales en Europe, la nationalité de millions de personnes a changé à plusieurs reprises sans que ces personnes ne changent de lieu de résidence. On pourrait également savoir aujourd'hui – et nous



y reviendrons plus en détail – que, compte tenu de la situation démographique de l'Europe jusqu'en 1945, le principe de l'État-nation ne convenait qu'à l'Europe occidentale, et non au centre, et certainement pas – en raison de l'immense bras-sage où vivaient les nationalités les plus diverses – à l'est du continent. Néanmoins, après la Première Guerre mondiale, il y a été transplanté, obsédé par lui comme par une obsession. En réalité, les nouveaux États établis après la Première Guerre mondiale sur le sol de l'ancien Empire tsariste russe et de la monarchie des Habsbourg brisée étaient tout aussi multi d'États de peuple que les précédents. Ce n'est qu'alors qu'un de leurs peuples fut proclamé nation, donnant ainsi son nom à l'État concerné, ce qui signifiait que toutes les autres nationalités vivant sur place étaient rétrogradées au rang de citoyens aux droits inférieurs. Ainsi, après la Première Guerre mondiale, cette partie de l'Europe abritait environ 30 millions de minorités nationales dont le développement national et culturel fut entravé. Après la Seconde Guerre mondiale

33

on a résolu le problème d'une manière plus simple et encore plus brutale : en expulsant les minorités nationales de leurs foyers ancestraux. Ainsi, au cours de notre siècle, le principe de l'État-nation a progressivement conduit à une aggravation des conditions de vie en Europe. Pourtant, les dirigeants politiques de la Germanie/de l'allemanité, dont l'État-nation a été détruit par leur propre destin, s'accrochent obstinément au principe d'autodétermination nationale, empêchant ainsi la solution de la question allemande, devenue aujourd'hui le problème central de la pacification de l'Europe. D'autre part, le développement économique ayant depuis longtemps rendu absurde le principe d'inclure l'organisation de la vie économique dans l'autodétermination nationale, des efforts sont déployés pour créer de vastes espaces économiques supranationaux. Cependant, ils croient pouvoir y parvenir en unifiant les États-nations existants en une entité politico-économique supranationale, au lieu de soustraire l'organisation de l'économie à la compétence de l'État et de le laisser se doter des organes nécessaires. Cependant, cet abandon des droits de souveraineté nationale à une organisation supraétatique, motivée par des considérations purement économiques, se heurte dans la réalité et différence de l'être des âmes de peuple, ancré dans la réalité et la diversité des volontés d'indépendance des mêmes et ainsi on se tourne en rapport à l'intégration souhaitée de l'Europe en des ronds sans pouvoir progresser d'un seul pas.

Enfin, en Amérique, nous avons affaire à une communauté spirituelle, dans la mesure où elle est essentiellement ancrée dans une certaine manière de penser. Car c'est dans le penser que le spirituel humain trouve sa première manifestation. Mais, la spiritualité américaine d'aujourd'hui est presque exclusivement tournée vers le matériel, vers l'asservissement technique et l'exploitation économique du monde matériel. Elle ne s'est pas encore pleinement saisie elle-même. Par conséquent, elle n'a pas encore développé le sentiment de sa propre réalité spirituelle, intrinsèquement ancrée en soi. Atteindre une telle réalité par une connaissance approfondie de soi est la tâche du peuple américain pour l'avenir. Car sans un tel système, il sera incapable de comprendre le centre européen, et encore moins l'est asiatique, de l'humanité, et suscitera donc sans cesse des sentiments d'antipathie parmi eux. Mais aussi, elle sera sinon incapable de faire face à ses propres



problèmes. L'un des plus importants pour l'avenir est la question noire/nègre, où le destin nous impose aujourd'hui le jugement des méfaits passés de la race blanche envers la race noire. Et ainsi, en

34

un étrange renversement des rapports entre l'Orient et l'Occident, le problème de *race* est apparu aujourd'hui dans l'Ouest américain, tout comme le problème de la vision du monde respectivement de la *vie spirituelle* s'est posé en Asie orientale. Cependant, le problème racial apparaît aujourd'hui en Occident sous une toute autre forme qu'il ne l'était en Orient. La question n'est pas de savoir comment surmonter le principe racial, mais plutôt comment façonner les rapports entre les races blanche et noire, et avec les races de couleur en général. Ce problème, lui aussi, ne trouvera une solution humaine que lorsque, au sens indiqué plus haut, l'élément spirituel qui prévaut dans la civilisation américaine apprendra à se saisir lui-même par la connaissance de soi. Car alors, l'élément du *spirituel* en l'humain se révélera à lui comme ce par quoi l'humain appartient non pas à une race, ni à un peuple, mais à *l'humanité tout entière*, et réalise cette appartenance en parcourant toutes les époques de l'histoire, et donc aussi les peuples et les races les plus divers, sur le chemin de la réincarnation. Ainsi, en chaque être humain, quelle que soit la race ou le peuple dans lequel il s'incarne dans une vie particulière, se trouve et se reconnaît véritablement *l'humain*. Ce problème est en réalité la cause profonde de la question raciale telle qu'elle se pose aujourd'hui en Occident (mais plus généralement partout où les Blancs doivent cohabiter avec des colorés).

Grâce aux exposés de ce chapitre, nous pensons avoir démontré à quel point l'affirmation selon laquelle les peuples, au sens propre du terme, n'existent qu'en Europe est justifiée. Dans les chapitres suivants, ces questions seront examinées en détail sous différents angles.

35

## 2 Paysage, tempérament de peuple, caractère de peuple

Dans ce qui précède, nous avons compris les peuples comme des communautés ancrées dans l'âme, dont les caractéristiques s'expriment principalement dans la langue, puis dans l'ensemble des arts, ainsi que dans la formation d'associations/regroupements étatiques et de formes juridiques. Or, nous avons constaté que les peuples au sens propre n'existent qu'en Europe.

Si notre continent abrite un si grand nombre de règnes d'âme de peuple différentes, comme le montrent déjà les plus de vingt États qui le composent, cela s'explique par deux raisons principales. La première réside dans *l'essence de ce qui est d'âme* en tant que telle. Cela constitue un juste milieu entre le corporel et le spirituel de l'humain. On pourrait aussi la comparer à une combinaison chimique des deux, ou au résultat de l'interaction entre la lumière et l'obscurité, que nous observons – selon Goethe – dans le monde des couleurs. De même que, comparé aux représentants de la lumière et des ténèbres – le blanc et le noir –, le monde de couleur qui les sépare présente une grande diversité de caractéristiques chromatiques, selon *comment* la lumière et les ténèbres interagissent, de même, comparés aux représentants du corporel et du spirituel (les communautés de race et de civilisation), ceux de ce qui est d'âme (les peuples) présentent une multitude de types d'âmes différents, selon que le corporel ou le spirituel prédomine en leur sein. Un



riche spectre de nuances chromatiques finement graduées nous confronte ici aux collectifs relativement monochromes et gigantesques formés par le sang en Orient et la civilisation en Occident.

L'autre raison réside dans la nature de la *partie européenne de la Terre*. Il est de loin le plus structuré de tous. La longueur de son littoral dépasse celle du continent africain, trois fois plus grand. Ses péninsules et les îles qui lui sont associées représentent un tiers de sa superficie totale. De tous côtés, mers, portions de mer et baies pénètrent profondément dans son intérieur et divisent de nombreuses parties en îles, de sorte que la proximité moyenne de ses terres avec la mer est de loin la plus grande de tous les continents.

36

De plus, ses paysages sont si nettement séparés les uns des autres par des montagnes comme les Pyrénées, les Alpes et les Carpates qu'ils forment des espaces géographiques totalement indépendants. Seul un continent si singulièrement divisé par la nature en une multitude de paysages individuels a pu permettre aux peuples qui l'habitent de développer des caractères nationaux aussi nets qu'en Europe.

L'examen de ces liens nous amène à la question de la relation entre paysage et ethnicité/règne de peuple. C'est la première perspective sous laquelle nous souhaitons aborder les peuples d'Europe. Pour cela, il convient d'abord de clarifier quelques concepts.

Les ethnicités/règnes de peuple sont des mondes de l'âme. Par conséquent, l'étude de l'essence des peuples doit évoluer vers l'étude de l'âme de peuple, à la psychologie des peuples. Or, tout comme celle des individus, les âmes des peuples présentent des caractéristiques différentes. C'est ce que nous comprenons par *caractère ethnique/de peuple*. À cet égard, l'enseignement des âmes de peuple, dans son exposé concret, devient *caractérologie de peuple*.

Au cœur de chaque être humain résident – comme l'affirme le poème Faust de Goethe – « deux âmes ». En ce sens qu'outre leur âme individuelle, ils portent aussi en eux un « morceau » de leur âme de peuple. Contrairement à la première, la seconde est un collectif de l'âme qui imprègne tous les membres d'un peuple. (Le concept d'âme collective est devenu familier à notre époque, notamment grâce à la psychologie de C. G. Jung.) Le cœur/noyau de l'âme individuelle est le « je » humain. Il n'est en soi pas d'âme soi, mais une entité spirituelle, et représente la substance essentielle de l'être humain. Il se comporte à l'âme comme – pour employer une comparaison semblant peut-être inappropriée – le noyau atomique et l'enveloppe atomique. Ce qui est d'âme n'est, bien sûr, que son enveloppe intérieure immédiate. L'enveloppe extérieure est l'organisation corporelle.

Justement ainsi, l'âme de peuple a aussi un noyau, dont elle représente l'enveloppe. Celui-ci n'est toutefois pas d'un être humain, mais un être suprahumain. Nous n'hésitons pas à le décrire de plus près ici. Car sa connaissance forme une partie constitutive d'une science de l'humain complète et véritablement adéquate, et gagnera en reconnaissance à mesure que celle-ci prévaudra dans la vie spirituelle de notre époque. Il appartient au monde des « hiérarchies » spirituelles qui se situent entre l'humanité et le véritable divin, à savoir à cette hiérarchie que la recherche spirituelle fondée par Rudolf Steiner désigne, par un terme hérité de l'ésotérisme chrétien, sous le nom d'*« archanges »*.



C'est la deuxième plus basse dans la succession de niveaux des hiérarchies. Quiconque ne sait pas quoi commencer avec ces affirmations ou les tient pour pure croyance pourrait au moins les prendre en considération et les laisser de côté. L'important n'est donc pas qu'elles soient affirmées, mais ce que l'on en gagne comme aperçus concrets sur l'essence des peuples.

Pour supplément nous avons à mentionner ici une autre classification fondamentale/ un autre membrement de l'essence humaine, qui se donne de la recherche anthroposophique-scientifique de l'esprit. La plupart des théories des disciplines de science de l'esprit respectivement sciences de la culture sociales actuelles (histoire, ethnologie, sociologie, science économique, etc.) sont si inadéquates et insatisfaisantes parce qu'elles sont en manque, encore presque entièrement sous l'emprise de la manière de penser de science de la nature, manquent des concepts fondamentaux qui sont associés à la sphère humaine justement ainsi que les concepts d'atome et de molécule, d'onde et de corpuscule, de masse et de vitesse le sont à la sphère du physique. Nous serons donc contraints de mentionner à un endroit ou à un autre des chapitres suivants, toujours de nouveau, certains des concepts fondamentaux de l'anthropologie humaine élaborés pour la première fois par la recherche anthroposophique, dans la mesure où ils sont nécessaires à la présentation des faits en question. À ce stade, il s'agit d'abord de la division de l'être humain en ses éléments fondamentaux, à partir desquels il est pour ainsi dire construit. Pour une présentation posant fondement de ces mêmes, nous vous renvoyons aux ouvrages « Théosophie » et « Science de l'occulte » de Rudolf Steiner.

Le « plus bas » membre de l'humain est formé du *corps physique*. Il englobe tout ce qui peut être perçu par les sens physiques de l'humain et ce qui reste en retour après sa mort sous forme de cadavre. C'est à un deuxième élément constitutif qu'est à devoir que ce corps physique *vit*, grandit/pousse, se forme/façonne, change ses formes et vieillit entre la naissance et la mort, et qu'il est imprégné de cet élément tout au long de la vie. Il s'agit d'une organisation sur-physique des forces de formation de la vie et de la forme (accessible/expérimentale uniquement à la perception directe d'une connaissance suprasensible), que la science de l'esprit désigne comme *forces formatrices*, ou *corps de vie* ou *éthélique*. Un membre suprasensible supplémentaire est le porteur de tous les vécus d'âme : représentations, sentiments, sensations, émotions, désirs, impulsions de la volonté et - comme tous ces éléments sont liés à un degré plus ou moins élevé de conscience, sinon ils ne pourraient pas être vécus - avec cela avant tout la conscience. La recherche spirituelle le désigne, pour une raison dont nous parlerons plus tard, comme *organisation astrale* ou *corps d'âme*. Le quatrième et plus élevé des membres de l'être est le «je» déjà mentionné : le porteur de la soi

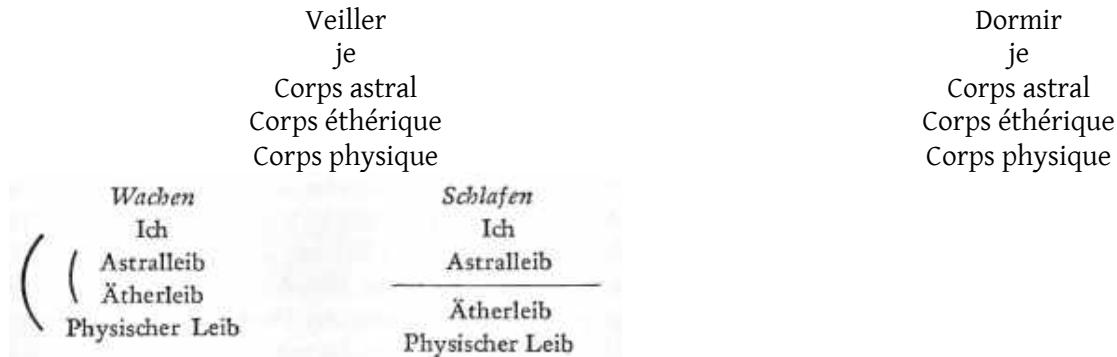
conscience qui prête à l'humain le caractère de l'individualité et forme le terrain sur lequel sa liberté prend racine. C'est, comme cela a déjà été dit, le noyau spirituel de l'être humain, tandis que ce qui précède représente ses enveloppes : d'abord l'enveloppe intérieure du psychique-astral, puis les deux enveloppes corporelles de l'organisation de l'éthélique et du physique.

Ce n'est qu'à partir de ce membrement de l'essence/l'être (que l'anthropologie philosophique actuelle caractérise déjà d'une certaine manière comme la quadri-stratification de l'humain) que tous les phénomènes fondamentaux de l'existence/l'être-là humain



deviennent compréhensibles et peuvent être présentés dans leur essence. À ce stade, que soient tout d'abord mentionnés seulement les états de transition/changement entre veille et sommeil.

La veille vient en l'état par ce que les quatre éléments de l'être de l'humain sont liés de cette manière que les deux éléments supérieurs : le je et le corps astral — comparables à une épée dans son fourreau — sont enfermés dans les deux éléments inférieurs : les corps physique et éthérique. Le contexte de sommeil, en revanche, repose sur ce que ceux-ci se détachent jusqu'à un certain degré de ces derniers et que leurs manifestations : vécu d'âme, conscience de soi, disparaissent pendant cette période comme dans le néant.



Pourquoi une telle séparation se produit-elle en répétition régulière et ce qui se passe pendant celle-ci, sera abordé plus tard. La L'illustration schématique ci-dessus de ces contextes changeant indique aussitôt encore sur un état de fait important : lorsque notamment dans le réveil les deux membres de l'être supérieurs se relient de nouveau aux deux inférieures au cours du réveil, l'organisation astrale s'intègre principalement à l'éthérique, tandis que le je pénètre surtout le corps physique. Ce fait se traduit par le fait que les trois activités essentielles *de l'âme* : représenter, sentir et vouloir, se lient aux trois fonctions essentielles *de la vie* du système nerveux, du système rythmique (respiration et circulation sanguine) et du système métabolique, dans lesquelles l'éthérique se manifeste (ce sur quoi nous viendront encore à parler à un endroit ultérieur dans le même cas).

39

En revanche, le je se manifeste principalement (de manière réceptive) dans les perceptions *sensorielles* que lui transmet/médie le corps physique, et (de manière productive) dans les actions de volonté qu'il exécute au moyen des membres du corps physique.

Par ces conditions/rapports, les états de faits supplémentaires sont conditionnés : nous parlons plus haut de ce que ce qui est d'âme de chaque individu présente une certaine empreinte que nous appelons son *caractère*. Cette empreinte est déterminée par son noyau, le je, comme la forme de la coquille de la noix est déterminée par le noyau de la noix. C'est la conséquence de ce que le je passe par des incarnations répétées. Ce qu'il apporte dans une nouvelle vie en tant qu'héritage de l'ensemble de ses incarnations précédentes, en termes de caractéristiques morales positives et négatives, confère à l'aspect spirituel qu'il revêt dans cette vie sa configuration caractérielle. L'organisation éthérique, en tant que support des forces formatrices de la vie et de la forme, reçoit son empreinte respective de la dynamique héréditaire corporelle. Cela se manifeste dans la prédisposition héréditaire des dispositions de santé et de maladie, de la physionomie, de la stature corporelle dans son ensemble. Mais, en effet, pendant chaque état de veille, l'organisation éthérique est pénétrée par l'astral, ce qui donne naissance à un



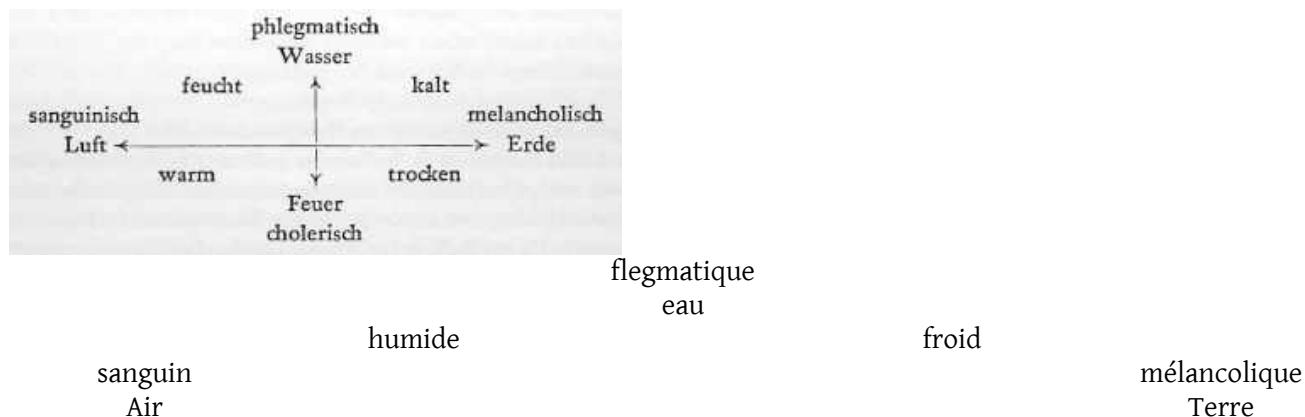
troisième élément : le *tempérament humain* (qui doit être clairement distingué du caractère). Il est donc conditionné par deux côtés : par l'éthérique de la lignée héréditaire, et par l'astral de la suite de réincarnation. Mais son support immédiat est l'organisation éthérique. Cela se constate par le fait que le tempérament se manifeste dans la formation du corps physique d'un côté : la stature trapue et robuste du cholérique est en contraste avec la grâce et la mobilité du sanguin ; les formes tendant à la voluminosité, douces et floues du flegmatique, forment le contraire de la structure osseuse et maigre du mélancolique. De l'autre côté, les tempéraments montrent aussi un moment psychique/d'àme : activité et inertie, légèreté et mélancolie sont des caractéristiques distinctives de leurs différences.

Des rapports analogues existent maintenant aussi en ce qui concerne les âmes de peuple. Ces dernières se lient, dans leurs caractères déterminés par les esprits de peuple, pour autant qu'elles enserrent/embrassent les humains leur appartenant/revenant avec leur organisation éthérique et leur confèrent par cela, outre leur tempérament individuel, aussi un *tempérament de peuple*. Elles se lient en dehors de cela cependant aussi avec les *paysages* que les peuples concernés habitent, toutefois pas au physique, mais avec l'éthérique de ces mêmes, qui s'extériorise dans leurs processus de vie, tels qu'ils se forment par l'action des éléments, la terre, l'eau, l'air, la chaleur, la lumière : dans le volcanisme, la richesse

40

ou pauvreté en eau, fréquence ou rareté des précipitations, climat océanique ou continental, froid ou modérément chaud. C'est dans cette double relation des âmes de peuple que réside la raison de l'accord particulier entre le tempérament de peuple et le territoire d'implantation des peuples. Elle a son origine dans ce que les âmes de peuple, lorsqu'elles ont commencé à s'incarner dans les tribus germaniques et slaves de l'époque de la migration des peuples, les ont conduites dans ces régions lors de leurs déplacements, qui correspondaient d'une certaine manière à leurs caractères, et ce n'est qu'une fois qu'elles les avaient atteintes qu'elles sont devenues sédentaires.

Les Grecs ont été les premiers à établir *une théorie des/un enseignement sur* les tempéraments. Ils distinguaient les quatre types déjà mentionnés ci-dessus : colérique, sanguin, flegmatique et mélancolique. Eux aussi les ont mis en rapport avec les forces éthériques, dans la mesure où celles-ci sont à l'origine des différents contextes d'agrégat – ou « éléments », comme ils les appelaient : solide, liquide, gazeux, auxquels ils ajoutaient toutefois un quatrième élément, ce qui a puissance de chaleur. Ils attribuaient à chacun de ces éléments (terre, eau, air, feu) deux propriétés qui le caractérisaient principalement. Ils attribuaient aussi ces mêmes propriétés aux tempéraments correspondants. Le schéma suivant illustre ces relations :



Ces attributions, qui sont fondées sur la façon d'agir des forces formatrices éthériques, peuvent encore être utilisées aujourd'hui pour caractériser les tempéraments. Mais la question est : comment les tempéraments se répartissent sur les peuples européens ? Si nous tentons de dessiner une esquisse de cette répartition, qui ne reste que dans des allusions fugitives, il convient de tenir compte de sa justification, car les tempéraments de peuple ont certes une certaine relation avec les caractères de peuple, mais ne doivent pas être

confondus avec eux, mais d'un autre côté aussi se tenir en relation avec les zones de peuplement des peuples concernés. En ce qui concerne ces derniers, nous avons déjà indiqué, par l'agencement spatial du schéma ci-dessus, comment les tempéraments se répartissent entre les différents peuples, à condition d'assimiler le haut-bas avec la direction nord-sud, le droite-gauche avec la direction est-ouest dans ce schéma. À l'est, nous avons la plus grande masse terrestre du continent, à l'ouest, la seule mer du monde qui le borde, au sud, les pays qui se trouvent près de la zone chaude, au nord, ceux qui s'étendent partiellement dans la zone froide ou polaire.

Portons maintenant notre regard sur les peuples des trois péninsules du sud de l'Europe : l'espagnole, l'italienne et celle des Balkans, nous avons donc affaire aux habitants du monde méditerranéen, caractérisés par leur climat chaud, des précipitations relativement faibles (à l'exception du Portugal), une atmosphère sèche, des étés chauds, le fameux ciel bleu du sud, mais aussi par la fréquence des tremblements de terre et des éruptions volcaniques. Par conséquent, tous ces peuples sont caractérisés par leur sang ardent, leur tempérament principalement *colérique* qui s'enflamme facilement en amour et en haine, en colère et en rage, dans ce dernier cas, le poignard ou le revolver sont à portée de main. Dans certains pays, la vengeance du sang s'est maintenue, qui, pour le sang versé, n'est pas condamnée à une peine appropriée par des juges asservis selon le paragraphe de la loi, mais exige une expiation et exerce une vengeance directement à partir du sang blessé du lien de parenté. La vivacité de la parole et de la gestuelle, qui fonde le talent de ces peuples pour le théâtre et l'opéra, trouve aussi ses racines dans ce tempérament. Le type morphologique prédominant est particulièrement trapu et court en Italie. La sécheresse, qui constitue avec la chaleur l'autre caractéristique principale de ce tempérament, et qui trouve dans la nature du pays son pendant dans l'air limpide et transparent, dans la plastique des formes du paysage et dans les espèces d'arbres du sud (cyprés, pin, olivier), se manifeste dans les langues de ces peuples par le fait que toutes sont principalement vocaliques, mais ne connaissent pas les voyelles nasales, les diphongues ou les voyelles infléchies, mais seulement les voyelles pures a, e, i, o, u. L'expression artistique de ces peuples se manifeste dans leurs créations des arts plastiques : architecture, sculpture, peinture et témoigne de leur immense talent pour l'élément de la forme, se caractérise par la plasticité de leurs créations et, en peinture, par l'utilisation prédominante de couleurs pures. Dans son discours, cette formulation populaire correspond à des dictions gravés dans le marbre. Tout ce qui disparaissant-fluant aussi bien dans la langue

comme dans l'art, les rebutent ils n'ont aucun sens pour le romantique rêveur.



En traversant du sud au nord les grands fleuves et les frontières climatiques des Pyrénées et des Alpes, nous arrivons dans la prochaine zone climatique qui s'étend de la France, en passant par le Rhin et le sud de l'Allemagne, jusqu'à l'Autriche et la Hongrie. Moins chaud que le sud de l'Europe, cette région est principalement déterminée par les processus de formation météorologique qui proviennent de l'océan Atlantique et qui, bien que s'affaiblissant à l'est, se caractérisent par un changement relativement vif entre les hautes et les basses pressions barométriques, la formation de nuages, les pluies et le soleil. L'élément de l'*air*, mêlé d'une part à l'*eau* et à la vapeur d'*eau*, et d'autre part illuminé par la lumière, est ce qui détermine essentiellement la vie de la nature dans ces régions. C'est là que la vigne, entre autres, prospère particulièrement bien. La France, la Rhénanie, le sud de l'Allemagne, la Hongrie sont les principales régions de la viticulture, tandis qu'en Bavière et en Bohême, on cultive principalement du houblon pour la fabrication de la bière. Dans cette zone entière, on trouve principalement des tempéraments *sanguins*. Tout aussi facilement inflammable pour les étincelles de sympathie et d'antipathie, elle se nuance en France davantage vers un esprit de bon mot et de galanterie intellectuellement raffinée, en Allemagne du Sud davantage vers une sensibilité qui se manifeste dans une convivialité plus délicate ou plus rustique, plus joyeuse ou plus terne. En Autriche, elle se transforme en un sentimentalisme extrêmement sensible, mais souvent dépourvu d'énergie de volonté, oscillant fortement entre légèreté et mélancolie, se fondant dans la convivialité, et se transforme finalement en Hongrie en un esprit de chevalerie énergique et en une hospitalité éblouissante et enivrante. Paris et Vienne, l'une la ville des lumières, l'autre celle de la musique et du théâtre, sont toutes deux des lieux d'*art*, de culture du goût et de joie de vivre, — l'une la ville de la mode en constante évolution, l'autre celle du valse et de l'*opérette*. Dans cette zone de l'Europe, l'*art pictural* et la création lyrique et musicale sont en première ligne. La poésie amoureuse des troubadours français, le Minnesang moyen-haut allemand, l'*art lyrique* autrichien moderne sont des produits caractéristiques de la même époque. Le type de silhouette prédominant est une silhouette mince, gracieusement mobile et de taille moyenne.

En avançant encore un peu plus vers le nord, nous arrivons aux pays qui se trouvent autour de la mer du Nord et de la mer Baltique : le Royaume-Uni, les Pays-Bas, le nord de l'Allemagne, la Scandinavie. Le caractère orageux de la mer du Nord, contre les ravages de laquelle aux Pays-Bas et dans le nord de l'Allemagne, seuls

43

l'endiguement de toute la côte est capable de protéger et de sécuriser le pays, et les brouillards qui se forment fréquemment en Angleterre font clairement de l'*élément aquatique/eau* le facteur déterminant des conditions climatiques. Chez l'*humain*, il correspond à l'*organisation de tempérament phlegmatique*. Elle se fait remarquer, lorsque nous passons du sud au nord-ouest, par le caractère populaire hollandais, mais atteint son expression la plus déterminante dans le caractère britannique. Le calme et la discipline avec lesquels les Anglais supportent les inévitables temps d'attente, respectent les règles et traitent les formalités dans le cadre du trafic actuel pourraient être un exemple pour d'autres peuples s'ils étaient en mesure de les imiter. La fraîcheur et la tranquillité extérieure propres à ce tempérament caractérisent aussi le Nord-Allemand, contrairement au Sud-Allemand. Et dans l'*ensemble*, elle convient aussi aux peuples scandinaves, même si elle montre un coup de vivacité plus prononcé chez les Danois et une vie émotionnelle plus intense chez les Suédois. La tranquillité extérieure corres-



pond à une plus grande persévérence et ténacité dans la poursuite de la voie du vouloir et des décisions une fois prise, que nous ne trouvons pas chez les peuples du sud. La fraîcheur intérieure est propice à la réflexion, à la méditation et à la contemplation, et c'est pourquoi les esprits contemplatifs comme Kant, Schopenhauer, Hebbel, Kierkegaard, Ibsen et Strindberg sont des représentants typiques de cette zone de la vie européenne. Des silhouettes imposantes, souvent trapues ou même corpulentes, sont caractéristiques de la région, à l'exception des silhouettes généralement minces et athlétiques des Anglais. La force de cette partie de la population européenne réside également dans la lutte contre les éléments naturels et dans leur maîtrise en tant que pêcheurs, marins, circumnavigateurs, explorateurs, chercheurs polaires, organisateurs économiques.

Enfin, tournons-nous vers l'est de l'Europe, colonisé par les Russes. Sa superficie est presque aussi grande que celle de l'ensemble de l'Europe restante, mais elle montre la forme d'une seule plaine sans interruption de montagnes, qui n'est limitée que par des chaînes de montagnes à ses bords est et sud-est. Il n'est donc pas étonnant que, là où la vie de l'humain est déterminée par la *terre* sur laquelle il vit, comme nulle part ailleurs en Europe, l'élément terre détermine aussi sa disposition de tempérament et la laisse devenir *mélancolique*. Aucun autre peuple européen n'est autant prédisposé à ressentir la souffrance et les efforts dans leur poids écrasant qui sont imposés à l'humain par l'être-là terrestre que le russe. D'ailleurs il ressent/éprouve plus que tous les autres la sainteté de la « petite mère

44

Terre », qui le nourrit avec son pain, lui donne des forces inépuisables. Mais il est avec ces forces à la fois liées à elles. À cela vient que les destins historiques que le peuple russe a dû subir pendant la domination des Tatars et ensuite pendant les siècles de la domination des tsars lui ont causé d'innombrables souffrances. La profonde mélancolie qui imprègne l'âme russe se fait entendre non seulement dans un chant comme celui des « remorqueurs de la Volga », mais aussi dans de nombreux autres chants populaires russes, généralement en mineur. Le sérieux de la souffrance qui leur vient de leur attachement aux forces terrestres nous regarde aussi dans les traits du visage de la plupart des grands représentants de ce peuple, que nous considérions ceux de Dostoïevski, de Tolstoï, de Soloviev ou de Gorki. Et pourtant, le dernier mentionné, qui est venu du fond du peuple et qui, au cours de sa longue vie de vagabond et de ses nombreux changements d'emploi, a appris à connaître la vie du peuple comme peu d'autres, s'est donné de manière descriptive le nom de « l'Aigre/Amer » (Gorki) !

À côté des relations de l'âme de peuple aux forces vitales et formatrices éthériques des paysages, existent maintenant cependant de telles avec le façonnement physique de ces derniers. En celles-ci, vient toutefois à l'expression davantage le noyau de l'âme de peuple : l'*esprit du peuple* du moment, certes pas de façon exhaustive, mais plutôt comme dans une projection sur une certaine étendue. L'un des moments les plus importants de la formation physique du paysage est maintenant de savoir si le territoire d'un peuple est un *pays plat* ou *montagneux*, un autre est de savoir s'il s'agit d'un *pays enclavé* ou d'un *pays côtier* ou d'une *île*. Selon son essence et sa mission historique, un esprit de peuple choisira tel ou tel lieu pour agir, et inversement, un territoire habité influencera la nature de ses habitants. Les effets sont donc bien réciproques. Nous constaterons en tout cas qu'un peuple qui habite un pays plat, qui n'est pas divisé en régions isolées par des chaînes de montagnes, montre une forte tendance à la socialisation, à la formation



de communautés, — tandis qu'un peuple qui habite un pays montagneux, qui se divise en une multitude de vallées nettement séparées, montre davantage un désir d'autonomie de ses différentes parties, de liberté de ses membres individuels. D'un autre côté, il est évident qu'un peuple dont le pays est bordé par une mer ou un océan, ou dont la résidence est entourée par la mer, possède une grande ouverture d'esprit envers l'étranger, un penchant pour l'immensité, — qu'il,

45

pour utiliser un terme de la psychologie jungienne, semble plus extraverti, tandis qu'un individu qui vit dans un pays enclavé montre un caractère plus introverti, tourné vers l'introspection/occupation avec soi.

Illustrons ce qui a été dit par quelques exemples qui nous permettront de mettre en évidence deux paires d'opposés caractérisés par différentes combinaisons de deux des particularités mentionnées. Un couple d'opposés de la première catégorie est constitué de la *Suisse* et des *Pays-Bas*. La Suisse est un pays enclavé, mais aussi un pays de montagne par excellence. C'est l'État le plus fédéraliste d'Europe, car il s'agit d'un État fédéral qui, malgré sa petite taille, est composé de 22 cantons qui, malgré leur petite taille, sont des États indépendants qui n'étaient liés entre eux que par des alliances et qui ne se sont unis en un État fédéral qu'en 1848, mais qui conservent encore une grande autonomie. Aujourd'hui encore, pour un Bernois, un Zurichois est presque un étranger, pour un Zurichois, un Bâlois, et ainsi de suite, et ce que l'on appelle en Suisse le « kantönligeist/l'esprit de petit canton » joue encore un grand rôle dans la politique intérieure suisse. Mais le Suisse individuel possède également un fort besoin de liberté, cette même liberté qui a valu à la Suisse la réputation d'être la plus ancienne démocratie de l'Europe moderne. Sa sécularisation a commencé par le fait que les habitants des cantons primitifs ont lutté au Moyen Âge contre les ambitions de pouvoir des seigneurs féodaux des Habsbourg et des avoués impériaux pour obtenir et maintenir leur immédiateté impériale ; et la séparation décisive de la Confédération des États du Saint-Empire romain germanique, qui a eu lieu lors de la « guerre des Souabes » de 1499, a été provoquée par le refus des Suisses de se soumettre au tribunal de la Chambre impériale, institué par l'empereur Maximilien Ier et jugeant dans l'esprit du droit romain reçu, et voulaient continuer à vivre d'après leur propre droit de cité. Et si la naissance de la Confédération est désignée par l'alliance conclue par les trois cantons d'Uri, de Schwytz et d'Unterwald, symbolisée par le serment du Grütli légendaire, la légende suisse a néanmoins opposé à cette alliance du Grütli la figure de Guillaume Tell, le véritable libérateur du pays, qui, sans participer au Conseil, agissant en solitaire et sous sa propre responsabilité, a accompli l'acte décisif. Dans cette forme de conte, se dresse devant nous l'archétype de la Suisse. Et jusqu'à aujourd'hui, l'essence suisse se distingue chez ses représentants par l'originalité prononcée, parfois exagérée jusqu'à l'absurde, de personnalités marquées, singulières, noueuses, — nous nous souvenons seulement, quelque peu

46

à Pestalozzi, I. P. V. Troxler, Gottfried Keller, Jakob Burckhardt, Ferdinand Hodler, Carl Spitteler. Mais aussi l'aspect intérieur au pays du caractère suisse ne se dément pas. En tant que manifestation caractéristique pour cela, on rencontre toujours de nouveau chez ses représentants l'opinion : ce qui est né dans ses frontières en tant qu'État composé de quatre groupes linguistiques différents, issu de circonstances particulières et uniques, et qui ne connaît pas de problèmes de minorités nationales opprimées, est un



exemple parfait de ce que le reste de l'Europe aurait encore à atteindre. Et cela pourrait être réalisé en appliquant simplement ce modèle à l'ensemble du continent, c'est-à-dire en l'intégrant dans un État européen organisé de manière fédérale. Nous reviendrons sur cette problématique plus tard.

Au contraire à la Suisse, les Pays-Bas forment une plaine, et comment cet état de fait favorise l'élément de la socialisation, c'est ce que montre le déroulement de l'histoire néerlandaise par rapport à celle de la Suisse. Bien que les Pays-Bas, après avoir obtenu leur indépendance politique en guerre contre l'Espagne, se soient d'abord unis en un État fédéral républicain, au sein duquel les sept provinces qui le composaient conservaient encore un haut degré d'autonomie. Bien sûr, à la tête de cet État se trouvait un gouverneur dont la charge fut exercée par des membres de la Maison d'Orange pendant des générations. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, cette fonction est devenue héréditaire au sein de cette famille et au XIX<sup>e</sup> siècle, après les troubles de l'époque napoléonienne, elle a finalement été transformée en monarchie héréditaire. Ainsi, l'État néerlandais a connu, depuis sa création, une évolution inverse à celle de la plupart des autres États européens. Il n'est pas nécessaire de préciser dans quelle mesure l'établissement d'une monarchie héréditaire et d'une cour royale, surtout à l'époque, a favorisé la formation d'une société qui l'entoure. La création de la monarchie a aussi permis de centraliser beaucoup plus fortement le gouvernement et l'administration de l'État néerlandais que ce n'est le cas en Suisse.

Un autre témoignage de l'importance des liens sociaux est que, à l'apogée de l'histoire néerlandaise, où la peinture et en particulier l'art du portrait atteignit son apogée, les commandes les plus importantes passées aux peintres étaient des portraits de groupe des guildes, corporations et métiers locaux, qui devinrent ainsi une spécialité de l'art néerlandais. Au musée Frans-Hals à Haarlem, nous pouvons admirer de nombreux chefs-d'œuvre de ce type, et les plus célèbres d'entre eux sont les trois œuvres maîtresses de Rembrandt:

47

l'*Anatomie du Dr. Tulp*, les *Staalmeesters* et la *Nuit de veille*. Un autre signe de l'attitude des Néerlandais envers la communauté peut être vu dans le style de construction particulier des maisons d'habitation qui saute aux yeux du voyageur qui visite les Pays-Bas pour la première fois : il se caractérise par des appartements au rez-de-chaussée tout à fait plats et de grandes fenêtres, à travers lesquelles on peut voir directement à l'intérieur, voire complètement à travers elles jusqu'au jardin situé derrière la maison, de sorte que la vie privée des habitants de la maison est en quelque sorte entièrement exposée à la vue de tous. Les Anglais ou les Suisses ne pourraient jamais exposer aux regards des passants de la rue l'intérieur de leur maison de cette manière. Une autre facette du talent des Hollandais pour la communion se manifeste finalement dans l'hospitalité exceptionnelle pour un peuple occidental qui les caractérise. Celle-ci est intimement liée à l'ouverture sur le monde, qu'elles doivent au caractère côtier de leur pays et qui, grâce à un commerce maritime séculaire, qui fut parfois le plus important d'Europe, ainsi qu'à la gestion d'un vaste empire colonial, ont eu l'occasion de se former et de se prouver constamment.

Un autre couple d'opposés inversés de peuples est formé par les *Norvégiens* et les *Hongrois*. C'est un peuple de montagne et de littoral, car, comme nulle part ailleurs, la montagne plonge directement dans la mer dans ses nombreux fjords, — c'est un peuple de plaine et de pays intérieur, enfermé dans la plaine entre les Alpes et l'arc des Carpates.



Les Norvégiens partagent donc avec les Suisses l'individualisme ainsi que le particularisme des différentes composantes de leur population. Des personnalités fortes, fières de leur liberté et de leur indépendance sont les types caractéristiques de leur nature montagneuse. En effet, compte tenu de l'immense étendue du pays et de l'isolement extrême dans lequel se trouvent les colonies, notamment dans la partie nord, et que les fermes sont dispersées, cette indépendance est la condition préalable à leur existence même. L'histoire de la Norvège au début du Moyen Âge est remplie de querelles sanglantes entre ses rois et ses chefs de tribu. Ceux-ci ont, ensemble avec une peste qui a éclaté au 14e siècle, fait subir à la population de telles pertes de sang que celle-ci est tombée sous la domination des Danois pendant des siècles. Mais contrairement à l'étroitesse qui consiste à se sentir bien uniquement parmi les siens et à la lourdeur d'assimiler quelque chose qui est différent de ce qui est propre, comme on le constate souvent chez les Suisses, le Norvégien se caractérise par une ouverture d'esprit et une cosmopolitisme similaires à ceux des Hollandais. L'esprit viking qui animait les navigateurs nordiques

48

qui autrefois menait d'Islande jusqu'en Amérique du Nord, continue aujourd'hui encore sous une forme transformée dans la navigation marchande, que les Norvégiens pratiquent sur tous les océans du monde au moyen d'une flotte commerciale qui, bien que leur pays compte moins d'habitants que la Suisse, est la troisième plus grande du monde.

En revanche, le peuple hongrois connaît aussi l'amour de la liberté, le désir de s'affirmer, le besoin d'indépendance, mais pas dans le sens individuel, mais plutôt dans le sens collectif national de ces impulsions. C'est à eux qu'il doit, au milieu des peuples slaves et germaniques, de pouvoir, en tant qu'élément tout à fait étranger à ceux-ci, se maintenir à travers les siècles dans son existence et son caractère propre. Et souvent, dans la plupart des cas, même avec une issue tragique, il a lutté héroïquement pour l'existence de son indépendance : contre les Turcs, contre la domination des Habsbourg, et plus récemment contre la suprématie des Soviétiques. D'un autre côté, il a aussi magyarisé de force les nationalités étrangères intégrées à son État et, en raison des ambitions de pouvoir de son nationalisme exacerbé, a contribué de manière significative à la destruction de l'Empire des Habsbourg. La position sociale qu'un individu occupait et qui se reflétait dans son titre a toujours joué un rôle important dans la considération dont il bénéficiait. Et ainsi, le destin politique du pays a été déterminé pendant des siècles jusqu'à nos jours par la position de pouvoir de ses « magnats ». Cela a donc conduit à ce qu'un régime communiste arrive au pouvoir en Hongrie, pour la première fois, après la Première Guerre mondiale, même si ce n'était que pour une courte période.

Des arguments analogues à ceux avancés pour les peuples mentionnés pourraient aussi être avancés pour d'autres nations européennes qui habitent des territoires géographiques similaires. Les caractéristiques des peuples de côtes maritimes respectivement d'îles montrent aussi les Portugais et, dans une mesure extrême, de manière compréhensible aussi les Britanniques. Ces derniers n'ont-ils pas, par hasard, fondé le plus grand empire colonial de l'histoire, dispersé sur toute la Terre. Et leur nature extravertie, leur goût pour les voyages, leur activité de collectionneurs et d'archéologues dans le monde entier est déjà évoquée dans la classique nuit de Walpurgis de « Faust » de Goethe :



Y a-t-il des Britanniques ici ? — Ils voyagent tant,  
à la recherche de champs de bataille, de cascades,  
Murs engloutis, endroits classiquement boueux —  
Ce serait là un objectif digne d'eux ! —

49

D'un autre côté, les caractéristiques des peuples de l'intérieur des terres montrent aussi les Allemands et les Russes, voire même les Français. Une tendance au collectivisme - contrairement au caractère individualiste du peuple norvégien - se retrouve chez les habitants de la plaine suédoise ; et elle se manifeste naturellement de manière la plus forte chez la population de la vaste plaine d'Europe de l'Est. Tous ces caractères subsistent simplement les plus diverses modifications en raison des autres facteurs qui contribuent aux sortes d'âmes nationales et aux missions de ces peuples.

50

### **3 La polarité géographique et psychologique des peuples entre l'Ouest et l'Est**

Si nous avons qualifié l'Europe dans le chapitre précédent de continent le plus fortement fragmenté, cette description ne s'applique qu'à sa moitié occidentale. L'Europe dans son ensemble forme une péninsule fortement fragmentée du continent asiatique, beaucoup plus grand et plus compact, et est désignée avec lui comme Eurasie, purement d'un point de vue géographique. Mais le même rapport qui existe entre les deux continents si étroitement liés se répète à plus petite échelle au sein même de l'Europe. Sa moitié orientale, qui, dans sa plus grande largeur nord-sud, borde l'Asie ou se prolonge dans le continent asiatique, constitue sa masse continentale proprement dite, peu découpée, tandis que sa moitié occidentale, de plus en plus étroite, se subdivise, vers le nord et le sud, en une série de petites péninsules et se termine, d'une part, par la péninsule ibérique, presque insulaire par rapport au reste du continent, et, d'autre part, par le groupe des îles anglo-irlandaises. On peut donc dire, dans la mesure où l'on voit la différence entre l'Europe et l'Asie dans le degré différent de leur être articulé : l'Europe devient de plus en plus européenne vers l'ouest et de plus en plus asiatique vers l'est. Comme elle est configurée par l'est par la masse s'étendant constamment du territoire continental, elle a pris sa forme par l'ouest par la force d'impact et d'intrusion des flots de l'océan Atlantique et de ses prolongements dans les baies et les bras de mer. Grâce à cette formation, son territoire est de plus en plus subdivisé, divisé, déchiré en péninsules et en innombrables îles, qui présentent, tout comme les côtes continentales, des profils géographiques généralement bien définis et précis. À cela vient que, comme cela a déjà été mentionné dans le dernier chapitre, ces morceaux de continent qui ont été modelés en formes caractéristiques le long de leurs côtes sont encore nettement séparés des autres par des montagnes telles que les Pyrénées et les Alpes, qui les isolent en tant que mondes à part. Plus nous avançons vers l'est, plus cette double division diminue et le territoire terrestre s'élargit

51

vers une seule et gigantesque plaine peu découpée sur ses bords, séparée à l'intérieur par aucun massif montagneux. Ce contraste entre les principes de formation de l'Est et de l'Ouest se répète dans tous les domaines. Qu'on compare la côte ouest de l'Angleterre, qui se fragmente en de nombreuses îles plus grandes et plus petites, à sa côte est, beaucoup moins découpée. De plus, la côte ouest de la Scandinavie, qui est découpée en milliers d'îles, d'archipels et de fjords profondément enfouis, avec sa côte est sué-



doise, qui est beaucoup moins dentelée et qui s'incline doucement vers la mer Baltique. Enfin, la côte ouest de l'Italie, ouverte sur la mer et parsemée de nombreuses baies, avec les îles d'Elbe, de Corse, de Sardaigne et de Sicile, avec sa côte est insulaire, fermée sur la mer, animée seulement par quelques ports. L'extrême opposé à cette dernière est la côte ouest dalmate de la péninsule balkanique, bordée d'une chaîne d'îles.

Ainsi, du point de vue purement géographique, l'Europe, d'ouest en est, présente une opposition entre *différenciation* et *intégration*, entre *individualisation* et *collectivisation*, entre isolement et communautarisation. Cet antagonisme est en même temps aussi celui de la *forme* et de la *vie*. En effet, les lignes de démarcation découpées comme des emporte-pièces des pays d'Europe occidentale sont confrontées à la fusion de toutes les formes dans la grande plaine de l'Est. Pour cela cependant, cette zone de pays représente la terre qui donne et nourrit la vie inépuisablement. La moitié sud de la Russie appartient à cette ceinture de terres noires qui s'étend de là à travers le sud de la Sibérie jusqu'en Asie de l'Est et qui représente l'une des régions agricoles les plus fertiles de la planète. Et la vaste zone boisée qui s'étend au nord est à peine moins riche en bois, en fruits des bois et en animaux de toutes sortes.

Les mêmes oppositions que celles qui se présentent dans la formation géographique du continent européen dans son extension ouest-est se retrouvent aussi dans le caractère et dans la façon de vivre de ses peuples, répartis sur lui dans une direction ouest-est. Et cette opposition constitue la principale polarité qui existe absolument entre eux.

Considérons d'abord le contraste entre *l'isolement* et la *communautarisation*. Il s'applique aussi bien aux peuples en tant que tels qu'aux humains individus. En Europe occidentale, les peuples se distinguent depuis longtemps de manière marquée les uns des autres, en grande partie le long des frontières linguistiques, généralement aux frontières des États. Même en Suisse, où l'on parle quatre langues, les frontières entre les différentes langues nationales, qui traversent parfois les cantons, sont clairement définies. De plus, les caractères des âmes de peuple (comme nous le verrons plus tard) se distinguent nettement les uns des autres. Dans la partie orientale du continent,

52

en particulier dans la zone de transition entre l'Europe centrale et orientale, exista depuis des siècles, jusqu'à la Seconde Guerre mondiale, le plus intense mélange de peuples, et d'ailleurs aussi bien en termes de sang qu'au sens de simple/pur espace, de sorte qu'il n'était pas possible de tracer des frontières linguistiques nettes. Ceci était le plus souvent vrai sur le sol de l'Empire des Habsbourg, dont les frontières rassemblaient depuis des siècles un grand nombre de petites nations et où l'on parlait une douzaine de langues officielles/administratives. Il y avait à peine quelqu'un dont le sang n'était pas mélangé d'au moins deux nations. En raison de la mixité spatiale, la maîtrise de plusieurs langues par presque tout le monde était une évidence sur de vastes territoires. Mais les caractères nationaux en tant que tels ne se distinguent pas aussi nettement entre eux à l'est qu'à l'ouest. Et, de manière très caractéristique, en allant vers l'ouest et l'est, cette opposition était le trait distinctif de l'allemanité. Tandis qu'elle se démarquait nettement des peuples situés à l'ouest d'elle, elle se répandait de l'autre côté en une multitude de fragments disséminés dans d'autres peuples, d'une densité décroissante, sur toute l'Europe de l'Est jusqu'au cœur de la Russie.

Mais le même antagonisme existe aussi en ce qui concerne l'individu. L'Europe occidentale est la patrie de l'individualisme. C'est là que la personnalité individuelle a d'abord conquis le droit à la liberté de conscience et de croyance dans les mouvements de ré-



forme religieuse des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles. C'est là qu'elle a acquis ses droits politiques avec la fondation de la forme de gouvernement démocratique. En France, pendant la grande Révolution, les déclarations des «droits de l'homme» formulées là, furent reprises d'abord en Amérique du Nord. Et au XIX<sup>e</sup> siècle, l'économie libre fondée sur la liberté de circulation, la libre concurrence illimitée et le libre-échange a vu le jour en Occident. Pour toutes ces raisons, l'Europe occidentale (et l'Amérique du Nord) ne connaît aujourd'hui aucune désignation plus appropriée et plus fière que celle de «monde libre». Au contraire, en Russie, le collectivisme communiste théorisé par Marx a connu sa première réalisation historique et a étendu son influence jusqu'au cœur de l'Europe centrale après la Seconde Guerre mondiale. Mais aussi déjà sous le règne des tsars, l'individu n'avait aucun droit politique. Et la constitution originelle du village russe représentait une sorte de communisme agraire dans la mesure où fond et sol étaient la propriété commune de la communauté villageoise (« Mir ») qui les redistribuait toujours de nouveau à ses membres pour leur utilisation.

Ce contraste entre individualisme et collectivisme nous vient naturellement en vis-à-vis dans sa forme la plus extrême, lorsque nous considérons d'un côté les

53

les peuples les plus occidentaux d'Europe, de l'autre, les plus orientaux. Toutefois, il se présente sous trois formes différentes, selon que nous confrontons l'Angleterre, la France ou l'Espagne avec la Russie.

### **Angleterre - Russie**

Entre *l'Angleterre* et *la Russie*, il consiste principalement dans la sphère socio-économique. L'Angleterre peut, dans un certain sens, être considérée comme le véritable pays d'origine de l'individualisme. Ce n'est pas un hasard si ce pays d'origine est une île. Il imprègne son caractère insulaire à chacun de ses habitants. Plus que tout autre Européen, l'Anglais a besoin de créer autour de lui un espace libre, par lequel il s'« isole » (c'est-à-dire se transforme en île) selon l'âme par rapport aux autres personnes. Il évite autant que possible de serrer la main pour salut, est extrêmement réservé dans l'expression de ses sentiments, se contente, lorsqu'il admire une belle vue avec d'autres, de dire « très joli », laisse ainsi aux autres leur liberté de faire et de laisser faire ce qui leur plaît, et, lorsqu'il ne peut pas être d'accord avec les opinions exprimées par eux, garde son opposition pour lui. Dans son autobiographie « Le miracle de la survie » (1961), l'écrivain autrichien Ernst Lothar, qui avait émigré en Amérique après l'annexion de l'Autriche par l'Allemagne nazie et avait acquis la nationalité américaine, raconte l'expérience suivante, qui illustre bien la réticence des Anglais à exprimer leurs sentiments. (Ceci met aussi en lumière une autre particularité du caractère britannique, que nous évoquerons plus tard) Après une conférence qu'il avait donnée sur l'Autriche à la BBC anglaise, il s'est « engagé dans une remarquable discussion avec un auditeur britannique. Celui-ci a posé la question de savoir s'il était permis d'exprimer ses sentiments. <Do you really think one ought to show one's feelings?», a-t-il demandé littéralement, posant ainsi la question fondamentale d'une différence fondamentale. Au cours de la conversation, que j'ai mené avec impatience, et lui avec une constance polie immuable, je ne pouvais pas m'empêcher de lui demander, de mon côté, ce qu'un homme comme lui, qui trouvait les expressions de sentiments inadmissibles, pensait des déclarations d'amour, c'est-à-dire de la création/l'apparition de l'humanité. Il a répondu, sans hésiter un instant, les paroles mémorables suivantes : < Pour fabriquer un humain, il n'y a



une affaire privée que l'on ne confesse pas, mais dont on laisse tout au plus deviner l'existence. Dès qu'on la confesse, elle devient une indiscretion.>

Je lui demandais si lui restait inconnu, de sa vie ou dans la littérature de son pays, que cette indiscretion mène à l'essence de l'existence ? Il répondit littéralement : < Ce que l'on laisse au pressentiment, porte la durée en soi. Ce que l'on exprime sera dépassé par le moment suivant.>

Puisque je ne pouvais pas contredire cette affirmation effroyablement vraie, je me suis contenté d'une tentative sophistique. Vous joindriez-vous, lui ai-je demandé, si vous aviez perdu votre patrie, à une autre ? Il a répondu par la négative. Et si vous deviez le faire ?

<I'd rather die> {Là, je mourrai plutôt}.

L'accusation/le reproche atténué selon lequel je ne l'aurais pas fait depuis longtemps m'a moins touché que le jugement implicite/non exprimé de ceux qui étaient fiers du passeport d'un pays auquel ils n'appartenaient pas. Les Hongrois, dis-je, ont depuis toujours le mot latin : Extra Hungariam non est vita. Et si est vita, non est ita. (Hors de Hongrie, il n'y a pas de vie, et s'il y en a une, ce n'est pas la vie.)

Les Hongrois auraient tort, dit-il, il en resterait à « non est vita ».

Comme l'Anglais se ferme à l'autre par la parcimonie de ses expressions affectives en paroles, il le fait aussi dans la façon dont il habite. La célèbre expression « Ma maison est mon château » caractérise ce type. Sa maison est pour l'Anglais sa forteresse, dans laquelle il se retranche contre le monde qui l'entoure. Il a en revanche le désir de façonner son intérieur de manière à ce qu'il devienne le reflet de sa personnalité. Cela donne aux villes anglaises, Londres en tête, leur visage caractéristique : de nombreuses rangées d'avenues sans fin, bordées de part et d'autre de petites maisons individuelles, souvent minuscules, qui se ressemblent extérieurement de manière indiscernable. L'inviolabilité de la maison est devenue l'un des principes fondamentaux de l'État anglais dès le début.

Cela reflète la signification que possède la *sphère privée* en Angleterre. Nulle part ailleurs en Europe, elle ne joue un rôle aussi important qu'ici. Le système éducatif a longtemps été en grande partie, voire exclusivement, entre les mains d'institutions privées, et encore aujourd'hui, une grande partie des établissements d'enseignement sont des entreprises privées. D'un autre côté, l'économie « libre » qui a vu le jour en Angleterre signifie l'économie privée dans laquelle l'État ne doit pas s'immiscer. Bien qu'elle ait été en grande partie nationalisée au cours des dernières décennies par les différents gouvernements travaillistes, cela ne représente que le revers final inévitable

contre le principe de l'économie privée poussé trop loin. Mais, par la manière dont elle s'est produite et dont elle a été partiellement annulée, elle caractérise un autre trait du caractère britannique, sur lequel nous reviendrons plus tard. Jusqu'à la fin du siècle dernier, nulle part en Europe l'État n'avait un si faible degré de compétence que l'Angleterre, et nulle part autant n'était laissé à l'initiative et à la gestion privées. Bien entendu, cela était aussi dû au fait que, en raison du caractère insulaire du pays, il n'y avait pas de frontières nationales à sécuriser ou à défendre sur le plan militaire, ce qui, à l'époque, rendait aussi inutile la conscription générale.

Oui, il est caractéristique qu'en Angleterre, même la naissance de l'État lui-même ait été



expliquée par une théorie qui émane de la sphère de la vie privée. Nous parlons de la théorie du «contrat social». Elle n'a pas été fondée par Rousseau dans «Le Contrat social», mais ce dernier lui a donné sa formulation la plus connue et la plus efficace. Mais son origine remonte déjà au XVIIe. Cette idée remonte au XVIIe siècle et se trouve chez le philosophe anglais Thomas Hobbes. Elle se caractérise par l'acceptation d'un « état/contexte de nature » pré-gouvernemental, dans lequel chacun possédait encore un droit sur tout et où régnait entre les individus un rapport originel de « guerre de tous contre tous ». Puisque cet état, dans lequel chacun poursuivait sans considération ce qui lui semblait bon et utile à ses propres désirs, s'avéra à la longue préjudiciable à tous, un contrat fut conclu entre les individus, par lequel ils se déposséderent de certains droits et se soumirent tous à une autorité/violence supérieure. Celle-ci, avec les droits transférés, prit aussi en charge l'obligation de protéger les droits qui sont restés aux individus. Évidemment, cette théorie ne décrit pas le processus historique qui a conduit à la formation de l'Angleterre ou de tout autre État existant à l'époque. Par contrat social et dans le sens de cette théorie, seules quelques-unes des colonies nord-américaines ont été fondées en tant que corps politiques. L'Angleterre et les autres États européens ont, en revanche, reçu leur forme historique en premier lieu du système féodal médiéval. Mais la théorie de Hobbes indique pourtant quelles idées se sont progressivement associées au peuple anglais avec son État et sont devenues déterminantes pour son développement ultérieur et sa formation au Moyen Âge. Ce raisonnement repose sur l'idée que le peuple a possédé depuis toujours certains droits (qui n'ont besoin que d'être formulés) et que les droits qui ont été confiés au pouvoir gouvernemental sont assortis de l'obligation de protéger les droits qui restent au peuple. Ainsi l'une des premières pierres angulaires de l'histoire de la constitution

56

anglaise la Magna Charta libertatum de 1215, dans laquelle le peuple anglais a fixé et sécurisé ses droits vis-à-vis de la puissance royale, se considérant comme se tenant dans un rapport de contrat avec elle. Bien que ce ne soient pas encore les individus anglais qui ont vu leurs droits fixés par elle, mais plutôt, selon l'ordre médiéval des états, ceux des différents états : le clergé, la noblesse et la bourgeoisie. Ce n'est qu'au 17ème siècle, à l'époque des Stuarts - à laquelle Hobbes a également vécu - que la deuxième grande confrontation entre le peuple et la monarchie en Angleterre a eu lieu, que la personnalité individuelle s'est libérée des liens du système médiéval des états, qu'elle pouvait désormais faire valoir et garantir ses droits individuels face à l'autorité de l'État. Ceci s'est produit lors de la mise en place du deuxième pilier sur lequel repose depuis lors l'ordre politique anglais : l'Acte d'Habeas Corpus de 1679. En décidant que personne ne pouvait être arrêté sans un ordre écrit de l'autorité et que tout prisonnier devait être présenté devant un juge compétent dans les trois jours, la liberté de la personne ou du domicile a été garantie contre toute violation arbitraire et violente. Quelque temps après, le troisième pilier fut finalement achevé : l'établissement du système de gouvernement parlementaire par la Déclaration des droits de 1689. Grâce à eux, le pouvoir gouvernemental proprement dit a été transféré aux représentants (lords et communs) du peuple anglais lui-même et la couronne a été transformée en un simple symbole de la communauté nationale.

À ce stade, il convient de dire un mot sur le Parlement anglais. C'est la mère de tous les parlements qui existent aujourd'hui sur Terre, et même si le système de gouvernement parlementaire s'est répandu dans le monde entier depuis l'Angleterre comme la forme



de gouvernement moderne, le parlement anglais est le seul qui, malgré son âge de plusieurs siècles, fonctionne encore de manière saine et fructueuse, et ce pour la raison que c'est « le seul (peut-être à l'exception de l'américain) à être une création originale, tandis que les autres ne sont que des imitations ». Cependant, la forme de gouvernement parlementaire est en fait tout à fait appropriée au peuple britannique. Car c'est en elle que son essence a trouvé sa plus pure expression dans la sphère politique. Un trait fondamental de cette nature réside dans la relation particulière qui existe dans le caractère britannique entre l'âme du peuple et ses membres individuels. Ce rapport peut être caractérisé de manière imagée en disant que la substance de l'âme de peuple est comme complètement absorbée par la somme des Anglais individuels. Il ne reste plus rien d'elle en dehors de ces dernières, pour ainsi dire. Elle est incarnée sans reste dans ses membres particuliers.

57

Cela fait de chaque Anglais un représentant de son peuple. Cela est représenté par rien d'autre que ses membres individuels. C'est pourquoi l'État anglais n'est rien d'autre que la communauté des Anglais individuels. Il n'a pas d'autre mission que de protéger les droits et les intérêts de ses membres individuels. Chacun d'entre eux doit donc pouvoir les mettre pleinement et sans restriction en valeur. Il le fait en élisant ses députés qui le représentent au Parlement. Ainsi, l'État anglais devient un État électoral et le Parlement son véritable organe gouvernemental. Il exerce cette fonction en conciliant les différents intérêts des électeurs, qui diffèrent selon leur statut et leur activité économique. Cet équilibre se réalise aussi sous la forme d'un système politique de balancier qui permet à tour de rôle à l'une ou l'autre des parties de prendre les rênes. Ainsi, le système parlementaire résulte directement de la nature du caractère britannique et de la conception qu'il impose de la nature de l'État absolument. L'histoire de la dévolution de l'État anglais consistait essentiellement en l'élargissement progressif du cercle de ceux qui étaient considérés comme ses véritables porteurs et dont il avait la charge de protéger les intérêts : du roi au haut et au bas clergé, de la bourgeoisie urbaine active sur le plan économique jusqu'à la main-d'œuvre industrielle. Les deux derniers n'ont été pleinement intégrés dans ce cercle qu'au XIXe et au XXe siècle. Si la bourgeoisie a même acquis une position dominante par rapport à la noblesse au XIXe siècle, elle le doit au développement de l'industrialisme et du libre-échange à l'époque. Grâce à la libre concurrence sans restriction sur laquelle ces derniers étaient fondés, un « guerre de tous contre tous » a de nouveau éclaté sur le terrain purement économique, sans État. Et c'est ainsi qu'il est caractéristique que ce « combat pour l'existence » impitoyable, tel que le décrivait l'économie politique de l'époque (Ricardo), devint, pour le plus célèbre naturaliste anglais du XIXe siècle, Charles Darwin, un modèle conceptuel qu'il a appliqué à la nature non humaine pour expliquer son évolution, des organismes les plus basiques aux plus complexes. Le progrès considérable dans l'amélioration du niveau de vie matériel apporté par l'économie industrielle et commerciale libre est devenu le modèle pour l'interprétation du «progrès» que la nature aurait dû réaliser dans la perfection des êtres vivants par la lutte pour la survie, la sélection des plus aptes, l'élimination des inaptes, la transmission héréditaire des capacités acquises (capitaux). En conformité de telles conceptions, la législation sociale en Angleterre a longtemps été en retard par rapport à celle d'autres États, car ceux qui ne trouvaient pas d'emploi et souffraient de la misère étaient comptés au nombre comme des inefficaces

58



que le processus de développement économique a lui-même exclus. C'est tout de suite le contraire de tout cela qui s'offre à l'observateur qui se tourne vers la Russie. Le Russe est un être profondément communautaire. Il ne se prive pas de serrer la main de celui qu'il salue, — au contraire : s'il est un tant soit peu ami avec lui, il a le besoin d'échanger une étreinte et un baiser fraternel avec lui. En Russie pré-révolutionnaire, la fête de Pâques était célébrée en se transmettant mutuellement la nouvelle de la résurrection par un baiser fraternel. Le Russe ne se prive pas non plus d'exprimer ses sentiments. Il se confie facilement et se met aussitôt à partager avec son partenaire ses pensées les plus intimes sur Dieu, le monde et le sens de la vie, dans l'attente que celui-ci fasse de même. Et comme il n'est pas capable d'admettre sans réplique des opinions contraires, il en résulte facilement ces conversations de plusieurs heures ou de plusieurs nuits, au cours desquelles toutes les autres obligations sont oubliées, mais dont les résultats n'entraînent aucune conséquence pour le comportement actif. De plus, le Russe n'a pas envie d'habiter seul chez lui, mais il aime partager son logement avec d'autres personnes, que ce soit par hospitalité ou en colocation. Et même si c'est le régime communiste qui a regroupé la population dans des communautés résidentielles à une si grande échelle que non seulement la plupart des familles partagent un logement, mais aussi la plupart des personnes partagent un espace de vie, peu de peuples auraient supporté ces conditions de cette manière que le peuple russe.

L'âme de peuple russe n'est pas incarnée et concentrée dans les individus comme l'est l'âme britannique, mais elle se tisse dans toute la communauté de peuple et sur l'étendue de la terre russe. C'est pourquoi elle n'est vécue que dans la communauté et dans tous les endroits d'un territoire qui s'étend à l'infini. C'est pourquoi le peuple russe a aussi toléré pendant des siècles la domination absolutiste du tsarisme, qui présentait de nombreux traits d'un despotisme asiatique. Il n'était pas question de droits politiques individuels. Et la plus grande partie de la paysannerie était encore sous les chaînes mentales de la servitude jusqu'en 1863. La première tentative de limiter l'absolutisme de la domination tsariste par la création d'un corps parlementaire n'a été entreprise qu'après la révolution de 1905, avec la convocation de la Douma d'État. Mais celle-ci a été immédiatement dissoute à plusieurs reprises pour s'être opposée à la politique du gouvernement et n'a pu être soumise à ce dernier qu'en limitant le droit de vote. La guerre qui a éclaté peu après

59

la révolution bolchevique a supprimé ce parlementarisme de façade et l'a remplacé par le système des conseils. À la place de la dictature du tsarisme, celle du parti communiste s'est installée.

Il a déjà été mentionné que la constitution originale du village russe était agraire et communiste. Lorsque, au XIXe siècle, le mouvement socialiste et communiste provoqué par le capitalisme industriel en Europe occidentale s'est également propagé en Russie, il a pris ici une forme complètement différente. En effet, les conditions qui avaient donné naissance à ce mouvement en Europe occidentale étaient encore à peine présentes ici. Un prolétariat industriel urbain ne s'est développé que dans une certaine mesure vers la fin du siècle. La paysannerie constituait encore la plus grande partie de la population. Alors que dans l'Ouest, la classe ouvrière était le fer de lance du mouvement socialiste et cherchait en partie à obtenir l'égalité politique avec la bourgeoisie, qui détenait le pouvoir politique, et surtout à améliorer ses propres conditions de vie économique, en Russie, la classe bourgeoise cherchait à participer à la vie politique tout en adhérant



aux idéaux socialistes. Ainsi, la couche de la bourgeoisie instruite, l'« intelligentsia », est devenue le principal porteur de ce mouvement. Mais leurs motivations étaient moins liées à une opposition au régime policier tsariste. Ils avaient pour la plupart leurs racines dans la mauvaise conscience qui tourmentait cette bourgeoisie à l'égard du « peuple », et cela signifiait ici avant tout le monde paysan. Car cette bourgeoisie ne formait ici qu'une mince couche supérieure, privilégiée sur le plan intellectuel et économique, au-dessus d'une masse de population qui vivait majoritairement dans la pauvreté et la non formation. Et ainsi, des milliers de représentants idéalistes de l'intelligentsia bourgeoise (*narodniki*) sont allés vers le peuple, à la campagne, pour s'engager en faveur de l'éducation du peuple et de l'amélioration de ses conditions économiques.

Ainsi, le communisme russe n'était pas, comme celui de l'Occident, un communisme de haine envers les possédants, de prise, mais un communisme de compassion, d'amour pour le peuple, de don. Oui, les figures les plus célèbres de ce socialisme au XIXe siècle. Au cours du siècle, Bakunine, Tolstoï, Kropotkine, étaient même issus de la noblesse de naissance et se sont consacrés à l'éducation et à la libération du peuple paysan pour des raisons de pure conviction morale. Et il est donc significatif que ce soit le prince Peter Kropotkine, représentant du communisme russe issu de la plus haute noblesse, qui ait écrit l'œuvre qui constitue l'équivalent non moins important de l'ouvrage de Darwin « L'origine des espèces » : « L'entraide ». Là-dedans

60

le rédacteur conclut, sur la base d'un matériel factuel complet, que ce n'est pas la lutte pour l'existence, mais l'entraide, tant dans le domaine de la nature non humaine que dans le domaine humain et dans l'histoire de l'humanité, qui constitue le facteur principal qui permet aux êtres de survivre et de progresser dans leur évolution. Et même si finalement ce n'est pas la forme de communisme représentée par les noms mentionnés qui a pris le pouvoir en Russie, mais bien la forme marxiste-léniniste du communisme, il est à nouveau révélateur que cette première réalisation d'un ordre communiste n'a pas eu lieu en Europe occidentale, où elle était en fait exigée par le niveau de développement atteint par la vie économique, mais en Europe orientale, où les conditions préalables historiques de l'économie étaient les moins présentes. Si cela a pu se produire ici, c'est parce que les conditions du caractère national lui ont été favorables, alors que celles des peuples d'Europe occidentale lui étaient hostiles. Cela montre toutefois l'importance des dispositions de peuple pour le façonnement de la vie.

Le contraste entre l'individualisme anglais et le collectivisme russe se reflète finalement de manière très caractéristique dans la forme géographique pure des deux empires fondés par l'Angleterre et la Russie au cours des derniers siècles, tels qu'ils apparaissent sur une carte politique du monde. Alors que la Grande-Bretagne est composée de nombreux morceaux individuels qui ont progressivement atteint leur pleine indépendance nationale (ou l'ont été), dispersés sur toute la Terre, séparés par des océans, la Russie forme un seul et unique bloc politique cohérent, le plus grand en termes d'étendue territoriale qui existe sur Terre.

Les présents passages sont extraits et traduits du livre « Les âmes de peuples d'Europe » de Hans Erhard Lauer. Il se présente comme une « Tentative de d'une psychologie des peuples européens ».

Il est paru en 1965 et reste semble-t-il la référence ou un prolongement de ce qui a été fait par R. Steiner à travers plusieurs cycles.

Ces deux passages (il y en a un troisième que je n'avais pas vu et qui viendra plus tard) sont ceux où il s'intéresse plus particulièrement à la France et aux Français. Il faut bien sûr être prudent quand on ne dispose pas



encore de la vue d'ensemble et de la « méthode » du propos d'ensemble de l'ouvrage. Car comme dans la caractérisation de trois domaines constituant la vie sociétale, c'est lorsqu'on commence à saisir correctement les interactions et interdépendances qu'on entre véritablement dans le propos et échappe à la caricature. Pour cela, tout l'ouvrage sera progressivement traduit.

Le propos tel quel peut quand même déjà donner à réfléchir concernant notre récit national... on peut aussi commencer à y confronter l'idée qu'on se fait de soi-même en temps que Français (voir se disant « anthroposophe »).

F. Germani, 12/10/2025, traduction v.01

60

## France - Russie

D'une autre sorte que celui décrit précédemment est le contraste entre la Francité et la Russité. Il se manifeste avant tout dans la sphère purement politique et étatique. La France se vante aussi de son individualisme. Mais celui-ci a un tout autre caractère que l'anglais. Il ne se manifeste que dans le façonnement de la sphère privée, et non dans la façon de former l'État. Celle-ci est beaucoup plus déterminée ici par ce que la francité est au plus haut degré individualiste comme

61

nation. Elle se perçoit dans son ensemble plus que chaque autre peuple comme une *individualité nationale*, à laquelle une vie propre vient s'ajouter aux côtés ou au-dessus des individualités particulières. C'est là que les Français s'efforcent d'accorder à cette individualité dans le monde, c'est-à-dire dans le cercle des nations, autant de pouvoir, d'influence et de prestige que possible. Et ils sont extrêmement sensibles au prestige de cette individualité nationale. Mais qui est le représentant visible de la nation française ? Pas le Français individuel, mais *l'État français* en tant que tel. Il n'a pas pour mission de protéger les droits et les intérêts des Français individuels, mais d'amener à valoir les conditions de vie et les exigences de la nation française dans le monde. La conception française de l'État est pleinement autre que l'anglaise ; elle rappelle davantage à celle de la Rome antique, pour laquelle l'État était la *res publica*, la personnification de l'universalité. Cette fusion/ce devenir un du peuple et de l'État a atteint son achèvement dans l'événement majeur de l'histoire française : la grande Révolution de 1789. C'est cette unité qui est comprise depuis lors en français sous le mot « nation ». Ce concept de nation ne s'applique toutefois au sens stricte uniquement à la francité, tout comme le parlementarisme seulement à la britannicité. Parce que pour la francité, l'État ne représente pas une simple communauté d'individus, mais la nation, il lui est donc contraire, dans cette optique, le parlementarisme en tant que système de représentation des intérêts individuels. Il lui correspond plutôt le plébiscite : l'expression immédiate de la volonté de la nation tout entière. Ce que sa majorité manifeste comme volonté, peut être considéré comme *sa volonté*. C'est ce que déjà Rousseau décrivait comme la "volonté générale", dans laquelle la volonté de l'individu, "la volonté de tous" fondait pour ainsi dire ensemble C'est pourquoi le premier et le troisième Napoléon se sont laissés élire empereurs par plébiscite. Et c'est aussi ce dernier qui, en 1860, a laissé décider par « référendum » leur appartenance à l'État dans les principautés de Parme, de Modène et de Toscane lors de la libération de l'Italie de l'Autriche, une méthode qui a ensuite été aussi pratiquée dans divers territoires après la Première Guerre mondiale. Et pour la même raison, de Gaulle aussi a dépossédé le Parlement de ses pouvoirs dans la cinquième République et rétabli le



plébiscite pour les décisions importantes. Comme l'État en France représente la nation, le chef de l'État représente à son tour cet État lui-même. C'est pourquoi Louis XIV pouvait dire de lui-même : « L'État, c'est moi. » Depuis que, lors de la grande révolution, le peuple et l'État se sont complètement fondus en une seule entité, le chef de l'État peut se considérer en même temps comme le représentant de la nation ; il serait donc tout à fait conforme à la conception que de Gaulle a de lui-même s'il détourait la parole

62

du Roi-Soleil en disant : « La nation, c'est moi. » Puisque l'individualisme national est pour la France un trait insurmontable de son caractère de peuple français, c'est pourquoi son chef de l'État actuel s'oppose à l'intégration des États européens dans un État paneuropéen et prône/propage une « Europe des patries ». Et c'est pour la même raison qu'il a aussi rendue réversible l'intégration militaire trop poussée pour sa propre conception de la France, dans l'OTAN, et créé une force de dissuasion nucléaire française.

À l'inverse, la russité représente aussi en relation nationale un collectivisme en ce sens que ce n'est pas la vie individuelle d'un peuple particulier qui lui apparaît, mais l'union/le rassemblement de toute l'humanité en une communauté fraternelle qui constitue le but ultime de l'existence/être-là. Le Russe est, parmi tous les Européens, celui qui est le plus enclin à voir immédiatement en *chaque humain*, quelle que soit sa nationalité, un *frère en humanité*. Ici, sa disposition de peuple coïncide avec ce qui, comme mentionné au premier chapitre, a été implanté par le christianisme dans l'humanité comme un germe d'une communauté englobant toute l'espèce humaine. Et comme l'amour universel enseigné par lui a fondé l'impulsion chrétienne pour surmonter l'égoïsme *individuel*, le Russe aperçoit aussi pour les peuples le but suprême de l'aspiration dans le dépassement de l'égoïsme *national*. S'il a fondé dans son régime communiste actuel — bien que d'abord dans un reflet déformé par une vision du monde matérialiste — une organisation sociale basée sur l'idée de communauté fraternelle, il est donc tout à fait naturel pour lui de concevoir cette communauté comme non seulement nationale, mais aussi humaine, c'est-à-dire internationale. C'est la raison pour laquelle le communisme russe vise, d'après son essence et dès le début, à une révolution communiste mondiale, par laquelle tous les peuples seraient délivrés du mal de l'exploitation capitaliste et intégrés dans la communauté fraternelle qu'il a fondée. Un « national-socialisme », comme celui d'Hitler, doit lui apparaître comme un paradoxe en soi. Mais pour sa propre nation, la tâche la plus importante est de se sacrifier en tant que nation sur l'autel de cette communauté humaine. C'est pourquoi l'État russe actuel est le seul au monde dont la désignation ne fait pas référence au peuple qui le porte, puisqu'il s'appelle « Union des républiques socialistes soviétiques ». Et c'est ainsi qu'en Russie, on ne parle plus du peuple russe, mais du peuple soviétique, de l'homme soviétique, du politicien soviétique, de l'artiste soviétique, etc.

63

Justement ainsi comme en ce sens, il a sacrifié sa propre existence nationale à un idéal supérieur il doit sembler à la russité aussi comme un égoïsme national injustifié excessif, quand d'autres peuples veulent à tout prix préserver l'existence nationale. Bien que la brutalité impitoyable qui a conduit le communisme russe à dépouiller une



série d'États d'Europe centrale et orientale de leur existence nationale après la Seconde Guerre mondiale ne doivent en aucun cas être embellie ou excusée, cette démarche se laisse, quand même au moins pour part, expliquer par le fait que la russité le n'a aucun sens pour l'être propre national. Évidemment il ne devrait pas avec cela être prétendu que lui-même serait pas aussi depuis un certain temps déjà fortement atteint de nationalisme. Nous vivons justement depuis un siècle et demi à l'ère du nationalisme. Cependant, cela ne constitue pas une preuve contraire que ce vice est le moins adapté au caractère de peuple russe. C'est ce que ses plus importants représentants ont eux-mêmes déclaré. Si nous citons ici quelques phrases du célèbre discours que Dostoïevski a prononcé en 1880 à l'occasion de l'inauguration de la statue de Pouchkine à Moscou, il est révélateur qu'en dépit de la manière exagérée et fortement teintée de nationalisme avec laquelle Pouchkine est célébré, l'élément essentiel de la russité est précisément sa propension à l'universel et à l'humanité :

« Il n'y a jamais eu de poète qui ait absorbé le monde entier comme Pouchkine. Cependant, ce n'est pas la capacité d'assimilation en général qui est ici étonnante, mais sa profondeur incroyable, l'identification complète de son esprit à l'esprit de peuples étrangers, la transformation presque parfaite et donc si étonnante, un phénomène qui ne s'est jamais reproduit chez aucun autre poète. En effet, nous ne la trouvons que chez Pouchkine, et en ce sens, il est une apparition sans précédent et, selon nous, prophétique. car c'est précisément là que s'est exprimée sa force nationale russe, le moment national de notre avenir, qui n'est pas encore apparu dans le présent et qui, ici, s'est exprimé pour la première fois de manière prophétique. Car sinon, où serait la force de l'esprit du peuple russe, sinon dans sa quête d'universalité et d'humanité universelle ? En effet, que signifie pour nous la réforme de Pierre le Grand ? Elle n'était pas seulement une appropriation extérieure des vêtements européens, . Les mœurs, les inventions et la science européenne... C'est alors que ce désir s'est manifesté : une réunification vivante des humains, une unification universelle, disons ! Pas de manière hostile, mais amicale, avec toute notre affection, nous avons accueilli dans notre âme le génie, l'esprit créateur des peuples étrangers, de tous les peuples, autant qu'il y en avait, sans

64

faire des distinctions raciales et préférer les uns aux autres, alors que notre instinct comprenait presque dès le premier pas les contradictions, évaluer l'étranger et excuser les différences : c'est ainsi que nous avons prouvé notre capacité et notre inclination à réunir tous les peuples de la grande race aryenne. Oui, la détermination de l'humain russe est incontestablement universelle. Devenir un vrai Russe, un Russe entier, c'est peut-être seulement devenir un frère de tous les humains, un *humain universel*, si vous voulez. Oh, toute notre division entre slavophiles et occidentaux n'est qu'un grand malentendu, bien que nécessaire historiquement. Un vrai Russe tient l'Europe et le destin de toute la grande race aryenne aussi chère que la Russie elle-même, car notre destin est précisément l'incarnation de l'idée d'unité sur Terre, et non pas d'une unité conquise par l'épée, mais d'une unité réalisée par la puissance de l'amour fraternel et de notre aspiration fraternelle à la réunification de l'humanité.» Plus clair, plus pur, plus sobre et plus critique que Dostoïevski, Soloviev, le plus grand philosophe russe, a présenté dans ses écrits politiques la tache de la Russie. Nous citons quelques phrases de son ouvrage sur « La question nationale en Russie » (1888) :



« Du point de vue de l'égoïsme national, qui domine aujourd'hui la politique absolument, un peuple est un tout particulier qui trouve son épanouissement en lui-même, et dont l'intérêt propre est la loi suprême. La morale exige avant tout d'un peuple qu'il renonce à cet égoïsme national, qu'il dépasse ses frontières naturelles et qu'il sorte de son existence particulière. Un peuple doit se reconnaître pour ce qu'il est en réalité, c'est-à-dire comme une partie de l'ensemble du monde. Il doit exprimer sa solidarité avec tous les autres éléments vivants de ce tout, c'est-à-dire sa solidarité avec tous ceux qui comprennent pleinement les intérêts les plus élevés de l'humanité, et il doit servir non pas ses propres intérêts, mais précisément ces intérêts, en fonction de ses forces nationales. Une telle auto-dénégation morale d'un peuple ne peut en aucun cas se produire soudainement et brusquement... Ainsi, le passé du peuple russe nous offre deux moments principaux d'auto-renoncement national, à savoir l'appel des Varègues et les réformes de Pierre le Grand. Ces deux grands événements, qui n'avaient d'importance que pour l'ordre extérieur de l'État et pour la culture extérieure, n'étaient que la préparation de l'acte décisif et pleinement conscient de renoncement national à soi-même, qui devrait se produire à l'avenir... Certes, les fruits qu'un système d'État des Varègues et une culture de Saint-Pétersbourg ont portés ne sont pas quelque chose de définitif et d'absolument précieux, car ni la

65

fondation d'un État puissant ni la création poétique ne peuvent remplir la vie d'un peuple chrétien par . Les objectifs de la Russie ne se trouvent pas ici, mais dans une activité beaucoup plus immédiate et globale au service du christianisme, pour lequel l'État et une culture extérieure ne peuvent être que des moyens pour un but. Nous croyons que la Russie a une tache religieuse à accomplir dans le monde... Pour un peuple chrétien, le salut suprême est l'incarnation du christianisme dans la vie elle-même, la création d'une culture chrétienne englobant toute l'humanité. C'est notre devoir en tant que chrétiens et en tant que patriotes de servir cette œuvre...»

66

### Espagne - Russie

Ces paragraphes évoqués en derniers nous amènent aussitôt à regarder l'opposition entre individualisme et collectivisme comme elle existe entre l'Espagne et la Russie. Car ici, elle prend une autre forme et concerne une autre sphère de la vie : celle de la religion. L'individualisme, quelle que soit la forme sous laquelle il se présente, se caractérise par la recherche d'un maximum de reconnaissance, de pouvoir et de domination pour l'individualité concernée. Cela conduit naturellement à la division et à la lutte entre les différentes individualités, qui se déroulent sous une forme appropriée en fonction de la sphère dans laquelle elles s'exercent. En Angleterre, où nous avons affaire à un individualisme « individuel », cette confrontation se traduit par une concurrence économique entre les différents acteurs économiques, qui constitue la marque distinctive de l'économie libre. PONS > En France, où un individualisme « national » est à la maison, ce combat devient une guerre militaire avec d'autres États, comme celles menées à l'époque de Richelieu, de Louis XIV et des deux empires, pour que la nation française obtienne la suprématie politique en Europe. En Espagne, où l'impulsion individualiste se manifeste dans le domaine religieux, l'Église devient une ecclesia militans qui soumet aussi le pouvoir temporel à son autorité et le met au ser-



vice de ses objectifs, et se donne pour mission de combattre et d'éradiquer toute hérésie qui s'écarte de la vraie foi. C'est ainsi qu'au Moyen Âge, Dominique, un Espagnol, fonda l'ordre qui porte son nom pour lutter contre l'hérésie cathare,

66

à qui l'Église confia bientôt l'Inquisition. En raison de la vigilance et de la cruauté avec lesquelles les Dominicains traquaient et pourchassaient jusqu'à la mort tout hérétique, ils furent bientôt surnommés « domini canes » (chiens du Seigneur) par le peuple. Au cours de la Réforme, le Jésuite Ignace de Loyola a fondé l'ordre des Jésuites, qui est devenu, grâce à son organisation militaire, la principale troupe de combat de l'Église contre le protestantisme pendant la Contre-Réforme. Et sous Philippe II, toute la puissance de l'État espagnol fut transformée en un outil de l'Église dans la lutte contre l'hérésie. L'Église est encore aujourd'hui la puissance dominante en Espagne, et les confessions qui s'écartent de sa doctrine n'ont aucune chance de se propager. Il ne peut encore être parlé aujourd'hui en Espagne d'aucune liberté de religion.

Il est significatif que ce soit encore le Russe Dostoïevski qui ait prononcé le jugement le plus sévère/acéré sur cette figure de l'Église dans sa Légende du Grand Inquisiteur. Il y fait revenir le Christ à Séville à l'époque de la Contre-Réforme et, comme il l'avait fait en Palestine, il fait à nouveau des miracles, ressuscite les morts. Il est immédiatement arrêté et emprisonné par l'Inquisition, pour être livré au bûcher comme hérétique le jour suivant. La veille, le Grand Inquisiteur entre dans sa cellule et lui tient ce long discours dont ne sont cités ici que les phrases suivantes : « Pourquoi es-tu venu nous déranger ? Car c'est pour cela que tu es venu, tu le sais bien. Mais sais-tu ce qui se passera demain ? Je ne sais pas qui tu es, je ne veux pas non plus savoir si tu es vraiment ou si tu n'as fait que prendre sa forme : mais demain, je te jugerai et te condamnerai, et te brûlerai sur le bûcher en tant que le plus dangereux des hérétiques, et le même peuple qui t'a bâisé les pieds aujourd'hui se précipitera demain au bûcher sur un signe de ma main pour y allumer les braises. — Tout a été autrefois remis par toi au pape, et tout est maintenant au pape, fais-nous seulement le plaisir de ne pas revenir et de ne pas nous déranger dans le temps... La liberté de la foi t'était jadis plus précieuse que tout autre bien, jadis, il y a un millier et demi d'années. Est-ce que ce mot n'est pas sorti de ta bouche toujours de nouveau : Je veux vous rendre/ faire libres ? Maintenant, maintenant tu les as vus, les humains libres ! Oui, l'œuvre nous a coûté beaucoup, mais nous l'avons menée à terme, enfin, en ton nom. Pendant quinze siècles, nous avons lutté pour cette liberté, mais maintenant nous en avons fini, fini pour tous les temps ».

L'Église orthodoxe russe, contrairement à l'Église romaine d'Espagne, n'a jamais cherché à exercer un pouvoir temporel. Elle est toutefois par cela, depuis Pierre le Grand,

67

de son côté, de plus en plus été dévalorisée/privée de dignité en tant qu'outil docile du pouvoir tsariste et a dû payer cette dépendance lors de la chute du tsarisme avec sa cruelle répression et sa persécution par le régime bolchevique. Elle n'a pas non plus, comme l'Occident au début des temps modernes, subi une scission entre confessions qui se sont combattues dans le sang, car elle ne met pas l'accent sur le dogme et l'enseignement, mais sur le culte. Et elle se comprend dans la communauté de ses membres essentiellement comme le corps mystique du Christ. En raison de sa docilité



à l'égard du pouvoir politique dominant au cours des derniers siècles et de son conservatisme, elle n'a pas été en mesure d'empêcher, comme l'Église occidentale, la déchristianisation progressive des masses, bien que pour des raisons opposées.

### ***Forme tendant au repos - vie se trouvant en mouvement***

Comme déjà remarqué ci-dessus, le contraste entre l'Ouest et l'Est de l'Europe ne se limite pas à la polarité entre individualisme et collectivisme, mais se révèle aussi être un entre une *forme* qui tend vers la stabilité et la solidification et une *vie* en mouvement. Nous nous contenterons de quelques indications à ce sujet.

Comme déjà mentionné, les peuples d'Europe occidentale se distinguent non seulement par leurs langues et leurs zones de peuplement, mais aussi par leurs frontières nationales qui, à l'exception du point de discorde entre la France et l'Allemagne, l'Alsace-Lorraine, n'ont guère changé au cours des cent dernières années. En Europe de l'Est, en revanche, des changements de frontières considérables ont eu lieu à la suite des deux guerres mondiales de notre siècle. Une multitude de nouveaux États sont apparus, certains temporairement, d'autres définitivement disparus de la carte ; un État relativement grand comme la Pologne a été déplacé de plusieurs centaines de kilomètres d'est en ouest, et des millions de personnes ont été déplacées, déportées et réinstallées dans le cadre de tout cela.

Mais aussi par leur essence même, les peuples de l'Ouest sont enclins à cristalliser leur vie et leur création dans des formes fixes. Certes, ils le font

68

les répétant aussi dans des sphères caractéristiquement distinctes. Lorsque nous avons dit qu'en Angleterre, jusqu'à une époque récente, l'État disposait du moins grand nombre de compétences, c'était aussi parce que la « société » y possède dans la plus grande mesure la capacité de se donner elle-même, sans réglementation étatique, une certaine forme. Oui, l'État anglais lui-même ne possède pas de constitution écrite comme tous les autres États européens. Son ordre repose uniquement sur la tradition et un ensemble de lois fondamentales qui ont été établies au cours de son développement historique. De même, l'Angleterre ne possède pas de code civil comme d'autres pays ; à sa place se trouve la collection progressive de jugements et décisions judiciaires importants qui sont exemplaires et donc directeurs pour le sentiment juridique local. La structure des classes sociales héritée du Moyen Âge est celle qui s'est le mieux conservée en Angleterre. La noblesse, la classe bourgeoise possédante et la classe ouvrière sont encore plus séparées les unes des autres que partout ailleurs. L'Angleterre possède encore aujourd'hui, en plus de la Chambre des communes (chambre basse), une Chambre des lords (chambre haute) qui est une assemblée de la noblesse. Les cérémonies liées à la vie et aux fonctions du monarque (à commencer par son couronnement) se déroulent encore aujourd'hui comme il y a des siècles. Mais même la façon dont la population vit au quotidien est figée dans des formes rigides, jusqu'à la division des heures de la journée et des repas qui leur correspondent, la nette distinction entre le jour de repos dominical et la vie quotidienne des jours ouvrables, etc. L'éducation en Angleterre vise moins à transmettre des connaissances et à dresser intellectuellement les élèves qu'à les préparer physiquement par le biais de diverses formes de sport, à les former au caractère, à les éduquer à la courtoisie et au comportement de gentleman, à les intégrer correctement dans la société, en bref, à leur inculquer un certain mode de vie. Quiconque a reçu une éduca-



tion telle que celle d'Eton, ou a étudié à l'université d'Oxford ou de Cambridge, a reçu une formation qui a un impact sur toute sa vie. L'importance de la force formatrice de la nature anglaise se manifeste aussi par le fait qu'elle possède encore aujourd'hui son propre système de mesure et de monnaie, différent de celui du reste de l'Europe, - comme on ne peut d'ailleurs trouver aucune institution en Angleterre qui n'y soit pas née/apparue.

En France, le talent pour la forme se manifeste principalement dans la vie purement étatique, puis dans la langue et dans l'art. Aucun autre État ne s'est donné autant de constitutions différentes au cours des derniers siècles que la France. Aucun autre ne présente dans son édification une telle structure conduite

69

de manière régulière et conséquente,- et ce qui a été créé pendant la grande Révolution comme articulation/membrement de base de l'État s'est maintenu jusqu'à aujourd'hui, malgré tous les changements de forme de gouvernement. La langue française se distingue par une suite de mots et une construction de phrases qui sont les plus strictes et rigides de toutes les langues européennes. La tragédie classique française s'est strictement conformée à la loi des trois unités, qui a été transmise par la Grèce antique. Au 18e siècle, le Français Philippe Rameau a établi les règles de la théorie de l'harmonie, qui sont devenues contraignantes pour la musique moderne. La règle du mètre est définie par le mètre étalon conservé au Bureau international des poids et mesures à Breteuil, près de Paris. L'art français démontre dans tous ses domaines l'énorme talent de ce peuple pour une forme gracieuse, bien proportionnée et raffinée. Enfin, il convient de mentionner les formes changeantes de la mode, qui sont déterminées depuis Paris.

En Espagne, la tendance à la formation de formes se manifeste principalement dans tout ce qui concerne la conception de la vie religieuse, cultuelle et cérémonielle. On parle déjà du dressage et de l'entrave de l'esprit dans des «bottes espagnoles» dans le Faust de Goethe. Les portraits des rois, des infants et des infantes d'Espagne que Velasquez a peints ont immortalisé les formes rigides des tenues de cour qui ont régné à l'époque, et le cérémonial de la cour espagnole, qui a été en partie repris par les Habsbourg d'Autriche, était le plus rigide d'Europe. Les cérémonies purement religieuses, comme celles qui sont associées aux fêtes chrétiennes, sont encore aujourd'hui en Espagne l'occasion d'une grande dépense de cérémonie et de somptuosité. Par rapport à tout cela, la vie des peuples est-européens se déroule sous des formes beaucoup moins figées dans tous les domaines. Les institutions et les règles sont toujours en danger de tomber dans l'abandon et la négligence. Mais la vie est plus mobile, plus malléable, moins figée et est constamment modifiée. N'oubliez pas dans quelle mesure Pierre le Grand a transformé la vie du peuple russe, ou comment celle-ci a été bouleversée jusqu'à ses fondements par le bolchevisme. Il convient aussi de rappeler comment, en Russie, le mouvement révolutionnaire communiste a initialement présenté de nombreux traits anarchistes et nihilistes, visant à la simple destruction ou dissolution de l'existant. Les tentatives d'assassinat du tsar étaient monnaie courante, et plusieurs d'entre elles ont été couronnées de succès. Le philosophe russe N. Berdjaev (dans son livre « Le sens de l'histoire ») voit le marqueur

70

de la pensée russe, à la différence de celle de l'Occident, en ce qu'elle est orientée vers les choses dernières, qu'elle est apocalyptique. Et W. Schubart dans son livre « L'E-



rope et l'âme de l'Est » appelle la culture russe une culture de « la fin » dans le contraste à celle de l'Europe occidentale, qui est celle du « milieu ». Il explique « leur désir/nostalgie après la fin » de « plaisir de destruction russe qui s'est déversée pendant la révolution en des tourbillons sauvages. Les bolcheviques sont de véritables représentants de la culture de fin, bien que dégénérée. Sans le mépris impitoyable de tout ce qui existe, leurs expériences téméraires et sanglantes n'auraient pas pu avoir lieu... Le Russe détruit par pure joie de la destruction. Il détruit aussi les avoirs propres, si ce doit être, et parfois même si ça ne doit pas être, et cela le remplit encore de plaisir. Sans l'le train à la fin, les Russes n'auraient pas incendié Moscou (1812) ... C'est vrai, ce que dit Berdjajew : le plaisir de la combustion spontanée est une caractéristique nationale russe... Le Russe se sent bien lorsqu'il voit qu'il est en train de s'effondrer, lui-même inclus. Les couchers de soleil/déclins lui rappellent la fin de toutes choses. (p. 87 et suivantes) C'est pourquoi, d'une certaine manière, le régime policier de l'État russe, qui n'a pas effacé le passage du tsarisme au communisme, mais l'a seulement aggravé, est compréhensible. Si l'État n'était pas maintenu par la poigne de fer de la forme de gouvernement dictatoriale, il serait constamment en danger de se dissoudre. Cette joie de sa propre auto-immolation est toutefois confrontée à la capacité inépuisable de la vie du peuple russe de se régénérer et de se renouveler malgré toutes les destructions et les pertes de sang. Oui, ce besoin de se consumer peut-être seulement le revers de sa vitalité inaltérable. Tant le régiment de police du tsarisme que les catastrophes de la faim des années 1920 et les ravages du terrorisme stalinien des années 1930 n'ont pas réussi à ébranler cette vitalité.

En immédiat pendant avec cette polarité est-ouest de la forme et de la vie se trouve finalement celle du repos et du mouvement. Elle se manifeste surtout dans le domaine de l'art. La création artistique des peuples d'Europe occidentale a son point central dans les arts de la sculpture et de la peinture qui tendent vers la forme statique, tandis que celle des peuples d'Europe orientale se trouve dans la musique et la danse qui tissent dans l'élément du mouvement. La peinture et la sculpture italienne, espagnole, française, anglaise, néerlandaise et norvégienne sont des expressions artistiques caractéristiques de ces peuples. De l'Europe centrale à l'est, la création musicale prend le dessus : dans la musique allemande, autrichienne, tchèque, polonaise, hongroise et russe. Et à côté d'elle, l'art

71

du mouvement visible : la danse : ns le valseur autrichien, la mazurka et la polka polonaises, le csardas hongrois, les danses folkloriques des Slaves du sud, le ballet russe. Et comment les deux arts se sont unis, notamment en Russie, pour atteindre des sommets, c'est ce que les chants et danses populaires des différents chœurs cosaques ont transmis de manière durable à l'Occident, en particulier au cours des dernières décennies.

72

#### 4 La physiologie des organismes des peuples européens

Le lecteur attentif du chapitre précédent n'a probablement pas pu ignorer que les oppositions qui ont été établies entre l'Europe occidentale et l'Europe orientale, tant du point de vue géographique que de celui de la psychologie des peuples, sont liées à la même polarité que celle qui se trouve dans l'organisation de *l'individu humain*. Pour rendre cela plus visible, nous avons toutefois quelque peu développé un fait découvert pour la première fois par la recherche anthroposophique, que nous avons déjà



mentionné au deuxième chapitre. C'est celui qui, qui en relation physiologique, c'est-à-dire en rapport à ses fonctions vitales, se membre/s'articule en *trois systèmes* que nous décrivons comme le système nerveux sensoriel, le système rythmique et le système métabolique/d'échange de substances-membres. Bien que les trois systèmes traversent l'ensemble de l'organisme, ils ne sont pas à comprendre de manière spatiale et anatomique, mais fonctionnelle et physiologique. Néanmoins, chacun d'entre eux est centré sur une partie spécifique du corps dans son mode d'action spécifique. L'humain « inférieur » ou tronc est le siège principal des processus métaboliques : ceux-ci comprennent, au sens le plus large, la nutrition, la digestion, la formation du sang, l'excrétion, la procréation et la naissance. Les organes de tous ces processus appartiennent à *cette* partie du corps. C'est de là qu'il est engendré, né, construit, régénéré à nouveau par l'alimentation et le sommeil, et reproduit dans le sens de la reproduction. Nous avons affaire au pôle de la *vie* ou de la *naissance*. Cette partie du corps est la plus molle et la moins différenciée dans ses formes extérieures. C'est dans celle-ci (le foie) que le corps atteint sa température la plus élevée. Et il est en mouvement permanent ; car non seulement les membres extérieurs qui lui appartiennent servent à la locomotion, mais aussi les viscères sont saisis en mouvement constant.

Son pôle opposé est l'humain « supérieur » ou l'humain-tête. Il est le siège principal du système nerveux sensoriel.

Voir Rudolf Steiner : «Des énigmes de l'âme». Ibid. : « Esprit et matière, vie et mort ».

73

Il est le plus avancé dans sa formation à la naissance, oui, presque déjà entièrement formée. De lui émanent, pendant l'enfance, les forces formatrices et plastiques pour tous les organes du corps. Il est la partie du corps la plus nettement et la plus finement formée dans sa forme extérieure, mais aussi la plus ossifiée. Il a le plus besoin de fraîcheur. Il possède le plus petit degré de mouvements propres : seulement ceux du cou, de la mâchoire inférieure, des yeux et ceux de la mimique faciale. Il repose immobile sur le corps. Son organe principal, le cerveau, est en particulier en état de repos total, mais il présente aussi en lui-même la forme la plus raffinée et la différenciation la plus poussée des fonctions de ses parties individuelles. Les nerfs ont la capacité de régénération la plus faible. L'homme vieillit par la tête. Les dents se détériorent, les sens s'émoussent, la peau se ride et se plisse, les cheveux blanchissent et tombent. Nous avons affaire ici au *pôle de mort*. Le crâne est l'image sensorielle de la mort, comme jadis le phallus était celui de la vie.

Entre ces deux systèmes opposés, le rythmique est inséré en tant que troisième système *équilibrant*. Ses principales fonctions : la respiration et la circulation sanguine sont centrées sur l'humain « médian » ou thorax/poitrine, dans les poumons et le cœur. Ils font le lien/médian entre la vie et la mort. En inspirant, nous absorbons à nouveau la vie en nous avec l'oxygène ; en expirant, nous expulsions avec le dioxyde de carbone un morceau de mort en nous. Le sang artériel (rouge) riche en oxygène transporte la vie dans toutes les parties du corps ; le sang veineux (bleu) riche en dioxyde de carbone élimine les substances dégradées. Le caractère rythmique de ce système fonctionnel est conditionné par sa fonction de médiateur,

Dans cette triarticulation physiologique, le rapport différent dans lequel ce qui est d'âme et spirituel de l'humain se trouve par rapport à son corps dans ses différentes parties, vient à l'expression. Bien qu'il n'y ait aucun organe unique qui puisse être dé-



signé comme le « siège » de l'âme, mais tout le corps est le contenant/l'enceinte/l'enveloppe, l'outil, l'organe de l'âme ; mais il l'est dans ses parties individuelles de façon différente, voire même opposée.

Il ne peut, pris strictement, être parler d'une incarnation de l'âme dans le corps qu'en ce qui concerne la tête respectivement le système nerveux. C'est seulement ici que le rapport peut être décrit comme un *enracinement/un fiché dedans de l'âme* dans le corps — non pas dans un sens spatial, mais qualitatif. Dit plus précisément : seul le domaine de l'âme ou de l'activité de l'âme qui est associé à la tête, c'est-à-dire *représenter et penser*, est réellement/vraiment incarné dans cette partie du corps. Son expression la plus importante

74

trouve ce fait en ce que cette activité seule en est une *pleinement consciente*. Par cet être dedans de ce qui est d'âme dans le corps apparaît notamment — parlé en image — une sorte de réflexion/effet miroir de la première sur le dernier. Et la conscience est le résultat de la même chose. Maintenant, la tête ou le système nerveux de l'âme ne renvoie cette image dans le miroir que parce qu'elle a elle-même façonné ce système à son image/en son décalque au cours du développement prénatal et de l'enfance. (Une surface miroir déformée ne produit donc aussi, au sens ordinaire, aucune image miroir adéquate.) Ce que la Genèse mosaïque affirme de la divinité : qu'elle a créé l'humain d'après son image, cela vaut au sens strict de l'âme humaine dans son rapport avec le système tête de son corps. C'est la raison pour laquelle la tête est la partie du corps qui présente la plus grande marque individuelle. Il représente dans cette empreinte le décalque de la marque caractéristique qui convient à l'âme qui l'habite. Et c'est là que réside la raison pour laquelle, lorsque nous faisons le portrait d'une personne, nous représentons avant tout sa tête. Comme tout véritable art n'est pas une pure reproduction, mais une continuation de la nature, nous continuons la portraitisation de l'âme, que la nature elle-même a déjà réalisée jusqu'à un certain point dans la formation de la tête, en mettant encore plus en évidence les traits de l'âme dans la présentation de la tête dans la création artistique. Maintenant, la réflexion/l'effet miroir de ce qui est d'âme au corps a une conséquence/suite particulière qui n'intervient pas lors du refléter d'un miroir extérieur. Elle détruit/déconstruit en effet/notamment le corps. Là-dedans repose la raison pour laquelle le vieillissement et la mort du corps commencent par la tête.

Cela se comporte inversement dans l'humain inférieur/du bas. La partie de la volonté de l'âme qui lui correspond n'est pas incarnée en lui, mais l'entoure et l'envahit de « l'extérieur/de dehors ». C'est pourquoi il n'y a pas de réflexion ici et c'est pourquoi l'exercice/l'activité de la volonté de l'humain est plongé dans l'obscurité de l'inconscience. Comment la volonté saisit notre bras, par exemple, lorsque nous effectuons un mouvement avec celui-ci, nous est en fait pleinement retiré à notre vécu conscient. Celui qui peut se dresser/hisser sur le chemin où l'activité de la volonté peut être élevé à une conscience (de sorte différente), exerce/entraîne de manière correspondante, peut/parvient à observer comment la volonté saisit nos membres de l'extérieur, à partir de la cible vers laquelle les mouvements concernés sont dirigés, et ce, directement par les processus métaboliques. (Les nerfs moteurs ne servent pas à transmettre la volonté aux membres, mais à la perception interne du mouvement des membres, qui est nécessaire pour la commande/le pilotage de ceux-ci.) Parce qu'ici aucune réflexion/aucun effet miroir de l'âme au corps - comme dans l'humain supé-



rieur/d'en haut - ient en l'état, c'est pourquoi n'a lieu ici aussi aucune décomposition/déconstruction du corporel ;

75

Celui-ci peut ainsi se consacrer sans entrave au déploiement de sa vie. C'est pourquoi c'est ici que commence la formation et la régénération constante, ou la reproduction, de la même chose. Mais le corporel n'est pas non plus façonné ici en image/décalque de qui est d'âme. Son apparence extérieure voile ce qui est d'âme ; elle montre seulement ce qui sert à la vie propre du corps.

Dans l'humain médian finalement, un changement régulier de la liaison de ce qui est d'âme avec le corps et de nouveau son détachement a lieu dans les rythmes de ses fonctions. Il ne plonge pas aussi profondément dans le corps lors de la connexion comme dans le haut de l'humain et ne s'éloigne pas autant de lui lors de la désolidarisation/détachement comme dans le bas de l'humain. Avec chaque revitalisation du corps, comme cela se produit lors de l'inspiration, un léger détachement de l'âme du corps a lieu en parallèle, — avec l'affaiblissement de la vie qui se produit dans les processus menant à l'expiration, est rattaché une pénétration de ce qui est d'âme dans le corps. Et d'ailleurs ce sont des vécus émotionnels/de sensation de l'âme, c'est là tout l'enjeu. De même, le degré auquel le corps se forme en image/décalque de ce qui est d'âme se trouve au milieu des extrêmes que l'on trouve chez l'humain supérieur et inférieur.

Dans ses « Principes directeurs de l'anthroposophie », Rudolf Steiner caractérise le rapport dans lequel la corporéité dans ses différentes parties, se tient en ce qui concerne sa décalcomanie à ce qui est d'âme en utilisant une fois la comparaison suivante : dans la partie supérieure du corps, nous avons affaire à une sorte de tableau achevé de l'âme ; dans la partie médiane, à un tableau qui est toujours de nouveau commencé et étient ; dans la partie inférieure, à la toile encore entièrement vide devant laquelle le peintre se tient avec ses pinceaux et ses pots de peinture, prêt à commencer à peindre le tableau.

Sur la base de ces explications, nous pouvons maintenant caractériser le changement de veille et de sommeil d'une autre manière que nous l'avons fait au deuxième chapitre. Nous avons dit qu'il s'agissait d'un va-et-vient rythmique entre l'être dedans et l'être dehors de ce qui est d'âme et d'esprit en rapport au physique-éthérique. Entre-temps, nous avons vu qu'un être dedans n'existe que chez l'humain supérieur, et un être dehors, seulement chez l'inférieur. Nous pouvons à cause de cela caractériser le passage de la veille au sommeil aussi de telle manière que l'âme, comme dans une oscillation de balancier constante, déplace le centre de son activité une fois vers la partie qui appartient à l'humain supérieur, puis à nouveau vers celle qui appartient à l'humain inférieur, c'est-à-dire dans l'activité de pensée et de représentation et dans la volontaire. Si elle fait la première, elle apparaît dans le corps, éveillée et consciente, - dans le dernier cas, elle se trouve à l'extérieur du corps, plongée dans l'inconscience du sommeil. (Seulement s'exprime dans cet état

76

leur activité de volonté n'est pas immédiatement dans le monde sensible ; car elle est là entièrement dirigée vers la corporéité en tant que telle et trouve son expression dans la régénération de celle-ci, que le sommeil provoque.) Et au passage d'un balancier à l'autre, elle va et vient, une fois dans un sens, une fois dans l'autre, c'est-à-dire une fois en s'endormant, une fois en se réveillant, par cette activité qui est attribuée à



l'humain médian, à moitié dedans, à moitié dehors : à travers la vie des sentiments, — ce qui trouve son expression dans l'état de rêve à demi conscient.

Ainsi, dans tous ces rapports, nous rencontrons un contraste entre forme et vie, calme et mouvement, qui représente pour autant un contraste entre l'individualisme et le collectivisme, dans la mesure où l'aspect d'âme est individuellement marqué par l'individu humain, mais que la vie nous unit en une unité générique/à mesure de genre.

Avec tout cela, il n'est pas moins dit que la population totale de l'Europe représente en quelque sorte un grand humain dont la tête est formée des peuples de l'Ouest, le tronc des peuples de l'Est et la poitrine des peuples du centre de l'Europe. En effet, nous pouvons voir dans la population européenne une unité et une totalité mystérieuses, qui correspondent donc également à une communauté de tâches et de destins. Les âmes des différents peuples européens représentent en quelque sorte les différents membres, les capacités et les activités d'un être spirituel paneuropéen. Cela ouvre un aspect qui offre des perspectives profondes et larges, qui doit guider les représentations de ce chapitre et du suivant.

### ***Le caractère mûr des peuples occidentaux***

Concernant d'abord les âmes de peuple d'Europe occidentale, elles représenteraient donc les forces de représentation ou de pensée de l'âme européenne globale, qui sont associées à leur système nerveux ou à leur cerveau. Cela signifie cependant que ce n'est qu'en elles que les forces de représentation sont incarnées dans leur corporéité de peuple, au sens où, chez un individu, la seule activité de représentation, dans le cerveau, est incarnée. Par conséquent, seuls les membres des peuples occidentaux, au sens plein du terme, ont en plus de leur âme individuelle, « un morceau » de leur âme de peuple « qui habite dans leur poitrine ». Comment cela se montrerait-il ? Nous avons vu,

77

que là où ce qui est d'âme est incarné dans le corps, la *conscience* naît à la suite d'un processus de reflet qui vient en l'état par cela. Les peuples occidentaux devraient, du fait du plein être incarné de leur âme de peuple, porter en eux une force supplémentaire génératrice de conscience. C'est aussi effectivement le cas. Car l'Europe occidentale est devenue le principal vecteur du *développement de la conscience* tel qu'il s'est produit dans le monde occidental depuis le début des temps modernes. Elle a d'abord trouvé son expression principale dans les voyages de découverte et de conquête entrepris au XVe et XVIe siècles par le Portugal et l'Espagne, puis plus tard par l'Angleterre et la Hollande. Mais ensuite, principalement dans la fondation et le développement de la science de la nature moderne, dont les pères fondateurs sont Galilée, Bacon, Newton et Descartes. Plus loin encore, dans les différentes formes de protestantisme, parmi lesquelles celle fondée par le Français Calvin s'est répandue non seulement en France même, mais aussi en Hollande, en Écosse et, temporairement, en Angleterre. Au XVIIIe siècle, cette évolution de la conscience s'est poursuivie notamment avec les Lumières, qui se sont répandues de l'Angleterre et de la France au reste de l'Europe. Au XIXe siècle, elle a finalement culminé avec le développement de la technologie et de l'économie industrielle et commerciale. Dans tous ces courants et mouvements, les peuples d'Europe occidentale ont toutefois joué un rôle de premier plan.



Maintenant, la conscience produite par le processus de réflexion/d'effet miroir évoqué n'est pas seulement une conscience absolument, mais essentiellement aussi une conscience de soi. C'est pourquoi, par l'incarnation des âmes de peuple dans les ressortissants des peuples occidentaux, la conscience en général sera non seulement renforcée, mais aussi la conscience de soi nationale. Dans la conscience de leur appartenance, les âmes des peuples d'Europe occidentale parviennent elles-mêmes à la conscience de soi. C'est pourquoi l'Europe occidentale est devenue le berceau de la conscience nationale. En France, en Angleterre, en Espagne, aux Pays-Bas, elle s'est d'abord éveillée et s'est ensuite progressivement répandu sur le reste de l'Europe et dans le monde. Et le mot « chauvinisme » pour désigner un nationalisme excessif ne vient pas pour rien du français (dérivé du nom d'une figure d'une pièce de théâtre/comédie française).

Nous trouvons aussi en Europe occidentale le phénomène supplémentaire, à savoir que, de manière analogue à la configuration de l'âme d'un individu humain se reflète dans la physionomie de sa tête (ce qui constitue la base de la science de la physiognomique), ici tout ce que nous rencontrons en matière de formes de vie religieuse, étatique, sociale, artistique, économique, d'amour, de nourriture, de logement, de divertissement, etc., est façonné par les âmes de peuple pour exprimer physionomiquement leurs caractères.

78

Certains exemples de cela en ont déjà été donnés dans les chapitres précédents, d'autres suivront dans les chapitres suivants. C'est pourquoi les caractères des peuples occidentaux sont relativement faciles à saisir. Et pour la même raison, l'étude de l'âme de peuple se transforme largement en *physiognomonie des peuples*.

Pour la recherche spirituelle-scientifique, il est même possible de donner les dates historiques exactes auxquelles les âmes de peuple des peuples occidentaux se sont « incarnées » dans le sens qui vient d'être évoqué\*. Pour éviter tout malentendu concernant les informations en question, il convient de tenir compte du fait que leur processus d'incarnation, comme celui de l'âme humaine individuelle, se déroule par étapes. Bien que cette dernière se lie déjà à un corps ou à un germe corporel à la naissance ou à la conception, elle n'est pas encore pleinement incarnée lorsqu'elle voit le jour ; elle ne s'est pas encore complètement dégagée du lien avec les mondes sur-physiques dans lesquels elle se trouvait avant la naissance. Étape par étape, de sept ans en sept ans, au cours de sa croissance, elle sort de ce contexte et atteint sa pleine présence-être dedans dans le corps autour de 21 ans. Tout au long de l'année, lorsque celui-ci est devenu adulte et a gagné ses proportions finales/ultimes. L'humain est alors déclaré « majeur », « émancipé ». C'est à ce moment de la vie individuelle que correspond celui qui est visé lorsque l'on parle des données historiques de l'incarnation des différentes âmes de peuple d'Europe occidentale. Ce processus d'incarnation (comme déjà mentionné plus tôt) a commencé à l'époque des grandes migrations de peuple. Les siècles du Moyen Âge correspondraient à l'enfance de ces peuples. Ils sont devenus « majeurs » à l'époque de la transition vers l'époque moderne.

Pour le peuple italien, l'année 1530 peut être citée comme une date approximative. C'est le moment où, avec la formulation de la Confession d'Augsbourg en Allemagne, la guerre de religion en Suisse et la rédaction de l'œuvre majeure de Calvin, le protestantisme se sépare de l'Église catholique. La dernière sera réduite, pour le moment, à la reconnaissance des peuples romans. Avec Hadrien VI, meurt en 1523 le dernier pape qui, par son origine, n'était pas italien. Depuis lors, c'est devenu une



loi non écrite qui stipule que seuls les Italiens peuvent accéder au trône de Saint-Pierre. Une sorte de mariage se produit entre l'Église catholique romaine et l'Italie. Cela trouve aussi son expression par ce que depuis le passage du XVe au XVIe siècle, les papes, pour autant qu'ils soient chefs du Saint-Siège/l'état de l'église, se sont de plus en plus considérés comme des princes italiens, et notamment comme les principaux dirigeants/ayants le pouvoir politique de l'Italie, et plusieurs d'entre eux ont poursuivi le projet de donner à leur famille une domination héréditaire dans leur État. Il faut ajouter que, en raison des guerres entre Charles Quint et François Ier de France pour la suprématie en Italie, qui se terminent par la victoire du premier, l'Italie est longtemps étroitement liée à l'Espagne et aux Habsbourg, ce qui réduit l'influence française. C'est aussi à cette époque que l'art se prépare à passer de la Renaissance au baroque. Leonardo et Raphaël sont déjà morts en 1530, tandis que Michel-Ange est encore en vie. Ses œuvres Pietà, David et Moïse ainsi que le plafond de la Chapelle Sixtine ont déjà été créées et, avec les œuvres des deux premiers, elles marquent le point culminant de l'art de la Renaissance. Bien qu'elle ne puisse naître qu'en Italie, cette dernière, dans ses sommets, représentait immédiatement une manifestation paneuropéenne, dépassant la sphère du simple national. Non seulement les peintures de la création de Michel-Ange dans la Chapelle Sixtine et le Dernier Repas de Léonard de Vinci, mais aussi les Madones de Raphaël ont trouvé leur chemin dans les maisons protestantes, car elles étaient, pour ainsi dire, encore interconfessionnelles. Et de la figure du Christ de la « Transfiguration », l'historien de l'art Herman Grimm dit qu'elle représente la dernière représentation générale du Christ, tandis que dans « Le Tribut » et « L'Assomption de la Vierge » de Titien, nous avons déjà des représentations typiquement romanes-catholiques. Et de l'œuvre majeure de Michel-Ange, le Jugement dernier, il explique que sa représentation de Jésus en tant que juge du monde, conçue dans le sens de la jurisprudence romaine, incarne un monde spirituel qui n'est plus le nôtre. Ainsi, autour de l'époque que nous avons mentionnée, on constate une nette réduction de l'art et de la vie à l'italienne.

Un processus analogue se produit vers le milieu du XVIe siècle sur la péninsule ibérique. Extérieurement, il est marqué par le changement de trône de Charles V, le dernier représentant de l'universalisme médiéval, dans son empire mondial « où le soleil ne se couche jamais », à son fils Philippe II. Sous ce dernier, l'Espagne devient bien, pour un court laps de temps, l'État le plus puissant du continent, mais elle est également exclue de la série des grandes puissances européennes en raison de sa politique confessionnelle catholique fanatique et obstinée.

Vers le milieu du siècle, c'est aussi de l'Espagne que l'ordre des Jésuites prend son essor dans le monde, dont l'efficacité symbolise la lutte fanatique pour le pouvoir de l'Église et contre l'hérésie, caractéristique du patriotisme espagnol. À l'époque de Philippe, la poésie espagnole atteint également son apogée, l'épopée avec Cervantès, le drame avec Lope de Vega, l'infini créateur de comédies et créateur du drame national espagnol, ainsi que Calderon, le plus grand représentant poétique du monde catholique moderne, qui a incarné l'esprit de la piété catholique espagnole sous sa forme la plus accomplie dans ses pièces sacrées (*Autos sacramentales*). Mais aussi grandes que soient leurs mérites, elles n'ont jamais acquis — à l'exception du Don Quichotte — une signification



aussi universelle que les poèmes de Dante, Shakespeare ou Goethe, car elles sont trop spécifiques à l'Espagne. Enfin, la grande peinture espagnole de Velasquez et Murillo, qui appartient à la même époque, permet à la péninsule des Pyrénées d'entrer dans l'histoire de l'art moderne avec une contribution propre et importante.

En ce qui concerne la France, le moment correspondant se situe à la fin du XVI<sup>e</sup> et au début du XVII<sup>e</sup> siècle. C'est le règne d'Henri IV, le fondateur de la dynastie des Bourbons, sous lequel la France a connu le siècle le plus brillant de son histoire nationale. Henri IV a aussi été celui qui a pu mettre fin à la guerre des Huguenots, car il a placé les intérêts nationaux avant les intérêts confessionnels. Initialement adepte du calvinisme, il est passé au catholicisme lors de son accession au trône, car « Paris vaut bien une messe ». Il a littéralement reconstruit la France après les dévastations indicibles causées par la guerre de religion qui a duré des décennies. Il a bien sûr contribué de manière décisive à la réalisation de la forme de gouvernement absolutiste et centraliste, qui avait déjà été mise en place par de nombreux prédecesseurs depuis Louis XI, car elle correspondait à la tendance rationaliste du caractère national français. Enfin, Henri IV a aussi fondé les premières colonies françaises en Amérique du Nord.

C'est durant ces mêmes décennies que tombe volontiers aussi la pleine incarnation de l'âme de peuple néerlandaise. Ce furent les décennies au cours desquelles les Pays-Bas, en même temps qu'ils obtenaient leur indépendance, devenaient la première puissance commerciale maritime d'Europe, fondaient un empire colonial et accumulaient une richesse inouïe en argent et en biens dans leurs villes. C'est à cette même époque que la peinture néerlandaise atteignit son apogée avec de nombreux maîtres, grands et petits, dont les prestations

81

sont, il est vrai, toutes éclipsés par l'éclat des œuvres de Rembrandt, dans le génie duquel l'essence hollandaise s'est manifestée comme dans son omniprésence. Dans ses paysages, ses portraits et autoportraits, et dans ses représentations de l'histoire du salut de l'Ancien et du Nouveau Testament, il a incarné à la fois l'expérience de la nature nouvellement éveillée, la conscience moderne de la personnalité et ce nouveau rapport aux messages originels du christianisme, tel qu'il a été conquis par le protestantisme, dans des chefs-d'œuvre uniques, et a ainsi contribué aux apports des différents peuples en tant que l'un des plus essentiels à l'évolution de l'art européen moderne, spécifiquement hollandais.

La moitié du XVII<sup>e</sup> siècle marque finalement le moment où l'âme du peuple anglais s'est pleinement incarnée. C'est le moment historique où, après l'exécution de Charles I<sup>r</sup> (1649), l'Angleterre devient brièvement une république sous Cromwell et où le puritanisme calviniste accède temporairement au pouvoir. Bien que ces deux événements ne soient pas de longue durée, ils représentent un jalon de l'histoire anglaise. Ce n'est qu'à ce moment que l'aspiration du caractère national anglais à la liberté spirituelle et religieuse pour soi-même et à la tolérance envers les autres s'est pleinement affirmée. Dans la vie politique, les luttes entre le Parlement et le gouvernement ont ouvert la voie au système de gouvernement parlementaire, et sur le plan économique, l'ère de Cromwell a marqué l'ascension de l'Angleterre à la domination incontestée des mers grâce à la victoire de la guerre navale contre la Hollande. Il est à nouveau caractéristique que la plus grande œuvre artistique que l'Angleterre ait produite, l'œuvre dramatique de Shakespeare, soit née avant cette incarnation complète de l'âme de peuple britannique. C'est pourquoi Shakespeare n'est pas encore un poète spécifiquement national anglais



au sens strict, comme cela peut déjà être affirmé de Milton, le contemporain de Cromwell, mais encore une figure paneuropéenne, le plus grand représentant poétique de tout le Nord germano-protestant à cette époque. Et c'est pourquoi, après sa découverte et sa traduction par Herder, Wieland, Goethe et les romantiques allemands, il a pu devenir presque encore plus populaire dans la zone linguistique allemande que dans son pays d'origine/sa patrie, de sorte que ses drames sont devenus un élément essentiel de la littérature théâtrale allemande.

Depuis que les âmes de peuples des nations d'Europe occidentale se sont "incarnées" de telle façon en celles-ci, elle sont restée incarnée en elles jusqu'à aujourd'hui. Cela a eu pour conséquence que, au cours des derniers siècles, certaines traditions nationales se sont formées dans tous ces pays, d'une manière que nous ne trouvons pas dans d'autres parties de l'Europe. Lors de tout changement de l'appartenance étatique

82

et de systèmes politiques, qui a eu lieu, l'histoire de tous ces pays montre cependant une certaine continuité malgré les changements de régimes et de systèmes politiques qui ont eu lieu. Certaines constantes caractéristiques pour les caractères de peuple, en quelque sorte leurs leitmotivs, apparaissent toujours de nouveau. La forme que l'Italie a prise à l'époque du baroque contre-réformateur détermine encore aujourd'hui, si l'on met de côté les changements et les ajouts apportés par la dernière ère de la technique, le visage du pays. Et le pape, même s'il a perdu l'État pontifical, est encore aujourd'hui le maître non couronné de l'Italie. En Espagne, le régime du général Franco respire encore le même esprit que celui de Philippe II, à la seule différence que les hérétiques protestants d'alors ont été remplacés par les ennemis communistes de l'État. En France, le régime absolutiste de Louis XIV est réapparu dans celui de De Gaulle, et comme lui voulait donner à son État la suprématie politique en Europe, il en est de même aujourd'hui pour lui. En Angleterre, la forme de gouvernement parlementaire acquise au 17e siècle a été préservée jusqu'à ce jour. C'est pourquoi la statue de Cromwell devant le Parlement de Londres est un symbole approprié. Aujourd'hui, les conservateurs et les travaillistes ont remplacé les tories et les whigs. Il va sans dire que ce facteur de continuité dans tous les pays mentionnés est lié à des tendances de consolidation, voire de rigidité dans les formes de vie héritées.

### ***Le caractère enfantin des peuples de l'Est***

Des conditions tout à fait opposées pour les peuples de l'Europe de l'Est s'offrent à nous notamment pour autant qu'ils appartiennent au monde slave. La relation entre leurs âmes de peuple et leurs corporéités de peuple correspond à celle qui existe chez l'individu entre la partie de la volonté de son âme et l'humain du dessous. Ce qui est d'âme enveloppe là dans une certaine mesure le corporel de dehors, et là aucune réflexion de ce même au corps ne vient en l'état, son activité se déroule dans l'obscurité de l'inconscience. Mais une réflexion n'est aussi pas possible parce que le corporel n'est pas façonné pour décalquer de ce qui est d'âme.

De façon analogue, les âmes de peuple dans cette partie de l'Europe ne sont pas « incar-

83

nées», mais enveloppent simplement de dehors les corps de peuple concernés. Ils en sont donc plus liés à la terre et à l'environnement naturel que dans l'ouest et sont donc aussi perçus par leurs ressortissants plus en pendant avec leur territoire/zone de peuplement, avec leur terre natale, plus que ce n'est le cas dans l'ouest. L'Anglais est An-



glais partout où il se trouve dans le monde, car il porte en lui son caractère national. Le Slave est attaché à sa terre natale, car il ne peut vivre pleinement son appartenance à son peuple qu'à cet endroit. Il se fond avec sa patrie. Une œuvre comme la poésie symphonique de Smetana « Mon pays-père » avec le chef-d'œuvre de la « Moldau » aurait difficilement pu voir le jour en Occident. Lorsque Cézanne et van Gogh peignaient le paysage français tel qu'il se présente à l'œil physique, Smetana, dans l'œuvre en question, a « composé » sa patrie tchèque telle qu'il l'entendait sonner intérieurement avec son oreille spirituelle à travers l'âme de peuple lié avec elle.

Lorsque Tchaïkovski entreprit son premier voyage en France et en Italie, il écrivit dans son journal les phrases suivantes : « Au milieu de cette nature grandiose, je regrette la Russie. L'idée des vastes plaines, des prairies et des forêts de la patrie me fait battre le cœur. Oh, ma chère patrie, cent fois plus belle et gracieuse que ces montagnes merveilleuses, qui ne sont rien d'autre que des spasmes figés de la terre. De Gorki nous lisons \* : « Après son retour d'Amérique en Europe, Gorki doit chercher un lieu sûr où séjourner. En raison de l'émoi qu'il avait suscité avec sa propagande contre l'emprunt à la faveur du gouvernement tsariste, il ne pouvait être parler de retourner en Russie. Il s'installe finalement à Capri. Il devait y rester sept ans. On doit une fois se représenter l'atmosphère particulière de cette résidence. S'il existe ans le monde deux représentations diamétralement opposées, oui incompatibles, ce sont bien celles de « Capri » et « Gorki », l'opposé de l'île enchantée, « mère des jeux latins et des plaisirs grecs », et le fils grossier de la Volga. Pendant les sept années que Gorki passa à Capri, tout comme pendant les quatre années suivantes à Sorrente et les trois années en Allemagne, il emporta toujours toute la Russie avec lui et resta aveugle et inaccessible au monde qui l'entourait... Aucun paysage étranger n'a jamais captivé son regard, aucune de ses œuvres n'est marquée par ce qu'il pouvait voir autour de lui... Seule la Russie est une réalité pour lui. En Allemagne, en

« Maxim Gorki » dans la série « Monographies Rowohlt », p. 43.

84

Amérique, en Italie, il ne se répand toujours seulement par son seul objet, celui de la destination spéciale de l'humain russe, décrire son paysage natal de sorte unique : les immenses étendues mélancoliques de la Russie, sans même accorder un regard aux vagues tyrrhénienes ou aux grottes bleues... Au milieu des merveilles et des séductions de Capri, il se sent abandonné sans limites. « Si une dent arrachée à la mâchoire avait un sentiment, elle se sentirait sans doute aussi seule que moi », écrit-il à propos de son isolement.

Parce que les âmes de peuple d'Europe de l'Est ne sont pas incarnées dans leurs ressortissants de peuple dans le même sens que celles de l'Ouest, elles sont donc difficiles à saisir dans leur caractère par une observation qui se limite à ce qui est expérimentalement perceptible. C'est pourquoi les peuples concernés eux-mêmes sont restés longtemps plus ou moins dans l'ombre de la « conscience moyenne européenne ». Alors que les peuples d'Europe occidentale étaient, pour ainsi dire, dans la lumière du jour, ceux de l'Est se trouvaient dans une sorte d'aube nocturne qui ne permettait pas de distinction précise, et ainsi, jusqu'à notre siècle, de nombreux Européens de l'Ouest et du Centre n'ont pas vraiment réussi à distinguer les Slovaques et les Slovènes, les Croates et les Tchèques, etc. Mais ces peuples eux-mêmes ont longtemps « dormi » en ce qui les concerne, alors que l'Occident s'était déjà réveillé à la conscience nationale. Ce n'est



qu'au XIXe siècle qu'ils ont commencé à se réveiller, et bien souvent ce nationalisme d'Europe de l'Est n'était qu'une imitation de celui d'Europe de l'Ouest. Au premier congrès panslave de 1848 à Prague, les débats se sont tenus en allemand, car c'était la seule langue dans laquelle les représentants des différents peuples slaves pouvaient s'accorder.

La façon dont ces peuples organisent leur vie extérieure ne reflète pas non plus de la même manière l'empreinte physiognomique de leur caractère d'âme, comme c'est le cas en Europe occidentale. À la place, il y a deux autres choses. D'une part, cette conception révèle très directement la vie qui traverse ces peuples. Et cela se manifeste sous la forme de multiples coutumes populaires, de costumes traditionnels, de chansons populaires, de danses folkloriques, etc., en bref, dans tout ce que l'on peut appeler l'art populaire au sens large, c'est-à-dire dans les activités artistiques qui ne sont pas tant le fruit de la création consciente d'individualités d'artistes que des forces de l'inconscient et de la vie de la communauté populaire en tant que telle. Et cet élément s'étend beaucoup plus loin dans le monde de l'activité artistique en général que chez les peuples occidentaux. Même des figures de proue de la musique tchèque comme Smetana, Dvorak et JanaZek ne se distinguent du musicantisme à mesure de peuple de manière

85

pas aussi aiguë et pas aussi fortement que ce n'est le cas chez les compositeurs allemands ou d'Europe occidentale comparables de même niveau artistique. Elles semblent beaucoup plus fortes et nourries par les forces de la vie populaire qui les traverse. Leurs créations expriment la vie populaire de manière beaucoup plus directe que celles de Beethoven, Wagner ou Brahms. Plus conscient encore qu'elle, Franz Liszt, né en Hongrie de parents allemands, a fait référence dans ses Rhapsodies à la musique populaire (musique tzigane) de son pays natal. Et au cours de notre siècle, Bartok a fait des éléments de la musique populaire des différents peuples du sud-est de l'Europe l'objet d'une recherche scientifique approfondie, afin de s'en inspirer ou de les utiliser dans ses créations musicales. En Yougoslavie du Sud, bien que la vie musicale y soit également intense, aucun nom n'a encore atteint une renommée européenne dans le domaine musical national. En Russie, jusqu'à la fin du siècle dernier, seul Tchaïkovski pouvait, dans une certaine mesure, être comparé aux artistes d'Europe occidentale en tant qu'individualité artistique ; tous les autres, bien que partiellement à peine moins doués que lui, restaient trop liés au peuple.

D'autre part, la façon de vivre des peuples d'Europe de l'Est ne peut pas non plus être l'objet d'une physiognomonie des peuples, car elle n'est pas, dans une large mesure, autochtone, mais a été adoptée de l'Ouest. Puisque les âmes des peuples orientaux ne sont pas entièrement incarnées en eux, ils se trouvent dans des conditions similaires à celles d'un individu pendant son enfance ou sa période de croissance. Dans ce qui n'est pas encore complètement rempli (et façonné) par son propre psychisme, on absorbe d'abord des éléments étrangers, dans une activité d'apprentissage. Comme l'enfant en croissance a un besoin naturel et aussi la capacité d'apprendre des adultes, les peuples d'Europe de l'Est montrent également ce besoin et cette capacité par rapport à ceux d'Europe de l'Ouest. Ces derniers leur ressemblent en quelque sorte, comme des adultes par rapport aux enfants. Et comme c'est dans la nature de l'adulte de donner et de faire don de ce qu'il a acquis, de ce qu'il est capable de créer grâce à sa force individuelle pleinement développée, il en va de même pour les peuples d'Europe occidentale, qui



ont pour caractéristique de diffuser dans le monde ce qu'ils produisent à l'âge de leur maturité. Le point central de leur existence historique repose sur la phase de leur maturité. Qu'est-ce que tout ce qui est parti d'Italie à l'époque de la Renaissance en matière d'impulsions artistiques pour l'Europe entière, — et ce qui est parti d'Espagne à l'époque de sa splendeur artistique ! Quelle influence immense a exercée

86

la France à son « grand siècle », à l'époque des Lumières, à travers la grande Révolution et encore au XIXe siècle sur le reste de l'Europe ! Et comment la science de la nature, la technique, l'économie industrielle et le parlementarisme se sont répandus en Europe et dans le monde depuis l'Angleterre, cela a déjà été mentionné plus tôt. Cette puissance d'attraction de l'Europe occidentale est confrontée à une puissance d'attraction de l'Europe orientale qui n'est pas moindre. Les enfants des familles nobles russes étaient presque tous éduqués par des gouvernantes françaises ou des précepteurs allemands. Et en ce qui concerne la capacité d'apprendre des langues étrangères, les habitants des pays d'Europe de l'Est surpassent de loin ceux de l'Ouest. Et ainsi, la science, l'art, la forme d'État, la manière de faire des affaires d'Europe occidentale, et finalement le socialisme qui a pris naissance là-bas, se sont répandus en Europe de l'Est et ont façonné la vie là-bas. Et c'est pourquoi, dans une large mesure, ce n'est pas quelque chose de propre au même sens qu'en Europe occidentale, ce que nous trouvons à l'est.

Cela nous amène à la différence supplémentaire entre la jeunesse et l'âge. Comme pour les peuples d'Europe occidentale, leur âge est caractéristique pour eux, de même pour les peuples d'Europe orientale, leur jeunesse l'est. Ils accomplissent leur principale contribution à l'histoire culturelle en intégrant et en traitant ce qu'ils ont adopté de l'Occident. Ils dépendent littéralement de cette prise en charge pour leur épanouissement culturel. Cela vaut tout particulièrement pour la russité. En tant que peuple, il se trouve encore aujourd'hui dans la phase de son enfance, au mieux dans les années d'adolescence de la puberté. C'est peut-être là l'origine de l'amour particulier que les Russes portent aux enfants. Il y vit en quelque sorte le symbole de son caractère national. Imaginez une troupe d'enfants laissés à eux-mêmes sans la surveillance d'adultes. Puisque ce n'est pas la raison synthétique et la maîtrise de soi qui déterminent le comportement, mais plutôt des élans et des désirs soudains qui montent de l'intérieur, de l'arrogance, un besoin de jouer, des humeurs qui se transforment rapidement en leur contraire, et qu'il n'y a pas encore de sentiment pour la valeur des objets extérieurs, les choses peuvent rapidement devenir chaotiques et il y a beaucoup de débris. C'est ce que rappelle souvent la vie russe, comme elle est aussi représentée de multiples façons dans la littérature russe, narrative et dramatique. Et ainsi, on comprend encore mieux pourquoi le monde russe a besoin d'une direction rigoureuse d'en haut, ce qui ne veut pas dire que le régime tsariste ou communiste ait représenté ou représente une direction idéale. Mais le peuple russe surpasse tous les autres dans sa capacité à absorber l'étranger. Oui, on peut affirmer que la capacité spécifique des Russes ne réside pas tant dans la création

87

de propre à soi que dans l'appropriation de l'étranger. Et ainsi, toute l'histoire russe jusqu'à présent a presque uniquement consisté à s'approprier des éléments étrangers. La première formation d'État sur le sol russe est due aux Varègues venus de Suède sous Rurik. Ce peuple, appelé « Ruotsi » (rameurs), a aussi donné son nom au peuple russe ultérieur. Et tout le monde connaît la phrase que l'ainsi nommée Chronique de Nestor



rapporte de l'invitation par laquelle les envoyés de Novgorod s'adressèrent aux princes des Varègues : « Notre pays est grand et riche, mais il n'y a pas d'ordre en lui ; ainsi, venez régner et commander sur nous. » (Avec une telle demande, des enfants auraient également pu s'adresser à des adultes.) Le christianisme a ensuite été adopté de Byzance par Vladimir le Saint. Et, selon la tradition, ce qui a été décisif à cet égard, c'est que les émissaires que Vladimir avait envoyés à Constantinople pour s'informer sur le culte chrétien lui ont rapporté ce qu'ils avaient vu du service divin : « Nous ne savions pas où nous étions — au ciel ou sur la terre, et nous ne voulions croire qu'au christianisme. Il se fit alors baptiser et introduisit lui-même le christianisme dans son pays. La christianisation ne se fit donc pas par la force de l'extérieur, comme cela se produisit souvent dans les régions germaniques, mais par le propre dirigeant. — Ce n'est qu'au XIII<sup>e</sup> siècle que les Tatars envahirent la Russie par la force et détruisirent l'ancien royaume de Kiev. Lorsque le nouveau royaume fut fondé depuis Moscou au XVI<sup>e</sup> siècle, les grands-ducs de Moscou, qui devinrent plus tard les « tsars de toutes les Russies », adoptèrent largement les méthodes de domination despotes des Tatars, donnant ainsi à cette influence une longue durée de vie dans leur pays. Au XVII<sup>e</sup> siècle, c'est Pierre le Grand qui, avec ses réformes, introduisit la civilisation d'Europe occidentale dans toute sa dimension en Russie. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, Catherine II a permis à l'esprit des Lumières de pénétrer en Russie et s'est efforcée de créer une classe bourgeoise urbaine selon le modèle de l'Europe occidentale. Enfin, au XX<sup>e</sup> siècle, Lénine a instauré en Russie le communisme marxiste avec toute la conception matérialiste du monde dont il est issu.

Tout ce qui, au cours des siècles, a atteint la prééminence et le pouvoir en Russie est, en fin de compte, d'origine étrangère. Cela a déjà amené de nombreux Russes réfléchis au XIX<sup>e</sup> siècle à se demander où l'on pourrait trouver l'essence spécifiquement russe et en quoi elle consistait. La réflexion sur cette question a conduit à la formation des deux partis opposés

88

les « *slavophiles* » et les « *occidentaux* ». Dans une histoire culturelle russe\*, ils sont caractérisés comme suit :

« Les slavophiles, suivant Herder, affirmaient que chaque peuple se réalise dans ses propres formes d'existence et qu'un principe idéal, l'"esprit de peuple" , lui est sous-jacent. Ce génie national détermine aussi l'histoire d'un peuple. La forme de vie spécifique du peuple russe se manifeste dans la particularité de la foi orthodoxe russe et dans la singularité de sa structure étatique et sociale. — Alors que, dans l'Ouest, la vie se fonde sur le rationalisme et le principe de la liberté individuelle, dans l'ancien Russie, elle était déterminée par la foi et le principe de la communauté. Dans l'Ouest, les États ont été créés par la violence et la conquête, en Russie, par l'appel pacifique d'une dynastie princière. — — Les réformes de Pierre ont entravé le développement organique de la Russie : il a introduit des emprunts inutiles, a élevé la classe supérieure de la société dans un esprit étranger d'Europe occidentale et a ébranlé les piliers de la vie russe ancienne. Par conséquent, il incombe à la Russie moderne de consolider ce qui a été ébranlé et de ramener la vie dans les voies d'origine. Parmi les représentants de la génération plus âgée des slavophiles, on peut citer Alexeï Khomjakov, les frères Ivan et Piotr Kireievski et Sergueï Aksakov ; parmi les plus jeunes, les fils d'Aksakov, entre autres.

Les Occidentaux, quant à eux, soulignaient l'uniformité de la civilisation humaine et af-



firmaient que Pierre avait fait de la Russie un État civilisé grâce à ses réformes. Avant lui, les Russes végétaient dans la stupidité. La tâche de la Russie actuelle est de chercher un lien plus étroit avec l'Occident, voire de fusionner avec lui, afin de former une communauté culturelle universelle. Les Occidentaux suivaient avec attention le développement intellectuel en Allemagne, mais encore plus intéressés par les idées sociales et socialistes en France. Leurs représentants étaient Visarion Belinski, le « père de l'intellectualité russe », Herzen, Ogarev, Bakounine, entre autres.

On voit comment les deux points de vue et les attitudes qu'ils représentent envers l'Europe occidentale ont leurs racines dans l'essence de la russité : celle des Occidentaux dans sa disposition à mettre son action au service d'une communion universelle, celle des slavophiles dans son ancrage dans les forces du croyant, du sentiment religieux, de l'action de la volonté, qui s'opposent à la raison. Sur

W. Berg-Papendick : « Russie. Dans le courant de l'histoire et de la culture du peuple russe » 1957.

89

On est conscient d'un côté que la Russie a encore beaucoup à apprendre de l'Occident et qu'elle ne peut progresser dans son développement que de cette façon. D'un autre côté, on craint que cette absorption constante de l'étranger ne puisse étouffer et étouffer son propre être si différent, de sorte qu'il ne puisse pas se développer du tout. Cela résulte de ce rapport particulièrement ambivalent — comparable à une haine-amour — du russe envers l'Europe occidentale, qui s'est maintenu sans changement jusqu'à l'ère communiste, et qui s'est même encore aggravé depuis. Cela se traduit par le fait qu'on adopte avec une ardeur passionnée tout ce que l'on peut apprendre de l'Occident — qui est aujourd'hui principalement représenté par l'Amérique — et qu'on se coupe en même temps de toutes les influences occidentales par le « rideau de fer ».

Cette manifestation nous amène à souligner un dernier moment du contraste entre l'Europe de l'Ouest et de l'Est, tel que décrit ici. Si nous attribuons les peuples du premier au cerveau et ceux du second au tronc de cet « humain » qui représente la population totale européenne, cela signifie aussitôt que les premiers sont plus enclins aux forces de représentation et de pensée, tandis que les seconds sont plus enclins aux forces de volonté de cet humain. Ce contraste est en effet l'un des plus frappants. À l'ouest, les forces de l'intellect, du rationalisme, des Lumières, — à l'est, celles du sentiment et de la volonté, de la foi, du mysticisme.

Tout ce que l'histoire de la pensée européenne a produit en termes d'idées philosophiques et scientifiques a été réalisé en Europe occidentale et centrale. La Russie n'a rien de comparable à offrir dans ce domaine. Sa force réside dans la capacité d'intégrer les idées produites par l'Occident dans la volonté et de les mettre en pratique dans la vie. L'histoire du communisme marxiste-léniniste en est l'exemple le plus frappant et le plus complet sur le plan historique. En tant que théorie, il a été conçu en Allemagne par Marx et Engels. Mais lorsque, en 1918, la République de Weimar a succédé à l'Empire allemand, le parti social-démocrate marxiste est arrivé au pouvoir, mais il s'est avéré incapable de mettre en pratique son programme socialiste. L'Allemagne est restée un pays bourgeois et capitaliste.

En Russie, bien que, comme déjà mentionné, les conditions économiques extérieures étaient bien moins présentes qu'en Allemagne, une organisation communiste selon la recette marxiste a été mise en place par Lénine avec une force de volonté et une violence impitoyable sans précédent. Cependant, le marxisme a depuis lors subit un per-



fectionnement tant bien que mal.

90

C'est le matérialisme concret figé du XIXe siècle, qui y est encore enseigné par ses représentants aujourd'hui. La doctrine a été immédiatement dogmatisée, transformée en message de salut religieux, saisie et réalisée par les forces de la foi et de la volonté.

Bien avant que cet exemple d'histoire mondiale n'ait démontré l'incapacité de la Russie à produire ses propres idées indépendantes, son plus grand représentant philosophique y avait déjà fait allusion de manière insistante. Dans son ouvrage « La Russie et l'Europe » (Considérations nationales et politiques, allemand par Harry Köhler, Stuttgart 1922, p. 105 et suiv.), Soloviev écrivait déjà à la fin du siècle dernier : « L'un des premiers scolastiques, Rabanus Maurus, dit dans son ouvrage <De nihilo et tenebris> entre autres choses que < le non être serait quelque chose d'ainsi pitoyable, null et laid qu'il ne peut être verse de larmes sur un tel triste contexte >. Ces mots d'un moine plein de sensation/sentiment me viennent spontanément à l'esprit lorsque je pense à la philosophie russe. Il ne s'agit pas de dire qu'elle appartient effectivement à la catégorie de l'inexistence déplorée par Rabanus Maurus, car au cours des dernières décennies, un nombre suffisant de livres plus ou moins sérieux et intéressants sur divers sujets philosophiques ont été écrits en Russie. Mais tout ce qui est philosophique dans ces travaux n'est absolument pas russe, et ce qui porte vraiment l'empreinte russe n'a absolument rien à voir avec la philosophie, et parfois c'est même totalement absurde. Nous ne pouvons en aucun cas faire référence à une quelconque forme de philosophie russe particulière ; tout ce qui a été présenté au public dans ce sens n'était en réalité rien d'autre qu'une prétention vaine à l'originalité. Néanmoins, les Russes sont absolument capables de penser de manière spéculative, et il y a eu un moment où il semblait justifié de croire que la philosophie en Russie aurait un avenir radieux. Mais le talent des Russes ne s'est révélé dans ce domaine qu'en tant que certaine réceptivité aux idées des autres et non en tant que capacité positive. Les Russes ont très bien compris et assimilé des idées philosophiques étrangères, mais ils n'ont créé aucun ouvrage important dans ce domaine, mais se sont arrêtés à des esquisses jetées rapidement ou ont repris de manière caricaturale et grossière certaines des pensées poussées à l'extrême et unilatérales de la vie de l'esprit européenne.

Aujourd'hui, à l'ère des performances techniques record, le rapport ambigu de la Russie avec l'Occident pourrait aussi être illustré par le fait que, bien que les connaissances en physique nucléaire et les possibilités qu'elle offre

91

À construction de la bombe atomique a d'abord été réalisée en Europe centrale et dans l'ouest américain, mais les Russes, après avoir obtenu ces connaissances et les secrets de la construction, en partie par espionnage et en partie par trahison, ont construit en peu de temps leurs propres bombes atomiques et à hydrogène, et ont placé sur leurs orbites à la fois le premier satellite artificiel non habité et le premier satellite artificiel habité.

92

## 5 Le secret du centre de l'Europe

Au début du chapitre précédent, nous avions attribué les peuples de l'Europe occidentale au système nerveux, ceux de l'Est au système métabolique et ceux du centre au système rythmique de cet «humain» avec lequel la population de l'Europe entière peut être comparée. En nous tournant maintenant vers une analyse spécifique du centre de



l'Europe, nous obtenons, à partir de cette attribution, l'accès décisif pour sa compréhension à la nature de sa population. Ce que nous avons à accomplir ici concerne, dans une certaine mesure, tous les peuples qui habitent le centre de l'Europe, c'est-à-dire aussi les nations slaves périphériques, mais avant tout la population de la zone linguistique *allemande*.

Prenons immédiatement en compte le rapport existant entre les individus ressortis-sants d'un peuple et leur âme de peuple, ainsi la germanité se caractérise avant tout par le fait que l'âme de peuple n'est ni incarnée dans son peuple de manière complète et sans interruption, comme en Europe occidentale, ni enveloppée de l'extérieur, comme à l'est, mais justement ainsi *aspirée et expirée par sa peuplité dans un échange rythmique*, comme cela se produit chez l'humain particulier en ce qui concerne la partie de l'âme qui lui est attribuée dans son système rythmique ou thoracique\*. Et comme cette partie de l'âme, dans une phase, ne se lie pas aussi fortement au corps que dans le cas de l'humain du haut, ni ne se détache aussi fortement de lui que dans le cas de l'humain du bas, de même, dans cette région de l'Europe, l'âme de peuple, lors de son «entrée», ne s'enfonce pas aussi profondément dans sa corporalité de peuple que dans l'Ouest, ni ne s'en détache autant lors de son «sortie» comme dans l'est.

C'est ce fait qui est à l'origine de toutes les conditions particulières

Voir R. Steiner, «L'expression du caractère national de différents peuples européens par leurs esprits nationaux», in la même publication.

93

que nous trouvons en Europe centrale et qui se distinguent nettement de celles d'Europe occidentale et de celles d'Europe orientale.

Dans les périodes où le peuple allemand a expirée son âme de peuple, il ressemble dans une certaine mesure aux peuples d'Europe de l'Est et slaves. Il s'enfonce en quelque sorte dans un sommeil, dans une sorte d'inconscience, mais développe en contrepartie une grande réceptivité, voire une sorte d'aspiration pour l'étranger. À ces époques, au contraire, où il a inspiré son âme de peuple, il rejette ces influences et ces effets étrangers avec une certaine force et commence à développer sa propre personnalité et à rayonner dans le monde. Il en sera de même pour les peuples d'Europe occidentale. Mais dans les deux cas, il n'y a qu'une simple ressemblance, et non une égalité complète. Cependant, on peut affirmer que la germanité possède ainsi une certaine parenté avec les peuples occidentaux et orientaux ; elle se manifeste seulement par un changement rythmique.

Dans ces moments où il a inspiré son âme de peuple, celle-ci commence aussi à façonner sa conception de la vie extérieure en une empreinte physiognomique de sa sorte d'être. Un caractère national allemand clairement perceptible apparaît. Mais après un court laps de temps, ses traits se brouillent à nouveau dans l'indétermination. L'image physiognomique en cours de formation se dissout à nouveau et ce que l'on croyait pouvoir saisir échappe à nouveau. Ainsi, l'essence allemande, bien sûr d'une manière très différente de celle des nations orientales, devient une *énigme insoluble* pour les peuples d'Europe occidentale. Elle semble vouloir constamment se façonner d'une certaine marque et ne jamais y parvenir, car elle l'efface toujours entre-temps. Cela reste donc dans un devenir continu, sans jamais pouvoir en atteindre la fin. Comme cette particularité se reflète dans la signification particulière que le mot « devenir » a dans la langue allemande, Salvador de Madariaga la caractérise très bien dans son « Portrait de l'Eu-



rope » (1958, p. 100 et suiv.) :

« La caractéristique principale de la langue allemande à cet égard est sans doute la pré-dominance du mot *werden* (*devenir*)... L'idée exprimée par le mot "*werden*" est rendue dans d'autres langues européennes par des verbes tels que "*become*" en anglais ou "*devenir*" en français, qui, bien qu'ils ne soient pas rares dans leurs langues respectives, ne sont pas omniprésents. Il n'existe aucun mot en espagnol pour exprimer une telle idée, un fait qui mérite une discussion distincte. *Devenir* est le verbe le plus utilisé en allemand, et il a en dehors de cela une autre signification en tant qu'auxiliaire : en allemand, une chose *est/sera* (*werden*) faite, car la forme passive est formée avec *devenir* en tant qu'auxiliaire.

94

Cette caractéristique donne à la langue une sorte de mouvement constant, une qualité de flux/du fluer. Les propriétés et les états que les verbes expriment ne sont pas fixés : ils ne sont pas, ils *deviennent* (*werden*). Ils ne restent pas immobiles, ils se dirigent vers leur état suivant ou plutôt vers leur prochaine étape, qui se transforme(ra) (Ndt : '*werden*' apporte alors le futur, mais le traducteur français, souvent lassé préférera le présent) ensuite dans un flux poursuivant éternellement. C'est pourquoi la langue allemande restreint le moment que nous appelons présent à un minimum absolu et le fusionne avec les temps précédents et suivants. Il en résulte l'évitement du verbe être, à la place duquel l'Allemand utilise *werden* pour exprimer précisément ce sens du flux qui est le trait le plus profond de la vie allemande. La réalité que ce verbe, utilisé de manière limitée dans d'autres langues, a une signification globale et omniprésente en allemand, imprègne l'ensemble de la langue et de la pensée de cette idée la plus fluide de toutes. Ce qui n'est qu'une idée parmi d'autres pour l'Angleterre et la France, et qui n'est absolument pas une idée pour l'Espagne, est pour l'Allemagne le cœur même de toute pensée, de sorte que, en Allemagne, la langue et la pensée adoptent le flux d'un fleuve.

Mais comme ce « *devenir* » constant de la nature allemande alterne sans cesse avec un « *dédevenir* », l'histoire allemande ne présente pas cette continuité qui caractérise celle des peuples occidentaux, mais au contraire une *discontinuité* qui s'est toujours imposée à ses observateurs. C'est un va-et-vient constant entre ascension et chute, entre construction et destruction, entre naissance et mort, qui nous est présenté ici, et il n'est donc pas étonnant que le plus grand poète de langue allemande ait écrit ces vers célèbres dans lesquels il a décrit ce qu'il ressentait comme l'essence même de la vie terrestre :

Et tant que tu n'as pas cela,  
Cela meurt et devient,  
Tu es seulement un hôte trouble/bouché  
Sur la terre sombre.

Dans l'histoire allemande, il n'y a pas de traditions séculaires qui se forment et se maintiennent, mais si le fil d'une telle tradition est tissé, il se rompt après une courte période, et tôt ou tard, une nouvelle tradition est créée.

Quant au côté particulier de l'âme avec lequel nous avons affaire dans la culture du centre de l'Europe, on pourrait le qualifier de *vie affective/de sensation* ou aussi comme ce *centre de l'âme* où penser et vouloir, savoir et croire, philosophie et mystique veulent se fondre en l'un.

95



«La nation allemande», écrivait Schelling au début du XIXe siècle, dans son essai « Sur l'essence de la science allemande », « tend avec tout son être vers la religion, mais sa particularité conforme à une religion qui est liée avec de la connaissance et fondée sur la science. Ainsi, la célèbre citation de Bacos a dû se prouver de manière remarquable que la philosophie goûtee superficiellement et seulement avec les premières lèvres, loin de Dieu, le ramène à lui de manière complète. La renaissance de la religion par la science la plus élevée, voilà en réalité la tâche de l'esprit allemand, le but précis de tous ses efforts. Cette tâche a trouvé sa plus complète réalisation au cours de notre siècle dans l'anthroposophie de Rudolf Steiner.

### ***Le rythme respiratoire de l'âme de peuple allemande***

Suivons maintenant le rythme respiratoire de l'âme de peuple allemande dans l'histoire de la germanité dans le détail, ainsi se montre que dans son déroulement jusqu'à présent, il y a eu *par trois fois* inspiration et expiration, et ce, dans un rythme temporel d'environ six cents ans à chaque fois. Nous pouvons dater le moment d'un premier être inspirer de l'âme de peuple, en gros, vers l'an 600 après J.-C., la deuxième fois vers l'an 1200 et la troisième fois vers l'an 1800. Entre ces deux moments, se trouvent les phases de son être expiré.

Si nous examinons cela plus exactement, nous voyons l'âme du peuple allemand, entièrement analogue à l'âme des autres peuples, se lier aux tribus à partir desquelles leur peuple doit se former, à la fin de l'époque des migrations des peuples. Tandis que chez les autres peuples, cette liaison devient de plus en plus intime par étapes, elle se dissout jusqu'à un certain degré chez le peuple allemand après un certain temps. Mais avant d'orienter le coup d'œil sur cela, qu'il soit tourné d'abord vers sa liaison. En quoi trouve-t-elle son expression ? Dans la formation de la *langue allemande* à cette époque/jadis.

Les tribus germaniques qui, après la migration des peuples, s'installent dans les régions qui avaient appartenu pendant des siècles à l'Empire romain, en Italie, en Espagne et en France, abandonnent leur langue d'origine et adoptent le latin, d'où naissent au cours des siècles les langues italienne, espagnole et française.

96

Ces tribus par contre qui, dans le centre européen qui n'est jamais devenu entièrement romain, restent attachés à leur langue ancestrale. Cependant, cette dernière, c'est-à-dire le « germanique occidental », n'est pas la même qu'auparavant, mais se transforme, en particulier en raison de la « deuxième mutation consonantique », en « *l'allemande* » en lien avec la sédentarisation. (Grâce à la première mutation consonantique, le germanique s'était séparé/extrait se particularisant de l'indo-européen.) Toutefois, cette transformation ne se réalise pleinement qu'en *vieux haut allemand*, tandis qu'elle s'arrête en quelque sorte à mi-chemin dans les dialectes bas allemands parlés en Allemagne du Nord. Cependant, les tribus concernées ne considéraient pas cette évolution qui avait eu lieu avec leur langue comme essentielle, mais plutôt le fait qu'il s'agissait de leur propre langue ancestrale. C'est pourquoi ils la désignèrent désormais — par opposition au latin, qui, avec sa christianisation, avait au moins trouvé sa place en tant que langue de l'Église et du culte — comme la « langue autochtone, populaire ». En effet, le mot « allemand » — ahd. *diutique* — signifie à l'origine rien d'autre que justement cela. Et cette appellation ne concernait initialement que la langue. Ce n'est que plus tard qu'elle est devenue aussi le nom du



peuple qui parlait cette langue.

La première « incarnation » de l'âme du peuple allemand n'a pas seulement influencé la naissance de la forme la plus ancienne de la langue allemande. Un autre élément s'est ajouté à cela. Les combats violents et les destins profondément marqués qui ont été vécus pendant la période des migrations se sont reflétés dans la mémoire des différents peuples sous la forme de nombreuses *légendes héroïques* qui ont vu le jour au cours de ces siècles et ont été transformées en chansons de geste. Elles se sont mélangées à celles qui étaient transmises de la préhistoire germanique et qui avaient initialement fait partie de la mythologie nordique-germanique. C'est ainsi que sont nées les légendes de Siegfried et des Nibelungen, la légende des Burgondes et celle d'Etzel, les légendes de Dietrich de Bern et de son écuyer Hildebrand, de Roi Rother et de Walthari, entre autres. Ce qui d'entre elles était fait pour des chants d'hymnes a été transmis oralement pendant des siècles. Ce n'est qu'avec Charlemagne, nous raconte son biographe Einhard, qu'il fut écrit. Mais rien de tout ce qui a été fixé par écrit à l'époque ne nous est parvenu, à l'exception des vers d'ouverture du Chant de Hildebrand. Ainsi, sous l'inspiration de l'âme de peuple allemande, une production poétique importante, qui a perdu ré jusqu'à nos jours, a aussi vu le jour à cette époque.

Cette première période de floraison de l'essence allemande, qui appartient encore majoritairement à l'époque païenne, commence cependant à décliner depuis le 8e siècle.

97

Avec la christianisation de l'Empire romain et allant loin sous son manteau de couverture intervient depuis lors (Boniface vers 750) un processus de romanisation . La langue allemande a intégré un grand nombre de termes latins, notamment pour tout ce qui concerne l'Église, l'école, l'éducation, l'écriture, mais aussi la construction de maisons et d'églises. Elle est encore si malléable et si forte en matière d'assimilation qu'elle les incorpore complètement. Au tournant du IXe siècle, Charlemagne crée le Saint-Empire romain germanique, qui se transforme en « nation allemande » après la séparation de l'Allemagne et de la France par Otton le Grand. Les nombreux voyages des empereurs allemands à Rome pour leur couronnement par le pape symbolisent l'infusion de l'essence romano-romaine dans la germanité qui caractérise cette époque. En même temps, depuis Charlemagne, on combat les vestiges de la passé païen-germanique jusqu'à leur éradication. Mais la liaison de l'Empire allemand avec la papauté romaine se transforme bientôt en un combat de pouvoir de plusieurs siècles entre les deux, qui est provoqué par les prétentions de l'Église à la domination et au pouvoir temporels. L'idée d'une eccllesia catholica non romana a déjà été formulée par l'empereur Henri II, le Saint. Sous les Hohenstaufen, le conflit entre l'empereur et le pape atteint son paroxysme. Mais c'est aussi déjà le temps dans lequel la germanité est traversée pour la deuxième fois par son sentiment national/âme de peuple. L'ancien haut allemand se métamorphose en *moyen haut allemand*, dans lequel la force brute et primitive, encore traversée par les éléments naturels extérieurs et simultanément martelée par les pulsations internes du sang, se transforme en le degré le plus élevé de douceur, de délicatesse, d'intimité et de sensibilité que la langue allemande ait jamais atteint. Le rime finale musicale remplace le vers allitératif plastique. C'est l'époque de la chevalerie, de l'apprentissage des manières et de la discipline de cour et du service amoureux. Et ainsi, à la refonte des anciennes légendes héroïques (dans le Nibelungenlied et le Gudrunlied) s'ajoute le roman courtois des chevaliers, qui atteint son apogée dans le Parzival de Wolfram, ainsi que la poésie de Walther von der Vogelweide et de ses compagnons de chant.



Mais même cette période la plus brillante de la culture allemande médiévale n'est pas de longue durée. Sous les Habsbourg, le pouvoir de l'Empire s'effondre. La chevalerie se dégrade. Les rapports juridiques/de droit se chaotisent. Le Minnesang se flétrit dans le Meistersgesang bourgeois et corporatiste qui se conforme uniquement à la tablature. La langue allemande elle-même

98

se dégrade de plus en plus. C'est le siècle des guerres de religion qui se terminent par la dévastation totale du centre de l'Europe et l'anéantissement d'un tiers de sa population. Dans ces combats, la France devient la première puissance politique et militaire du continent. Et son rayonnement culturel atteint son point culminant au XVIIe siècle. Maintenant, le centre de l'Europe est complètement imprégné de la culture française. Chaque petit prince se construit ici son petit Versailles. Chaque érudit parle français et satisfait ses besoins littéraires avec la littérature française. La langue allemande est reléguée au rang d'une langue de la classe inférieure. Frédéric le Grand la considérait encore comme totalement inapte à l'usage poétique et a donc écrit ses poèmes et ses œuvres historiques en français. Et l'esprit des Lumières françaises étend aussi son règne sur l'Allemagne.

Cependant, vers le milieu du XVIIIe siècle, ce sommeil semblable à la mort l'essence allemande se relève soudainement à une nouvelle vie. Pour la troisième fois, son âme de peuple se lie à elle. Certes cela m'en vient pas cette fois-ci à une transformation de la langue comme les précédentes fois. Mais la *haute langue allemande moderne/nouvelle*, dont la propagation dans la zone linguistique allemande est essentiellement due à l'influence d'un homme, Luther, qui jusqu'à présent était principalement une langue écrite, c'est-à-dire une langue administrative et de chancellerie, ne prend vraiment vie et ne trouve son âme véritable que dans les œuvres poétiques de Klopstock, Wieland, Lessing et Herder. Et elle s'élève ensuite à ses plus hautes possibilités de composition poétique et artistique et de formulation conceptuelle dans les créations poétiques de Goethe, Schiller, Hölderlin et des romantiques, ainsi que dans les écrits philosophiques de Kant et Fichte, Schelling et Hegel. Mais presque tous ces poètes et penseurs mènent en même temps une lutte pour se libérer de la domination de ce que la France a repris : les poètes, contre la littérature de divertissement qui ne stimule que l'intellect ou la sensualité et la tragédie classique liée à des règles rigides, les penseurs, contre le rationalisme superficiel et sceptique. Et ainsi, ce qui a été absorbé pendant longtemps est à nouveau largement rejeté. Trois domaines sont principalement ceux dans lesquels ses talents particuliers se sont manifestés durant cette période de floraison culturelle la plus importante que le monde germanique ait jamais connue : la poésie, la philosophie et la musique. Cela a aussi atteint son niveau le plus élevé d'influence culturelle, tant vers l'Europe de l'Ouest que vers l'Europe de l'Est, sur les trois, peut-être le plus sur le dernier (par la musique classique viennoise).

Mais à cette dernière « incarnation » de l'âme du peuple allemand n'est aussi donné qu'une

99

courte durée de vie : avec la mort de Goethe, qui était son représentant le plus universel, elle cesse déjà de sonner, et il survient maintenant la plus remarquable transformation que la germanité ait subie ces derniers temps/dans les temps récents. Le peuple des « poètes et penseurs », comme on l'appelait en référence à ses plus grands représentants, se transforme en une nation de politiciens de pouvoir et de faiseurs de dis-



cours. L'absorption de l'étranger remplace à nouveau la production et l'émission créatives. Mais ce qui est maintenant principalement absorbé, c'est la science matérialiste, sensualiste et agnostique née en Angleterre, la technique moderne et l'économie industrialo-commerciale qui se répandent actuellement sur la Terre depuis l'Angleterre, ainsi que la forme de gouvernement parlementaire. La théorie de la descendance darwinienne trouve en Ernst Haeckel, un Allemand, son plus important continuateur et vulgarisateur. Et la physique, qui est déterminée par l'esprit de Newton, est étendue à la physiologie par des chercheurs tels que Helmholtz et Dubois-Reymond. Tous les autres facteurs mentionnés sont clairement perceptibles en tant que forces motrices dans les efforts d'unification politique qui ont accompagné l'année 1848. À côté d'eux, ceux qui partent de la France, en particulier de ses différentes révolutions, se font valoir en deuxième position : il s'agit avant tout de l'idée de l'État-nation unitaire en soi. Cependant, ces efforts mettent en évidence une différence significative entre les deux pays occidentaux et l'Allemagne : alors que c'est la bourgeoisie qui est devenue le principal moteur de toutes les mouvements politiques et économiques mentionnés, en Allemagne, la bourgeoisie s'avère incapable d'assumer et de déterminer la direction politique et la structure de l'État. Sa fonction ne contribue donc qu'à la vie culturelle et économique. L'Étatique, en revanche, repose depuis toujours entre les mains de la noblesse et des princes, et leur résistance est le rocher contre lequel se brisent les vagues de la révolution ici. L'autre obstacle qui condamne d'abord cette dernière à l'échec réside dans les conditions de vie et d'implantation du peuple allemand, auxquelles ces idéaux occidentaux ne conviennent tout simplement pas. Néanmoins, vingt ans plus tard, un État national allemand gouverné par un parlement voit le jour. Mais seulement parce que Bismarck a réussi à les convaincre de fonder cet État eux-mêmes, dans le feu de l'enthousiasme national que le conflit victorieux de 1870/71 contre la France avait aussi enflammé chez les princes allemands. Cependant, l'Empire de Bismarck était seulement un État national allemand en apparence. Car le prix à payer pour cela était l'exclusion des Allemands d'Autriche. Et d'un régime parlementaire

100

ne pouvait être parlé que dans un sens très restreint. Dénommée par Nietzsche « l'extirpation de l'esprit allemand au profit de l'Empire allemand », la nouvelle fondation de l'État a aussi été critiquée par d'autres représentants importants de la germanité, et plus particulièrement par Constantin Frantz, qui a peut-être saisi son essence de la manière la plus profonde au XIXe siècle. Néanmoins, l'unité du peuple allemand dans le nouvel Empire a permis un essor économique sans précédent. Cela a éveillé en lui des ambitions impériales similaires à celles des empires coloniaux apparus en Europe occidentale. C'est l'antagonisme de ces ambitions, notamment par rapport aux intérêts de l'Angleterre, qui voyait en l'Allemagne un concurrent menaçant sa position de domination mondiale, qui a permis au conflit austro-serbe de 1914 de s'étendre à la Première Guerre mondiale. C'est en lui que l'Empire de Bismarck s'est effondré. Cette catastrophe n'a pas réussi à réveiller le sentiment national allemand qui était plongé dans le sommeil. Au contraire, ce sommeil est devenu encore plus profond et inconscient. En effet, la République de Weimar qui a été établie à l'époque était une copie encore plus pure de l'État-nation d'Europe occidentale que l'Empire allemand. Mais ce n'est pas tout. À cette imitation d'un étranger s'est ajoutée une chose supplémentaire.

Lors de la révolution russe de 1917, un régime réactionnaire a été remplacé par un régime révolutionnaire en Europe de l'Est pour la première fois. Au lieu de conserver un



héritage, devait désormais être conduit contre un idéal de futur vers la réalisation. À la place d'une simple routine gouvernementale dépassée, le programme avait pris la forme d'un ordre social particulier. Ainsi, pour la première fois dans l'histoire de notre continent, l'Europe de l'Est s'est officiellement présentée à l'Ouest comme un monde indépendant avec une idéologie propre, opposée aux idéaux de vie occidentaux, et une finalité historique. Et ainsi, une polarité entre l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est était née d'une manière qui n'avait jamais eu lieu auparavant. Pour l'Europe centrale, qui était plongée dans l'imitation de l'étranger, s'ouvrit ainsi la perspective et l'attrait d'absorber non seulement les idéaux de vie de l'Occident, mais aussi ceux de l'Est. Cela se produisit après la Première Guerre mondiale avec le parti communiste allemand, qui s'opposait à la République de Weimar bourgeoise et capitaliste, et dont le nombre d'adhérents augmentait d'année en année. Ce qui, en tant qu'enseignement marxiste, avait vu le jour en Allemagne, mais n'avait pas pu y être réalisé de manière originale, mais avait été importé en Russie, où il avait été mis en pratique pour la première fois, agissait maintenant depuis là-bas comme une réalité de la vie, produisant une imitation en Europe centrale. Le parti communiste

101

entra en concurrence à Adolf Hitler, qui a réussi l'exploit d'imiter simultanément les idéaux opposés de l'Ouest et de l'Est dans le «national-socialisme» qu'il a propagé. Car, tout comme il avait repris du monde occidental cette quête de pouvoir national-impérial, qui était imprégnée de la pensée nationaliste et qui avait atteint son paroxysme dans un nationalisme extrême, il avait repris du monde bolchevique oriental ce socialisme collectiviste et ce système de dictature terroriste. Lorsque ses compagnies SS défilaient dans les rues des villes allemandes en criant « L'Allemagne se réveille ! », le sentiment d'appartenance à la nation allemande était le plus profondément endormi. Il avait maintenant livré son essence même à l'extrême. Spirituellement, elle était déjà complètement occupé par l'Est et l'Ouest. Cependant, ce breuvage d'idées national-socialistes a finalement subi le même sort qu'une liqueur composée de diverses essences, lorsqu'elle est laissée au repos pendant un certain temps après avoir été mélangée et agitée : les essences se séparent à nouveau nettement les unes des autres, la plus lourde coulant vers le bas, la plus légère montant vers le haut. Ainsi, après la chute du Troisième Reich à la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce qui avait été mélangé de manière apparemment uniforme mais en réalité chaotique, se sépara à nouveau nettement. Seulement, ce qui restait de l'Empire allemand a été simultanément déchiré en deux morceaux, dont l'un a été absorbé par le bloc de pouvoir occidental et l'autre par le bloc de pouvoir oriental. La vérité de ce qui avait déjà existé pendant le régime d'Hitler, mais qui n'était pas visible pour les yeux aveuglés, a été révélée. Mais même ce terrible effondrement, le plus terrible que la germanité ait jamais subi, n'a pas été capable de l'arracher à son sommeil. En effet, au moins sa représentation politique est depuis lors complètement tombée dans les idéaux de vie de l'Ouest dans la partie occidentale et dans ceux de l'Est dans la partie orientale.

Avant de nous pencher sur cette caractéristique de sa situation actuelle, qui concerne aussi son avenir, citons quelques phrases qui confirment de manière frappante la description que nous avons donnée précédemment du rythme respiratoire par trois fois de l'âme de peuple allemand dans l'histoire allemande. Nous avons trouvé ces phrases longtemps après que nous nous soyons formés cette conception des choses, dans l'in-



traduction de la célèbre « Histoire de la littérature allemande », écrite par *Wilhelm Scherer* au cours du dernier tiers du XIXe siècle. Dans le deuxième chapitre (p. 18 et suivantes) de la 10e édition de son ouvrage parue en 1905, il écrit :

«On considère généralement que notre littérature connaît deux périodes de floraison. Probablement

102

il y en a cependant eu trois. De la première, nous ne possédons qu'un fragment d'une seule chanson ; mais les poèmes perdus sont aussi importants que les conservés, si l'on peut prouver leur existence et en déterminer les répercussions. Cette première période de floraison a été aussi inventive que nulle autre ; elle a créé des personnages qui puissent leur souffle vital dans les forces les plus profondes du monde moral et qui nous sont parfaitement connus, bien que nous ne retrouvions jamais les chansons dans les- quelles ils sont apparus pour la première fois. Mais peut-on trouver une preuve plus forte du pouvoir créateur du mot que lorsque des créations poétiques perdurent sans être fixées par écrit et pourtant restent essentiellement inchangées, voire semblent disparaître pendant de longues périodes pour ressusciter ensuite et conquérir à nouveau le cœur du peuple ? Les poèmes de cette première période de floraison ont été écrits aux XIIe et XIIIe siècles. Au cours des siècles, avec des changements importants de forme et des changements mineurs de contenu, ils ont repris leur place dans notre littérature : le *Nibelungenlied*, la *Gudrun*, *Hug* et *Wolfdieterich*, en bref les poèmes épiques dont le sujet est désigné comme la légende héroïque allemande. Le grand contour de notre histoire littéraire prend une clarté extraordinaire si l'on se rappelle qu'elle a atteint trois sommets, qui sont séparés d'environ six cents ans.

Vers l'an 600 après Jésus-Christ — permettez-moi de mentionner une telle époque précise, qui ne doit être prise qu'à titre indicatif —, vers l'an 600 donc, après que la grande révolution de l'Europe a eu lieu, que les Germains se remémorent la migration des peuples et ressentent en même temps la puissance spirituelle de la Rome vaincue, l'épopée nationale germanique connaît sa floraison...

Vers 1200, comme mentionné précédemment, les sujets de la légende des héros, qui avaient été oubliés entre-temps, sont à nouveau repris, et les poèmes que nous connaissons sur les *Nibelungen* et *Gudrun* sont créés. En même temps, des épopées et des poèmes lyriques de premier ordre, *Wolfram von Eschenbach*, *Gottfried von Straßburg*, *Walther von der Vogelweide*, dont la formation artistique repose en partie au moins sur des modèles français.

Vers 1800, l'Allemagne possède son *Goethe*, son *Schiller*, leurs compagnons et successeurs poétiques et savants, qui réunissent, purifient et apportent à la vie nationale les influences éducatives des sources françaises, anglaises, antiques et anciennes locales. Et à nouveau, les vieilles chansons héroïques sont chantées ; les *Nibelungen* gagnent une nouvelle renommée ; de nouveaux poètes s'emparent du sujet ; et les frères *Grimm* deviennent les chefs d'une nouvelle science qui cherche à sauver avec soin pour le présent les créations disparues du passé.

103

Lorsque nous parlons de points culminants du développement, cela suppose une aspiration vers ces points, une ascension, puis une descente. Les points culminants sont autant de crêtes, et ces crêtes doivent être équivalentes à des creux. Le niveau le plus bas de la littérature allemande, pour autant que nous puissions en observer le déroulement, se situe aux Xe et XVIe siècles. C'est là que notre éducation poétique est la plus faible, la



poésie disparaît de l'ordre du jour, elle n'est pas une affaire générale du peuple, elle devient un moyen de propagande, un outil de tendances pratiques ou un moyen de divertissement le plus grossier.

Les époques de plus grand déclin sont à nouveau espacées de 600 ans. Le déroulement de notre histoire littéraire peut donc être ramené à un schéma étonnamment simple : trois grandes vagues, montagnes et vallées en succession régulière...

Des acquis précieux, à peine acquis, sont régulièrement perdus, et nous devons recommencer à zéro... D'autres peuples sont plus heureux à cet égard et savent mieux préserver leur tradition littéraire. Ils comprennent l'idée d'unir l'éducation esthétique en grandes capitales, qui sont soigneusement conservées et transmises en fidéicommis aux générations futures. En Allemagne, les grandes fortunes disparaissent très rapidement ; le résultat n'est pas une prospérité générale, mais une pauvreté générale. Et, par nécessité amère, les gens ambitieux doivent alors se battre pour se sortir de cette situation... Comme la littérature allemande au 18e siècle, il se hisse soudainement de l'impuissance à la plus haute altitude, phénomène qui n'a guère d'équivalent dans le domaine intellectuel et qui, dans le domaine politique, ne peut être comparé qu'aux actes de conquérants puissants comme Alexandre le Grand. Mais l'Empire que Lessing et Goethe ont fondé n'a pas duré plus longtemps que l'Empire des Macédoniens".

### ***La situation actuelle et les défis futurs de la germanité***

Revenons maintenant à la situation actuelle de la germanité, un membre de celui-ci pourrait être amené par la description que nous avons donnée à l'idée résignée que, jusqu'à nouvel ordre, toute espérance de réveil de la germanité à soi-même doit être enterrée ; car il ne peut guère compter en premier sur un tel réveil quand

104

la poursuite du « rythme respiratoire » décrit permettra à son âme de peuple de nouveau se relier avec lui. Il convient de noter que les événements du présent ont à faire avec des événements plus complexes et plus vastes. Quant à leur signification plus profonde, elle se comprend sans doute mieux si l'on élargit un peu la description des conditions physiologiques de l'organisation humaine individuelle esquissée au début du chapitre précédent.

Nous avons dit là que les états de veille et de sommeil peuvent être caractérisés, d'un côté, comme des états d'être dedans et d'être dehors de ce qui est d'âme-spirituel en rapport au physique-éthérique, — mais aussi de l'autre côté (puisque l'être dedans n'a lieu que chez l'humain « supérieur/du haut », tandis que l'être dehors caractérise l'humain « inférieur/du bas ») comme un déplacement rythmiquement alternant du centre de gravité de son activité vers la partie qui est à ordonner à l'humain du haut, puis vers celle qui l'est à l'humain du bas. L'être dedans de ce qui est d'âme-esprit dans le physique-éthérique signifie maintenant plus avant même temps son être présent dans le monde physique, — son être dehors, par contre, son séjourner dans un monde spirituel suprasensible. Aussi bien lors de l'endormissement que lors du réveil, sera à cause de cela, seulement en différentes directions, franchi le seuil entre les deux mondes par ce qui est d'âme-spirituel de l'humain. Enjamber ce seuil est en même temps le passage alternatif dans le sens opposé du centre de gravité de son activité à travers le système rythmique central. Nous pouvons donc affirmer que *la frontière entre le monde physique et le monde spirituel traverse l'humain en son milieu*, à savoir par son système rythmique ou thoracique. Cela forme en quelque sorte/également l'espace de transition/de seuil



entre les deux mondes.

De façon analogue, en rapport à sa population, le centre du continent européen représente un *espace de transition/de seuil*. Ce qui se trouve à l'est et à l'ouest de cet espace est de qualité complètement différente. Seul ce qui se trouve à l'ouest de cela dans la vie extérieure des peuples concernés peut valoir comme l'expression immédiate et authentique/non falsifiée de leur *âme de peuple*; car ce n'est qu'ici que celles-ci sont présentes et agissent dans le monde physique. Ce qui se montre à l'est/orientalement sur l'étendue physique est, comme nous l'avons déjà dit, seulement *l'élément de vie* des peuples concernés. Comme cela est conçu/ façonné a bien une relation avec le caractère de leur âme de peuple, mais ce n'est pas encore par aucun chemin sa pure expression, mais plutôt conditionné par tout ce que ces peuples ont adopté de l'Ouest. Et comme ce repris n'est pas adéquat à leurs caractères de peuple, ceux-ci ne peuvent s'y décalquer que de manière plus ou moins déformée.

105

On ferait absolument tort à la britannité si l'on prétendait que sa vie étatique-économique, telle qu'elle s'est façonnée récemment, se tiendrait en contradiction avec son caractère de peuple. Mais on ferait également tort à la russité dans une mesure non négligeable/restreinte si on voyait dans le régime tsariste et dans le régime communiste actuel l'expression pure de son caractère de peuple.

Mais maintenant l'humanité se trouve en notre temps dans un des passages des plus décisifs de toute l'évolution historique. Avec cette affirmation, que l'on peut déjà lire dans des centaines de livres aujourd'hui, n'est en réalité pas dit beaucoup. Elle n'acquiert de sens que lorsque l'on désigne la différence entre les deux époques dont nous sommes aujourd'hui au point frontière. Nous avons déjà caractérisé cette différence dans le premier chapitre. Nous avons dit là qu'aujourd'hui la fin de l'histoire des peuples particuliers (oui même des continents) irait à une fin et le début de l'histoire commune/unitaire de l'humanité d'ensemble commencerait. Avec ce changement en est cependant attaché aussitôt un autre.

Nous avons aussi indiqué à l'endroit mentionné comment les *races* dont la formation appartient à l'époque préhistorique représentent des communautés fondées sur le *corporel*, tandis que les *peuples* qui sont apparus au cours de l'histoire sont de telle nature *d'âme*. Le passage de l'évolution préhistorique à l'évolution historique est donc identique à celui du déploiement corporel à celui d'âme de l'humanité. Dans un sens analogue, celui de l'histoire des peuples individuels/particuliers à celle de l'humanité globale unique sera identique au progrès de leur déploiement *d'âme* à leur *spirituel*. (En cela est à comprendre sous évolution/développement spirituel quelque chose d'encore entièrement autre que ce qui s'est joué jusqu'à présent en Amérique, comme nous l'avons montré au premier chapitre. Cela représente dans une certaine mesure seulement une projection de cette évolution venante sur une plus profonde étendue respectivement un début d'une certaine unilatéralité déformée préoccupante.) Maintenant la croissance *corporelle* de l'humanité, qui trouve son expression dans la formation des races, est caractérisée par ce que les âmes des humains individus n'étaient jadis absolument pas encore aussi incarnées dans leurs corps à cette époque qu'elles ne le sont aujourd'hui, mais qu'elles se trouvaient encore dans un rapport *similaire* avec eux, comme elles ne le font aujourd'hui que pour l'humain «du bas» (le système du tronc). Cela se manifestait dans le fait, déjà mentionné dans le premier chapitre, qu'elles vivaient encore leur sang comme le porteur d'une entité divine, leur esprit de race, dans lequel



elles se sentaient en sécurité comme dans un sein maternel spirituel. Et comme le lien essentiel qui rattachait de telle façon leur corporéité à un surhumain-divin,

106

ils ressentaient cette *vie* qui pulsait et se perpétuait sans cesse. Au contraire de cela, le déploiement de *ce qui d'âme* dans l'histoire des différents peuples a eu pour conséquence que les âmes des humains se sont absolument toujours plus fortement liées à leurs corps, et cela signifie que leur relation avec le corps a été déterminée de plus en plus par ce rapport qu'ils entretiennent avec l'humain «du haut» respectivement le système de la tête. C'est ici dedans que repose la raison pour laquelle, de nos jours, le cerveau fut toujours plus considéré comme le « siège » de l'âme, tandis/pendant qu'en Orient par contre, depuis toujours et encore aujourd'hui, on considère l'abdomen/le sous-corps comme l'organe véritable de l'âme. Cette incarnation progressive de ce qui est d'âme absolument était conditionné par cela que sa caractéristique principale est la *conscience*, mais que l'âme peut développer cette faculté inhérente tout d'abord seulement avec l'aide du corps en tant qu'appareil de réflexion. Mais cette incarnation croissante a en même temps eu pour conséquence tout ce que les derniers millénaires et en particulier les siècles ont apporté en matière de civilisation matérielle, d'attitude matérialiste envers la vie, d'athéisme qui nie l'esprit. En effet, dans la même mesure où l'expérience que l'âme développe *dans le corps*, c'est-à-dire dans la veille dans le monde physique, s'éclaire de plus en plus en termes de conscience, dans la même mesure, ce qui se passe pour sa conscience *en dehors* du corps dans le monde spirituel au-delà du sensible pendant le sommeil s'assombrit. Ainsi, le conscient et l'inconscient, le jour et la nuit, la veille et le sommeil se distinguaient de plus en plus nettement.

Vis-à-vis de cela, le contenu essentiel du développement « *spirituel* », dans le sens où il prend son début à notre époque, consistera désormais en ce que l'être humain conquiert la capacité de rendre indépendante la conscience qu'il a d'abord développée dans et à partir de son corps. Il pourra ainsi la maintenir même pendant les périodes qu'il passe, pendant son sommeil, comme âme en dehors du corps. Et d'ailleurs il obtiendra cela en ce qu'il imprégner davantage que jusqu'à présent de la force de sa volonté ses représentations et ses pensées, qui constituent l'essentiel de sa conscience éveillée liée au corps. Par cela il éveillera ainsi sa pensée, qui s'est complètement imprégnée des forces de la mort en raison de sa corporéité, c'est-à-dire de sa tête, et qui, de ce fait, ne peut aussi aujourd'hui désormais comprendre que le minéral-inorganique, à une *vie* comme elle domine habituellement seulement son humain d'en bas. Et de l'autre côté, en se libérant ainsi du corps, il pourra éléver à la lumière de la *connaissance* les *expériences de volonté* qu'il vit aujourd'hui dans le sommeil profond inconscient. Mais avec cela, le monde spirituel suprasensible s'éclaire absolument pour lui, bien sûr dans

107

d'une nouvelle façon, qui s'était toujours obscurcie de plus en plus au cours de l'histoire. Tout cela ne se laissera bien sûr seulement réaliser si l'humain ajoute à ses propres possibilités, c'est-à-dire à ses efforts individuels pour atteindre ces objectifs, les possibilités que l'avenir offre à cet égard.

L'humanité se trouve aujourd'hui au seuil de ces tâches futures. Mais avec cela cet espace de seuil que constitue le centre de l'Europe atteint une actualité sans précédent pour lui. En effet, les représentations du chapitre précédent ont permis de constater avec une clarté suffisante que les oppositions entre veille et sommeil, entre intellect et volonté, entre conscience et vie ont leurs représentants historiques dans l'ensemble du



monde, mais en particulier en Europe, dans les peuples d'Europe occidentale et d'Europe orientale. Ce que notre siècle exige, c'est que ce grand « humain » que représente la population européenne dans son ensemble, se laisse pénétrer par ces opposés, ou du moins s'y ouvre mutuellement. Cette exigence est un fait historique objectif. Mais l'« humain » européen n'est pas encore à la hauteur de cette idée ; il s'y oppose même pour l'instant de toutes ses forces, car elle va à l'encontre de tout ce qui a été fait jusqu'à présent et, en particulier, de toutes les habitudes adoptées dans la récente histoire passée. Chaque partie de son âme veut être la seule à détenir l'autorité et à régner. Personne ne veut entrer dans cette transformation qu'il peut et doit vivre en intégrant l'opposé. Ainsi, les parties opposées de la population européenne sont aujourd'hui poussées et heurtées l'une contre l'autre par le cours de l'histoire lui-même. Mais en se rapprochant l'un de l'autre, ils veulent rester ce qu'ils sont, et en tant que tels, ils veulent submerger l'autre et se rendre semblables. Ainsi, l'Est se bat contre l'Ouest, et l'Ouest contre l'Est. Le monde occidental ne songe pas pour l'instant à revivifier et à spiritualiser sa pensée matérialiste, mécaniste et intellectualiste. Et l'Est n'est pas prêt à éléver à la conscience ce qui vit en lui comme impulsion morale dans sa véritable forme. Il s'accroche à la théorie matérialiste du marxisme comme à un dogme, dans les termes duquel il ne peut rêver au mieux de ce qui motive sa volonté. Il veut, par son vouloir qu'il ne comprend pas lui-même, faire le bonheur du monde occidental. Ainsi, ces opposés se heurtent dans toute leur dureté et, tout en rejetant tout ce qui pourrait les rapprocher et contribuer à leur fusion, cela trouve son expression extérieure dans la destruction de l'espace de seuil du centre européen en tant que tel et la création d'une frontière tirée par le centre européen

108

à laquelle l'ouest et l'est buttent *immédiatement* les uns aux autres. Non seulement l'Allemagne dans son ensemble est aujourd'hui déchirée en deux, mais même sa capitale d'autrefois l'est à un point tel qu'une muraille s'étend en son milieu, séparant ses habitants d'ici et de là-bas plus fortement que l'océan sépare deux continents. Ce n'est pas seulement un destin allemand, mais un destin européen, voire, dans une certaine mesure, un destin humain, qui a trouvé sa plus significative symbolisation dans ces faits. C'est pourquoi l'ambassadeur russe en Angleterre a récemment qualifié à juste titre la question allemande de « problème de tous problèmes ».

Mais, au sens le plus précis, elle est évidemment un problème de l'allemانité elle-même. Et c'est pourquoi un autre aspect de la même chose doit encore être pris en compte.

Parce que la polarité Est-Ouest qui s'est formée de plus en plus nettement à l'intérieur de l'Europe ces derniers temps, il est devenu nécessaire, à un degré jamais atteint auparavant, de développer une troisième forme de vie et de culture médiane qui puisse jouer un rôle de médiateur sain entre ses opposés. Pris à la base, tout au long du 19e siècle, l'histoire de l'Europe centrale a été sous le signe de la recherche de cette forme/ce façonnement. Dans les discussions du Rassemblement national de Francfort de 1848, dans le conflit militaire entre la Prusse et l'Autriche de 1866, dans la politique de médiation de Bismarck après la fondation de l'Empire, ce désir s'est manifesté. On pourrait y voir une tragédie historique que cette nécessité ait atteint son niveau d'urgence le plus élevé tout de suite dans *le temps où le peuple allemand était sur le point de « s'exhaler/s'expirer» pour la troisième fois et avec cela d'entrer de nouveau dans une phase d'aspirer de l'étranger*. Mais à cela est à opposer ce qui suit :



À l'essence du système rythmique dans l'organisation de l'individu appartient donc *les deux* : l'expiration aussi bien que l'inspiration de ce qui est d'âme. Ce qui tisse dans ce rythme, c'est, comme nous l'avons déjà dit, l'élément émotionnel/de sensation de l'âme. Mais derrière celui-ci se cache un autre aspect, auquel nous avons également fait allusion en parlant du centre de l'âme, où penser et vouloir poussent à la fusion. En ce centre de l'âme, se révèle le noyau de l'âme, le *je humain*, qui même n'est plus de nature d'âme, mais *spirituelle*. Dans ce « *je* », nous rencontrons/buttons en premier sur ce dans quoi tous les rythmes de l'existence/être-là humain prennent finalement racine, aussi bien le rythme respiratoire corporel dans l'élément de l'air qu'aussi le rythme respiratoire d'âme du sommeil et de l'éveil, comme aussi le plus grand rythme respiratoire spirituel de la vie entre la naissance et la mort et l'être-là entre la mort et une nouvelle naissance.

109

C'est le *je*, en tant que *noyau spirituel* de l'*humain*, qui se révèle justement par ces différents rythmes dans l'organisation humaine, à partir de son centre, tout comme la *vie corporelle* se manifeste dans la forme et la fonction de l'*humain* du bas et dans celles-ci de l'*humain* du haut *ce qui est d'âme* se crée un décalque physiognomonique. Et c'est pourquoi, lorsque l'*humanité* aura atteint un certain niveau d'évolution *spirituelle* dans le sens caractérisé ci-dessus, une conséquence de cela sera que le rapport global de ce qui est d'âme-esprit au corporel sera justement ainsi donnant la mesure à l'*humain médián, rythmique*, comme c'était le cas dans les temps anciens pour le rapport à l'*humain* du bas et dans les temps plus récents à celui du haut. Cela signifie que le changement rythmique entre incarnation et désincarnation (dans la suite des réincarnations) sera alors reconnu et ressenti comme la relation caractéristique de l'*humain* entre ce qui est d'âme-esprit et le corps absolument. Et en tant que « siège » de l'*esprit humain* dans le corps (pour autant que ce concept a absolument une justification), on ressentir alors toujours plus le centre de ce dernier : le *cœur*.

Et ainsi, le signe de cette évolution spirituelle ne résidera pas seulement dans le de nouveau désenclavement du monde spirituel, mais bien plus essentiellement dans la levée de l'isolement réciproque du monde sensible et du monde spirituel, et dans le charpentage d'un seuil entre eux de telle sorte qu'il soit possible de passer d'un côté à l'autre sans danger et que puisse se développer un prendre et donner réciproque entre eux. (Dans son « Conte du Serpent vert et de la belle Lilia », Goethe a fait allusion prophétiquement à cet état futur en faisant en sorte que son action se termine par la construction d'un « pont » sur le « fleuve » qui séparait jusqu'alors les deux royaumes, grâce au sacrifice du Serpent, et que le « temple » jusqu'alors caché dans le « souterrain » s'élève à la « lumière du jour ». « Et jusqu'à ce jour », conclut le poème, « le pont grouille de voyageurs et le temple est le plus visité de toute la Terre. »)

L'élément esprit de l'*humain* est - nous aurons en parler plus exhaustivement plus tard sous un autre point de vue - toujours présent/disponible dans la peuplité centre européenne comme déterminant son être, tant dans les périodes où son âme de peuple est inspirée que dans celles où elle est expirée. Il constitue la *constante* qui se maintient à travers tous les changements de ces contextes. On peut aussi formuler cela ainsi que la peuplité centre-européenne-allemande se distingue d'autres, notamment des occidentales, en ce que chez ces derniers, *l'enveloppe d'âme*

110

de l'*esprit de peuple* est plus effective, tandis que pour l'*allemanité*, c'est le noyau spi-



rituel de l'âme de peuple, en bref : chez ceux-ci, plus l'*âme de peuple*, chez ceux-là, plus l'*esprit du peuple*. Ce souffle de vie fait apparaître alternativement, d'abord davantage *ce qui est d'âme* qui lui appartient (lorsqu'il est inhalé), puis davantage *la vie* (lorsqu'il est exhalé) ; il est celui qui pulse dans ce rythme. Cet esprit de l'allémanité peut aussi se faire valoir dans *les temps où ce qui est d'âme est expiré*. Il absorbera alors ce qu'il peut absorber de l'étranger, mais il ne devra pas se perdre comme le fait quelque peu la rus-sité. Il ne sera pas entièrement livré à l'adopté/absorbé, il ne devra pas lui être soumis comme un enfant ou une peuplité encore au stade de l'enfance. Il pourra conserver son essence propre et l'exprimer de manière créative dans toutes les absorptions. Cela si-gnifie que dans la vie spirituelle, il absorbera de l'Ouest la science qui se meut dans le purement intellectuel, et l'Est la force de la foi religieuse, la chaleur du pur vécu reli-gieux, et les deux seront activées dans les sphères où elles sont à leur place. Mais il amè-nera en dehors de cela en état, en tant que sa propre création, cette synthèse de savoir et de foi, cette « renaissance de la religion de l'esprit de la science » que Schelling a déjà qualifiée de véritable détermination de l'allémanité et objectif ultime de tous ses ef-forts. Dans la vie sociale, elle absorbera de l'Ouest l'impulsion de la liberté, de l'Est celle de la communauté. Mais tandis que dans l'Ouest, la première doit être déterminante pour tous les domaines de la vie, dans l'Est, c'est la dernière qui doit l'être, le centre ne fera valoir l'impulsion de la liberté que pour la vie spirituelle et l'impulsion communau-taire que pour la vie économique. Car, justement ainsi qu'aujourd'hui, à l'ère de l'indi-vidualité humaine pleinement éveillée, la vie spirituelle peut seulement se développer de manière saine et fructueuse si l'individu peut exercer librement ses capacités créatives, de même la vie économique, à l'ère de la division du travail sans limites et de la dépen-dance à l'égard d'autrui/du soin par étranger, exige qu'elle soit organisée du point de vue du tout, c'est-à-dire de la communauté. Ainsi, l'individualisme et le socialisme sont simultanément exigés par l'actuelle étape de développement de l'humanité, mais pour des domaines différents. Entre ces derniers, l'État peut alors trouver son espace en tant que sphère propre, dans laquelle les deux impulsions : liberté et communauté dans l'*égalité des droits* de tous peuvent trouver leur synthèse. Et dans la formation d'un tel *État de droit* pur, l'Europe centrale pourrait trouver, au sens le plus précis, sa propre mission, qui est sa détermination depuis la création du droit germanique-allemand.

111

Par une telle organisation sociale/un tel façonnement social, le centre européen se si-tuerait de façon équilibrante et médiatrice entre l'Europe de l'Ouest et l'Europe de l'Est. Il serait toutefois nécessaire pour cela que l'État unitaire actuel, qui veut être à la fois État culturel, juridique et de bien-être et qui, justement pour cette raison, n'est en réali-té aucun de ces trois, soit remplacé dans cette partie de l'Europe par cette *articulation fonctionnelle de l'organisme social* en une vie de l'esprit s'administrant elle-même, une vie de l'économie s'administrant elle-même et une vie étatique se limitant au pur ordre et garantie des rapports de droit, que Rudolf Steiner a pour la première fois mise en évi-dence de manière saisissante comme la tâche sociale future de l'Europe centrale.

Bien sûr : comme nous l'avons déjà indiqué absolument concernant l'évolution future de l'humanité, ainsi ces objectifs, que nous avons ici désignés comme étant fondés sur l'esprit de peuple de l'allemanité, doivent devenir le contenu de la volonté individuelle de ses ressortissants individuels s'ils devaient être atteints. Mais la plus grande partie d'entre eux en est encore la plus éloignée possible, bien que les faits de la vie parlent as-sez clairement de leur nécessité. De ces raisons la « question allemande » ne pourra pas



non plus connaître la solution qu'elle exige elle-même dans un temps court.

### ***Les trois niveaux/étendues de la connaissance des âmes de peuple***

Pour conclure ce chapitre, il nous semble que quelques remarques de nature méthodique nous sont offertes.

Nous avons dû conclure la présentation précédente de l'essence centre européenne par la description de tâches qui portent pour ses ressortissants le caractère d'exigences morales. Là aussi repose un trait caractéristique de cette peuplité (NdT : être de/du peuple).

Des peuples d'Europe occidentale, nous avons dit plus tôt que leurs âmes de peuple se sont incarnées en eux de telle façon que tout leur façonnement de vie extérieure est formée en impression physiognomonique de leur caractère. L'étude des âmes de peuple doit donc, pour cette partie de l'Europe, se transformer en physiognomique des peuples, et cela signifie : en une recherche de *science de la nature*. On considère ce qui se trouve à l'extérieur avec l'œil du physiognomiste et en déduit le caractère de peuple.

112

Le psychologue des peuples ouest européens applique cette façon de voir sans hésitation à tous les peuples, car elle lui est évidente de sa peuplité. En vérité, elle ne vaut que pour la connaissance des peuples occidentaux. Ce que l'on peut dire d'eux depuis leur niveau/étendue concernant les peuples du centre et de l'Est de l'Europe ne donne qu'une image déformée et dévalorisante pour les premiers et ne contient presque rien de l'essence véritable des seconds. Cela vaut même pour un livre aussi spirituel que « *Portrait de l'Europe* » de S. de Madariaga. Parmi les meilleurs points de ce texte, il y a ce qui concerne les peuples de l'Europe occidentale. En ce qui concerne l'allemanité, c'est bien moins satisfaisant ou suffisant, et du côté de l'Est slave, est aussi parlé la dedans d'après la plus extérieure des approches.

L'essence de l'identité allemande/l'allemanité se caractérise par le fait que son esprit de peuple, parce qu'il n'est pas incarné en elle de la même manière que les âmes de peuple des nations occidentales, doit être recherché par ses différents ressortissants dans un effort intérieur s'ils veulent entrer en liaison avec lui. Son essence peut de ce fait seulement être comprise en désignant les tâches qu'il impose à l'individu sous forme d'exigences morales. Si l'Allemand veut parler de manière appropriée de l'essence de son identité nationale/sa peuplité, il se sentira obligé de mentionner les objectifs qui en découlent. Il en résulte sans cesse des malentendus presque indélébiles entre lui et les membres des peuples occidentaux. Car il court alors le risque de confondre cet établissement d'objectifs avec la réalité ou, en se concentrant sur les premiers, d'ignorer la seconde. S'il succombe à ce danger, la caractéristique de son peuple sera perçue par les Occidentaux comme une prétention, une arrogance nationaliste qui ne trouve aucune justification dans la réalité. Car l'Européen de l'Ouest ne regarde que ce qui est. Et c'est alors qu'il constate que les tâches de l'allémanité dont il est question ici ont toujours été saisies par peut d'individus et n'ont été réalisées que dans de très rares cas (selon le niveau d'évolution de la peuplité) de manière adéquate. Oui, il voit que — tandis que les Allemands parlaient de ce que « le monde devait guérir » à leur essence — « l'allemanité a rendu malade l'Europe entière, par exemple, dans notre siècle, il l'a précipitée dans l'abîme de la plus profonde barbarie. Et il en arrive à un tableau tout à fait opposé de son essence et croit devoir parler dans le dernier cas d'une culpabilité collective morale de l'allemanité. Si l'on oppose maintenant à l'Allemand ce tableau de son essence, il



se dégage seulement si l'on voit *les deux* : l'idéal et la réalité. Ni l'idéal ni la réalité ne suffisent à eux seuls à épuiser son essence. Seulement par les deux ensemble — et en particulier aussi par la division souvent abyssale entre eux — c'est compris/englobé. À nouveau autre sont les conditions dans l'Est de l'Europe. Puisque l'âme des peuples qui y sont se trouve encore aujourd'hui à l'état d'enfance, leur nature ne peut être représentée que de manière prophétique, en annonçant ce qu'ils deviendront dans un avenir plus ou moins lointain. On pourrait dire que, de la même manière que les prophètes de l'ancien judaïsme annonçaient l'apparition du Messie qui sortirait un jour de cette peuplité, ainsi la relation des ressortissants des nations slaves avec leur âme de peuple porte le caractère d'une foi religieuse, plus exactement : d'un *messianisme prophétique*. Ce que Dostoïevski, Tolstoï, Soloviev et d'autres ont écrit sur la Russie et son avenir relève tout à fait de cette catégorie. Et sous une forme matérialiste pervertie, ce messianisme se perpétue aussi chez les représentants du communisme qui y règne aujourd'hui : la Russie est pour eux le messie à venir, appelé à délivrer les peuples du péché originel du capitalisme. Le messianisme était aussi déjà le signe distinctif de la philosophie polonaise de Towiansky et Mickiewicz au XIXe siècle. Et l'on trouve également des motifs messianiques dans l'auto-interprétation des Slaves du sud.

Une ethnologie/théorie des âmes de peuple européenne complète et méthodique doit donc se déplacer sur trois niveaux différents : pour l'Ouest, sur celui d'une science de la nature, pour le centre, sur celui de la caractérisation d'une problématique morale, pour l'Est, dans l'élément d'une prophétie messianique.

## 6 Les peuples romans

### *Caractères nationaux et époques historiques*

Après avoir examiné les peuples européens dans les chapitres précédents, d'abord en pendant avec leurs zones de peuplement, puis du point de vue psycho-physiologique, nous entrons maintenant dans leur *psychologie propre*, en nous concentrant directement sur leurs *caractères nationaux* en tant que tels. Avec cela, nous pénétrons au centre de l'objet auquel les présentations de ce livre sont destinées. Car nous montrions déjà au premier chapitre que, contrairement aux races, nous avons affaire chez les peuples à des communautés fondées sur *ce qui est d'âme*. Ceci fait déjà allusion à l'autre élément essentiel qui déterminera le contenu des présentations suivantes. Nous avons déjà souligné à plusieurs reprises que, de la même manière que les communautés de sang des races sont apparues à l'époque préhistorique, les communautés d'âmes des peuples appartiennent à l'évolution *historique*. Ce lien n'apparaît dans toute sa signification que lorsque l'on se penche directement sur les âmes des peuples. Il apparaît alors que leurs caractères sont déterminés par les *relations* dans lesquelles les peuples se trouvent à *certaines époques de l'histoire*.

Pour illustrer cela de manière concrète, nous nous appuyons sur la remarque faite dans le chapitre précédent, selon laquelle les âmes humaines n'étaient pas encore « incarnées » en le sens en leurs corps à l'époque préhistorique, comme c'est le cas aujourd'hui, mais y sont parvenues progressivement au cours de l'histoire. Nous allons d'abord esquisser ce processus d'incarnation de manière plus précise en utilisant la structure de l'être humain dont il a été question au deuxième chapitre. Nous avons dis-



tingué quatre éléments qui constituent l'organisation globale de l'être humain, à savoir que trois d'entre eux, l'organisation physique, éthérique et astrale, représentent leurs enveloppes, tandis que le quatrième, le Moi, est le noyau (pendant la vie terrestre respective) entouré de ces enveloppes.

115

Le processus d'incarnation pensé se déroule de telle sorte que les je des individus, au cours de leurs incarnations successives, c'est-à-dire au fil des époques historiques, plongent successivement d'abord dans l'enveloppe astrale, puis dans l'enveloppe éthérique et enfin dans l'enveloppe physique. Puisque le stade actuel de développement se caractérise par l'incarnation complète de la même chose dans les trois enveloppes, l'histoire de la création, qui commence à la fin du quatrième millénaire avant notre ère, se divise jusqu'à nos jours en *trois époques principales*, qui représentent les trois étapes de ce processus d'incarnation.

Comme mentionné précédemment, l'une des principales conséquences de ce processus d'incarnation est la « réflexion » du je sur les enveloppes corporelles, par laquelle il prend *conscience de son soi*. Cette réflexion n'est toutefois possible que si le je transforme d'abord l'enveloppe en question de manière à ce qu'elle puisse lui renvoyer une image miroir adéquate. Plus précisément, seule une partie de l'enveloppe en question est formée en miroir pour refléter au je l'image de son être/essence. C'est donc ce triple appareil de réflexion que la recherche anthroposophique-spirituelle-scientifique désigne encore dans un sens plus spécifique comme « *ce qui est d'âme* » de l'humain, à la différence du « *corps astral* » ou corps astral, qui forme l'enveloppe la plus intime/intérieure des enveloppes mentionnées. Ce ce qui est d'âme est ce que nous pensions lorsque nous avons déjà distingué dans le premier chapitre un corporel, un d'âme et un spirituel en l'humain, et dans le second alors, nous avons désigné ce qui est d'âme comme un milieu ou comme une sorte de liaison chimique entre spirituel et corporel ; car le je est le spirituel en l'humain, ses trois enveloppes sont le corporel (où par « corps » il ne faut pas comprendre un substantiel, mais un enveloppant) ; et ce qui apparaît par le travail de transformation du je sur les enveloppes comme « *appareil de réflexion* » est ce qui est d'âme. Mais comme cet appareil est aussi un triple, ainsi s'articule aussi l'ainsi compris « *qui est d'âme* » de nouveau en *une trinité de formes*, dont il sera encore amplement question dans les chapitres suivants.

Maintenant les images que les trois miroirs de l'organisation astrale, éthérique et physique renvoient au je sont de constitution différente. On pourrait comparer leurs différences à celles entre une illusion d'optique, une réflexion sur une surface d'eau et une réflexion sur un objet fixe (verre ou métal). (Car dans les quatre « éléments » : terre, eau, air et feu, on peut aussi voir des symboles des quatre membres d'être de l'humain : le corps physique, le corps éthérique, le corps astral et le je.) Comme les contours et les couleurs lors de la première de ces reflets,

116

est encore indéterminée et éphémère, elle est plus précise avec la deuxième, et encore plus nette avec la troisième, de même, la conscience de soi du je humain dans les trois enveloppes augmente progressivement en netteté, en luminosité et en intensité. Par conséquent, l'une des principales différences entre les différentes étapes du processus d'incarnation historique réside dans les différents degrés de formation que la *conscience-je* humaine présente à chacune d'elles. Ce processus de réflexion interne qui sous-tend la *conscience-je* est un phénomène si spécifique à l'être humain que c'est



aussi la cause pour laquelle l'humain se fabrique/confectionne des miroirs extérieurs pour se refléter corporellement. Comme dans tous les autres outils et appareils techniques, l'humain ne projette vers l'extérieur que certaines actions et processus qui se déroulent en lui, de même, dans la fabrication et l'utilisation de miroirs extérieurs, il ne projette que ce qui se passe en lui en état de veille (lorsque le je est à l'intérieur du corps) en tant que processus générateur de conscience de soi qui se déroule constamment en lui. L'animal ne fabrique pas de miroirs et ne peut pas non plus se reconnaître dans un miroir, car il n'a pas de je, c'est-à-dire que la capacité de se refléter en lui-même n'est pas innée/prédisposée. Du reste, un miroir extérieur fait quelque chose de similaire à ce que fait le miroir intérieur de sa propre corporalité. Quiconque a besoin de renforcer sa conscience de soi a tendance à se regarder dans le miroir le plus souvent possible. Mais celui qui regarde trop souvent dans le miroir peut tomber dans une exagération ou une sur-augmentation ou abâtardissement maladifs de sa conscience de soi. Dans le mythe grec de Narcisse, ce danger, qui est étroitement lié à la formation de la conscience-je, a subit une forme figurative. D'une autre façon de désigner une telle dégénérescence est le « miroir sur le mur » qui apparaît dans le conte de Blanche-Neige. Maintenant, tout cela n'est qu'un côté de la chose. L'autre repose dans ce que le je humain, en ce qu'il imprègne ses différentes enveloppes sur le chemin de l'incarnation se vit simultanément dans les *mondes* dont les « tissus/substances » dont ces enveloppes sont tissées. Et là est maintenant à dire que, tout comme le corps physique de l'humain est construit à partir des substances de la *Terre*, l'organisation éthérique est tissée à partir d'un monde d'énergies/forces formatrices éthériques qui se trouve dans l'*orbite/environnement* de la Terre, et l'organisation astrale-âme appartient à un monde qui trouve sa manifestation visible dans la lumière qui nous rayonne du *ciel des étoiles*. (D'où l'appellation : corps astral = corps à force/responsabilité d'étoiles.) La formulation finalement utilisée exprime que ce monde astral n'est pas identifié immédiat avec le monde visible des étoiles, mais compris

117

comme un tel qui comme un monde de forces d'âme différencier dans les étoiles, leurs configurations, constellations et mouvements (planètes) ne vient qu'à une certaine manifestation. C'est d'un ancien savoir de cette réalité que l'astrologie est née. Le fait que les conceptions de notre astronomie et astrophysique scientifiques actuelles ne doivent pas épuiser toute la vérité sur le monde des étoiles, est attesté par un représentant donnant la mesure de la physique actuelle : *Walter Heitler* (professeur de physique à l'Université de Zurich), qui dans son ouvrage paru en 1961 « *L'humain et la connaissance scientifique de la nature* » résume une discussion des problèmes de l'astronomie dans des phrases telles que les suivantes : « Nous voyons donc de quoi il s'agit dans l'image astronomique de l'univers. C'est une image qui résulte de *l'extrapolation de la physique dans l'espace*. Cette extrapolation est pleinement justifiée. Elle est mathématiquement et physiquement possible et rien ne lui est opposé. Il n'est pas non plus à supposer qu'on lui opposera jamais rien tant que nous restons dans le domaine des mesures physico-astronomiques. Cela ne prouve bien sûr pas que l'image astronomique est la vérité exclusive. Il est bon de rester conscient de l'hypothèse faite et de faire preuve de prudence quant à la véracité de l'image astronomique, dès que nous sortons du domaine purement physique et astronomique et que nous tirons des conclusions philosophiques ou théologiques plus larges... Nous n'avons aucune conscience de ce que signifient des millions d'années ou des distances de millions d'années-lumière. Pour nous, cela signifie à



peu près la même chose que : inaccessible. Ni cette lointaine époque ni ces distances n'ont jamais pu ou pu avoir l'humain pour témoin. Ce sont des extrapolations mathématiques et physiques qui partent de données terrestres ordinaires, que nous connaissons bien, et qui sont extrapolées vers des proportions énormément différentes ; des extrapolations qui peuvent être faites sans problème et qui sont donc tout à fait justifiées. Mais nous devons nous garder de prendre ces extrapolations mathématiques pour argent comptant, même sur le plan métaphysique. Si l'on peut dire en quelques mots que l'image astronomique représente *l'aspect physique* de l'univers, tout ce qu'il est et la limitation sont ainsi mis en évidence. Il reste alors à savoir s'il pourrait y avoir d'autres aspects, par exemple ceux qui ont un caractère plus métaphysique... L'univers de la ligne pythagoricienne-platonicienne de la philosophie grecque était entièrement "pourvue d'âme et "doté d'esprit. La même chose vaut pour d'autre anciennes philosophies du monde, par exemple l'indienne, et des façons de voir remontent dans le temps longtemps avant Pitagore. L'origine de telles visions repose probablement dans

118

la mystique (que l'humain moderne ne peut guère plus comprendre pleinement) et doit bien reposer sur des expériences et des vécus spirituelles que certains individus de l'ancien monde étaient au moins capables de ressentir. Des expériences extrasensorielles ou mystiques sont rapportées tout au long de l'histoire de l'humanité, et beaucoup d'entre elles sont sans aucun doute authentiques. L'intégrité de maintes personnalités offre une certaine garantie à cet égard. (Beaucoup de choses sont sûrement aussi des légendes ou des mensonges.) La science moderne ne nous donne aucun droit (sans une dose considérable de préjugé et d'arrogance) de rejeter tout cela ou même de dévaluer comme de l'hystérie. » (p. 65 et suivantes)

Ces différents mondes ont fait l'objet d'une représentation poétique unique, issue de l'héritage de cette connaissance plus ancienne, dans la « Divine Comédie » de Dante, dans laquelle il décrit son voyage à travers leurs sphères. Dans l'enfer souterrain qui s'étend jusqu'au centre de la Terre, Dante trouve les âmes qui, durant leur vie, se sont entièrement abandonnées à la Terre (aux séductions du monde matériel et sensuel).

Dans le Purgatorio, la montagne de purification qui s'élève du *monde marin* couvrant la moitié de la sphère de la Terre, dans l'*environnement/la périphérie de la Terre* il rencontre les âmes qui sont en train de se purifier après la mort. Dans le Paradis, qui est identique au monde des *sphères des étoiles*, au système planétaire et qui se termine dans le ciel de cristal des étoiles fixes, il rencontre les âmes qui se sont purifiées de toutes les souillures terrestres : les bienheureux et les saints. Et dans le *ciel de feu* de l'Empyrée, qui, existant au-delà de l'espace et du temps, enveloppe l'univers, il lui sera finalement octroyé un coup d'œil dans le monde du divin.

Ce « ciel de feu », qui se trouve « au-delà » du monde, est aussi à l'origine du noyau de l'être humain, le je. Non créé par Dieu comme toute créature, mais engendré par Dieu — genitum, non factum, consubstantiale patri — il porte dès son origine les deux caractéristiques principales du divin : la création et la conscience de soi, toutefois d'abord seulement en tant que *disposition* en soi. Pour amener cela à déploiement, il doit progressivement s'immerger/plonger dans la création, c'est-à-dire dans sa triple corporéité, dans laquelle se résume celle-ci. En accomplissant cela au cours de l'histoire, il chemine en même temps/aussitôt dans le vivre par les trois sphères des mondes des étoiles, de la circonférence/de l'environnement et de la terre, à partir desquelles sa corporeité est formée.



Ciel de feu (Empyreum)	= je	
Monde des étoiles	= Corps astral	= Âme de sensation
Environs	= Corps éthélique	= Âme intellectuelle (de raison analytique)
Terre	= Corps physique	= Âme de conscience

119

## Les étapes de l'évolution historique

Considérons maintenant les différentes étapes du devenir historique - en nous limitant, en ce qui concerne leur caractérisation, aux motifs qui ont été abordés dans les remarques préliminaires précédentes - nous avons d'abord à distinguer une *première ère principale* de celle-ci, qui est représentée par les *premières hautes cultures historiques de l'Orient*, que nous avons déjà caractérisées dans d'autres aspects au premier chapitre\*. En plongeant dans l'*organisation astrale* à cette époque, le *je humain* se vit simultanément en pendant avec le monde astral qui se révèle dans le *cosmos des étoiles*. Il ne se sent pas encore chez lui sur Terre, mais plutôt comme un étranger, et en se tournant vers le monde des étoiles comme sa véritable patrie, il relie tout ce qu'il porte en lui - corporellement et spirituellement - et ce qu'il perçoit autour de lui sur Terre, aux forces qui rayonnent et agissent depuis les étoiles. Dans ce sens, tout ce que l'on pourrait appeler vision du monde, science, connaissance de la nature et de la vie pour cette époque est orienté *astrologiquement*. L'*astrologie* traverse toute la vie de l'époque. Dans ce contexte, un important savoir astronomique, une ordonnance de calendrier et un système de chronologie se développent en Chaldée, en Babylonie et en Égypte. Les premières représentations du zodiaque nous sont parvenues de là. Même la précession du pont du printemps dans le zodiaque est déjà familière dans la Babylone tardive.

Toute cette théorie et cette pratique astrologiques ont en même temps le caractère de la *religion*. Car le monde astral est celui qui se rapproche le plus du monde divin, il est entièrement pénétré par lui ; et en levant les yeux vers lui, l'*humain* de cette époque regarde à travers lui vers le monde du *divin* qui se trouve derrière. Et ainsi, on peut aussi dire que le trait caractéristique de cette époque est que la vie humaine dans son ensemble est imprégnée de l'élément de la religion, de l'adoration de Dieu, du culte. Ce qui apparaît comme une quasi-ordonnance étatique est en réalité la domination de Dieu.

\* Cette première époque de l'histoire est précédée d'un « *prélude* » préhistorique à deux fils, que la recherche en sciences humaines appelle la période indo-iranienne primitive. Dans l'œuvre philosophique de l'histoire « *Origine et Présent* » de Jean Gebser, elle apparaît comme l'époque archaïque et magique. Puisqu'elle n'est pas nécessaire à notre considération actuelle, nous la négligeons ici. Voir aussi mon ouvrage en trois volumes « *Histoire comme étape du devenir humain* » concernant ce chapitre entier.

120

Théocratie. Le souverain gouverne en vertu de la relation particulière dans laquelle il se tient avec le divin. Dans ses commandements, la divinité fait connaître sa volonté. Les prêtres, en tant que gardiens du culte, lui servent soit de conseillers (comme à Babylone), soit le considèrent (comme le pharaon égyptien) comme leur propre chef sacerdotal. Les dieux eux-mêmes sont essentiellement vénérés comme des dieux des étoiles : dieux du soleil (Osiris, Ammon Ra, Schamasch), de la lune (Isis, Ishtar), des planètes, etc.

Vivant dans les éléments de l'*astral*, le *je* en forme un premier organe de réflexion, — une *première forme de ce qui est d'âme*, que la recherche anthroposophique décrit comme *âme de sensation*. Car la substance de l'*astral* forme les forces du sentiment, du ressenti, du désir, de la sympathie et de l'antipathie, des émotions et des passions. Dans cet élé-



ment, vit et se reflète le je. Il en résulte une première forme de développement de la conscience de soi. Cela lui permet d'accompagner son propre environnement et sa propre vie avec un premier degré d'éveil. Et c'est ce qui a conduit à l'invention de l'écriture à l'époque et, par conséquent, aux premières formes d'enregistrement de l'histoire (inscriptions, chroniques) qui font de cette époque le véritable début de l'ère historique. Ce premier éveil de la conscience de soi se manifeste aussi en ce que, pour la première fois dans l'art figuratif de l'époque, la représentation du visage humain (dans les reliefs et les sculptures babyloniennes et égyptiennes des souverains et des pharaons) et dans la représentation de personnalités individuelles (dans les statues des tombes égyptiennes) apparaît. Que le je ne puisse d'abord que gérer les forces de l'astral se manifeste finalement par le fait (à part le mathématique, où il commence à apparaître d'une certaine manière) qu'une représentation conceptuelle et réfléchie n'est pas encore présente/disponible. Cette époque ne connaît pas encore la philosophie. À sa place se trouve encore le *symbole/l'image des sens mythique* tissé à partir des forces de l'astral, — d'où le fait que Gebser désigne cette époque comme l'époque mythique de l'histoire. Avec l'épanouissement des *cultures méditerranéennes des Israélites, des Grecs et des Romains*, l'histoire de l'incarnation continue de plonger le je humain dans l'organisation éthérique. Ainsi, le centre de gravité de l'expérience humaine se déplace de l'univers des étoiles à la sphère des *environs de la Terre*. Le Grec comprenait en effet sous le terme « éther » la substance qui remplit cette sphère : à la place de la religion plus ancienne d'orientation astrologique, une religion d'orientation « météorologique »\* s'est donc imposée. Les dieux

Voir R. Steiner, «Christus et le monde spirituel», 4e conférence.

121

sont vécus dans l'environnement terrestre immédiat, agissant sur les phénomènes météorologiques. Jehova se révèle à Moïse dans le buisson ardent, sur le mont Sinaï sous le tonnerre et la foudre, — il guide les Israélites lors de leur sortie d'Égypte le jour sous la forme d'une colonne de nuée, la nuit sous la forme d'une colonne de feu, et le doux murmure du vent annonce sa présence au prophète Élie. Les Grecs voient en leur père des dieux, Zeus, le secoueur de nuages et le lanceur de foudre, qui habite avec les siens les hauteurs du mont Olympe, enveloppées de nuages. Et en raison de leur proximité spatiale accrue avec les humains, les dieux leur ressemblent maintenant plus par leur essence que ceux des peuples plus anciens. Les Olympiens règnent sur la race humaine dans leur forteresse divine de manière similaire à la manière dont les chevaliers du Moyen Âge régnaient sur les paysans qui les entouraient dans leurs châteaux-forts. Et il n'est donc pas étonnant que les Grecs n'aient trouvé aucune forme plus appropriée que la représentation idéalisée de la figure humaine pour leur représentation artistique. Et le Juif Jéhovah, dans sa colère contre la désobéissance de son peuple, rappelle souvent un despote jaloux de sa souveraineté absolue.

En plongeant dans l'organisation éthérique, le je forme à partir de ses forces un second miroir, qui lui renvoie maintenant une image plus nette de sa nature. Par cela la conscience je humaine expérimente dans la culture grecque et romaine, par rapport aux peuples orientaux, une augmentation décisive. Tandis que nous ne connaissons pratiquement aucun autre nom de personnes particulières que les noms de leurs dirigeants de l'histoire de Babylone et d'Égypte, l'histoire grecque et romaine regorge d'une multitude de noms de personnalités qui ont activement contribué au développe-



ment culturel et politique en fonction de leurs capacités, objectifs et ambitions individuels en tant que philosophes, artistes, hommes d'État et chefs de guerre. Et l'intérêt pour la personnalité humaine a aussi augmenté de manière significative, car nous avons hérité non seulement de statues funéraires de défunts de l'Antiquité classique, mais aussi, en particulier de la Rome ultérieure, d'innombrables bustes et statues de portraits de personnes vivantes à l'époque. Des biographies d'hommes célèbres ont aussi été rédigées pour la première fois par Nepos, Plutarque et d'autres. Mais même en général, la conscience au sein de ces peuples est devenue tellement plus claire que, grâce à l'histoire proprement dite qu'ils ont développée en premier (l'Ancien Testament, Hérodote, Thucydide, Tite-Live, Tacite, etc.), toute leur histoire se présente à nous dans la lumière du jour.

L'entrée du je dans l'organisation éthérique trouve une expression non moins caractéristique dans le fait qu'il tire de ses forces,

122

ce qu'il la transforme en son miroir, la capacité du *penser*, de former des concepts, grandit. Car, les forces de la pensée représentent une métamorphose des forces qui agissent dans la croissance et la formation de notre corps. Dans le judaïsme, elles sont principalement exercées dans le domaine moral, dans la législation morale et la casuistique morale des scribes, la Grèce les développe dans la vie de la connaissance dans la philosophie et la science de la nature qu'elle a fondées, et la romanité dans la vie de droit dans les termes du droit d'État et privé qu'elle a développés. Le passage du symbole/image des/sens au concept, de la mythologie à la philosophie est maintenant réalisé de manière radicale. La recherche spirituelle-scientifique désigne la nouvelle forme de ce qui est d'âme ainsi obtenue comme *âme d'entendement/de raison analytique*. Tout cela est lié à une intérieurisation essentielle de l'expérience d'âme, qui se manifeste par exemple dans la poésie lyrique et dramatique telle qu'elle s'est développée dans l'Antiquité classique. Après ce côté, la nouvelle forme de ce qui est d'âme peut aussi être appelée *âme de sentiment/tranquille*.

Son intérieurisation a aussi sa raison dans ce que, parmi les trois enveloppes du je, l'éthérique représente la *médiane*, flanquée par l'*astral* et le *physique*, vers le "haut" et vers le "bas". Tant que le je tisse principalement dans l'*astral*, il a tendance à s'adonner au divin au-delà de l'*humain*. Mais si il est plongé dans le *physique*, il a tendance — comme nous le verrons plus tard — à se perdre dans le naturel sous-*humain*. Dans l'éthérique par contre, il tisse principalement à l'intérieur de l'*humain* lui-même. Ce qui retient le plus son intérêt à ce stade n'est ni Dieu ni la nature, mais l'*humain* qui se tient entre les deux. C'est ainsi que s'explique la phrase d'Aristote selon laquelle l'objet le plus digne de la connaissance humaine serait *ce qui est humain* même. Et en se concentrant avant tout sur l'*humain* lui-même, il prend aussi conscience de ce qui, en tant qu'élément spécifique de l'*humanité*, lui est commun avec l'autre *humain* et le lie à lui : c'est d'une part la *langue*, d'autre part la *communauté politique/étatique*. C'est pourquoi l'estime de la langue par l'Antiquité classique, dont il a déjà été question plus tôt, est compréhensible, mais aussi la création de l'État en tant que communauté purement humaine, comme cela s'est produit à l'époque. Et, enfin, l'importance unique que ces peuples attachaient à l'appartenance de l'*humain* à la communauté politique (*polis, res publica*). Aristote a défini l'*humain* comme le *Zoon politikon* (l'être vivant en communauté d'État), car l'État, a-t-il expliqué

123



ne connaissent ni les dieux ni les animaux, mais seulement les humains. Par conséquent, pour les Grecs et les Romains, l'humanité et la dignité humaine de l'humain sont tout de suite fondées sur sa citoyenneté. Et ainsi, ils ont également expérimenté toutes les formes de vie étatique : de la monarchie à l'aristocratie, en passant par la démocratie et l'ochlocratie.

En entrant sur la scène de l'histoire avec la migration des peuples, les tribus germaniques inaugurent une *nouvelle ère, troisième époque* de l'évolution historique. Mais d'abord, ces tribus, qui à leur apparition se trouvaient encore à peu près au même stade de développement que celui où les Grecs et les Romains avaient commencé leur carrière historique, devaient rattraper ce que ces derniers avaient déjà accompli. Ils le font en allant à l'école des derniers, qu'ils ont suivie au Moyen Âge. Avec le christianisme, leurs maîtres leur enseignent en même temps une partie essentielle de leurs conquêtes philosophiques, politiques et civilisationnelles.

Au cours de la période de transition vers l'époque moderne, ils ont terminé ces « années d'apprentissage ». Entre-temps, les multiples mélanges de leur sang, en partie entre eux-mêmes, en partie avec le sang des anciens habitants du sud et de l'ouest de l'Europe (Romains, Ibères, Gaulois, Celtes, etc.) ont fait évoluer les peuples vers la majorité, qui sont destinés à devenir les porteurs de la nouvelle ère. Et c'est ainsi qu'ils peuvent désormais ajouter à l'histoire ce qu'ils considèrent comme leur propre contribution à leur propre évolution. Cette contribution est déterminée par le fait que, dans cette phase de l'histoire, les hommes accomplissent maintenant le dernier pas de leur chemin d'incarnation : le pas vers l'immersion dans la corporéité physique. Cela modifie une fois de plus l'ensemble de l'*habitus* de la culture humaine.

Concernant cette transformation, il convient de noter tout d'abord que *la perception et l'observation sensorielles* prennent la place de la pensée en tant qu'activité principale de ce qui est d'âme. Ce changement se reflète dans le remplacement de la philosophie par ce que l'on appelle au sens moderne du terme « science ». Bien qu'il existe aussi une philosophie moderne. Mais alors qu'elle représentait encore au Moyen Âge l'ensemble de la connaissance humaine, elle se réduit maintenant à une discipline scientifique spécialisée, prend elle-même le caractère d'une « science » ou, à tout le moins, voit son idéal dans le fait de devenir elle-même « scientifique », et perd par ailleurs une grande partie de la considération dont elle jouissait autrefois. D'un autre côté, bien sûr, la pensée est aussi utilisée dans la recherche scientifique ; mais son caractère global est quand même façonné par l'expérience sensorielle,

124

elle se qualifie elle-même avec emphase d'« empirique » (fondée sur l'expérience), et elle a quand même aussi permis à l'époque moderne, grâce à l'invention du microscope et du télescope, ainsi qu'à l'art de l'expérimentation qu'elle a développé, d'élargir de manière illimitée, dans toutes les directions, le domaine de l'expérience sensorielle. Mais la *nature terrestre* devient le principal objet de la recherche. Maintenant l'intérêt principal, n'est plus l'humain. Au cours de notre siècle, l'auteur d'un livre célèbre traduit dans toutes les langues du monde (A. Carrel), dans lequel il a présenté la relation entre la science et l'humain, a pu lui donner le titre « L'humain, l'être inconnu » ! Et comme l'humain est devenu un être inconnu, le divin est devenu un être dont l'existence a été largement niée. Le pouvoir de la religion s'est rapidement effondré, et dans la même mesure, l'athéisme s'est répandu. Aujourd'hui, il occupe dans la moitié de l'Europe la place des anciennes religions d'État. Tout cela explique aussi que les anciennes



idées concernant le monde extraterrestre ont été remplacées par des idées qui présentent le pur « aspect physique » de ce monde.

Mais non seulement sur le plan intellectuel, l'humanité européenne moderne a conquis la nature sous humaine terrestre, mais aussi sur le plan pratique et volontaire, elle s'est rendue son maître dans une mesure inimaginable jusqu'alors. Le point de départ a été les expéditions de découverte et de conquête des XVe et XVIe siècles. Au cours des siècles, les fondations coloniales qui se sont jointes à elles ont conduit à l'exploration et à la prise de possession (dans la mesure où cela n'était pas déjà le cas) de la totalité de la surface de la Terre. La prochaine étape a été l'émergence de la technique moderne, qui a mis à la disposition de l'humain les substances et les forces de la Terre à un degré qui augmente encore de nos jours, et qui a fait de toutes les distances spatiales un rien pour la communication, le trafic et le transport. Mais le point culminant de ce processus a été atteint avec le développement de l'économie industrielle. Elle a rassemblé l'ensemble de la population mondiale en un organisme économique mondial, interconnecté à des millions de niveaux, et a élevé le niveau de vie et de confort matériel des peuples européens à un niveau jamais atteint auparavant. La conséquence en a été que, comme aux temps anciens la religion, aux médians l'État, aujourd'hui l'économie est devenue la sphère dominante et déterminante de la vie dans son ensemble. Napoléon pouvait encore affirmer que la politique était le destin, mais aujourd'hui, l'économie est devenue le destin de tous.

Avec l'entrée du je dans la corporéité physique, le processus de réflexion interne a finalement aussi

125

atteint sa plus grande intensité. Cela a permis à la *conscience humaine* absolument à la *conscience de soi* en particulier d'atteindre un niveau maximal de clarté et de précision. La troisième forme de l'âme ainsi créée est désignée par la recherche spirituelle-scientifique comme *âme de la conscience*. Cela se traduit d'abord par le fait que la conscience historique, comme décrit dans le premier chapitre, s'est considérablement approfondie et élargie par rapport à celle de l'Antiquité. Elle a élaboré au cours des derniers siècles une image de l'histoire du monde entier, exécutée dans les moindres détails. En particulier, l'âme de la conscience se manifeste aussi par le fait que la littérature biographique a vu l'apparition de l'autobiographie et que les arts plastiques ont vu l'apparition du portrait de soi. Et quelle place dans la peinture de portrait les artistes tels que Dürer, Rembrandt, van Gogh, Beckmann et d'autres ont accordée au portrait de soi-même ne nécessite pas de plus amples explications. Dans tout cela, se manifeste cet *individualisme* qui distingue notre époque de toutes les époques précédentes. Il a suscité le désir de liberté au sens de la libre détermination de l'individu, qui constitue l'impulsion fondamentale de l'histoire moderne. Cela peut être considéré comme un seul et unique combat de plusieurs siècles pour la *liberté* comprise de cette manière, au cours duquel elle a été obtenue successivement dans tous les domaines de la vie : sur le plan religieux (comme liberté de croyance et de conscience), sur le plan intellectuel (sous la forme de la recherche libre), sur le plan politique (dans la démocratie parlementaire), sur le plan économique (avec une économie fondée sur la libre circulation, la libre concurrence et le libre-échange). Cette quête de liberté a conduit à une dissolution de plus en plus poussée des communautés héritées du passé : la classe, la profession, la famille et le mariage. Et c'est ainsi que la question sociale, qui se résume dans les mots « question sociale », est devenue le principal problème de notre époque. Cela implique,



en tant que principale exigence future, la tâche de développer de nouvelles formes de communautarisation tout en préservant pleinement la liberté individuelle acquise. La nouvelle humanité européenne s'est différenciée en une multitude de peuples entrant dans la phase de sa maturité. Et le secret central de cette différenciation réside dans le fait que dans les caractères nationaux de ces peuples, les éléments présents de l'âme de la conscience ne représentent pas seulement le présent lui-même, mais aussi toutes les étapes passées et à venir du devenir historique, en partie en les récapitulant, en partie en les annonçant à l'avance dans des nuances multiples. Et ainsi, ce qui, par essence, signifie un enchaînement temporel, se présente sous la forme d'un

126

à côté l'un de l'autre spatial. Cela met en évidence la signification profonde de l'affirmation, déjà énoncée dans le premier chapitre, selon laquelle l'Europe est le continent qui représente, au sens le plus profond, la phase historique du développement de l'humanité.

En détail, les choses se présentent de la manière suivante : les trois grands peuples *latins/romans*, les Italiens, les Espagnols et les Français, dont il sera d'abord question dans ce chapitre, présentent dans leurs caractères nationaux les deux époques *passées* de l'âme e sensation et de raison analytique, respectivement de développement de l'âme tranquille, de telle sorte que la première, sous différentes formes, est attribuée aux Italiens et aux Espagnols, la seconde aux Français. Il faut comprendre que, bien que les peuples de l'Égypte ancienne et de Mésopotamie soient représentatifs de l'histoire globale dans leur forme originale, ils correspondent à l'étape de l'âme de sensation, tandis que les Grecs et les Romains correspondent à celle de l'âme de raison analytique. Spécifiquement dans le développement de l'âme de la conscience, la première de ces étapes est représentée par les Italiens et les Espagnols, la dernière par les Français. Ces peuples plus récents se distinguent donc de ceux plus anciens en ce qu'ils participent absolument aussi à la formation de l'âme de la conscience ; ils la *nuancent* seulement en fonction de l'aspect d'âme émotionnelle/de sensation respectivement de raison analytique. Leurs caractères de peuple pourraient être comparés à des peintures dont la couleur de base est celle de l'âme de la conscience, et les glacis ou les couleurs de base sont ceux des autres formes d'âme mentionnées.

### **Italie et Espagne**

Tournons-nous d'abord vers les peuples des péninsules appennine et pyrénéenne, qui ont donc en commun la transformation de l'âme de conscience vers/à (?) ce qui à force/ puissance d'âme de sensation. Cela explique d'abord le fait qu'ils atteignent, parmi les peuples européens les plus récents - comme cela a déjà été montré précédemment - en premier lieu l'âge de leur maturité : au cours de la première moitié du XVIe siècle. Mais déjà plus tôt, au début du XIVe siècle, le thème fondamental de leur mission historique en Italie, qui se compose du double motif mentionné, est clairement perceptible dans l'œuvre du véritable fondateur de la littérature nationale italienne et du plus grand poète de langue italienne : Dante, dans sa « Divine Comédie ». En effet, d'une part, sa vision du monde, telle qu'elle se présente avec

127

son voyage à travers la Terre, le cercle de l'éther et les sphères stellaires, révèle, une fois de plus, comme déjà mentionné, seulement transformé en ce qui est chrétien, dans une représentation grandiose, le monde cosmique-astrologique-religieux des temps an-



ciens. D'un autre côté, la représentation de cette randonnée, qui est en quelque sorte autobiographique et qui est donnée à la première personne, annonce de manière héroïque la conscience de soi de l'humain moderne doté d'une âme consciente. Et cet appel héroïque se développe en un accord complet dans les mots d'adieu avec lesquels Virgile, dans le paradis terrestre, laisse Dante s'envoler vers les sphères stellaires :

Ne pas attendre mes conseils et mes enseignements.  
Libre, droit, sain est ce que tu voudras,  
Et ce serait une erreur que de s'opposer à ton arbitraire,  
Passons dorénavant ton évêque et ton prince.

L'ordre médiéval des états sociaux en clérical, noblesse et bourgeoisie, dans laquelle le système de castes des temps anciens a repris vie et qui a finalement été renversé/surmonté par la grande Révolution française, est surmontée par Dante ici, spirituellement, en tant qu'individu, car, en tant que citoyen, il s'approprie également les fonctions de l'évêque et du prince.

Ce qui distingue ces deux peuples des autres nations européennes : leur sensibilité spirituelle, qui se manifeste dans le rôle dominant que joue la *religion* dans la vie des deux, bien que de différentes manières. En Italie, elle a trouvé son expression la plus élevée dans le « mariage » qui, au moment de sa « majorité », a uni l'italianité au pontificat romain et, par conséquent, à l'Église catholique en général. Depuis lors, le peuple italien représente la plus grande partie des chefs d'église (et des fonctionnaires ecclésiastiques). Le fait de se battre pour la religion chrétienne, c'est-à-dire pour la domination de l'Église, est devenu une seconde nature pour les Espagnols depuis leurs siècles de guerre avec les Maures musulmans. Tout ce qui touche ces peuples devient pour eux une affaire sacrée. Pour Gabriele d'Annunzio, même son propre nationalisme italien égoïste, qui l'a poussé à l'annexion de l'Istrie pendant la Première Guerre mondiale, était un "sacro egoismo".

La forme de gouvernement/domination politique qui correspond à cette sensibilité d'âme est la théocratie. Dans les États pontificaux italiens, où pendant un millénaire le pape, en tant que plus grand prêtre, était en même temps un dirigeant temporel, la théocratie des pharaons de l'Égypte ancienne a été ressuscitée dans une variation chrétienne.

128

En Espagne, dont les souverains laïcs se considéraient depuis Philippe II comme de simples serviteurs ou instruments de la hiérarchie ecclésiastique, la variante babylonienne du régime théocratique a connu sa revivification en un temps récent. Schiller a magistralement caractérisé cette relation dans son « Don Carlos » dans la conversation entre Philippe II et le cardinal-grand inquisiteur (acte 5). Bien sûr, de temps en temps, notamment au XIXe siècle libéral, la composante de l'âme consciente dans l'essence de ces peuples a toujours révolté contre le principe théocratique. En Italie, elle a trouvé en Mazzini l'un de ses représentants les plus ardents. Le royaume fondé en 1861 a alors apporté au pays un système de gouvernement parlementaire moderne pour la première fois. Mais le fascisme de Mussolini a de nouveau supprimé cela et aurait difficilement pu être secoué sans l'effondrement militaire de l'Italie pendant la Seconde Guerre mondiale. En Espagne, cependant, dans la guerre des citoyens/civile des années trente, l'autocratie réactionnaire en lien avec l'Église a obtenu, dans des courants/flots de sang, la main haute jusqu'à supplémentaire.

L'autre phénomène, dans lequel l'élément de l'âme de sensation se manifeste principa-



lement, est la façon dont ces deux peuples du sud vivent dans le monde de la *perception sensorielle*, plus précisément : dans le *monde extérieur* perceptible par les sens. (Car c'est grâce à l'efficacité de l'astral en nous que nous sommes dotés d'organes sensoriels.) Les sensations sensorielles en tant que telles sont plus intensément appréciées par eux que par d'autres peuples plus au nord, car ils vivent moins que ces derniers dans l'élément de la pensée. Cette jouissance est favorisée, en ce qui concerne l'œil, par la manière dont la lumière du « sud ensoleillé » rend l'air plus transparent, les couleurs plus éclatantes et les contours plus nets que partout ailleurs. C'est pourquoi le Nordique, qui d'habitude, plus tourné vers l'intérieur, tisse dans la sphère des abstractions intellectuelles, ressent un séjour dans le sud comme une revitalisation rafraîchissante de ses sens. Goethe, l'humain de la vue qu'il était, a vécu son séjour en Italie comme une seconde naissance. Contrairement au Nordique en général, et plus particulièrement à l'Anglais, dont la maison est sa forteresse, l'Italien passe le plus de temps possible à l'extérieur, dans les rues et sur les places, ou sous la verrière de ses « galeries », en conversation animée avec ses semblables. Il convient aussi de rappeler qu'il aime avant tout la sensualité de la voix dans le bel canto de l'opéra. Cette vie sensorielle profite particulièrement à l'expérience et à la création artistiques. Avant d'aborder ce sujet, il convient de porter notre regard sur d'autres phénomènes.

La dualité de l'âme sensitive et de l'âme consciente dans le caractère national

129

de ces peuples forme une véritable polarité. Mais elle peut aussi prendre le caractère d'une opposition et d'une rivalité. Elle se présente ainsi à nous lorsque nous nous penchons sur des figures et des destins tels que ceux de Giordano Bruno et de Galilée. Dans les deux, bien que l'élément de l'âme de sensation ne manque pas, c'est celui de l'âme de conscience qui prédomine. Ils sont ainsi devenus les pionniers du développement spirituel moderne. Galilée devient le fondateur de la physique moderne, car il gagne pour la première fois cette distance par rapport à l'objet extérieur qui permet une considération purement quantitative et mathématique de la nature. Bruno, l'apôtre enthousiaste du copernicisme, va bien au-delà en proclamant pour la première fois l'infini-té de l'univers, que Copernic n'avait pas encore affirmée. Puisqu'il ne peut plus chercher le divin au-delà des sphères des étoiles dans un Empyrée, il le trouve comme « âme du monde » à l'intérieur de toutes choses et, en se divisant en « monades », au plus profond de chaque âme humaine. Il se sait donc, en tant que monade-je, un avec l'esprit du monde, comme il l'exprime dans ce magnifique sonnet :

Qu'est-ce qui a donné à mon œil cette force, que toute laideur lui est évanouie, que les nuits deviennent des soleils lumineux, le désordre l'ordre et la putréfaction la vie ?

Ce qui, à travers le temps et l'espace, tisse un réseau embrouillé qui me guide sûrement vers la source éternelle de la beauté, de la vérité, du bien et du bonheur, et où tout mon désir se plonge de manière destructive,

c'est cela : Je me suis plongé moi-même dans l'œil d'Urania, la lumière bleue, calme, pure et claire qui se révèle à elle-même !

Depuis lors, cet œil repose en moi dans la profondeur et est en mon être, — l'éternel Un me vit dans le vivre, voit dans mon voir.

Bruno fut néanmoins condamné au bûcher en 1600 à Rome par le mouvement de contre-réforme de l'Église, tel qu'il était alors en vigueur en Italie, pour hérésie, et Gali-



lée aurait échappé de peu au même sort s'il n'avait pas renié le copernicisme devant le tribunal de l'Inquisition.

130

Des figures parallèles à ces deux-là n'existent pas dans la pensée espagnole. L'Inquisition qui y régnait n'aurait pas laissé les voix de tels esprits se faire entendre. On pourrait éventuellement citer Michel Servet, théologien, médecin et découvreur de la circulation sanguine. Mais il n'a pas été brûlé par des Espagnols, mais à Genève à l'instigation de la Suisse réformée et avec l'approbation de Calvin en raison de ses « hérésies ». Dans son Marquis Posa, Schiller a ajouté cette figure manquante de l'histoire de l'esprit espagnol, mais seulement en tant que personnage poétique.

Nous en arrivons ainsi à la différence entre l'espagnolité et l'italianité. Le caractère de cette dernière présente, outre les caractéristiques déjà mentionnées, la particularité que non seulement l'âme sensitive et l'âme consciente, mais aussi l'âme intellectuelle/de raison analytique, qui se trouve entre les deux, se développent en lui. Ceci est dû au fait que son territoire de peuplement, l'Italie avec sa capitale Rome, a été à une époque le point de départ et le noyau de l'Empire romain, dans lequel l'amitié de raison analytique avait trouvé sa forme la plus pure et la plus puissante de l'histoire du monde. Ce qui s'est ainsi lié à un morceau de Terre, reste pour toujours entrelacé avec lui. Et, d'une part, les vestiges de la culture romaine antique en Italie sont restés en partie visibles de manière permanente, et, d'autre part, ils ont été presque entièrement mis à jour grâce aux fouilles qui se poursuivent depuis que l'Italie est devenue « majeure/d'âge plein ». Il est toutefois révélateur que la transition de cette culture vers sa pleine maturité s'est produite sous la forme de la « Renaissance », de sorte que cette renaissance de l'Antiquité se fond en un seul avec le développement de l'essence même de l'Italie. Les créations de la Renaissance, qui représentent la plus haute floraison culturelle de l'Italie, montrent encore autre chose. C'est-à-dire que, par l'interposition de l'âme de l'entendement, les pôles opposés de l'âme de la sensation et de l'âme de la conscience ne sont pas seulement atténus, adoucis, mais également équilibrés et harmonisés. La conséquence en est que l'essentiel de la « mission » de l'italianité réside précisément dans cette *harmonisation intérieure*, c'est-à-dire pas dans une expansion de pouvoir politique et militaire extérieure, comme cela a été le cas autrefois chez les Romains, ou comme cela s'est produit à nouveau dans les empires modernes. L'Italie est donc restée jusqu'au 19e siècle, ayant été politiquement fragmenté pendant des siècles, ayant en grande partie été sous domination étrangère et n'ayant atteint l'unification nationale que tardivement, et le seul essai d'expansion en un empire moderne par des entreprises guerrières, qui a eu lieu sous Mussolini,

131

a lamentablement échoué. Les tâches de l'italianité ne se situent pas dans ce domaine (pas plus que celles de l'allemanité), mais dans le développement d'une culture dans laquelle l'intégralité de l'âme se manifeste par l'harmonisation de ses différents éléments. Cette harmonisation trouve son expression la plus pure dans *l'art*, ce qui explique l'énorme et multiforme talent artistique de ce peuple. Dans les arts plastiques, la poésie et la musique, il a créé presque également des œuvres d'une grande qualité, voire exceptionnelle. Et peut-être le plus propre et le plus particulier des dons qu'il a apportés à la culture européenne réside dans la naissance de *l'opéra*. Caractéristique, car il est issu de la tentative de la Renaissance de renouveler la tragédie classique de l'Antiquité, mais s'est rapidement transformée en une toute nouvelle forme d'art dans la-



quelle le caractère national italien a trouvé sa plus spécifique expression. Mais si nous portons notre regard sur les plus grands artistes dont l'œuvre a atteint son apogée à cette époque, Léonard de Vinci, Raphaël et Michel-Ange, nous constatons que toutes leurs œuvres sont caractérisées par la *totalité* des forces de l'âme humaine qui se conjuguent harmonieusement : l'âme des sensations s'exprime dans la magie de leurs couleurs, l'âme de la raison analytique dans la composition claire et souvent géométriquement rigoureuse, l'âme de la conscience dans le style réaliste de la représentation. Mais la totalité de l'âme se manifeste aussi de manière différente dans son action : ils étaient tous à la fois peintres, sculpteurs et architectes. Leonardo a atteint le sommet de la polyvalence, l'une des figures les plus universelles de l'histoire de l'esprit humain, un pionnier de la recherche scientifique, un inventeur technique, un ingénieur, un architecte et un sculpteur, et a créé l'une des plus grandes œuvres de l'art religieux avec sa Cène. L'*« Uomo universale »* représentait, de manière significative, l'idéal humain de toute la Renaissance.

Au XIXe siècle, à l'époque du Risorgimento, l'italianité connut une nouvelle fois un développement créatif riche et imposant, maintenant davantage nuancé vers l'élément de l'âme de la conscience. Et dans une figure d'artiste comme Verdi, toutes ses dons caractéristiques se manifestèrent de nouveau de la plus éclatante manière : dans la beauté plastique de ses mélodies d'arias, dans la vérité et l'intimité de leur expression d'âme, dans la caractérisation individualisante des personnages dramatiques. Il est aussi révélateur qu'il ait puisé les sujets de deux de ses opéras les plus marquants, Nabucco et Aida, dans le monde de l'âme de sensation de Babylone et de l'Égypte et qu'il se soit confronté, dans les œuvres les plus matures de sa vieillesse, Othello, (le roi Lear, qui n'a pas été maîtrisé) et Falstaff, au monde de l'âme de la conscience de Shakespeare.

132

Le caractère national espagnol manque de cet effet équilibrant de l'âme de la raison analytique. Par conséquent, les pôles de l'âme de sensation et de l'âme de conscience se manifestent plus nettement chez lui et entrent parfois en contradiction l'un avec l'autre. La dernière, en s'enfonçant davantage dans le monde physique, confère à l'essence espagnole une plus grande sobriété et rudesse, la première élève sa tendance à la religiosité vers le mysticisme et le fanatisme religieux. Comme ce contraste se reflète aussi dans le rapport entre les deux langues, Madariaga décrit de manière spirituelle dans son «Portrait de l'Europe» (p. 97 et suivantes) déjà cité :

«Le mot espagnol laisse souvent tomber comme superflu quelque chose du phonétique que la langue italienne conserve. *Osservatore – observador*. L'Italien aime sa langue et goûte son bon goût, tandis que l'Espagnol lance le mot à son interlocuteur. Cela révèle une différence profonde entre les deux peuples. L'Italien est plus conscient de la vie, il cultive les subtilités de la vie mieux que l'Espagnol. Quand on l'entend, on remarque à quel point il aime parler, le claquement de la langue et le claquement des lèvres, comme si chaque mot était un met délicieux, un boccato di cardinale. De plus, l'italien est la langue la plus subtile des deux. Ses sons ont des nuances et des différences plus fines que l'oreille espagnole, qui est assez élémentaire. C'est une langue soyeuse, peut-être moins riche en images, certainement moins puissante, moins osseuse et rocheuse que l'espagnol, mais une langue qui est plus fine dans ses nuances.

Tout cela suffit à expliquer un certain sentiment de supériorité chez les Italiens, qui n'est que renforcé par le souvenir de leur ancienne soumission aux Espagnols. Cela ne signifie pas pour autant que s'est formé en Espagne un sentiment d'infériorité corres-



pondant. Au contraire, l'Espagnol regarde avec amusement l'Italien. Il trouve l'Italien débordant et romantique et est scandalisé par son manque de sobriété. De plus, la grande similitude entre les deux langues fait facilement apparaître l'une comme une caricature de l'autre. « Parlez comme tout le monde, s'il vous plaît » — c'est ce que le plus volontiers se diraient l'Espagnol et l'Italien s'ils pouvaient se parler. Pire encore : l'italien est la langue de l'opéra, et cette réalité a des conséquences désastreuses pour le prestige de l'Italie en Espagne. Pourquoi en Espagne et nulle part ailleurs ? Parce que la similitude entre les deux langues est telle que pour un Espagnol moyen, l'italien sonne presque comme une sorte d'espagnol falsifié, qui est seulement parlé sur la scène,

133

quand on porte une perruque et un poignard en tête et qu'on doit faire tous les gestes pour tuer les méchants de la pièce, mais bien sûr : *tutto convenzionale*. En bref, pour l'Espagnol, l'Italien ne sonne pas vrai. C'est pourquoi, tout ce qu'un Italien dit à un Espagnol ressemble à un texte de théâtre qui ne devrait pas être vrai et qui est prononcé seulement pour le plaisir du public.

L'accentuation plus prononcée de l'élément de l'âme de la conscience dans le caractère espagnol s'est exprimée dans l'histoire de l'Espagne en faisant de ce pays, au début de l'époque moderne, l'État le plus puissant d'Europe et le plus grand empire colonial. Cependant, à part la conversion des Indiens au catholicisme, il a presque uniquement utilisé ce dernier pour dépouiller les pays conquis de leur richesse en or et en argent et pour exploiter leurs autres richesses naturelles. Ainsi, il n'a pas réussi à maintenir ses possessions outre-mer, tout comme il a perdu sa domination sur les Pays-Bas en Europe au XVIe siècle en raison de la répression fanatique et impitoyable du protestantisme. Dans le conflit avec les Hollandais et les Britanniques (Armada), ces représentants beaucoup plus purs de l'âme de la conscience, sa position de pouvoir a été transférée à ces derniers.

La formation de l'âme sensible, tout aussi unilatérale, a peut-être été vécue de manière plus extrême en Espagne dans la mystique de Jean de la Croix, de Thérèse d'Avila, qui se caractérise particulièrement par un épanouissement dans les plaisirs d'une sensualité sublimée, tournée vers l'intérieur et axée sur des contenus religieux.

Mais nous rencontrons aussi cette dualité de mondes spirituels dans de nombreux autres aspects de la vie espagnole. Dans la peinture espagnole, par exemple, dans la contradiction entre l'art du portrait de Velasquez, qui repose sur une observation extrêmement objective et sobre, et les contours flous dans l'encens et la brume des images de madones de Murillo. Une représentation poétique unique, bien que modifiée par les conditions historiques, a été trouvée par les « deux âmes » dans la poitrine de l'Espagnol dans le couple de personnages immortels Don Quichotte, qui, sur son maigre destrier, se lance dans ses aventures chevaleresques et amoureuses, suivi de son serviteur Sancho Panza, qui ne recherche que les plaisirs sensuels, dans le roman de Cervantes.

Nous faisons toujours de nouveau l'expérience d'une autre incarnation dans le jeu national espagnol de la corrida. Qu'il soit lié par son origine à des coutumes cultuelles qui remontent à des époques qui remontent à la culture de l'âme sensible primitive, qui était astrologiquement connue sous le signe du « Taureau », il est en tout cas caractéristique qu'il

134

est premier devenu une sorte de culte nationale que récemment, à l'âge mûr de l'espagnol



gnolité. Et l'impression ne peut être niée, comme si l'Espagnol avait un besoin insatiable de représenter à nouveau son propre double aspect de l'âme dans le taureau ardent, excité par le tissu rouge à une rage aveugle, et dans le torero qui lui enfonce avec sang-froid l'acier pointu exactement à l'endroit approprié dans le cou. — Enfin, cela se reflète aussi d'une autre manière dans une figure nationalement espagnole comme Don Juan. Car ce qui le caractérise, ce n'est pas seulement la sensualité torride avec laquelle il courtise les femmes, mais aussi la froideur glaciale avec laquelle, après leur avoir ravi leur innocence et leur honneur, il les rejette ou les repousse.

Lorsqu'on parle de l'Espagne, on doit aussi mentionner le fait qu'elle forme avec la péninsule balkanique orientale le couple de cornes de la forme de croissant géographique, par lequel la religion du croissant, l'islam, est entrée en Europe. Bien qu'il n'ait envahi l'Est avec les Turcs que plus tard, il s'est déjà établi à l'Ouest au 1er siècle par ses porteurs originaux, les Arabes. Et sous la domination qu'ils ont exercée pendant des siècles sur la plus grande partie de l'Espagne, une floraison de la culture arabe s'est développée ici, dont les créations artistiques et les œuvres d'esprit comptent parmi les plus grandes de ce que l'arabisme islamique a produit. Les monuments architecturaux de Grenade et Cordoue témoignent encore aujourd'hui de la grandeur de la culture arabe de l'époque. L'université de Cordoue était, au début du deuxième millénaire chrétien, l'un des plus importants centres spirituels d'Europe. C'est là qu'il a vécu et travaillé au 12e siècle le plus célèbre philosophe arabe et principal représentant de l'aristotélisme arabe du siècle : Averroès. C'est là que vécut, à la même époque, le plus grand érudit juif du Moyen Âge : Maimonide, — comme d'ailleurs de nombreux membres de sa communauté, en partie en tant que croyants volontaires, en partie en tant que croyants forcés de l'islam, qui furent des contributeurs essentiels à cette culture arabe. Outre la philosophie, la médecine et les mathématiques étaient principalement enseignées dans les universités arabes ; et des étudiants de toute l'Europe s'y rendaient pour étudier. L'originalité de l'arabisme réside dans la forme qu'il a adoptée en intégrant la spiritualité grecque et persano-orientale, à savoir qu'il présente la même polarité entre le monde de l'âme des sensations et celui de la conscience, sans un point d'équilibre, que nous avons trouvée, avec une nuance légèrement différente, dans l'essence espagnole. La première se manifeste dans l'opulente imagination sensuelle que l'arabisme déploie jusqu'à sa théologie et sa mystique, mais aussi dans le fait que sa

135

philosophie ne reconnaît pas à l'humain une pensée individuelle (et donc nie aussi son immortalité personnelle), mais pose une raison universelle unique qui, pour ainsi dire, n'éclaire que les âmes individuelles humaines. Cette dernière se manifeste dans la recherche fortement orientée vers ce qui est de science de la nature, voire même le mécanique, par lequel l'arabisme a exercé une influence si variée, en particulier dans les champs mathématiques, astronomiques et médicaux, sur le développement des sciences modernes. Et ainsi, certains traits de la culture espagnole mauresque d'autrefois, bien que non déterminants, ont pu contribuer à la configuration du caractère national espagnol.

L'arabisme a agi par l'intermédiaire de l'Espagne en tant que médiateur pour l'Europe, non seulement en ce qui concerne l'héritage spirituel aristotélicien-grec, mais aussi en ce qui concerne les anciennes traditions spirituelles issues de la culture orientale de l'âme sensible orientée vers l'astrologie. Wolfram von Eschenbach a ainsi désigné le Provençal Kyot comme la principale source de sa représentation de la légende du Graal,



dont le chemin vers l'origine de cette source mène de l'Espagne mauresque jusqu'à l'Orient. Dans le neuvième chant de son «Parzival», il est dit ce qui suit sur l'origine de la légende du Graal :

Dans la poussière de Tolède,  
Kyot trouve , le maître bien connu,  
La saga en écriture païenne rugueuse\*,  
Qui ici rencontre la source des légendes.  
Les lettres A B C des écritures bouclée  
Il doit étudier avec diligence,  
Et en plus la nécromancie ;  
Quand même il ne l'aurait, sans baptême, jamais  
Exploré, il serait encore inconnu aujourd'hui.  
Car jamais raison analytique païenne  
Annoncer la gloire du Graal  
Et dévoiler entièrement son secret.  
Un géant — il s'appelait Flegetanis —,  
Que l'on prisais pour son riche savoir,  
Choisi de la lignée de Salomon,  
Né de la tribu d'Israël

\* en caractères arabes.

136

Dans le temps jadis, avant que nous protège  
Le baptême fut célébré avant que diable s'y oppose  
Un sage connisseur de la nature -  
Qui prédit la première trace du Graal.

Un païen du côté de son père,  
Qui vouait l'adoration à un veau  
Et qui implorait comme Dieu...  
La bouche de Flegetanis, le païen  
Avec sagesse et certitude, il annonçait  
La chute et la course des étoiles,  
Quand chacun remonte à la surface, Quand chacun monte et descend  
Et quand il accomplit son parcours.  
Le cycle des astres montre  
Où le parcours de l'humain tend.  
Flegetanis, le païen, regarda,  
Ce qu'il confiait timidement,  
De la lumière et de la course des étoiles  
Un profond mystère et il le révéla :  
*Il y a un objet appelé le Graal.*  
Il parla ainsi, car il trouva le nom  
Ecrit clairement dans les étoiles...

136

## France

Comme les caractères nationaux des Italiens et de l'hispanité sont liés aux premières hautes cultures historiques de l'orient, ainsi celui de la francité présente un rapport interne avec l'*Antiquité gréco-romaine*. L'*âmitié de raison synthétique et tranquille/de cœur* lui donne son empreinte. Cette survivance de l'*Antiquité méditerranéenne* dans la



francité s'extériorise dans de nombreux traits de la culture et de l'histoire d'État françaises. Tout d'abord une fois dans ce que *la vie d'État* en tant que telle ne joue un rôle aussi important dans aucun des peuples modernes/récents qu'en France. Ce rôle dominant tout avait déjà pour conséquence au XVI<sup>e</sup> siècle que le juriste d'état français Jean Bodin a proclamé et justifié/fondé le principe de la souveraineté absolue de l'État. En ce que celui-ci a alors aussi

137

été repris par les autres États plus récents, a conduit à cette toute-puissance de l'État et à l'expansion hypertrophique de ses compétences, qui caractérise l'histoire moderne et qui, de manière significative, fait obstacle aux tentatives de notre siècle de restreindre les droits de souveraineté des États individuels au profit d'organisations supranationales, et ce, de manière descriptive de côté français, pose tout de suite pour l'instant des obstacles presque insurmontables dans le chemin. Le français, comme la langue qui donc à l'état s'élevant à l'autoritarisme absolu, est donc devenue la langue internationale de la diplomatie. Le rapport cité se atteste plus loin de ce que, comme pour les Grecs et encore plus pour les Romains, l'humain était identique au citoyen d'État (*civis romanus*), ainsi en France, au cours de l'histoire moderne, le *citoyen* est devenu le type national français. Il est d'abord (en tant que *bourgeois*) le type de l'humain moyen, caractérisé par un certain niveau d'instruction spirituelle-littéraire, d'honnêteté et de droiture, tout comme un certain niveau de prospérité économique, en bref : le représentant de la classe moyenne. Tandis qu'il est par exemple un type apolitique en Allemagne et qu'il le soit resté jusqu'à aujourd'hui, en France, il signifie (comme *citoyen*) en même temps un type *politique*, notamment le porteur de l'État représentant la nation dans son ensemble. Et ainsi c'était donc seulement la conséquence logique de tout cela qu'il s'emparait du pouvoir de l'État français au sommet de l'histoire française : dans la grande Révolution, et, en éliminant l'ancienne hiérarchie des classes, il transformait tous les Français en *citoyens*. L'abbé Sieyès identifie quand même déjà, au début de la Révolution, dans son célèbre tract, le tiers état, c'est-à-dire la bourgeoisie/citoyenneté, avec la nation.

Dans une forme plus générale, ce même principe fondamental se manifeste dans l'importance cruciale qui revient à la « société » en France. Le Français, aussi individualiste qu'il aimerait se comporter, se sent quand même en première ligne comme membre de la « société ». C'est pourquoi la France est devenue au XIX<sup>e</sup> siècle le berceau de la sociologie, la science de la société (Saint-Simon, Auguste Comte). Et ce que signifie le roman d'éducation pour la littérature allemande, c'est le roman de mœurs et de société pour la littérature française (Balzac, Zola, entre autres).

Tout cela est immédiatement lié au caractère décisif que l'idéal a gagné pour le monde français/la francité, dont la réalisation avait, d'une certaine manière, déjà abouti à la dissolution de l'État gréco-romain : l'idéal de *l'égalité devant la loi/en droit*. Car, parmi les trois slogans/paroles de la Révolution : Liberté, Égalité, Fraternité, c'est sans aucun doute le médian qui a joué le rôle le plus important.

138

Oui, on à la permission d'affirmer que l'idéal d'égalité n'a jamais été proclamé avec un tel pathos et trouvé un écho aussi important que pendant la Révolution française. Avec l'idéal mentionné précédemment est en même temps aussi déjà présenté un autre aspect dans lequel la Francité se présente comme l'héritière, en particulier de la Rome antique : son *talent juridique* unique parmi les peuples de l'Europe moderne. Ce



qui est juste et équitable est ce qu'il estime le plus. Comme tout Italien et tout Espagnol porte en lui une inclination pour le sacerdoce, tout Français porte en lui une inclination pour le droit, pour la défense/l'avocat. Tandis que dans le nord de la France, le droit coutumier germano-franc a perduré jusqu'à la fin du Moyen Âge, dans les parties restantes du pays, le droit romain, en même temps que le canonique, était déjà en vigueur depuis le XIIe siècle (donc environ 250 ans plus tôt qu'en Allemagne). Depuis lors, Paris fût le principal lieu de soins pour les deux. La codification du droit a commencé sous François Ier et s'est achevée pour l'essentiel sous Napoléon avec le Code civil. Avec ce dernier corpus de lois, la France a offert à la communauté internationale un équivalent du Corpus juris Justinianus, en s'inspirant de son esprit. Car il a acquis la même importance que le premier pour le monde ancien. Il est resté valable jusqu'à aujourd'hui non seulement dans tous les pays romans d'Europe, mais aussi dans toute l'Amérique latine ; il a aussi exercé une grande influence sur le développement moderne du droit allemand. La faculté de droit de Paris compte encore aujourd'hui le plus grand nombre d'étudiants étrangers du monde entier, tout comme aussi la science du droit des peuples/international de la France a prétendu jusqu'à actuellement à la position dirigeante.

L'État français est strictement centralisé et, depuis la création des différentes académies par Richelieu et Colbert, est devenu de plus en plus le gestionnaire de la vie spirituelle de la nation. La grande révolution a finalement entraîné la nationalisation de l'enseignement et même celle de l'Église catholique, qui a toutefois été annulée un siècle plus tard. Tout cela correspond à ce que Paris forme le centre politique et spirituel de la France dans une mesure que l'on ne retrouve dans aucune capitale d'un quelque autre pays européen. Et comme l'État représente vers l'intérieur la puissance déterminante en France, ainsi y réside aussi la tendance à jouer un rôle prépondérant/donnant le ton vers dehors, c'est-à-dire dans le cercle des nations européennes, oui à conquérir une position dominante. Depuis que la Francité est entrée dans l'âge de sa maturité vers 1600, cette tendance est restée la constante de sa politique étrangère à travers les époques de Richelieu, Louis XIV, les deux empires, après les deux guerres mondiales de notre siècle jusqu'à aujourd'hui.

139

Elle a contribué de manière significative au grand nombre de guerres qui ont été menées en Europe depuis lors et a laissé la francité devenir la nation la plus belliqueuse parmi les peuples européens modernes. Louis XIV a été le premier à introduire des armées permanentes casernées et à uniformiser l'armée le militaire. Les désignations pour les grades/charges militaires, les unités et les catégories d'armes sont toutes d'origine française. Pendant la grande Révolution, le principe du service militaire national général a aussi été tout d'abord proclamé en France, et réalisé, qui a depuis remplacé le système antérieur des mercenaires dans la plupart des autres États européens. La quête de renommée guerrière (gloire) est justement ainsi caractéristique pour les Français comme il fût pour les Romains de l'Antiquité. Et ainsi, l'Arc de Triomphe de Paris, qui était destiné à glorifier les victoires de Napoléon, le plus grand héros de guerre français, forme un pendant équivalent aux arcs de triomphe que les empereurs romains s'étaient jadis laissé ériger. Napoléon prend dans l'histoire française une place comparable, à certains égards, à celle de César dans la romaine. Tout comme celui-ci a transformé la République romaine en Empire, celui-là a transformé la République française, à peine née, en un Empire. L'intention qu'il poursuivait avec



cette fondation était de rétablir le Saint-Empire romain germanique, qui, pour autant qu'il avait été une telle « nation allemande », justement ainsi avait sombré à cela d'être frappé à mort sous ses coups militaires, de nouveau ériger/remettre debout en tant que telle « nation française » et de l'étendre sur l'Europe, comme autrefois le monde antique était uni dans l'Empire romain païen. C'est ainsi qu'il conféra à son fils, dès sa naissance, le titre de « roi de Rome ». Mais aussi déjà le « consulat », qui précéda son empire, les légions et leurs étendards étaient calqués sur les modèles de la Rome antique.

Passons maintenant à la vie spirituelle de la France, elle se caractérise par une domination unique de la raison/ratio, la raison analytique. Déjà au Moyen Âge, l'université de Paris était, pendant des siècles, le lieu central de la philosophie scolaire, qui se mouvait dans la mesure la plus éminente dans l'élément des distinctions intellectuelles/à mesure de raison, des argumentations, des déductions. Le père de la philosophie moderne, Descartes, qui était en même temps un mathématicien éminent et qui cherchait à fonder et à construire la philosophie sur le modèle des mathématiques, fût en même temps le fondateur du rationalisme philosophique. Seule la connaissance qui est à saisir de manière « claire et distincte » comme les concepts mathématiques devrait pouvoir valoir comme connaissance. Les perceptions sensorielles lui semblaient être purement sombres et

140

confuses représentations et par cela non appropriées pour former la base de la connaissance. Mais comme la raison purement analytique et logiquement argumentative ne suffit pas pour pénétrer dans "l'essence" des choses, c'est-à-dire du monde, le rationalisme en France est presque toujours associé à un manque de confiance dans les capacités de la raison, ce dont résulte généralement un scepticisme philosophique. Chez Descartes déjà, ce manque de confiance se fait valoir en ce qu'il ne trouve pas le pont entre la conscience de soi humaine au monde par les propres forces de connaissance de la première, mais seulement par le biais/détour par Dieu, qui seul garantit la vérité des concepts humains. Là où une telle foi en Dieu disparaît, la philosophie à mesure de raison analytique se transforme généralement en athéisme et matérialisme ouverts, comme cela a été le cas pour la plupart des représentants du courant des Lumières du XVIII<sup>e</sup> siècle. Là où la raison analytique s'élevait à une toute-puissance absolue, le combat contre la foi révélée de la religion devait donc s'enflammer, comme il fut mené en particulier par Voltaire. Et cela désigne seulement le point culminant vers lequel toute cette évolution a tendu, lorsque finalement la Révolution française a remplacé la religion révélée du christianisme par le culte de la raison synthétique (plus précisément : de la raison analytique) comme le « plus haut être ». Ici aussi de nouveau un équivalent moderne de l'Antiquité, qui avait saisi le divin comme Logos ou comme « Nus » (Anaxagore), c'est-à-dire comme une raison analytique universelle/des mondes imprégnant le monde.

Avec cet élément de raison analytique, le caractère du peuple français — et c'est ce qui rend d'abord ce tableau complet — se trouve entièrement fusionné avec celui de la *sensibilité/puissance d'âme tranquille/de cœur*. Cela se révèle/manifeste dans le charme particulier qui caractérise tout ce qui est français, dans le sens pour la forme, de la parure, de la décoration que révèlent toutes les manifestations de la vie française, dans la sensibilité de la francité pour son prestige, non enfin dans le rôle particulier que joue l'amour, mieux dit *l'amour*, dans la vie française, bref — ainsi pourrait-



on dire résumant — : dans les caractéristiques de sorte féminines que ce caractère national présente. Et ceux-ci sont si marquants que dans la caricature politique, la France apparaît aux côtés de l'anglais John Bull et de l'allemand Michel comme Marianne, coiffée du bonnet phrygien/jacobin. On supporte donc quand même aussi les extravagances politiques temporaires de la France, comme les caprices changeants d'une femme ! Et ainsi, aux traits masculins, voire martiens, qui se manifestent dans les faits mentionnés précédemment, s'ajoutent, dans ceux qui doivent être mis en évidence maintenant, des traits féminins, vénusiens. Il convient de noter que l'endroit où sera construite plus tard l'une des plus vénérées cathédrales

141

de France, à Chartres, se trouvait avant l'ère chrétienne un centre cultuel celtique dédié à la Virgo paritura, - la Vierge qui va enfanter. Il est permis de continuer à rappeler l'importance considérable du culte marital pratiqué en France au Moyen Âge, dont témoignent encore aujourd'hui les nombreuses cathédrales consacrées à Notre-Dame, notamment celle de Paris. La culture des troubadours dans le sud de la France, dont la poésie des troubadours s'est aussi répandu en Italie et en Allemagne, s'inscrit aussi dans ce contexte. À cette époque, les cours d'amour y étaient en plein essor, où le service de l'amour courtois était cultivé sous sa forme la plus noble et la plus délicate. Ainsi alors cependant à mentionner ici la jeune fille d'Orléans, Jeanne d'Arc, qui n'est pas devenue sans raison la sainte patronne de la France. En effet, ce qui est significatif et révélateur, ce n'est pas seulement qu'il s'agissait d'une jeune fille à qui la France doit sa survie dans une situation où son existence en tant qu'État était menacée de disparition en raison d'une longue et malheureuse guerre, et ce, grâce à des actes miraculeux issus de sources de force irrationnelles, incompréhensibles par la raison analytique, mais seulement perceptibles par une âme tranquille croyante ; mais aussi que ces actes miraculeux étaient des actes de guerre, grâce auxquels cette jeune fille, comme le dieu de la guerre lui-même, a joué un rôle décisif dans l'histoire. Et ainsi, cette figure incarne de manière étrange, oui de sorte particulière,, une symbolisation les deux côtés du caractère de peuple français.

Dans une forme qui appartient déjà à la pleine décadence du service de l'amour d'autrefois, la part de la composante féminine au caractère de peuple apparaît dans ce que, dans le temps de déclin/d'échéance du pouvoir royal/de la royauté, la France est gouvernée/régie par les maîtresses de ses régnants. Et enfin, également sous une forme problématique, cet élément se fait valoir à nouveau en temps plus récent dans le miracle de Lourdes, qui est également lié à une fille à qui est apparue la « Dame » ; de nouveau pleinement irrationnel, ne faisant appel qu'à la foi, ce miracle est désigné/décris par ses propagandistes/propagateurs comme la source des guérisons miraculeuses qui ont fait de Lourdes le plus grand lieu de pèlerinage du pays.

Les deux éléments mentionnés ne forment pas quelque peu dans l'essence française une polarité qui se transforme parfois en opposition, comme celle que nous avons considérée pour le caractère national espagnol et, d'une manière un peu différente, pour le caractère national italien ; ils sont plutôt, comme déjà mentionné, les deux côtés d'un tout absolument uniforme. Comment donc absolument l'essence de la France semble par soi-même le plus souvent comme un tout reposant en soi, se suffisant à soi-même. Ce reposant en soi équilibré a

142

son reflet/image-miroir dans le territoire colonisé par la francité. Comme ses fron-



tières se rapprochent donc aussi le plus de la forme circulaire qui est en soi immobile, ainsi le montre aussi (peut-être à l'exception de la Russie) plus que tous les pays d'Europe la plus grande variété d'opposés en équilibre harmonieux : climat du nord et du sud, caractère côtier et continental, plaines, montagnes moyennes et hautes. Une opposition qui génère du mouvement et des confrontations n'entre dans cet équilibre en soi que par cet élément auquel, en tant que peuple moderne, la France a également sa part : celui de l'âme de la conscience. Car, tout comme dans la musique, deux notes voisines produisent tout de suite la dissonance de la seconde, il existe une « dissonance » excitante, difficile à supporter, entre les éléments immédiatement « voisins » de l'âme de la raison analytique et l'âme de la conscience.

Cette dissonance s'est manifestée dans l'histoire française lors de la guerre de Cent Ans, où la France a failli être dépouillée de son existence étatique par l'Angleterre, qui, comme nous le verrons dans le chapitre suivant, représente le représentant le plus pur de l'âme de la conscience, et n'a été sauvée de sa disparition/perte que par l'apparition miraculeuse de la Vierge d'Orléans. Cette dissonance s'est manifestée une seconde fois à l'époque de la Révolution et de Napoléon. Les Lumières françaises du XVIII<sup>e</sup> siècle se tenaient donc entièrement sous l'influence anglaise. Les idées de Voltaire, Rousseau comme aussi Montesquieu, qui ont déterminé la Révolution, provenaient d'Angleterre. La Révolution elle-même était une tentative d'amener les impulsions de l'âme de la conscience à percer à l'intérieur de la francité. La première constitution révolutionnaire de 1791 était celle d'une monarchie constitutionnelle sur le modèle anglais. Mais la France s'avéra comme sol inapproprié pour cette forme d'état. C'est pourquoi la Révolution a dû échouer et finalement se transformer en dictature de Napoléon, d'abord sous la forme du Consulat, alors comme l'Empire, qui a restauré, sous une autre forme, l'absolutisme de la monarchie/royauté française antérieure. Mais cette période de sommet de l'histoire française coïncidait en même temps avec sa deuxième confrontation guerrière décisive avec l'Angleterre. Car c'est elle qui a été le fil conducteur/rouge de toutes les guerres de Napoléon. Cette fois, la France n'allait pas perdre son existence en tant qu'État, mais son empire colonial américain et pour toujours sa suprématie sur l'Europe. Trafalgar signifia la fin de sa puissance sur mers, Sainte-Hélène celle des rêves de domination continentale de Napoléon.

Enfin, de nos jours, nous l'avons vécu comment de Gaulle a été celui, qui, à

143

l'Angleterre, a claqué la porte devant le nez pour l'entrée dans la communauté économique européenne, parce qu'il entreprend une fois de plus, à une époque qui exige autre chose que des rivalités de pouvoir entre les nations européennes, la tentative anachronique de dominer politiquement l'Europe.

Sur la dissonance qui règne entre les éléments d'âme représentés par la francité et la britannicité indique aussi Madariaga dans son livre déjà cité à plusieurs reprises (p. 129 et suiv.) : « À quel point la France et l'Angleterre vivent-elles éloignées proche l'une de l'autre ! Les Français et les Anglais, peut-être plus proches et plus éloignés que tous les autres couples de peuples européens, sont à la fois d'intimes amis et d'après adversaires, différents et semblables, toujours désireux de se comprendre, et pourtant toujours en conflit ... L'opposition reposant profondément exclut presque toute entente durable, parce que manque la possibilité de compréhension mutuelle. L'empirisme inguérissable de l'Anglais et le rationalisme tout aussi inguérissable du



Français sont des positions préformées qui semblent si inconciliables qu'elles leur rendent presque impossible de se comprendre, voire même de se garder de se souperonner mutuellement. En ce qui concerne le caractère, les Français et les Anglais commencent donc par un paradoxe qui semble les prédestiner dès le départ à l'opposition, sinon à l'hostilité ...»

144

## 7 La culture britannique et la culture germanique /Britannité et allemanité

### Angleterre

Les remarques finales du chapitre précédent ont déjà amorcé la transition vers le peuple qui sera le premier à être abordé dans la suite de notre réflexion sur des peuples romans aux germaniques : la britannité. Cet ordre se justifie aussi par le fait que la culture britannique se présente comme un pont entre la culture romane et la culture germanique, pour autant que sa langue se compose à parts égales de racines romanes et germaniques. Nous avons déjà évoqué précédemment la caractéristique essentielle de la britannité en la qualifiant de représentante la plus pure de l'*âme consciente* parmi les peuples européens. La tâche des explications suivantes consistera donc à montrer cette caractéristique dans ses différentes manifestations. Nous avons déjà tellement insisté, notamment dans le troisième chapitre, sur les caractéristiques du peuple britannique qui illustrent sa nature d'*âme consciente*, que nous nous limiterons essentiellement, pour ne pas nous répéter, à mettre en évidence le rapport entre le caractère du peuple et l'époque historique qui prévaut dans le cas de la britannité.

## 7 Britentum und Deutschtum

### England

Mit den abschließenden Bemerkungen des vorangehenden Kapitels wurde bereits der Übergang angebahnt zu demjenigen Volke, das im Fortgang unserer Betrachtungen von den romanischen zu den germanischen Völkern als erstes hier besprochen werden soll: zum Britentum. Diese Reihenfolge rechtfertigt sich auch dadurch, daß das Britentum durch sich selbst als Brücke vom Romanentum zum Germanentum insofern sich darstellt, als seine Sprache sich ungefähr zu gleichen Hälften aus romanischen und aus germanischen Wortstämmen zusammensetzt. Nun wurde im Vorangehenden ja auch bereits auf das entscheidende Wesensmerkmal des Britentums hingedeutet, indem wir es als den reinsten Repräsentanten der *Bewußtseinsseele* unter den europäischen Völkern bezeichneten. Und so wird die Aufgabe der folgenden Ausführungen darin bestehen, dieses Wesensmerkmal in seinen verschiedenen Erscheinungsformen aufzuweisen. Nun haben wir allerdings an früherer Stelle, besonders im dritten Kapitel, bereits so viel zur Charakteristik des britischen Volkstums beigebracht, was dessen bewußtseinsseelenhafte Artung illustriert, daß wir, um uns nicht zu wiederholen, uns im folgenden im wesentlichen darauf beschränken, das Verhältnis von Volkscharakter



und Geschichtsepoke herauszuarbeiten, das hinsichtlich des Britentums vorliegt.

Nur einige wenige Bemerkungen seien dem vorausgeschickt über das Britentum als das Bewußtseinsseelenvolk, die sich anschließen an das, was im Eingang des vorangehenden Kapitels zur Charakteristik der Bewußtseinsseele überhaupt ausgeführt wurde. Wenn wir dort sagten, daß die Kräfte derselben dadurch entstehen, daß das Ich bis in den physischen Leib untertaucht und sie aus ihm herausarbeitet, und daß sie sich kennzeichnen durch die zentrale Bedeutung, welche für das menschliche Seelenleben die *Sinneserfahrung* erlangt, so liegt ja ein erstes Hauptsignum des Britentums in dem, was Madariaga (in den zitierten Sätzen) den «unheilbaren Empirismus des Engländer» nennt. In der Tat zeigt kein anderes Volk Europas eine gleich große Begabung für die Sinnesbeobachtung wie das englische. Von ihr ist wohl zu unterscheiden, was im letzten Kapitel über

Quelques remarques seulement seront faites au préalable sur la britannité en tant que peuple de l'âme consciente, qui s'ajoutent à ce qui a été dit au début du chapitre précédent sur les caractéristiques générales de l'âme consciente. Si nous avons dit là que les forces de celle-ci naissent du fait que le je plonge dans le *corps physique* et l'élabore à partir d'elles, et qu'elles se caractérisent par l'importance centrale que revêt *l'expérience sensorielle* pour la vie psychique humaine, l'un des premiers signes distinctifs de la britannité réside dans ce que Madariaga (dans les phrases citées) appelle « *l'empirisme* incurable de l'Anglais ». En effet, aucun autre peuple européen ne montre un talent aussi grand pour l'observation sensorielle que l'anglais. Il convient toutefois de distinguer cela de ce qui a été dit dans le dernier chapitre sur

la prédisposition particulière des Italiens et des Espagnols à vivre dans le monde des sens. Il s'agit certes du même domaine, et donc d'une sphère commune aux deux groupes de peuples. La différence réside toutefois dans le fait que les Méditerranéens apprécient les *sensations sensorielles en tant que telles* et les accompagnent vivement de sympathie ou d'antipathie, tandis que les Anglais concentrent toute leur attention sur le *contenu de la perception sensorielle*, c'est-à-dire sur les *faits* (*facts*), et les constatent avec la plus grande sobriété, sans implication émotionnelle et avec détachement. Les uns vivent davantage dans la *sensation* des sens, les autres davantage dans l'*observation* des sens. Depuis Bacon, en passant par Locke et Hume, jusqu'à Spencer et Mill, la philo-

145

145

die besondere Veranlagung der Italiener und Spanier ausgeführt wurde, in der Welt der Sinne zu leben. Zwar handelt es sich dabei wohl um dasselbe Weltengebiet, und damit um eine beiden Völkergruppen gemeinsame Sphäre. Der Unterschied liegt jedoch darin, daß der Südländer die *Sinnesempfindung als solche* genießt und je nachdem mit Sympathie oder Antipathie lebhaft begleitet, während dagegen der Engländer seine Aufmerksamkeit ganz auf den *Inhalt* der Sinneswahrnehmung: auf die *Tatsachen* (*facts*) richtet und diese, seelisch ganz unbeteiligt und distanziert, mit größter Nüchternheit konstatiert. Jener lebt mehr in der *Sinnesempfindung*, dieser mehr in der *Sinnesbeobachtung*. Die englische Philosophie hat seit Bacon über Locke und Hume bis Spencer und Mill



sophie anglaise a obstinément désigné l'expérience sensorielle (sensation) comme la source exclusive de toute notre connaissance et a considéré nos concepts soit comme de simples reflets intérieurs (reflections) des perceptions sensorielles (Locke), soit comme l'expression de réactions habituelles à ces dernières (Hume). Et à la doctrine de Descartes et Leibniz sur les « idées innées » de l'âme, Locke opposait l'affirmation selon laquelle l'âme venait au monde comme une « table rase » qui n'était écrite que par les impressions sensorielles. Rudolf Steiner a un jour qualifié la philosophie anglaise typique de conception du monde marquée par un simple « point de vue de spectateur ». Son ouverture illimitée à toute la richesse des faits sensoriels du monde, l'Anglais l'a toujours documenté par son goût pour les voyages à travers le globe et le fait que, à une époque où les moyens de communication de masse modernes n'existaient pas encore, la littérature anglaise possédait la plus grande richesse en récits de voyage. À l'observation des faits s'ajoute la collection d'objets, ce qui a permis au British Museum de Londres de constituer la collection la plus complète d'Europe de documents culturels de toutes les époques et de tous les peuples. Mais la langue anglaise témoigne aussi de cette aptitude des Britanniques à appréhender les réalités du monde physique, puisqu'elle possède la plus grande richesse lexicale de toutes les langues européennes ! Oui, même la grandeur du plus grand dramaturge de tous les temps, Shakespeare, est en partie due à cette disposition des Britanniques à adopter un simple « point de vue de spectateur ». Citons à nouveau une déclaration de Rudolf Steiner, certes plus détaillée, tirée d'un essai intitulé « Auch ein Shakespeare-Geheimnis » (Aus-

hartnäckig die Sinneserfahrung (sensation) als die ausschließliche Quelle aller unserer Erkenntnis bezeichnet und unsere Begriffsbildungen entweder als bloße innere Spiegelbilder (reflections) von Sinneswahrnehmungen (Locke) oder als Ausdruck gewohnheitsmäßiger Reaktionen auf die letzteren (Hume) aufgefaßt. Und der Lehre Descartes' und Leibniz' von den der Seele «angeborenen Ideen» setzte Locke die Behauptung entgegen, die Seele komme als eine «leere Tafel» zur Welt, die erst durch die Sinneseindrücke beschrieben werde. Die typische englische Philosophie bezeichnete Rudolf Steiner einmal als eine durch einen bloßen «Zuschauerstandpunkt» geprägte Weltanschauung. Seine unbegrenzte Offenheit für die ganze Fülle sinnlicher Welttatsachen dokumentierte der Engländer seit jeher durch seine den ganzen Globus umfassende Reiselust sowie darin, daß in den Zeiten, da es noch nicht die modernen Massenkommunikationsmittel gab, die englische Literatur den größten Reichtum von Reisebeschreibungen besaß. Zu dem Beobachten der Tatsachen gesellt sich das Sammeln von Gegenständen hinzu, — und so kam im British Museum in London die umfassendste Sammlung von Kulturdokumenten aus allen Zeiten und Völkern zustande, die es in Europa gibt. Aber auch die englische Sprache bezeugt diese Begabung des Britentums für die Auffassung von Tatbeständen der physischen Welt, — besitzt sie doch unter allen europäischen Sprachen den größten Reichtum an Wortbezeichnungen! Ja, selbst die Größe des größten Dramatikers aller Zeiten, Shakespeares, ist von einer Seite her durch diese Veranlagung des Britentums, einen bloßen «Zuschauerstandpunkt» einzunehmen, bedingt. Wieder sei hier eine Äußerung Rudolf Steiners, allerdings von größerer Ausführlichkeit,



si un secret de Shakespeare, 1898), dans lequel il explore les causes de l'influence omniprésente et inaltérable des drames de Shakespeare à travers les siècles\*:

\* Recueil d'essais sur la dramaturgie de 1889 à 1900.

« Pour Goethe, le monde est l'expression d'êtres fondamentaux typiques ; pour Schiller, celui d'un ordre moral ; pour Ibsen, celui d'un ordre purement naturel ; pour Maeterlinck, celui d'un lien/pendant spirituel et mystérieux entre les choses. Qu'est-il pour Shakespeare ? Je crois que le mot le plus approprié pour exprimer la vision du monde de Shakespeare est celui-ci : pour lui, le monde est un spectacle. Il considère toutes choses, de par leur nature, sous l'angle d'un certain effet théâtral. Qu'elles reflètent des formes fondamentales typiques, qu'elles pendent ensemble moralement, qu'elles expriment quelque chose de mystérieux, cela lui est indifférent. Il se demande : qu'y a-t-il en elles qui, lorsque nous les regardons, satisfait notre besoin de pure contemplation, d'observation innocente ? S'il estime que c'est en observant ce qui est typique chez un être humain que notre curiosité est la plus satisfaite, il se concentre alors sur ce qui est typique. S'il estime que la contemplation innocente est la plus satisfaite lorsque le mystère lui est offert, il met celui-ci au premier plan. Mais la curiosité est le plaisir le plus répandu, le plus général. Celui qui y répond aura le plus grand public. Celui qui se concentre sur un seul aspect ne peut compter que sur l'approbation des personnes dont les sentiments fondamentaux sont également/ dans le même cas orientés vers cet aspect. Seule l'âme d'une minorité de per-

zitiert aus einem Aufsatz «Auch ein Shakespeare-Geheimnis» (1898), in welchem er den Ursachen der allverbreiteten und durch die Jahrhunderte sich nicht verminderten Wirkung von Shakespeares Dramen nachgeht\*:

\* Gesammelte Aufsätze zur Dramaturgie 1889 bis 1900.

146

«Für Goethe ist die Welt der Ausdruck typischer Grundwesen; für Schiller der einer moralischen Ordnung; für Ibsen einer rein natürlichen Ordnung; für Maeterlinck eines seelischen, geheimnisvollen Zusammenhangs der Dinge. Was ist sie für Shakespeare?

Ich glaube, das passendste Wort, um Shakespeares Weltanschauung auszudrücken, ist, wenn man sagt: die Welt ist ihm ein Schauspiel. Er betrachtet alle Dinge vermöge seiner Natur auf einen gewissen schauspielerischen Effekt hin. Ob sie typische Grundformen abspiegeln, ob sie moralisch zusammenhängen, ob sie Geheimnisvolles ausdrücken, ist ihm gleichgültig. Er fragt: was ist in ihnen vorhanden, das, wenn wir es ansehen, unser Bedürfnis nach reinem Anschauen, nach harmlosem Betrachten befriedigt? Findet er, daß an einem Menschen die Schaulust am meisten befriedigt wird, wenn wir das Typische an ihm betrachten, so richtet er den Blick auf dieses Typische. Glaubt er, daß die harmlose Betrachtung am meisten auf ihre Rechnung kommt, wenn ihr das Geheimnisvolle geboten wird, so stellt er dieses in den Vordergrund. Die Schaulust ist aber die verbreitetste, die allgemeinsten Lust. Wer ihr entgegenkommt, wird das größte Publikum haben. Wer den Blick auf eines richtet, kann auch nur auf die Zustimmung von Menschen rechnen, deren Grundempfindungen gleichfalls auf dieses eine gerichtet sind. So auf einzelnes gerichtet ist die Seele nur der we-

146



sonnes est ainsi orientée vers un seul aspect, même si cette minorité est précisément la meilleure, celle qui est capable de puiser dans le monde ce qu'il a de plus profond... Chaque être humain est sensible à toutes les formes de pensée et de sentiment. Même le plus superficiel peut ressentir ce qui est typique, moral, mystérieux, cruel et naturel dans le monde. Mais tout cela ne le touche pas particulièrement. Il passe rapidement dessus et souhaite rapidement passer à autre chose. Ainsi, tout l'intéresse, mais rien ne le captive durablement. Une telle personne est en réalité un spectateur. Elle veut être touchée par tout, mais ne veut être complètement absorbée par rien. Mais on peut affirmer qu'il y a quelque chose de cette curiosité dans chacun, même chez ceux qui s'adonnent généralement – voire fanatiquement – à un sentiment fondamental. C'est à cette disposition générale du caractère humain que l'on doit le large impact de la dramaturgie shakespearienne. Parce qu'il n'est pas unilatéral, il agit de manière universelle. Je ne voudrais pas que mes propos soient interprétés comme si je reprochais à Shakespeare une certaine superficialité. Il pénètre toutes les partialités avec une intuition géniale, mais il ne s'engage dans aucune partialité. Il passe d'un caractère à l'autre. Il est acteur dans toute son essence et c'est pourquoi il est aussi le dramaturge le plus efficace. »

147

Cette caractéristique de Steiner est d'ailleurs confirmée par Shakespeare lui-même dans le célèbre passage de « Comme il vous plaira » (acte II, scène 7), où il fait dire à l'un de ses personnages que la vie humaine est en soi une pièce de théâtre, dans des images qui sont elles-mêmes tout à fait inspirées par l'esprit des acteurs et des spectateurs :

nigsten Menschen, wenn auch diese wenigsten gerade die Besten sind, diejenigen, welche aus der Welt das Tiefste zu schöpfen vermögen ... Ein Anklang an alle Richtungen des Denkens und Empfindens findet sich aber bei jedem Menschen. Selbst der Oberflächlichste kann empfinden, was Typisches, Moralisches, Geheimnisvolles, Grausam-Natürliches in der Welt ist. Aber es berührt ihn alles dieses nicht gerade intensiv. Er huscht so darüber hinweg und möchte bald zu einem andern Eindruck übergehen. Und so interessiert ihn alles; weniges aber andauernd. Ein solcher Mensch ist der eigentlich Schaulustige. Er will von allem berührt, von nichts ganz eingenommen werden. Wieder aber darf man behaupten, daß von dieser Schaulust in jedem etwas ist, auch in demjenigen, der sich im allgemeinen – sogar fanatisch – ganz einer Grundempfindung hingibt. Mit dieser allgemeinen Charakteranlage der Menschen hängt die weite Wirkung der Shakespearschen Dramatik zusammen. Weil er nicht einseitig ist, wirkt er allseitig. — Ich möchte diese meine Ausführungen nicht so gedeutet sehen, als wenn ich Shakespeare eine gewisse Oberflächlichkeit vorwerfen wollte. Er dringt in alle Einseitigkeiten mit einem genialen Spürsinn; aber er engagiert sich für keine Einseitigkeit. Er verwandelt sich von dem einen Charakter in den andern. Er ist seinem ganzen Wesen nach Schauspieler und deshalb ist er auch der wirksamste Dramatiker.»

147

Diese Charakteristik Steiners wird übrigens durch Shakespeare selbst bestätigt in der bekannten Stelle aus «Wie es euch gefällt» (2. Akt, 7. Szene), wo er eine seiner Figuren das menschliche Leben schlechthin als ein Schauspiel charakterisieren lässt in Bildern, die selbst ganz aus dem Geiste des Schauspieler- bzw. Zuschauertums heraus gesprochen sind:



« Le monde entier est une scène  
Et tous les hommes et toutes les femmes  
purs acteurs.  
Ils entrent en scène et en sortent,  
Au cours de sa vie, chacun joue plu-  
sieurs rôles,  
À travers sept actes. D'abord l'enfant,  
Qui pleure et gazouille dans les bras de  
sa nourrice ;  
Le garçon pleurnichard, qui, avec son  
baluchon  
Et le visage lisse comme un escargot,  
Qui se traîne à contrecœur à l'école ;  
puis l'amoureux,  
Qui soupire comme un poêle, avec une  
complainte  
Sur les sourcils de sa bien-aimée ; puis  
le soldat,  
Plein de jurons et barbu comme un léo-  
pard, jaloux de son honneur, prompt à  
se battre, cherchant dans la bouche du  
canon  
la bulle de savon de la gloire. Et puis le  
juge au ventre rond, gavé de chapon, au  
regard sévère et à la barbe bien taillée,  
plein de dictons sages et de sentences  
universelles, joue ainsi son rôle. Le  
sixième âge fait le pantalon maigre et  
chaussé de bas,  
les lunettes sur le nez, la bourse à la  
ceinture ; Le pantalon de jeunesse, bien  
conservé,  
Un monde trop grand pour les reins ra-  
tatinés ;  
La voix grave d'homme, transformée  
En voix enfantine, siffle et couine  
Dans son ton. Le dernier acte, avec le-  
quel  
Clôt cette histoire étrangement chan-  
geante,  
Est une seconde enfance, un oubli total.  
Sans' yeux, sans dents, sans goût et sans  
rien. »

Comme tout dans ce monde, cette ori-  
entation de l'âme populaire britannique  
vers l'expérience sensorielle a aussi son  
revers. Celui-ci réside dans un mépris  
correspondant pour le monde de la pen-  
sée et de ces

concepts générés. Nous avons déjà men-

« Die ganze Welt ist Bühne  
Und alle Frauen und Männer bloße Spi-  
eler.  
Sie treten auf und gehen wieder ab,  
Sein Leben lang spielt einer manche  
Rollen,  
Durch sieben Akte hin. Zuerst das Kind,  
Das in der Wärtrin Armen greint und  
sprudelt;  
Der weinerliche Bube, der mit Bündel  
Und glattem Morgenamtltz wie die  
Schnecke  
Ungern zur Schule kriecht; dann der  
Verliebte,  
Der wie ein Ofen seufzt, mit Jammer-  
lied  
Auf seiner Liebsten Brau'n; dann der  
Soldat,  
Voll toller Flüch' und wie ein Pardel  
bärtig,  
Auf Ehre eifersüchtig, schnell zu Hän-  
deln,  
Bis in die Mündung der Kanone su-  
chend  
Die Seifenblase Ruhm. Und dann der  
Richter  
Im runden Bauche, mit Kapaun ges-  
topft,  
Mit strengem Blick und regelrechtem  
Bart,  
Voll weiser Spruch' und Allerweltssen-  
tenzen,  
Spielt seine Rolle so. Das sechste Alter  
Macht den besockten, hagern Pantalon,  
Brill' auf der Nase, Beutel an der Seite;  
Die jugendliche Hose, wohl geschont,  
'Ne Welt zu weit für die verschrumpften  
Lenden;  
Die tiefe Männerstimme, umgewandelt  
Zum kindischen Diskante, pfeift und  
quäkt  
In seinem Ton. Der letzte Akt, mit dem  
Die seltsam wechselnde Geschichte  
schließt,  
Ist zweite Kindheit, gänzliches Verges-  
sen,  
Ohn' Augen, ohne Zahn, Geschmack  
und alles. »

Wie alles in der Welt, so hat nun aber  
auch diese Hinorientierung der briti-  
schen Volksseele auf die Sinneserfah-  
rung ihre Kehrseite. Diese liegt in einer  
entsprechenden Geringschätzung der  
Welt des Denkens und der von diesem

erzeugten Begriffe. Wie zwei der maßge-



tionné ce qu'en pensaient deux des philosophes anglais les plus influents, Locke et Hume. L'Anglais éprouve une profonde aversion pour toute théorie et systématique conceptuelle, car celle-ci est, selon lui, presque indissociable du risque de violation ou de falsification des faits. Et en effet, seuls les faits issus de l'expérience sont réels pour lui. Mais cela signifie aussi que seuls les objets individuels sont réels, et non les concepts généraux. Francis Bacon a déjà combattu avec passion la domination de ces derniers, qu'il considérait comme de simples « idoles ». Il a ainsi perpétué la tradition du nominalisme, qui était déjà représentée au Moyen Âge principalement par des penseurs anglais (Guillaume d'Ockham, Duns Scotus). Lorsque l'Anglais invoque le common sense (« bon sens/sens commun »), celui-ci est quelque chose de totalement différent de la raison (ndt : en français dans le texte) française. Il ne s'agit pas d'une capacité de décomposition/démembrement conceptuel, d'argumentation logique, mais d'un instinct pour la « réalité », d'un maintien dans le domaine du réel sensible déterminé par cet instinct. Certes, pour lui aussi, la pensée a pour tâche de mettre en relation les faits empiriques, mais uniquement dans le but de les maîtriser intellectuellement, de les dominer physiquement, de les rendre utilisables dans la pratique. C'est dans cet esprit que Bacon a formulé la devise de toute la recherche scientifique anglaise : « La connaissance, c'est le pouvoir ». Beaucoup plus que sur le continent, la recherche scientifique en Angleterre a toujours été liée à une branche quelconque de la vie pratique.

Cela nous amène au deuxième trait caractéristique de l'âme consciente et, en même temps, du caractère national bri-

bendsten englischen Philosophen Locke und Hume über diese dachten, wurde bereits erwähnt. Der Engländer hat eine tiefe Abneigung gegen alle begriffliche Theorie und Systematik; denn mit dieser ist für seine Empfindung fast unzertrennlich die Gefahr der Vergewaltigung oder Verfälschung der Tatsachen verknüpft. Und wirklich, real sind eben für ihn nur die Tatsachen der Erfahrung. Das heißt aber zugleich: nur die Einzelgegenstände, nicht die Allgemeinbegriffe. Gegen die Herrschaft der letzteren als bloßer «Idole» kämpfte schon mit ganzer Leidenschaft Francis Bacon. Er setzte damit die Tradition des Nominalismus fort, der schon im Mittelalter hauptsächlich durch englische Denker (Wilhelm von Occam, Duns Scotus) vertreten worden war. Wenn sich der Engländer auf den common sense («gesunder Menschenverstand») beruft, so ist dieser etwas von der französischen raison total Verschiedenes. Nicht ein Vermögen der begrifflichen Zergliederung, der logischen Argumentation, sondern ein Instinkt für die «Wirklichkeit», ein durch diesen Instinkt bestimmtes Verbleiben im Bereich des Sinnlich-Realen. Wohl hat auch für ihn das Denken die Aufgabe, Erfahrungstatsachen in Beziehung zueinander zu bringen, — aber ausschließlich zum Zwecke ihrer geistigen Bewältigung, ihrer physischen Beherrschung, ihrer praktischen Nutzbarmachung. In diesem Sinne formulierte schon Bacon auch das Motto aller englischen wissenschaftlichen Forschung: Wissen ist Macht. Viel mehr als auf dem Kontinent hat wissenschaftliche Forschung in England immer in Verbindung mit irgendeinem Zweige praktischer Lebensgestaltung gestanden.

Damit kommen wir zum zweiten Hauptsignum der Bewußtseinsseele und zugleich des britischen Nationalcharakters.



tannique. Il réside dans le fait qu'en s'immergeant dans le corps physique, le *je humain* s'empare en même temps du *monde physique et matériel* dont ce corps est issu. Grâce à l'observation sensorielle et à son extension par le microscope, le télescope et l'art de l'expérimentation, cela se produit d'abord dans la *science de la nature*, qui a reçu des impulsions décisives de l'Angleterre sous forme de physique et d'astronomie par Newton, Boyle et Herschel, de chimie par Dalton, de biologie par Darwin et Huxley. Cela se produit ensuite à travers la *technique moderne*, qui a vu le jour en Angleterre dans la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle avec l'invention de la machine à vapeur par James Watt, du métier à tisser mécanique et de la machine à filer, en bref avec la « révolution industrielle ». La construction de la première locomotive par Stephenson, qui marque la naissance du chemin de fer, s'inscrit aussi dans ce contexte. Et cela se produit en troisième lieu grâce à l'*économie industrielle et commerciale* qui, depuis cette époque, s'est répandue dans le monde entier sous la houlette de l'Angleterre,

Es liegt darin, daß mit seinem Untertauen in den physischen Leib das menschliche Ich sich zugleich der *physisch-materiellen Welt* bemächtigt, welcher dieser Leib entstammt. Mittels der Sinnesbeobachtung und deren Erweiterung durch Mikroskop, Teleskop und Experimentierkunst geschieht dies zunächst in der *Naturwissenschaft*, die als Physik und Astronomie durch Newton, Boyle und Herschel, als Chemie durch Dalton, als Biologie durch Darwin und Huxley entscheidende Anstöße von England aus empfangen hat. Es geschieht zum zweiten durch die moderne *Technik*, die mit der Erfundung der Dampfmaschine durch James Watt, des mechanischen Webstuhls und der Spinnmaschine, kurz: mit der sogenannten «industrial revolution» in der zweiten Hälfte des 18. Jahrhunderts von England ihren Ausgang genommen hat. Auch die Konstruktion der ersten Lokomotive durch Stephenson, welche die Geburt des Eisenbahnwesens bezeichnet, gehört in diesen Zusammenhang. Und es geschieht zum dritten durch die *industriell-kommerzielle Wirtschaft*, die seit jener Zeit unter englischer Führung sich über die ganze Welt

149  
a fondu les anciennes économies nationales fermées en une économie mondiale enserrant le monde et a fait de l'économie absolument la sphère déterminante de toute la vie humaine.

Tous ces éléments ont déjà été abordés précédemment, tout comme le troisième élément qui caractérise l'âme de conscience et, par conséquent, le caractère national britannique : il s'agit du fait que la *conscience de soi* atteint son plus haut degré d'intensité à travers le reflet du *je* dans le corps physique. Le fait que la conscience de soi, tant *nationale* qu'*individuelle*, atteigne en Angleterre un sommet, s'exprime de manière

149  
verbreitet, die früheren in sich geschlossenen Nationalwirtschaften in die erdumspannende Weltwirtschaft eingeschmolzen und die Wirtschaft überhaupt zur bestimmenden Sphäre des ganzen menschlichen Lebens gemacht hat.

Alle diese Dinge wurden ja bereits an früherer Stelle besprochen, und ebenso auch das Dritte, was dem Bewußtseinsseelentum und damit auch dem britischen Volkscharakter die Signatur gibt: es ist dies, daß das *Selbstbewußtsein* durch die Spiegelung des Ichs am physischen Leib den höchsten Grad der Intensität erreicht. Daß in England sowohl das *nationale* wie auch das *individuelle Selbstbewußtsein* ein Gipfelmaß aufweist, das



très significative dans le fait que (à part Dieu, God), les mots « English » ou « British » et « I » (je) sont les seuls à être toujours écrits avec une majuscule en anglais. Cela se manifeste supplémentaires dans le fait que *l'individualisme* et le *libéralisme* – comme déjà mentionné plus haut – constituent les impulsions fondamentales qui ont déterminé toute l'histoire anglaise, en particulier toute l'organisation de la vie politique anglaise, et ont donné naissance à la forme de gouvernement parlementaire, qui est la création la plus importante de cette dernière dans l'histoire mondiale. Un autre symptôme de cela peut aussi être vu dans le fait qu'aucune autre langue ne compte autant de mots formés par composition avec le mot « *self* » (selfcontrol, selfgovernment, selfmademan, etc.) que l'anglaise.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce sujet ici. Ce qu'il convient toutefois de souligner ici, c'est le fait que, à travers tout ce qui vient d'être résumé et qui caractérise l'âme consciente du peuple anglais, le caractère de celui-ci ne renvoie plus, comme celui des peuples romans, à une époque révolue de l'histoire, mais *coïncide plutôt avec le caractère de notre époque*. À cet égard, la britannité est tout aussi représentative de l'époque actuelle du développement de l'âme consciente que l'étaient autrefois les Grecs et les Romains pour l'époque du développement de l'âme intellectuelle/d'entendement. C'est aussi la raison pour laquelle *l'Empire britannique* a acquis pour notre époque une importance analogue à celle que l'Empire romain avait pour l'époque révolue. Si ce dernier est devenu un véritable « empire mondial », dans la mesure où il était le plus grand en superficie qui ait jamais

kommt schon darin zu einem sehr bezeichnenden Ausdruck, daß (abgesehen von Gott, God) die Worte «English» bzw. «British» und «I» (ich) die einzigen sind, die im Englischen immer groß geschrieben werden. Es bezeugt sich des weiteren darin, daß *Individualismus* und *Liberalismus* – wie auch schon weiter oben erwähnt – die Grundimpulse bilden, welche die ganze englische Geschichte, besonders die ganze Gestaltung des englischen Staatslebens bestimmt und als die bedeutendste weltgeschichtliche Schöpfung des letzteren die parlamentarische Regierungsform haben entstehen lassen. Wieder ein anderes Symptom hiefür kann auch in der Tatsache gesehen werden, daß es in keiner andern Sprache so viele Wörter gibt, die durch Zusammensetzung mit dem Worte *Self* (Selfcontrol, Selfgovernment, Selfmademan usf.) gebildet sind, wie im Englischen.

Von all dem soll an dieser Stelle nicht weiter die Rede sein. Was hier jedoch hervorzuheben ist, das ist die Tatsache, daß durch all das soeben nochmals Zusammengefaßte, worin das Bewußtseinsseelentum des englischen Volkes sich ausprägt, der Charakter desselben nicht mehr, wie diejenigen der romanischen Völker, einen Bezug auf eine vergangene Epoche der Geschichte aufweist, vielmehr *mit dem Charakter unsres Zeitalters in eins zusammenfällt*. Insofern steht das Britentum für die Gegenwartsepoke der Bewusstseinsseelenentwicklung ebenso repräsentativ da, wie es die Griechen und Römer für die Epoche der Verstandesseeelenentwicklung einstmals getan haben. Hierin liegt auch der Grund dafür, daß eine analoge Bedeutung, wie sie dem Imperium romanum für jene vergangene Zeit zukam, für die unsrige das „*British empire*“ erlangt hat. Wenn erst das letztere ein wirkliches «Weltreich»



existé sur Terre et s'étendait sur tous les continents, cela ne fait que montrer à quel point l'humanité (dans la mesure où elle est représentée par la population européenne) s'est imposée comme maîtresse de la Terre à l'époque de l'âme consciente, bien plus qu'elle ne l'avait été à l'époque de l'âme d'entendement. Et ainsi, alors que Rome n'était que la capitale de l'empire qui portait son nom, Londres

geworden ist, insofern es das an Flächeninhalt größte war, das jemals auf der Erde bestanden hat, und sich über alle Erdteile erstreckte, so zeigt sich auch darin nur, um wie viel mehr die Menschheit (sofern sie durch die europäische Bevölkerung repräsentiert ist) im Zeitalter der Bewußtseinsseele sich zum Herrn der Erde gemacht hat, als sie es im Zeitraum der Verstandesseele gewesen war. Und so ist, während Rom nur die Hauptstadt des nach ihm benannten Imperiums gewesen war, London in der

150

150

à l'apogée de l'expansion de l'Empire britannique, était non seulement la ville la plus peuplée au monde absolument, mais aussi la véritable capitale mondiale. Et tout comme le grec et le latin étaient autrefois les « langues mondiales », l'anglais est devenu la langue mondiale de notre temps.

Mais le caractère national anglais ne contient pas en soi seulement l'élément de l'âme consciente. En effet, partout où, dans l'être humain, un élément particulier atteint son développement le plus accompli, il en résulte – puisque chaque être humain est un être complet, c'est-à-dire qu'il porte en lui tous les éléments de l'humain et les équilibre d'une certaine manière – que son opposé polaire s'exprime également sous une forme correspondante. Il en va de même dans le cas présent. Or, nous avons déjà vu, lors de notre discussion sur les peuples méridionaux, qu'il existe une relation de polarité authentique entre l'âme sensible et l'âme consciente. Et cette polarité apparaît maintenant aussi d'une certaine manière dans la culture britannique, tout de suite parce que l'âme consciente s'y manifeste avec tant de force. Si cette dernière agissait seule, elle plongerait l'être humain dans le monde purement physique, asséchant ainsi sa vie de l'âme, c'est-à-dire la li-

Gipelperiode der Ausbreitung des British Empire nicht nur die volkreichste aller Städte überhaupt, sondern auch die wirkliche Hauptstadt der Welt gewesen. Und wie einstmals das Griechische und Lateinische die « Weltsprachen » waren, so ist das Englische die Weltsprache unserer Zeit geworden.

Nun enthält aber auch der englische Volkscharakter nicht nur das Element der Bewußtseinsseele in sich. Denn überall da, wo innerhalb des menschlichen Wesens ein einzelnes Element zu entschiedenster Ausbildung gelangt, da kommt – weil ja jeder Mensch doch ein ganzer Mensch ist, das heißt alle Elemente des Menschlichen in sich trägt und sie in bestimmter Weise in sich ausbalanciert – zugleich auch in einer entsprechenden Form das ihm polar entgegengesetzte zur Geltung. Und so ist es auch in diesem Fall. Nun haben wir aber bereits bei der Besprechung der südländischen Völker gesehen, daß ein Verhältnis echter Polarität besteht zwischen der Empfindungs- und der Bewußtseinsseele. Und diese Polarität tritt nun auch beim Britentum in bestimmter Art in Erscheinung, gerade weil in seinem Wesen die Bewußtseinsseele so machtvoll sich ausprägt. Würde nur die letztere für sich allein wirken, so würde, weil sie den Menschen ganz in die rein physische



vrant à un monde pour ainsi dire complètement dénudé, dépourvu de toute vie, de toute âme, au point qu'elle devrait l'étouffer. La culture britannique est tout à fait exposée au risque d'une telle désertification, comme celle qu'entraînerait par exemple une immersion totale dans une activité purement économique. Mais tout comme l'être humain doit sans cesse alterner entre l'état de veille (où il est attaché au monde physique) et le sommeil (où l'âme replonge dans un monde spirituel qui lui est apparenté), l'âme consciente de l'Anglais a besoin d'un élément opposé pour ne pas se flétrir en tant qu'être spirituel. Et cet élément, c'est justement *l'âme de sensation*. Cette dualité de moments se manifeste sous diverses formes dans la vie de la britannité.

Si nous avons évoqué plus haut son rôle décisif dans la formation de la science de la nature matérialiste moderne, il est toutefois caractéristique de la culture britannique que cette science de la nature ne remplisse pour ainsi dire que la moitié de l'âme de ses représentants, tandis que l'autre moitié reste attachée aux croyances religieuses traditionnelles. Nous retrouvons ce phénomène — pour ne citer que les deux principaux représentants anglais de la conception matérialiste et scientifique moderne du monde — chez Newton comme chez Darwin, mais aussi chez la plupart des représentants de la philosophie typiquement anglaise. Le monde de la croyance religieuse et celui de la connaissance scientifique coexistent, pour ainsi dire, dans différentes parties de son âme,

aussi si leurs représentations sont contradictoires, cela ne dérange pas les Anglais ; l'une relève de la vie pratique,

Welt hereinstellt, sein Seelenleben derart aufs trockene gesetzt, das heißt einer Welt ausgeliefert, die gleichsam völlig kahl, bar jeden Lebens, jeder Seele wäre, daß es ersticken müßte. Der Gefahr einer solchen Verödung, wie sie zum Beispiel das restlose Aufgehen in bloß wirtschaftlicher Betätigung mit sich brächte, ist das Britentum durchaus ausgesetzt. Wie aber der Mensch überhaupt sein Wachen (in dem er an die physische Welt hingegeben ist) immer wieder mit dem Schlafen abwechseln lassen muß (in welchem die Seele wieder in eine ihr wensverwandte seelisch-geistige Welt eintaucht), so bedarf das Bewußtseins-seelentum des Engländer eines entgegengesetzten Elementes, um als Seelenwesen nicht zu verdorren. Und dies ist eben dasjenige der *Empfindungsseele*. Diese Zweiheit von Momenten kommt im Leben des Britentums in vielfältiger Form zur Erscheinung.

Wenn wir oben von seinem entscheidenden Anteil an der Ausbildung der modernen materialistischen Naturwissenschaft sprachen, so ist andererseits für das Britentum charakteristisch, daß diese Naturwissenschaft die Seele ihrer Vertreter sozusagen nur zur einen Hälfte ausfüllt, während die andre dagegen am überkommenen religiösen Glauben festhält. Wir finden dieses Phänomen — um nur die beiden wichtigsten englischen Vertreter der modernen materialistisch-naturwissenschaftlichen Weltauffassung zu nennen — sowohl bei Newton wie bei Darwin, aber auch bei den meisten Vertretern der typisch englischen Philosophie. Die Welt des religiösen Glaubens und diejenige des naturforscherischen Wissens nebeneinander, gleichsam in verschiedenen Fächern seiner Seele



l'autre de la connaissance scientifique. Mais même en philosophie, qui occupe en tant que telle une position intermédiaire entre ces deux mondes de l'esprit opposés, nous constatons en Angleterre une division/scission analogue. D'un côté, il y a le courant qui va de pair avec la science de la nature et qui, depuis l'Angleterre, a eu une influence décisive sur la conception moderne du monde (de Bacon à Spencer en passant par Hobbes, Locke et Hume) ; de l'autre, celle qui s'y est opposée avec véhémence depuis le XVIIe siècle dans le cadre de l'école dite de Cambridge (dont les principaux représentants sont Henry More, B. Whichcote et R. Cudworth) et qui, de manière significative, a renouvelé le platonisme, voire intégré certains éléments de la gnose orientale. Reléguée à l'arrière-plan pendant le siècle des Lumières au XVIIIe siècle, cette tendance a reconquis au XIXe siècle une place importante dans la vie de l'esprit anglaise, notamment dans les universités, en s'appuyant largement sur la philosophie idéaliste allemande, avant tout celle de Hegel.

eine Angelegenheit des praktischen Lebens, das andre eine solche der wissenschaftlichen Erkenntnis. Aber selbst in der Philosophie, die als solche eine gewisse Mittelstellung zwischen diesen gegensätzlichen Geisteswelten einnimmt, tritt uns in England eine analoge Spaltung entgegen. Auf der einen Seite steht diejenige Richtung derselben, welche Hand in Hand mit der Naturwissenschaft geht und von England aus die moderne Weltanschauung überhaupt entscheidend mitbestimmt hat (von Bacon über Hobbes, Locke und Hume bis Spencer); auf der andern eine solche, die sich jener seit dem 17. Jahrhundert schroff entgegengestellt hat in der sogenannten Schule von Cambridge (Hauptvertreter sind Henry More, B. Whichcote, R. Cudworth) und bezeichnenderweise den Platonismus erneuerte, ja sogar gewisse Elemente der orientalischen Gnosis in sich aufgenommen hat. Während der Aufklärungsepoke des 18. Jahrhunderts in den Hintergrund gedrängt, hat sich diese Richtung im 19. Jahrhundert wieder, gerade von den Universitäten aus, eine feste Position im englischen Geistesleben erobert, indem sie sich nun wesentlich an die deutsche idealistische Philosophie, vor allem Hegels, anlehnte. Fassen wir nun aber diejenige Kirchenorganisation ins Auge, welcher der relativ größte Teil des englischen Volkes angehört: die anglikanische Kirche, so ist sie bekanntlich unter allen nicht dem Papste unterstehenden Kirchen der römisch-katholischen am ähnlichsten, — ist sie doch nicht, wie die verschiedenen Formen des Protestantismus, aus der kirchlichen Reformationsbewegung heraus, das heißt aus religiösen Motiven begründet worden, sondern lediglich, weil Heinrich VIII. vom damaligen Papste nicht die Erlaubnis zur Scheidung seiner ersten Ehe erhielt. Sie ist also, abgesehen

Mais si nous considérons maintenant l'organisation ecclésiastique à laquelle appartient la plus grande partie relative du peuple anglais, à savoir l'Église anglaise, nous savons qu'elle est, parmi toutes les Églises non soumises au pape, celle qui ressemble le plus à l'Église catholique romaine car, contrairement aux différentes formes de protestantisme, elle n'a pas été fondée à partir du mouvement de la Réforme, c'est-à-dire pour des motifs religieux, mais uniquement parce que Henri VIII n'avait pas obtenu du pape de l'époque l'autorisation de divorcer de sa première femme. Ainsi, mis



à part le fait qu'elle est indépendante du pape et célèbre le culte en anglais, elle est tout à fait « catholique ». Elle est même plus proche de l'Église orthodoxe orientale que de l'Église catholique romaine dans la mesure où, pour elle aussi, ce n'est pas la dogmatique religieuse, mais le culte chrétien qui joue le rôle principal. La célébration du culte, le service religieux dominical, marque telle-ment le dimanche en Angleterre qu'il n'existe dans aucun autre pays d'Europe une différence aussi marquée entre le jour ouvrable, entièrement consacré aux intérêts de la vie terrestre, et le jour de repos dominical, entièrement consacré au service de la vie religieuse. Mais la dualité des aspects opposés de l'âme ne s'exprime pas seulement dans le caractère de peuple anglais, elle se manifeste aussi, par exemple, dans le fait que l'Anglais est d'une part un individualiste pur et dur, mais d'autre part tout autant un être communautaire, dans la mesure où il reste dans le cadre des traditions avec son individualisme, s'intègre dans la communauté et respecte une discipline communautaire stricte.

152

W. Schubart dit dans son livre mentionné précédemment : « Les Anglais peuvent être laissés plus libres que tous les autres peuples, car au fond, ils veulent tous la même chose. Ce sont des individualistes types. » Cela renvoie à une autre polarité : si nous avons dit plus haut que le caractère britannique coïncide avec celui de notre époque, de sorte que c'est grâce à lui que quelque chose de tout à fait nouveau, d'inédit dans notre temps, voit le jour, il existe en contrepartie un contrepoids, à savoir qu'aucun autre peuple européen n'est autant attaché à la tradition et aux coutumes que l'anglais. L'État anglais, le droit anglais reposent entièrement sur les coutumes. Nulle part ailleurs le passé

davon, daß sie vom Papst unabhängig ist und den Kultus in englischer Sprache zelebriert, durchaus «katholisch». Ja, sie steht sogar der östlich-orthodoxen Kirche noch näher als der römisch-katholischen insofern, als auch für sie nicht die religiöse Dogmatik, sondern der christliche Kultus die Hauptrolle spielt. Die Feier des Kultus, der sonntägliche Gottesdienst, gibt aber in England dem Sonntag so sehr das Gepräge, daß in keinem andern Lande Europas ein so scharfer Unterschied besteht zwischen dem ganz den Interessen des Diesseits gewidmeten Werktag und dem ganz dem Dienste des religiösen Lebens geweihten sonntäglichen Ruhetag. Aber nicht nur hierin prägt sich die Zweiheit der gegenpoligen Seelenglieder im englischen Volkscharakter aus, sondern auch zum Beispiel darin, daß der Engländer einerseits zwar durch und durch Individualist, anderseits aber ebenso sehr Gemeinschaftswesen ist, indem er sich mit seinem Individualismus im Rahmen des Herkömmlichen hält, in die Gemeinschaft einordnet und eine strenge Gemeinschaftsdisziplin einhält.

152

W. Schubart sagt in seinem an früherer Stelle erwähnten Buch: Die Engländer können deshalb freier gelassen werden als alle andern Völker, weil sie im Grunde alle dasselbe wollen. Sie sind Typenindividualisten. Und damit ist schon auf eine weitere Polarität hingedeutet: Wenn wir oben sagten, daß der Charakter des Britentums mit demjenigen unsres Zeitalters zusammenfalle, so daß erst durch ihn ganz Neues, vorher noch nicht Dagewesenes in unsrer Zeit entsteht, so steht dem wieder wie ein Gegengewicht gegenüber, daß kaum ein andres Volk Europas so sehr der Tradition, dem Herkommen verhaftet ist wie das englische. Der englische Staat, das englische Recht beruhen ganz und gar auf dem Herkom-



historique n'est aussi vivant qu'en Angleterre. Et nulle part ailleurs, lorsqu'on quitte les villes pour se rendre à la campagne, on ne trouve autant de vestiges du Moyen Âge qu'ici. Cette même polarité apparaît finalement sous une autre forme dans le fait que l'Angleterre a certes donné naissance à la forme d'État la plus moderne, le parlementarisme, dont elle est aussi fière que de sa « démocratie », mais qu'elle est en même temps le seul État européen à posséder encore dans sa Chambre des Lords un parlement réservé à la noblesse, ainsi qu'une royauté dont le cérémonial rappelle encore l'époque de l'ancien ordre social, qui correspondait à la culture de l'âme de sensation.

On pourrait ainsi prétendre que le caractère de peuple anglais apparaît comme l'inverse de celui des deux peuples du sud de l'Europe, les Espagnols et les Italiens. Nous avons affaire aux mêmes éléments dans les deux cas. Seulement, ce qui est au premier plan chez les uns est à l'arrière-plan chez les autres, et inversement. C'est aussi la raison pour laquelle les relations entre les Britanniques et les deux peuples du sud de l'Europe sont beaucoup plus harmonieuses qu'entre ces deux peuples et les Français. Chacun trouve en quelque sorte dans l'autre un complément. Ainsi, même s'il s'agit de réalisations et d'acquis opposés, il existe entre les Britanniques et les Italiens, parce qu'il n'y a pas de rivalité de pouvoir, une relation de sympathie et d'admiration mutuelle. L'Italie a toujours été la destination touristique la plus prisée des Anglais. Et les grands combattants pour la liberté italiens du XIXe siècle (Mazzini, Garibaldi) ont trouvé en Angleterre un accueil hospitalier et l'asile. La relation entre la culture britannique et la culture espagnole est encore plus particulière, car elles ont en commun le fait

men. Die geschichtliche Vergangenheit ist nirgends so lebendig wie in England. Und kaum sonstwo findet man, wenn man von den Städten aufs Land hinauskommt, so viel Mittelalter erhalten wie dort. Wieder in andrer Gestalt erscheint dieselbe Polarität schließlich darin, daß England zwar im Parlamentarismus die modernste Staatsform hervorgebracht hat, auf die es, als auf seine «Democracy», so stolz ist, zugleich aber als einziger europäischer Staat in seinem house of Lords noch ein eigenes Adelssparlament besitzt sowie ein Königstum, dessen Zeremoniell noch an jene Zeiten der einstigen Ständeordnung erinnert, welche der Empfindungsseelenkultur entsprach.

So könnte man behaupten, daß der englische Volkscharakter wie eine Umstülpung desjenigen der beiden südeuropäischen Völker, der Spanier und Italiener, erscheint. Bei beiden haben wir es mit denselben Elementen zu tun. Nur bildet, was bei diesen im Vordergrunde steht, bei jenem den Hintergrund, und umgekehrt. Und hierauf beruht es auch, daß zwischen dem Britentum und den beiden südeuropäischen Völkern ein viel harmonischeres Verhältnis waltet als zwischen beiden und dem Franzosen-tum. Jedes empfindet im andern in gewisser Weise die Ergänzung. So besteht, wenn auch in bezug auf entgegengesetzte Leistungen und Errungenschaften, zwischen Briten und Italienern, weil hier keine Machtrivalität hineinspielt, ein Verhältnis der Sympathie und gegenseitigen Bewunderung. Italien war seit je das von den Engländern am meisten besuchte Reiseland. Und die großen italienischen Freiheitskämpfer des 19. Jahrhunderts (Mazzini, Garibaldi) fanden in England gastfreundliche Aufnahme und Asyle. Noch eigentümlicher ist die Beziehung zwischen Britentum und Spanier-



que les deux pôles de l'âme, bien que de manière inverse, s'y opposent sans médiation. Comme nous l'avons déjà mentionné, c'est grâce aux éléments de son âme consciente que l'espagnolité est devenu l'empire le plus puissant au début de l'ère moderne. Lorsque, après la rupture d'Henri VIII avec Rome, le catholicisme refit surface en Angleterre avec sa fille Marie la Sanglante, vint encore une fois au pouvoir,

tum, — haben diese doch miteinander gemeinsam, daß die beiden polaren Seelenglieder, nur in umgekehrter Art, bei ihnen einander ohne Vermittlung gegenüberstehen. Seinem Bewußtseinsseelenelemente verdankt es, wie schon früher bemerkt, das Spaniertum, daß es im Beginne der neueren Zeit zum mächtigsten Imperium aufstieg. Als in England nach dem Abfall Heinrichs VIII. von Rom mit seiner Tochter Maria der Blutigen der Katholizismus noch einmal zur Herrschaft kam,

153

il chercha à s'appuyer sur la puissance espagnole, et c'est ainsi que la reine d'Angleterre devint l'épouse de Philippe II d'Espagne. Sous le règne de sa successeure Élisabeth, cependant, l'ingérence de l'Angleterre dans la guerre des Pays-Bas et l'exécution de Marie Stuart provoquèrent un conflit armé entre les deux pays, et avec le naufrage de son Armada, la puissance mondiale de l'Espagne dut céder la place à celle de l'Angleterre en pleine ascension. Au siècle suivant, au cours duquel l'âme du peuple anglais s'incarna pleinement pour la première fois — c'était le siècle de la dynastie des Stuart et de la révolution anglaise —, les deux éléments opposés de l'âme britannique entrèrent dans un conflit violent et intense. Cela eut pour conséquence que l'élément d'âme de sensation fut fortement relégué à l'arrière-plan pendant un certain temps. Cela s'exprima notamment dans la lutte acharnée contre le catholicisme (de plus en plus favorisé par les Stuart), qui aboutit à la privation des droits politiques de ses adeptes. Rétrospectivement, l'exécution de Marie Stuart par Élisabeth apparaît comme un prélude à cela, et Schiller, avec une grande sensibilité, a su, dans la manière dont il a dépeint les deux personnages féminins dans son drame, nous présenter en elles l'incarnation des deux

suchte er eine Stütze an der Macht Spaniens, und so wurde die englische Königin die Gemahlin Philipps II von Spanien. Unter ihrer Nachfolgerin Elisabeth jedoch kam es wegen Englands Einmischung in den niederländischen Krieg und der Hinrichtung Maria Stuarts zum kriegerischen Zusammenstoß zwischen beiden Ländern, und mit dem Untergang seiner Armada mußte die Weltmachstellung Spaniens der aufsteigenden englischen weichen. Im darauffolgenden Jahrhundert, in welchem die englische Volksseele sich erst vollständig verkörperte — es war das Jahrhundert der Stuart-Dynastie und der englischen Revolution —, gerieten dann die beiden gegenpoligen Seelenglieder im Wesen des Britentums in die heftigste, mächtig hin und her wogende Auseinandersetzung miteinander. Sie hatte zur Folge, daß das Empfindungsseelenlement für eine Weile stark in den Hintergrund gedrängt wurde. Es kam dies u. a. in dem unerbittlichen Kampf gegen den (von den Stuarts in zunehmendem Maß wieder begünstigten) Katholizismus zum Ausdruck, der mit der politischen Entrechtung seiner Bekenner endigte. Im Rückblick von daher erscheint die Hinrichtung Maria Stuarts durch Elisabeth wie ein Vorspiel davon, und mit feiner Empfindung hat Schiller in der Art, wie er in

153



aspects opposés de l'âme dans le caractère de peuple britannique : Marie, tout entière âme sensible, Élisabeth, tout entière âme consciente.

Mais en ce qui concerne les relations entre l'Angleterre et l'Espagne, il convient, pour conclure cette description, de souligner un phénomène étrange, à la fois de contraste et de parallélisme. Au début de l'ère moderne, l'espagnolité a donné naissance à *l'ordre des jésuites*, qui apparaît comme la quintessence de l'essence espagnole tant par ses objectifs que par la manière dont il les poursuit, et qui, pendant la Contre-Réforme, a mené la lutte pour le rétablissement de la domination de l'Église catholique en tant que force centrale de celle-ci. De manière analogue, le judaïsme a donné naissance au XVIII<sup>e</sup> siècle à *l'ordre franc-maçonnique*, qui est devenu le principal vecteur de l'idée d'un ordre social façonné par les impulsions de l'âme consciente, telle qu'elle s'est manifestée sur le continent, notamment lors de la Révolution française, mais sans pouvoir être réalisée par celle-ci. Le jésuitisme et la franc-maçonnerie, deux forces très influentes de l'histoire récente, ont longtemps été considérés comme diamétralement opposés, et pourtant ils ont aussi beaucoup en commun, ce qui s'est traduit récemment par de nombreuses doubles appartенноances.

seinem Drama die beiden Frauengestalten zeichnete, in ihnen die Verkörperungen der beiden gegensätzlichen Seelenglieder im britischen Volkscharakter uns vor Augen gestellt: Maria ganz Empfindungs-, Elisabeth ganz Bewußtseinsseele.

Was aber die Beziehung zwischen England und Spanien betrifft, so darf zum Abschluß dieser Charakteristik auf ein merkwürdiges Phänomen sowohl des Gegensatzes wie der Parallelität hingewiesen werden. Aus dem Spaniertum ging im Beginn der neueren Zeit der *Jesuitenorden* hervor, der sowohl in seinen Zielen wie in der Art, wie er diese verfolgt, wie eine Quintessenz des spanischen Wesens erscheint und während der Gegenreformation als die Kerntruppe derselben den Kampf für die Wiederherstellung der katholischen Kirchenherrschaft führte. In analoger Art ist aus dem Britentum im 18. Jahrhundert der *Freimaurerorden* hervorgegangen, der zum hauptsächlichsten Träger der Idee einer aus den Impulsen der Bewußtseinsseele gestalteten sozialen Ordnung wurde, wie sie sich auf dem Kontinent dann vor allem in der Französischen Revolution auswirkte, aber von ihr nicht verwirklicht werden konnte. Jesuitismus und Freimaurerei, beide intensiv wirksame Mächte der neueren Geschichte, galten lange als schärfste Gegensätze, und doch haben sie auch manches miteinander gemeinsam, was in neuerer und neuester Zeit in zahlreichen Doppelmitgliedschaften seinen Ausdruck gefunden hat.

## Allemagne

### I. Esprit et âme du peuple

Passons maintenant de l'Angleterre à l'Europe centrale pour revenir sur la

## Deutschland

### I. Volksgeist und Volksseele

Kommen wir nun, von England nach Mitteleuropa übergehend, nochmals auf



germanité/allemanité, dont nous avons déjà parlé en détail au chapitre cinq. À ce qui a été exposé là-bas d'un point de vue psycho-physiologique, nous devons maintenant ajouter ce qu'il y a à dire sur l'allemanité d'un aspect purement psychologique. Si nous avons dû y mettre en évidence la particularité très spéciale de cette peuplité centre européenne, qui se distingue des peuples occidentaux et orientaux, celle-ci sera éclairée sous un autre angle par ce qui va être exposé ci-après et pourra ainsi être comprise de manière plus approfondie. Nous avions souligné à cet endroit que, contrairement aux peuples d'Europe du Sud et de l'Ouest dont nous avons parlé jusqu'à présent, qui présentent tous des caractères nationaux bien définis et fortement marqués, celle de l'allemanité montre une alternance constante de devenir et de dé-devenir, c'est-à-dire qu'il se trouve dans un flux constant de transformation sans jamais parvenir à son terme. Cette différence ne s'explique pleinement que par le fait suivant. Les caractères des peuples dont nous avons parlé jusqu'à présent représentent, dans le médium de l'âme consciente, les différents stades du développement spirituel que l'humanité traverse au cours des époques historiques. En d'autres termes : les différentes formes de développement de l'âme qui apparaissent au cours de l'évolution historique lorsque le *je humain* traverse les trois enveloppes astrale, éthérique et physique et les transforme en partie en ce que nous avons appelé les différents appareils de réflexion. Dans l'allemanité maintenant, c'est *le je humain même* qui apparaît comme principe formateur de peuple, c'est-à-dire ce qui, en devenir et en mutations constantes, traverse toute cette série d'étapes de formes d'âme et n'aura pas encore alors atteint son terme. Car

das Deutschtum zu sprechen, von dem ja bereits im fünften Kapitel ausführlich die Rede war, so haben wir zu dem, was dort vom psycho-physiologischen Gesichtspunkt ausgeführt wurde, jetzt hinzuzufügen, was vom rein psychologischen Aspekt her bezüglich des Deutschstums zu sagen ist. Wenn schon dort die ganz besondere, sowohl von den westlichen wie von den östlichen Völkern sich unterscheidende Eigentümlichkeit dieses mitteleuropäischen Volkstums aufgezeigt werden mußte, so wird diese durch das, was im Folgenden darzulegen ist, von einer anderen Seite her beleuchtet und kann daher noch in einem tieferen Sinne verständlich werden. Wir hatten an jener Stelle darauf hingewiesen, daß im Gegensatz zu den bisher besprochenen süd- und westeuropäischen Völkern, die alle ganz bestimmte, festgeprägte Nationalcharaktere aufweisen, derjenige des Deutschtums einen stetigen Wechsel von Werden und Entwerden zeigt, das heißt: sich in einem ständigen Fluß der Wandlung befindet, ohne einen Abschluß derselben zu erreichen. Dieser Unterschied erklärt sich in seiner vollen Tiefe erst durch folgenden Tatbestand. Die Charaktere der bisher besprochenen Völker repräsentieren im Medium der Bewußtseinsseele die verschiedenen Stufen der seelischen Entwicklung, welche die Menschheit im Laufe der geschichtlichen Epochen durchschreitet, — anders gesagt: die verschiedenen Entwicklungsgestalten des Seelischen, die im geschichtlichen Werden dadurch entstehen, daß das menschliche Ich die drei Hülle des Astralischen, Ätherischen und Physischen durchdringt und teilweise zu dem umwandelt, was wir als die verschiedenen Spiegelungsapparate bezeichnet haben. Im Deutschtum nun tritt als volksbildendes Prinzip *das menschliche Ich selbst* auf, also



nous avons déjà mentionné dans le chapitre susmentionné que l'évolution d'âme sera suivi d'un développement spirituel, dont l'aube commence déjà à poindre aujourd'hui. Oui, c'est même dans cette évolution spirituelle que le je atteindra le plein épanouissement/déploiement. Car, comme nous l'avons déjà souligné à plusieurs reprises, il est lui-même de nature *spirituelle*. Il en résulte que, dans l'allemanité, le centre de gravité de son être ne se trouve pas dans l'âme de peuple, mais dans le noyau de celle-ci : dans l'*esprit* de peuple. Dans ce

das, was, ständig werdend und sich wandelnd, durch diese ganze Stufenreihe von Seelengestalten hindurchgeht und auch dann in seiner Wesensentfaltung noch nicht an ein Ende gelangt sein wird. Denn wir' haben in dem genannten Kapitel ja auch schon erwähnt, daß an die seelische Entwicklung eine geistige sich anschließen wird, deren erste Morgendämmerung bereits heute im Anbrechen begriffen ist. Ja, in dieser geistigen Entwicklung wird das Ich sogar erst die volle Höhe seiner Entfaltung erreichen. Denn es selbst ist ja, wie schon wiederholt bemerkt, *geistiger* Natur. Hierdurch ist es auch bedingt, daß beim Deutsch-tum der Schwerpunkt seines Wesens nicht in der Volksseele, sondern im Kern derselben: im *Volksgeiste* liegt. In diesem

155

*Ich-Charakter* des Deutschtums haben wir also den eigentlichen Grund zu sehen für das stetige Werden und Entwerden, welches sein Wesen kennzeichnet. In ihm liegt es aber auch begründet, daß der Geist dieses Volkstums seine entscheidende Beziehung nicht zum Seelischen — wie die Volksseelen der westlichen Nationen —, sondern zum Geistigen, zum *Ich* seiner *Angehörigen* hat. Wohl steht der Deutsche auch in einem Verhältnis zu seiner Volksseele; worauf es entscheidend für ihn aber ankommt, ist sein Verhältnis zu seinem *Volksgeist*. Das erstere ist ein *natürliches*, das letztere ein *moralisches* Verhältnis. Das heißt: es ist ein Verhältnis der *Erkenntnis* und der *Freiheit*. Was dies praktisch bedeutet, wird im weiteren noch zu zeigen sein. Hier ist zunächst nur so viel zu sagen, daß aus den genannten Gründen als volle Repräsentanten des Deutschtums nur solche Persönlichkeiten gelten können, die auch ein Verhältnis zu dessen *Volksgeist* gefunden haben. Und da diese aus denselben Gründen nicht die Masse der Deutschen sind, sondern nur verhältnis-

*caractère-je* de l'identité allemande que nous devons voir la raison particulière du devenir et du dé-devenir constants qui caractérisent son essence. Mais c'est aussi en cela que réside la raison pour laquelle l'esprit de cette peuplité n'a pas de relation décisive à ce qui est d'âme — comme c'est le cas pour les âmes des peuples occidentaux —, mais au spirituel, au *je* de ses *appartenants*. Certes, l'Allemand se tient aussi dans un rapport à son âme de peuple, mais ce dont il s'agit, décisif pour lui, c'est son rapport à l'esprit de peuple. Le premier est un rapport *naturel*, le dernier un *moral*. Cela signifie : c'est un rapport de *connaissance* et de *liberté*. Ce que cela signifie concrètement sera à montrer plus loin. Ici est tout d'abord à dire seulement autant que, des raisons mentionnées, seules les personnalités qui ont aussi trouvé un rapport avec cet esprit de peuple peuvent valoir comme les représentants à part entière de l'allemanité. Et comme, pour les mêmes raisons, celles-ci ne sont pas la masse des Allemands, mais seulement un nombre relativement restreint



d'individus, il est vrai pour la germanité plus que pour tout autre peuple que son essence la plus profonde ne peut être illustrée que par des *individualités particulières*. C'est pourquoi nous mentionnerons ici, à travers les siècles, des personnalités qui, bien que différentes, peuvent être considérées comme des représentants caractéristiques de cette allemanité.

En premier lieu, nous citons Maître Eckhart, le grand mystique du XIII<sup>e</sup> siècle. Frère religieux et disciple spirituel de Thomas d'Aquin, il partageait non seulement son estime pour la connaissance, mais allait même au-delà de son maître en essayant de saisir comme contenu d'une connaissance réelle, bien que mystiquement approfondie, ce que celui-ci ne considérait plus comme une vérité cognitive, mais seulement comme une vérité révélée de la foi. La connaissance et l'être se confondaient pour lui en Dieu qui, en tant qu'unité des deux, est à la fois un être et une raison transcendants et insaisissables, et donc « rien/néant ». Mais en se reconnaissant lui-même, il révèle son contenu, il est en même temps le monde respectivement il engendre le monde. Et lorsque, dans l'âme humaine, qui est également divine dans l'*« étincelle »* de son être le plus intime, son je, le monde est imprégné de sa nature cognitive/à mesure de connaissance, cela marque le point de basculement par lequel le monde est ramené/reconduit à Dieu respectivement retourne en Dieu.

En deuxième lieu, citons Martin Luther, le réformateur du XVI<sup>e</sup> siècle. Il s'inscrit dans l'histoire spirituelle d'une manière très différente de Maître Eckhart : c'est un combattant dont l'action a eu des répercussions puissantes, bouleversant même l'histoire extérieure. Mais aussi,

mäßig wenige einzelne, so gilt für das Deutschtum mehr als für jedes andere Volkstum, daß man sein tiefstes Wesen nur an *einzelnen Individualitäten* illustrieren kann. Aus diesem Grunde sollen hier zunächst aus der Folge der Jahrhunderte einzelne Persönlichkeiten erwähnt werden, die als zwar verschiedenartige, aber doch charakteristische Repräsentanten desselben bezeichnet werden können.

An erster Stelle nennen wir Meister Eckhart, den großen Mystiker des 13. Jahrhunderts. Ordensbruder und geistiger Schüler des Thomas von Aquino, teilte er nicht nur dessen Hochschätzung der Erkenntnis, sondern ging darin über seinen Lehrer noch hinaus, indem er auch das, was jener nicht mehr als Erkenntniswahrheit, sondern nurmehr als geoffenbarte Glaubenswahrheit hatte gelassen, noch als Inhalt wirklicher, allerdings mystisch vertiefter Erkenntnis zu fassen versuchte. Erkennen und Sein schlechthin schmolzen ihm in eins zusammen in Gott, der, als die Einheit beider, nicht zu fassendes Übersein und Übervernunft zugleich und insofern «Nichts» ist. Indem dieses aber, sich erkennend, seinen Inhalt offenbart, ist es zugleich die Welt bzw. bringt es die Welt hervor. Und indem in der menschlichen Seele, die in dem «Fünklein» ihres innersten Wesens, ihres Ichs, auch göttlichen Wesens ist, die Welt ihrem Wesen nach erkenntnismäßig durchdrungen wird, ist damit der Umschlagspunkt bezeichnet, durch den hindurch die Welt zu Gott zurückgeführt wird bzw. in Gott zurückkehrt.

An zweiter Stelle sei Martin Luther, der Reformator des 16. Jahrhunderts, genannt. In ganz anderer Art als Meister Eckhart stellt er sich in die Geistesgeschichte hinein: als eine Kämpfernatur, von der mächtige, auch die äußere Geschichte umwälzende Wirkungen ausge-



lutte extérieure provient d'expériences spirituelles profondes qu'il a vécues et à travers lesquelles il a également cherché et trouvé un chemin direct et immédiat de son je vers la divinité. Et fort de la sécurité que lui ont apportée ces expériences, il affronte avec une telle intrépidité, un tel courage, tout un monde d'autorité religieuse et de pouvoir terrestre, que celui-ci subit une défaite jusque-là se représenter.

La troisième personnalité à mentionner ici est celle qui, à l'époque du plus profond déclin de la culture de peuple allemande, dans les décennies qui suivirent la guerre de Trente Ans, fit à nouveau briller de mille feux la flamme de l'esprit allemand, mais sous une forme tout à fait différente : le philosophe Gottfried Wilhelm Leibniz. À une époque où la conception mécaniste de la nature venait d'Angleterre et où la philosophie rationaliste des Lumières émanait de France, il a élaboré dans sa monadologie une vision du monde sur laquelle l'univers semble être constitué/construit de monades, toutes formées sur le modèle de l'humain, toutefois à partir du stade du sommeil et du rêve dans le règne végétal et animal, ne s'élèvent qu'au règne humain à celui de la monade-je pleinement éveillée, telle que nous nous vivons. Chacune de ces monades porte en elle, comme dans une reproduction microcosmique, l'ensemble du macrocosme et, « sans fenêtre » comme elle est, elle tire, sans influence extérieure, tout ce qu'elle perçoit, pense, veut, de manière créative, des profondeurs de son propre être. Le fait que l'action ainsi conçue des différentes monades soit néanmoins harmonisée est dû à « l'harmonie pré-établie » que la divinité a instaurée entre

äußerem Kampf hineinführt, entspringt tiefen geistigen Erlebnissen, durch die er hindurchgegangen ist und durch die er ebenfalls einen unmittelbaren, unvermittelten Weg von seinem Ich zur Gottheit gesucht und gefunden hat. Und aus der Sicherheit, die ihm diese Erlebnisse gebracht haben, stellt er sich mit solcher Unerschrockenheit, mit solchem Mute einer ganzen Welt der religiösen Autorität und der irdischen Macht zum Kampfe, daß diese darin eine zuvor nicht vorstellbare Niederlage erleidet.

Als dritte der hier zu erwähnenden sei eine Gestalt genannt, die in der Zeit des tiefsten Verfalls der deutschen Volkskultur, in den Jahrzehnten nach dem Dreißigjährigen Kriege, die Fackel des deutschen Geistes, abermals als ein ganz anders gearteter Träger desselben, in leuchtendem Glanze erstrahlen ließ: der Philosoph Gottfried Wilhelm Leibniz. In der Epoche der damals von England herübergommenden mechanistischen Naturauffassung und der von Frankreich ausgehenden rationalistischen Aufklärungsphilosophie entwarf er in seiner Monadologie ein Weltbild, auf welchem das Universum aus Monaden aufgebaut erscheint, welche alle nach dem Muster der menschlichen gebildet sind, allerdings von der Stufe des Schlafen und Träumens im Pflanzen- und Tierreich erst im Menschenreich zu derjenigen der vollwachen Ich-Monade sich erheben, als welche wir uns erleben. Jede dieser Monaden trägt wie in einer mikrokosmischen Nachbildung den ganzen Makrokosmos in sich und «fensterlos», wie sie ist, holt sie, ohne Einwirkung von außen, alles, was sie wahrnimmt, denkt, will, schöpferisch aus den Tiefen ihres eigenen Wesens hervor. Daß das also geartete Wirken der verschiedenen Monaden dennoch zusammenstimmt, ist der



tous ses membres lors de la création du monde.

Si nous nous tournons maintenant vers l'apogée de la culture de l'esprit allemande, au tournant des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, nous pourrions citer un grand nombre de personnalités qui peuvent être considérées comme des représentants à part entière de l'essence allemande. Par souci de concision, nous n'en mentionnerons ici que quelques-unes. Il va sans dire que Goethe occupe ici la première place. À son sujet, nous nous contenterons de souligner comment, dans son œuvre la plus aboutie, le poème Faust, il dépeint un personnage qui, parce que la science scolaire purement rationnelle ne lui permet pas de comprendre l'« essence » des choses à laquelle il aspire de toutes les fibres de son âme, se résigne à la « magie » :

« Afin que je connaisse ce qui, au plus profond, maintient le monde,

Contemple toute la puissance agissante et les semences Et ne fouille plus dans les mots. »

Car les mots qu'il a trouvés dans le livre du voyant Nostradamus ont profondément pénétré son âme :

« Le monde des esprits n'est pas fermé,  
Ton sens est fermé, ton cœur est mort,  
Lève-toi, élève, sans te décourager,  
Baigne ta poitrine terrestre dans l'aurore ! »

Et ainsi, « l'esprit de la terre » qu'il invoque lui accorde en effet ce qu'il décrit plus tard dans ces mots :

« Esprit sublime, tu m'as donné, tu m'as tout donné,  
Ce que j'ai demandé. Tu ne m'as pas tourné  
ton visage dans le feu pour rien.  
Tu m'as donné la nature magnifique  
pour royaume,

« prästabilierten Harmonie » zu verdanken, welche die Gottheit bei der Schöpfung der Welt zwischen allen ihren Glie- dern gestiftet hat.

Kommen wir nun in die Zeit der höchsten Blüte der deutschen Geisteskultur um die Wende vom 18. zum 19. Jahrhundert, so ließe sich aus ihr eine große Zahl von Geistern nennen, die als vollgültige Repräsentanten des deutschen Wesens bezeichnet werden können. Der gebotenen Kürze halber greifen wir an dieser Stelle nur einige wenige heraus. Selbstverständlich ist hier vor allen anderen Goethe zu nennen. Und im Hinblick auf ihn sei hier nur darauf hingewiesen, wie er in seinem eigentlichsten Lebenswerk, der Faust-Dichtung, die Gestalt zeichnet, die, weil die scholastische bloße Verstandeswissenschaft ihr das «Wesen» der Dinge nicht zu erschließen imstande ist, zu dem sie mit allen Fasern ihrer Seele hinstrebt, sich der «Magie» ergibt,

«Daß ich erkenne, was die Welt Im Innersten zusammenhält,

Schau alle Wirkenskraft und Samen  
Und tu nicht mehr in Worten kramen.»

Denn die Worte, die er in dem Buche des Sehers Nostradamus fand, sind tief in seine Seele gedrungen:

«Die Geisterwelt ist nicht verschlossen,  
Dein Sinn ist zu, dein Herz ist tot,  
Auf, bade, Schüler, unverdrossen  
Die irdische Brust im Morgenrot!»

Und so verleiht ihm der «Geist der Erde», den er beschwört, in der Tat, was er später in den Worten beschreibt:

«Erhabner Geist, du gabst mir, gabst mir alles,  
Warum ich bat. Du hast mir nicht umsonst  
Dein Angesicht im Feuer zugewendet.  
Gabst mir die herrliche Natur zum Königreich,



La force de la ressentir, d'en jouir. Tu ne permets pas  
 Seulement une visite froide et émerveillée,  
 Tu m'accordes de regarder dans son sein profond  
 Comme dans le sein d'un ami.  
 Tu fais défiler devant moi la multitude des vivants  
 Et tu m'apprends à connaître mes frères  
 Dans le buisson silencieux, dans l'air et dans l'eau.  
 Et quand la tempête rugit et gronde dans la forêt,  
 Que le sapin géant, en tombant, écrase les branches voisines  
 Et les troncs voisins, et que sa chute fait gronder la colline d'un bruit sourd et creux,  
 Alors tu me conduis vers une grotte sûre,  
 Tu me montres alors moi-même, et dans ma propre poitrine,  
 Des merveilles secrètes et profondes s'ouvrent... »

Et si l'âme de Faust, malgré la lourde culpabilité morale qu'il porte, est finalement sauvée, les anges révèlent la raison de ce salut dans les vers qui, selon les propres mots de Goethe, résument le sens de toute la poésie :

« Le noble membre  
 Du monde des esprits est sauvé du mal.  
 Uiconque s'efforce sans relâche,

Nous pouvons le délivrer.  
 Et si l'amour d'en haut  
 L'a touché,  
 La foule bienheureuse L'accueille  
 Avec une chaleureuse bienvenue. »

À la fin de sa vie centenaire, Faust lui-même reconnaît cette quête incessante comme « la conclusion ultime de la sagesse » dans les mots suivants :

« Oui ! Je suis tout à fait dévoué à cette idée,  
 C'est la conclusion ultime de la sagesse :  
 Seul mérite la liberté comme la vie  
 Celui qui doit la conquérir chaque jour.  
 »

Kraft, sie zu fühlen, zu genießen. Nicht Kalt staunenden Besuch erlaubst du nur,

Vergönnest mir in ihre tiefe Brust  
 Wie in den Busen eines Freunds zu schauen.  
 Du führst die Reihe der Lebendigen  
 Vor mir vorbei, und lehrst mich meine Brüder  
 Im stillen Busch, in Luft und Wasser kennen.  
 Und wenn der Sturm im Walde braust und knarrt,  
 Die Riesenfichte, stürzend, Nachbaräste Und Nachbarstämme quetschend niederstreift,  
 Und ihrem Fall dumpf hohl der Hügel donnert,  
 Dann führst du mich zur sichern Höhle, zeigst  
 Mich dann mir selbst, und meiner eigenen Brust  
 Geheime tiefe Wunder öffnen sich ...»

Und wenn Fausts Seele, trotz schwerster moralischer Schuld, die er auf sich lädt, am Ende doch gerettet wird, so enthüllen die Engel den Grund dieser Rettung in den Versen, in denen sich — nach Goethes eigenen Worten — der Sinn der ganzen Dichtung zusammenfaßt:

«Gerettet ist das edle Glied  
 Der Geisterwelt vom Bösen.  
 Wer immer strebend sich bemüht,

Den können wir erlösen.  
 Und hat an ihm die Liebe gar  
 Von oben teilgenommen,  
 Begegnet ihm die sel'ge Schar  
 Mit herzlichem Willkommen.»

Dieses immer strebende Siebbemühen erkennt Faust selbst am Ende seines hundertjährigen Lebens als «der Weisheit letzten Schluß» in den Worten:

«Ja! diesem Sinne bin ich ganz ergeben,  
 Das ist der Weisheit letzter Schluß:  
 Nur der verdient sich Freiheit wie das Leben,  
 Der täglich sie erobern muß.»



Mais la force qui agit dans « l'amour d'en haut » est évoquée dans les derniers vers du poème, prononcés par le chœur mystique :

« L'indicible  
Est accompli ici ;  
L'éternel féminin  
nous attire vers le haut. »

À côté de Goethe se trouve Schiller. En ce qui le concerne, nous nous contenterons ici de souligner qu'à cette époque où, comme nous le montrerons plus en détail ultérieurement, la germanité entre dans une phase de déploiement de la conscience, ses représentants trouvent dans une *saisie de soi consciente* de l'essence allemande un nouveau motif pour leurs aspirations spirituelles. Schiller a couché le fruit d'une telle réflexion dans les vers que l'on trouve dans son fragment de poème « Deutsche Größe » (La grandeur allemande) :

« Ce n'est pas la grandeur de l'Allemand,  
De vaincre par l'épée,  
De pénétrer dans le royaume des esprits,  
De vaincre les préjugés...  
Mais de lutter virilement contre l'illusion,  
Cela vaut bien son zèle ! »

À cette époque, l'allemanité a connu une autre représentation suprême à travers les trois plus grands représentants de la philosophie idéaliste : Fichte, Schelling et Hegel. En effet, cette philosophie représente fondamentalement une doctrine unique, globale et développée dans toutes les directions sur le *je* humain ! Selon elle, l'essence de celui-ci ne peut être saisie qu'en union avec l'Absolu, le Divin

et ce de telle manière que, dans sa conscience de soi, par laquelle ça devient en premier « je », ce dernier s'élève pour la première fois à sa pleine saisie de soi et s'accomplit en lui-même. Mais chez

Auf die Kraft aber, die in der « Liebe von oben » wirkt, deuten die Schlußverse der Dichtung hin, die der Chorus mysticus spricht:

« Das Unbeschreibliche  
Hier ists getan;  
Das Ewig-Weibliche  
Zieht uns hinan. »

Neben Goethe steht Schiller. Was ihn betrifft, so sei an dieser Stelle lediglich der Blick darauf hingelenkt, wie in dieser Zeit, da — wie wir später noch genauer zeigen werden — das Deutschtum in die Phase der Bewußtseinsseelenentfaltung eintritt, bei seinen Vertretern als ein neues Motiv ihres geistigen Strebens durchweg das einer *bewußten Selbsterfassung* des deutschen Wesens auftritt. Schiller hat die Frucht einer solchen in die Verse gegossen, die sich in seinem Gedichtfragment « Deutsche Größe » finden:

« Das ist nicht des Deutschen Größe,  
Obzusiegen mit dem Schwert,  
In das Geisterreich zu dringen,  
Vorurteile zu besiegen ..  
Männlich mit dem Wahn zu kriegen,  
Das ist seines Eifers wert! »

Eine andere höchste Repräsentanz hat das Deutschtum in jener Zeit erfahren in den drei größten Vertretern der idealistischen Philosophie: Fichte, Schelling und Hegel, — stellt doch diese Philosophie im Grunde eine einzige, umfassende, nach allen Richtungen ausgestaltete Lehre vom menschlichen *Ich* dar! Ihr zu folge kann das Wesen desselben nur in Einheit mit dem Absoluten, Göttlichen

erfaßt werden, und zwar in der Weise, daß in seinem Selbstbewußtsein, durch das es erst zum « Ich, » wird, das letztere sich erst zu seiner vollen Selbsterfassung erhebt und in sich vollendet. Unlösbar



tous ces penseurs, une caractéristique de l'essence allemande est inextricablement liée à cette philosophie-je. Dans ses « Discours à la nation allemande », Fichte a été le premier à faire de la connaissance de soi de la germanité le sujet d'une présentation détaillée, afin d'en tirer directement les lignes directrices pour l'action pratique exigée par la situation historique de l'époque. Il a résumé ses explications à ce sujet dans le célèbre passage du septième discours, à travers lequel transparaît clairement, même si ce n'est pas exprimé en ces termes, l'enracinement de l'allemanité dans l'être-je :

« Et ainsi apparaît enfin dans toute sa clarté ce que nous avons entendu jusqu'à présent par « Allemands » dans notre description. La véritable raison de la distinction réside dans le fait de croire ou non en un commencement absolu et originel chez l'être humain lui-même, en la liberté, en une perfectibilité infinie, en un progrès éternel de notre espèce, ou bien de ne pas croire en tout cela, voire de considérer et de comprendre clairement que c'est le contraire de tout cela qui se produit. Tous ceux qui vivent eux-mêmes de manière créative la nouveauté ou qui, si cela ne leur a pas été donné, abandonnent au moins résolument le néant et restent attentifs à voir si le flux de la vie originelle les saisira quelque part, ou qui, même s'ils n'en sont pas encore là, pressentent au moins la liberté et ne la haïssent pas ou ne la redoutent pas, mais l'aiment : tous ceux-là sont des humains originels, ils sont, si on les considère comme un peuple, un peuple originel, le peuple tout court, des Allemands... Dans la nation qui, jusqu'à ce jour, s'appelle simplement « le peuple » ou « Allemands », l'originalité s'est manifestée à l'époque moderne, du moins

aber ist bei allen diesen Denkern in diese Ich-Philosophie verschlungen eine Charakteristik des deutschen Wesens. Fichte machte in seinen «Reden an die deutsche Nation» überhaupt zum erstenmal die Selbsterkenntnis des Deutschtums zum Thema einer ausführlichen Darstellung, um aus dieser ganz unmittelbar die Richtlinien zu gewinnen für das von der damaligen geschichtlichen Situation geforderte praktische Handeln. Seine diesbezüglichen Darlegungen faßte er an der bekannten Stelle der siebenten Rede in die Sätze zusammen, durch welche, wenn auch nicht mit diesem Worte bezeichnet, das Wurzeln des Deutschtums im Ichwesen deutlich hindurchleuchtet: «Und so trete denn endlich in seiner vollendeten Klarheit heraus, was wir in unserer bisherigen Schilderung unter Deutschen verstanden haben. Der eigentliche Unterscheidungsgrund liegt darin, ob man an ein absolut Erstes und Ursprüngliches im Menschen selber, an Freiheit, an unendliche Verbesserlichkeit, an ewiges Fortschreiten unseres Geschlechts glaube, oder ob man an alles dieses nicht glaube, ja wohl deutlich einzusehen und zu begreifen vermeine, daß das Gegenteil von diesem allen stattfinde. Alle, die entweder selbst schöpferisch das Neue leben oder die, falls ihnen dies nicht zuteil geworden wäre, das Nützliche wenigstens entschieden fallen lassen und aufmerkend dastehen, ob irgendwo der Fluß ursprünglichen Lebens sie ergreifen werde, oder die, falls sie auch nicht so weit wären, die Freiheit wenigstens ahnen, und sie nicht hassen oder vor ihr erschrecken, sondern sie lieben: alle diese sind ursprüngliche Menschen, sie sind, wenn sie als ein Volk betrachtet werden, ein Urvolk, das Volk schlechtweg, Deutsche ... In der Nation, die bis auf diesen Tag sich das <Volk> schlechtweg oder Deutsche nennt, ist in



jusqu'à présent, et la créativité du nouveau s'est révélée ; aujourd'hui, enfin, une philosophie qui s'est clarifiée en elle-même tend enfin un miroir à cette nation, dans lequel elle reconnaît clairement ce qu'elle est devenue jusqu'à présent sans en avoir clairement conscience par la nature, et ce à quoi celle-ci la destine ; et il lui est proposé, selon ce concept clair et avec un art réfléchi et libre, de se perfectionner et de devenir pleinement ce qu'elle devrait être, de renouveler l'alliance et de boucler la boucle. Le principe selon lequel elle doit le fermer lui est présenté : ce qui croit en la spiritualité et en la liberté de cette spiritualité et veut le développement éternel de cette spiritualité par la liberté, où qu'il soit né et quelle que soit la langue qu'il parle, appartient à notre espèce, nous appartient et se joindra à nous. Ce qui croit en l'immobilisme, le recul et la danse en cercle ou

der neuem Zeit wenigstens bis jetzt Ursprüngliches an den Tag hervorgebrochen und Schöpferkraft des Neuen hat sich gezeigt; jetzt wird endlich dieser Nation durch eine in sich selbst klargestellte Philosophie der Spiegel vorgehalten, in welchem sie mit klarem Begriffe erkenne, was sie bisher ohne deutliches Bewußtsein durch die Natur ward, und wozu sie von derselben bestimmt ist; und es wird ihr der Antrag gemacht, nach diesem klaren Begriffe und mit besonnener und freier Kunst vollendet und ganz sich selbst zu dem zu machen, was sie sein soll, den Bund zu erneuern und den Kreis zu schließen. Der Grundsatz, nach dem sie diesen zu schließen hat, ist ihr vorgelegt: was an Geistigkeit und Freiheit dieser Geistigkeit glaubt und die ewige Fortbildung dieser Geistigkeit durch Freiheit will, das, wo es auch geboren sei, und in welcher Sprache es rede, ist unseres Geschlechts, es gehört uns an und wird sich zu uns tun. Was an Stillstand, Rückgang und Zirkeltanz glaubt oder

160

mettre une nature morte aux rames du gouvernement mondial, celui-ci, où qu'il soit né et quelle que soit la langue qu'il parle, est non allemand et étranger pour nous, et il est souhaitable qu'il se sépare complètement de nous le plus tôt possible. »

En ce qui concerne la conception de Schelling sur l'essence de l'allemanité, on peut citer ici une fois encore les mots tirés de son essai « Über das Wesen deutscher Wissenschaft » (Sur l'essence de la science allemande), déjà cités précédemment : « La nation allemande aspire de tout son être à la religion, mais, conformément à sa particularité, à une religion liée à la connaissance et fondée sur la science... La renaissance de la religion par la science suprême, telle est en réalité la tache de l'esprit allemand, le but

160

gar eine tote Natur an das Ruder der Weltregierung setzt, dieses, wo auch es geboren sei und welche Sprache es rede, ist undeutsch und fremd für uns und es ist zu wünschen, daß es je eher je lieber sich gänzlich von uns abtrenne. »

Beüglich Schellings Auffassung vom Wesen des Deutschtums dürfen hier nochmals die Worte aus seinem Aufsatz «Über das Wesen deutscher Wissenschaft» angeführt werden, die schon an früherer Stelle zitiert wurden: «Die deutsche Nation strebt mit ihrem ganzen Wesen nach Religion, aber ihrer Eigentümlichkeit gemäß nach Religion, die mit Erkenntnis verbunden und auf Wissenschaft begründet ist ... Wiedergeburt der Religion durch die höchste Wissenschaft, dieses eigentlich ist die Aufgabe



précis de tous ses efforts. »

Toutes les figures mentionnés démontrent, tant par leurs créations spirituelles absolument que par leurs conceptions particulières de l'essence de leur peuplité, ce qui ne peut être compris qu'à partir de l'essence du je humain telle qu'elle a été caractérisée dans les chapitres précédents de cet ouvrage. Car nous avons déjà exprimé que l'ego humain n'est pas créé par Dieu comme la nature, mais *engendré par Dieu*, c'est-à-dire qu'il est lui-même d'essence divine et qu'il porte en lui les déterminations essentielles du divin, afin de les développer progressivement en lui-même au cours de son existence terrestre et de réaliser ainsi progressivement l'essence de l'humanité, de l'humanité. Les appartenants/ressortissants d'un peuple dont la force formatrice déterminante est le je ne doivent-ils pas donc avoir pour pulsion *centrale* non pas de se sentir comme de simples créatures de Dieu, séparées de lui et ne pouvant que l'entrevoir dans un lointain inaccessible, mais de se sentir et de se reconnaître comme un avec lui au plus profond de leur âme ? En effet, on peut considérer comme le trait caractéristique le plus fondamental de l'identité allemande/allemanité ce que l'on a souvent appelé son penchant pour la *métaphysique*, pour la *transcendance*, sa quête d'une « *vision du monde* » englobant aussi le suprasensible, qui s'exprime avant tout dans son mysticisme et sa philosophie, mais aussi dans sa poésie et sa musique. Cette aspiration, qui traverse toute son histoire spirituelle, a trouvé dans notre siècle son accomplissement le plus abouti dans la science de l'esprit telle qu'elle a été fondée par Rudolf Steiner sous le nom d'*anthroposophie*. C'est elle qui a élaboré les concepts permettant de saisir et de définir de ma-

des deutschen Geistes, das bestimmte Ziel aller seiner Bemühungen.»

Alle die erwähnten Gestalten erweisen sowohl durch ihre geistigen Schöpfungen überhaupt wie speziell in ihren Auffassungen vom Wesen ihres Volkstums, was nur verständlich wird aus dem Wesen des menschlichen Ichs heraus, wie es in den vorangehenden Kapiteln dieses Buches charakterisiert worden ist. Denn wir haben ja zum Ausdrucke gebracht, daß das menschliche Ich nicht gottgeschaffen ist wie die Natur, sondern *gottgezeugt*, das heißt selbst göttlichen Wesens und die wesentlichen Bestimmungen des Göttlichen der Anlage nach in sich trägt, um sie, im Durchgang durch das Erdendasein, in sich schrittweise zur Entfaltung zu bringen und damit das Wesen der Menschheit, des Menschenstums stufenweise zu verwirklichen. Muß daher nicht in den Angehörigen eines Volkes, dessen wesensbestimmende Bildekraft das Ich ist, als der *zentralste Trieb* derjenige leben, sich nicht als ein bloßes Geschöpf Gottes zu empfinden, von ihm getrennt und ihn nur in unerreichbarer Ferne erahnend, sondern im Innersten der je eigenen Seele sich als Eines mit ihm zu erleben und zu erkennen?! In der Tat darf als der erste, fundamentalste Wesenzug des Deutschtums derjenige bezeichnet werden, den man oftmals seinen Trieb zur *Metaphysik*, zur *Transzendenz*, sein Streben nach einer auch das Übersinnliche miteinbeziehenden « *Weltanschauung* » genannt hat, wie er vor allem in seiner Mystik und Philosophie, aber auch in seiner Dichtung und Musik zum Ausdrucke kommt. Dieses durch seine ganze Geistesgeschichte sich hindurchziehende Streben ist in unserm Jahrhundert in seine reifste Erfüllung eingemündet in der Wissenschaft vom Geiste, wie sie als Anthroposophie durch Rudolf Steiner begründet worden ist.



nière satisfaisante, sur le plan cognitif, non seulement l'essence de l'être humain absolument, ainsi spécialement aussi ce qui de l'identité allemande en premier de façon suffisante peut être saisi et déterminé à mesure de connaissance.

À côté de cette « pulsion primitive », il convient toutefois de souligner quatre autres traits fondamentaux

161

qui constituent les contreparties des caractéristiques que nous avons trouvées chez les Britanniques et qui ressortent donc le plus clairement lorsqu'on les compare à celles-ci.

Il est évident que dans un peuple dont le caractère est déterminé par le *je humain* même, *l'individualisme* doit aussi être à demeure de manière particulière. En effet, il est tout aussi propre à la culture allemande qu'à la culture britannique, mais d'une façon différente. L'individualisme britannique repose entièrement sur *l'image-reflet* du *je* qui se forme au corps physique lorsqu'il s'y immerge. Il ne se rapporte donc pas du tout au *je* lui-même, mais uniquement à son image. Comme cette image naît en même temps que le corps, le Britannique naît pour ainsi dire déjà individualiste. Il porte en lui son individualisme comme un don naturel achevé. Mais tout comme une image-reflet est un phénomène et non une réalité, mais seulement une image, ce que l'Anglais appelle « *je* » n'est pas une réalité, mais seulement un phénomène. Il en résulte le paradoxe suivant : celui-là même qui écrit toujours le mot « *I* » (moi) avec une majuscule ne reconnaît aucune réalité propre à ce « *je* », mais le considère comme un simple produit de la constitution physique, qui disparaît avec celle-ci. Nous avons déjà mentionné que Locke qualifiait déjà « *l'âme* » de « *table rase* » qui n'est écrite

Hat doch erst diese die Begriffe erarbeitet, mittels welcher wie das Wesen des Menschen überhaupt, so auch speziell dasjenige des Deutschtum erst in zureichender Art erkenntnismäßig erfaßt und bestimmt werden kann.

Neben diesem seinem «Urtrieb» sind aber noch vier andere Grundzüge her-

161

vorzuheben, die Gegenstücke bilden zu charakteristischen Wesensmerkmalen, wie wir sie beim Britentum gefunden haben, und die deshalb am deutlichsten in der Gegenüberstellung zu diesen hervortreten.

Es leuchtet ein, daß in einem Volke, dessen Charakter durch das menschliche *Ich* selbst bestimmt ist, in besonderer Weise auch der *Individualismus* beheimatet sein muß. In der Tat ist er dem Deutschtum ebenso eigentümlich wie dem Britentum, nur in anderer Art. Der britische Individualismus beruht ganz und gar auf dem *Spiegelbild* des *Ichs*, das am physischen Leib entsteht, wenn es in diesen untertaucht. Er bezieht sich also gar nicht auf das *Ich* selbst, sondern lediglich auf dessen Bild. Da dieses Bild mit der Entstehung des Leibes mitentsteht, so wird der Brite sozusagen schon als Individualist geboren. Er trägt seinen Individualismus als eine fertige Gabe der Natur in sich. Wie aber ein Spiegelbild zwar Phänomen ist, aber keine Realität, sondern eben nur ein Bild darstellt, so bedeutet auch für den Engländer das, was er «*Ich*» nennt, keine Realität, sondern nur ein Phänomen. Dadurch kommt das Paradox zustande, daß gerade er, der das Wort «*I*» (ich) immer groß schreibt, diesem «*I*» gar keine eigene Wirklichkeit zuerkennt, sondern es als bloßes Erzeugnis der leiblichen Konstitution betrachtet, das beim Zerfall der selben mitzerfällt. Wir erwähnten be-



que par les impressions du monde extérieur. Hume est allé encore plus loin et a déclaré que le je n'était qu'un simple ensemble de représentations qui ne reposait sur aucune réalité respectivement substance propre. C'est pourquoi il a aussi nié son immortalité. Pour toutes ces raisons, l'individualisme britannique est un individualisme qui reste dans le cadre de ce qui est traditionnel et communément admis, un individualisme de type national. Il s'exerce dans la sphère de ce qui est d'âme personnelle et dégénère parfois en mélancolie (spleen). L'individualisme allemand, en revanche, se réfère au je réel et tend finalement à le vivre et à l'exprimer dans sa propre réalité, indépendamment de la corporéité et de tout ce qui est lié à l'existence physique. Il s'agit donc d'un individualisme « radical » ou « absolu » qui peut dégénérer en isolement sociétal, en solitarisme et en obstination. Dans sa forme la plus noble et la plus élevée, il s'exprime principalement sur le plan spirituel dans la formation d'un style individuel de création spirituelle, mais surtout dans la *transformation* intérieure incessante de l'individualité. Comme il s'agit d'un problème d'*éducation* et d'*auto-éducation*, il trouve ici son expression dans le grand intérêt que tous les représentants importants de la culture allemande ont développé pour les questions de pédagogie et d'éducation. Lessing et Herder, Goethe et Schiller, Fichte et Schelling, Basedow et Jean Paul, Humboldt et Schleiermacher ont

reits, daß schon Locke die «Seele» als eine «leere Tafel» bezeichnete, die erst durch die Eindrücke der äußeren Welt beschrieben wird. Hume ging noch weiter und erklärte das Ich für einen bloßen Komplex von Vorstellungen, dem keine eigene Realität bzw. Substanz zugrunde liege. Daher leugnete er auch dessen Unsterblichkeit. Aus all diesen Gründen ist der britische Individualismus ein solcher, der sich im Rahmen des Herkömmlichen, Allgemein-Üblichen hält, der Individualismus eines nationalen Typus. Er wirkt sich in der Sphäre des Seelisch-Persönlichen aus und entartet bisweilen in Spleenigkeit. Der deutsche Individualismus dagegen bezieht sich auf das wirkliche Ich und tendiert letztlich dahin, dieses, unabhängig von der Leiblichkeit und allem, was mit dem leiblichen Dasein verbunden ist, in seiner eigenen Realität zu erleben und darzuleben. Er ist daher ein «radikaler» oder «absoluter» Individualismus und kann in gesellschaftliche Vereinsamung, Eigenbrödelei, Querköpfigkeit ausarten. In seiner edleren, höheren Form lebt er sich vornehmlich auf der geistigen Ebene dar in der Ausbildung eines individuellen Stils des geistigen Schaffens, vor allem aber in der unablässigen inneren *Wandlung* der Individualität. Da diese ein Problem der *Erziehung* und der *Selbsterziehung* ist, so findet er hier seinen Ausdruck in dem großen Interesse, das alle bedeutenden Repräsentanten des Deutschtums an Fragen der Pädagogik, der Bildung entwickelt haben. Lessing und Herder, Goethe und Schiller, Fichte und Schelling, Basedow und Jean Paul, Humboldt und Schleier-

162  
tous apporté une contribution importante à ce sujet, et Pestalozzi a donné l'impulsion pédagogique la plus significative du XIXe siècle. Cependant, tous considéraient que le but ultime de toute

162  
macher haben alle gewichtige Beiträge zu diesem Thema geliefert, und von Pestalozzi ging der bedeutendste pädagogische Impuls des 19. Jahrhunderts aus. Das letzte Ziel aller Erziehung und Bil-



éducation et formation était le développement complet et harmonieux des aptitudes latentes dans l'individualité humaine.

La deuxième impulsion à mentionner ici est celle de la *liberté*. Elle aussi est commune à la culture allemande et à la culture britannique, sous des formes très différentes. En Angleterre, elle repose sur le type d'individualisme que nous venons de décrire. Par liberté (liberty), l'Anglais entend la possibilité de vivre sans entrave et sans restriction sa *personnalité* telle qu'elle est, avec ses opinions, ses conceptions, ses intérêts, ses besoins, ses passe-temps, etc. dans la vie *extérieure*. C'est pourquoi, comme nous l'avons déjà mentionné, la liberté ainsi comprise a trouvé sa réalisation principale et la plus significative dans le domaine économique : dans l'économie libre, et sur le plan politique, dans le système parlementaire.

Le concept allemand de liberté ne désigne pas en premier lieu une certaine configuration des conditions extérieures, mais une certaine *constitution intérieure de l'âme*, qui est certes inhérent à celle-ci, mais qui doit d'abord être développé par l'éducation. C'est ainsi que Schiller l'entend dans ses « Paroles de foi » :

L'humain est créé libre, il est libre  
Même s'il naît enchaîné.  
Ne vous laissez pas tromper par les cris  
de la foule,  
Ni par les abus des fous furieux !  
Devant l'esclave qui brise ses chaînes,  
Ne tremblez pas devant l'humain libre !

Et dans ses « Lettres sur l'éducation esthétique de l'humain », qui comptent parmi les écrits les plus importants sur la liberté ainsi comprise, Schiller caractérise l'état intérieur de la liberté en disant que les pulsions contradictoires de

dung erblickten aber alle die Genannten in der allseitigen und harmonischen Entfaltung der in der menschlichen Individualität schlummernden Anlagen.

Der zweite hier zu nennende Impuls ist derjenige der *Freiheit*. Auch er ist, ebenfalls in sehr verschiedener Gestalt, dem Deutschtum und dem Britentum gemeinsam. In England beruht er auf der soeben geschilderten Art des dortigen Individualismus. Der Engländer versteht unter Freiheit — liberty — die Möglichkeit, seine *Persönlichkeit*, wie sie nun einmal in ihren Ansichten, Auffassungen, Interessen, Bedürfnissen, Liebhabereien usw. geartet ist, im äußersten Leben ungehindert und uneingeschränkt darzuleben. Daher hat die so verstandene Freiheit dort, wie schon erwähnt, ihre hauptsächliche, bedeutsamste Verwirklichung auf ökonomischem Felde gefunden: in der freien Wirtschaft, politisch im parlamentarischen System.

Der deutsche Freiheitsbegriff meint nicht in erster Linie eine bestimmte Gestaltung der äußeren Verhältnisse, sondern eine bestimmte *innere Verfassung der Seele*, die zwar in ihr veranlagt ist, aber erst durch Erziehung in ihr ausgebildet werden muß. So versteht ihn Schiller in seinen «Worten des Glaubens»:

Der Mensch ist frei geschaffen, ist frei  
Und würd' er in Ketten geboren.  
Laßt euch nicht irren des Pöbels Ges-  
chrei,  
Nicht den Mißbrauch rasender Toren!  
Vor dem Sklaven, wenn er die Kette  
bricht,  
Vor dem freien Menschen erzittert  
nicht!

Und in seinen «Briefen über die ästhetische Erziehung des Menschen», die zu dem Bedeutendsten gehören, was über die so verstandene Freiheit geschrieben wurde, kennzeichnet Schiller den inneren Zustand der Freiheit dahin, daß die



l'humain, qui trouvent leur origine dans sa double nature sensorielle et spirituelle et qui s'expriment dans le champ moral par ce qu'il ressent d'une part comme son inclination et d'autre part comme son devoir, sont tellement équilibrées et réconciliées entre elles qu'il développe une « inclination au devoir » et peut ainsi exprimer dans ses actions toute son humanité unifiée en lui-même. Schiller considérait cette liberté intérieure comme la condition préalable indispensable pour donner aussi aux conditions politiques extérieures une forme libérale, car seule celle-ci peut garantir leur existence. À partir de l'expérience de la Révolution française, où un

gegensätzlichen Triebe des Menschen, die in seiner sinnlich-geistigen Zwienatur wurzeln, und die auf moralischem Felde sich äußern in dem, was er einerseits als seine Neigung, andererseits als seine Pflicht empfindet, so miteinander ausgeglichen und versöhnt sind, daß er eine «Neigung zur Pflicht» entwickelt und damit in seinen Handlungen seine gesamte, in sich geeinigte Menschlichkeit ausprägen kann. Diese innere Freiheit betrachtete Schiller als die unerlässliche Voraussetzung dazu, auch den äußeren politischen Verhältnissen eine freiheitliche Gestaltung zu verleihen, weil durch jene allein diese in ihrem Bestand gewährleistet werden kann. Aus dem Erlebnis der Französischen Revolution heraus, wo ein

163

163

peuple, qui ne remplissait pas cette condition intérieure, a soudainement accédé à cette liberté extérieure, mais, n'étant pas mûr pour la vivre, l'a lui-même de nouveau détruite. C'est pourquoi Schiller, dans les « Lettres » mentionnées, a estimé devoir montrer au peuple allemand une autre voie vers la liberté politique. La plus mûre de toutes les nombreuses présentations consacrées au problème de la liberté en Europe centrale se trouve dans la « Philosophie de la liberté » de Steiner. Ici aussi, dans le prolongement des idées de Schiller, la liberté est présentée comme un état intérieur. Et ce, dans le sens où l'humain, lorsqu'il transforme la force qui agit d'abord dans ses inclinations et ses pulsions volitives pour la verser dans sa pensée, se rend capable de réaliser, à partir d'une pensée imprégnée de la force de l'amour, ce que celle-ci reconnaît comme étant objectivement nécessaire ou exigé par la situation de vie respective. Il n'est pas nécessaire d'opposer à cette impulsion de liberté une impulsion communautaire extérieure qui lui

Volk, dem diese innere Voraussetzung fehlte, plötzlich jener äußeren Freiheit teilhaftig wurde, und sie, weil es nicht reif für sie war, selbst wieder zerstörte, glaubte Schiller in den genannten « Briefen » dem deutschen Volk einen andern Weg zur politischen Freiheit weisen zu sollen. Die reifste unter all den vielen Darstellungen, die dem Freiheitsproblem in Mitteleuropa gewidmet wurden, hat es in Steiners «Philosophie der Freiheit» gefunden. Auch hier wird, in Fortbildung der Schillerschen Ideen, die Freiheit als ein innerer Zustand aufgewiesen. Und zwar in dem Sinne, daß der Mensch, wenn er die Kraft, die zunächst in seinen Neigungen und Willenstrieben wirkt, umwandelnd in sein Denken hineingeßt, sich fähig macht, aus dem mit der Kraft der Liebe durchdrungenen Denken heraus das, was dieses als das von der jeweiligen Lebenssituation sachlich Gebotene bzw. objektiv Geforderte erkennt, zu verwirklichen. Diesem Freiheitsimpuls braucht nicht als sein Gegengewicht äußerlich ein Gemeinschaftsimpuls entgegengestellt zu werden; denn er enthält



ferait contrepoids, car elle contient déjà en elle-même ce qui fonde l'accord entre les acteurs, voire la formation d'une communauté. En effet, elle comble le fossé entre l'arbitraire subjectif et la nécessité objective.

« Mais comment, comme on peut le lire dans la Philosophie de la liberté (chapitre 9), une cohabitation entre les humains est-elle possible si chacun ne cherche qu'à affirmer son individualité ? C'est là une objection caractéristique d'un moralisme mal compris. Celui-ci croit qu'une communauté d'êtres humains n'est possible que si tous sont unis par un ordre communément établi. Ce moralisme ne comprend justement pas l'unité du monde des idées. Il ne comprend pas que le monde des idées qui agit en moi n'est autre que celui qui agit en mon prochain. La différence entre moi et mon prochain ne réside pas du tout dans le fait que nous vivons dans deux mondes spirituels complètement différents, mais dans le fait qu'il reçoit du monde des idées qui nous est commun d'autres intuitions que moi. Il veut vivre ses intuitions, moi les miennes. Si nous puissions tous deux réellement dans l'idée et ne suivons aucune pulsion extérieure, nous ne pouvons nous rencontrer que dans la même aspiration, dans les mêmes intentions. Un malentendu moral, un conflit, est impossible entre des humains moralement *libres*. Seule une personne moralement non libre, qui suit ses instincts naturels ou un devoir supposé, repousse son prochain s'il ne suit pas le même instinct ou le même devoir. Vivre dans l'amour de l'action et *laisser vivre* dans la compréhension de la volonté d'autrui est la maxime fondamentale des humains libres. »

Pour Steiner aussi, sa philosophie de la liberté représentait le germe à partir du-

selbst schon in sich, was Übereinstimmung zwischen den Handelnden, ja was Gemeinschaftsbildung begründet. Denn in ihm ist der Gegensatz von subjektiver Willkür und objektiver Notwendigkeit überbrückt.

« Wie ist aber — so heißt es darum in der <Philosophie der Freiheit> (9. Kapitel) — ein Zusammenleben der Menschen möglich, wenn jeder nur bestrebt ist, seine Individualität zur Geltung zu bringen? Damit ist ein Einwand des falsch verstandenen Moralismus gekennzeichnet. Dieser glaubt, eine Gemeinschaft von Menschen sei nur möglich, wenn sie alle vereinigt sind durch eine gemeinsam festgelegte Ordnung. Dieser Moralismus versteht eben die Einigkeit der Ideenwelt nicht. Er begreift nicht, daß die Ideenwelt, die in mir tätig ist, keine andere ist als die in meinem Mitmenschen. Der Unterschied zwischen mir und meinem Mitmenschen liegt durchaus nicht darin, daß wir in zwei ganz verschiedenen Geisteswelten leben, sondern darin, daß er aus der uns gemeinsamen Ideenwelt andere Intuitionen empfängt als ich. Er will *seine* Intuitionen ausleben, ich die meinigen. Wenn wir beide wirklich aus der Idee schöpfen und keinen äußeren Antrieben folgen, so können wir uns nur in dem gleichen Streben, in denselben Intentionen begegnen. Ein sittliches Mißverstehen, ein Aufeinanderprallen ist bei sittlich *freien* Menschen ausgeschlossen. Nur der sittlich Unfreie, der dem Naturtrieb oder einem angenommenen Pflichtgebot folgt, stößt den Nebenmenschen zurück, wenn er nicht dem gleichen Instinkt oder dem gleichen Gebot folgt. *Leben* in der Liebe zum Handeln und *Lebenlassen* im Verständnis des fremden Wollens ist die Grundmaxime der freien Menschen. »

Auch für Steiner bedeutete seine Freiheitsphilosophie den Keim, aus dem die



quel se développèrent plus tard ses idées concernant une refonte sociale de l'Europe centrale.

164

später von ihm entwickelten Ideen zu einer sozialen Neugestaltung Mitteleuropas erwachsen sind.

164

Als sein Buch ins Englische übersetzt wurde, da gab er — um die darin entwickelte Freiheitsidee deutlich von der englischen der liberty zu unterscheiden — der englischen Ausgabe desselben bezeichnenderweise den Titel «Philosophy of spiritual activity».

Gewiß hat die deutsche Freiheitsidee, weil sie sich zunächst ganz auf das Inne-re bezieht, den Nachteil, daß sie die Deutschen nicht daran gehindert hat, Jahrhunderte hindurch Zustände äuße-rer, politischer Unfreiheit geduldig zu ertragen; insbesondere hat sie sich bis-her nicht als stark genug erwiesen, auf dem Gebiete, auf dem sie sich am unmit-telbarsten auswirken müßte: auf dem Felde des Erziehungs- und Bildungswe-sens, durch die Befreiung desselben von staatlicher Verwaltung die Bedingungen zu schaffen, welche die Ausbildung von freien, das heißt allseitig und harmo-nisch entfalteten Persönlichkeiten allein gewährleisten können. Dieser ihrer Schwäche steht die Kehrseite der engli-schen Freiheit gegenüber, die sich darin zeigt, daß man dort von der Zeit des Frühkapitalismus an bis gegen das Ende des 19. Jahrhunderts in bezug auf die wirtschaftliche Lage und soziale Stellung der arbeitenden Klasse Zustände beste-hen ließ, die der Würde des Menschen ebensowenig angemessen waren.

An dritter Stelle ist hier zu nennen, was das Verhältnis des Briten- und des Deutschtums zur *Gesamt menschheit* be-trifft. Wir erwähnten schon, daß die Bri-ten nicht nur eine die ganze Erde umfas-sende Passion des Reisens, Beobachtens und Sammelns kennzeichnet, sondern vor allem auch die Tatsache, daß sie, weil ihr Nationalcharakter identisch ist mit dem Charakter der gegenwärtigen

Lorsqu'il a fait traduire son livre en an-glais, il a donné à l'édition anglaise du même ouvrage le titre «Philosophie de l'activité spirituelle» — de manière si-gnificative — afin de distinguer claire-ment l'idée de liberté qu'il y développait de celle de liberty en anglais.

Bien sûr, l'idée allemande de liberté, parce qu'elle se réfère d'abord à l'inté-rieur, a le désavantage de ne pas avoir empêché les Allemands de supporter pa-tiemment pendant des siècles des condi-tions d'absence de liberté extérieure et politique ; en particulier, elle ne s'est pas révélée jusqu'à présent assez forte pour agir sur le terrain où elle devrait le faire de la manière la plus directe : dans le do-maine de l'éducation et de la formation, en libérant ce domaine de l'administra-tion étatique, pour créer les conditions qui ne peuvent être garanties que par la formation de personnalités libres, c'est-à-dire pleinement et harmonieusement déve-loppées. Cette faiblesse est à l'oppo-sé de la liberté anglaise, qui se manifeste par le fait que, depuis l'époque du capi-talisme précoce jusqu'à la fin du XIXe siècle, en rapport à la situation écono-mique et la position sociale on laissa la classe ouvrière xister en ce qui était jus-tement aussi peut conforme à la dignité humaine.

En troisième lieu, il convient de men-tionner ce qui concerne le rapport de la britannicité et de l'allemanité à l'*humani-té dans son ensemble*. Nous avons déjà mentionné que les Britanniques ne sont pas seulement caractérisés par une pas-sion pour le voyage, l'observation et la collection qui s'étend sur toute la Terre, mais surtout par le fait qu'en raison de leur caractère national identique à celui



du niveau actuel de développement de l'humanité, ils ont établi à notre époque un *empire mondial* qui s'étend sur tous les continents, comme l'histoire ne l'a jamais connu auparavant. Au cours de notre siècle, cependant, l'américanisme s'est ajouté à la puissance britannique en tant que prolongement de celle-ci, et son centre de pouvoir s'est même déplacé de Londres à Washington, — c'est pourquoi nous devons aujourd'hui parler de la domination mondiale anglo-américaine. Cependant, ce sont encore aujourd'hui les locuteurs de la langue anglaise qui détiennent cette position de domination mondiale, et l'anglais est toujours la langue mondiale. Avec l'expansion de l'horizon mondial, qui a étendu les intérêts spirituels et matériels de la Grande-Bretagne, il est maintenant associé à un sentiment de conscience nationale très élevé, qui comprend l'idée qu'il est appelé à la domination mondiale en tant que nation. Au début de notre siècle, cela a été exprimé par l'un des plus importants hommes d'État anglais de l'époque et principal représentant du colonialisme britannique, Joseph Chamberlain, dans des phrases telles que les suivantes :

165  
«La race britannique est la plus grande des races dominantes que le monde ait jamais connues, et par conséquent la puissance déterminante de l'histoire de la civilisation mondiale. Elle ne peut remplir sa mission, qui est de faire progresser la culture de l'humanité, qu'en étendant la domination anglaise. L'esprit du pays aura la force d'accomplir la mission que notre histoire et notre caractère national nous ont imposée... Je refuse d'être considéré comme un étranger aux États-Unis. Notre passé est le leur, leur avenir est le nôtre. L'Empire britannique et les États-Unis, unis,

Entwicklungsstufe der Menschheit, in unserer Zeit ein über alle Kontinente sich erstreckendes *Weltreich* errichtet haben, wie es die Geschichte vordem nie gekannt hat. In unserem Jahrhundert ist allerdings in bezug auf seine Weltmachtstellung zum Britentum als eine Art Erweiterung desselben das Amerikanertum hinzugekommen, ja, es hat sich sogar ihr Machtzentrum von London nach Washington verlagert, — daher wir denn heute von der angloamerikanischen Weltherrschaft zu sprechen haben. Immerhin sind es noch heute die Träger der englischen Sprache, welche diese Weltherrschaftsstellung innehaben, und Englisch ist noch immer die Weltsprache. Mit der Weltweite des Horizonts, zu der sich dadurch die geistigen und materiellen Interessen des Britentums ausgedehnt haben, ist nun aber bei ihm ein höchstgesteigertes nationales Selbstbewußtsein verbunden, das die Vorstellung in sich schließt, es sei als Nation zur Weltherrschaft berufen. Noch im Beginne unseres Jahrhunderts wurde diese durch einen der bedeutendsten englischen Staatsmänner jener Zeit und Hauptvertreter des britischen Imperialismus, Josef Chamberlain, in Sätzen wie den folgenden zum Ausdruck gebracht:

165

«Die britische Rasse ist die größte der herrschenden Rassen, die die Welt je gesehen hat, und damit die bestimmende Macht in der Geschichte der Weltzivilisation. Sie kann ihre Mission, den Kulturfortschritt der Menschheit zu schaffen, nur durch Ausbreitung der englischen Herrschaft erfüllen. Der Geist des Landes wird die Stärke haben, die Mission zu erfüllen, die uns unsere Geschichte und unser nationaler Charakter auferlegt haben ... Ich lehne es ab, mich als Fremdling in den Vereinigten Staaten anzusehen zu lassen. Unsere Vergangenheit ist die ihre, ihre Zukunft die unsere.



doivent ensemble assurer la paix dans le monde et assumer la lourde responsabilité d'éduquer les peuples restés en arrière pour la civilisation\*.»

Das fester zusammengeschlossene britische Weltreich und die Vereinigten Staaten sollen gemeinsam den Frieden der Welt sichern und sich mit der schweren Verantwortung belasten, die zurückgebliebenen Völker für die Zivilisation zu erziehen\*.

Im Gegensatz hierzu kennzeichnet sich das Deutschtum da, wo es sich zum Ausdruck seines Volksgeistes gestaltet, durch einen *Kosmopolitismus* in dem Sinne, daß seine Angehörigen von dem Streben erfüllt sind, durch innerliche Aneignung der geistigen Güter und Erzeugnisse aller Teile der Menschheit ein *Weltreich des Geistes* zu begründen, in welchem sich der einzelne, hinausgehoben über seine bloß nationale Zugehörigkeit, als Weltbürger beheimatet fühlen kann. Dieser Kosmopolitismus liegt darin begründet, daß das menschliche Ich (das ja hier den Volkscharakter bestimmt) als solches keinem einzelnen Volke ausschließlich zugehört, sondern in der Folge seiner Wiederverkörperungen durch die verschiedensten Völker hindurchgeht. Es ist das *rein Menschliche* im Menschen. Und indem der deutsche Volksgeist dieses Ich im Menschen aktiviert, liegt in seinem Wesen das Paradox, daß er den einzelnen über sein Volk als bloßes Volk hinauswachsen und sich als Mensch schlechthin und das heißt: als Weltbürger erleben läßt. Dieser Kosmopolitismus bildet eines der allerwesentlichsten und charakteristischsten Kennzeichen aller der großen Vertreter des Deutschtums, die in dessen größter Blütezeit gelebt und gewirkt haben. Er tritt uns schon entgegen in Herder, der in seinen «*Stimmen der Völker in Liedern*» die erste Sammlung und Übersetzung von Volksliedern verschiedenster Nationen veröffentlichte und später in seinen «*Ideen zu einer Philosophie der Geschichte der Menschheit*» die erste um-

En revanche, là où il se façonne en expression de l'esprit de peuple, la germanité se caractérise par un *cosmopolitisme*, en ce sens que ses ressortissants sont animés par le désir de fonder, par l'appropriation intérieure des biens et des produits spirituels de tous les peuples, un *empire monde de l'esprit*, dans lequel l'individu, au-delà de sa simple appartenance nationale, peut se sentir chez lui en tant que citoyen du monde. Ce cosmopolitisme est dû au fait que l'individu humain (qui détermine ici le caractère de peuple) n'appartient pas exclusivement à un seul peuple, mais qu'il passe par les différents peuples au cours de ses réincarnations successives. C'est le *pur humain* dans l'*humain*. Et en activant ce je dans l'*humain*, l'esprit de peuple allemand contient en lui-même le paradoxe, qu'il fait dépasser l'individu au-delà de son peuple en tant que simple peuple et qu'il le fait vivre en tant qu'*humain* tout court, c'est-à-dire en tant que citoyen du monde. Ce cosmopolitisme constitue l'un des traits les plus essentiels et les plus caractéristiques de tous les grands représentants de l'allemanité qui ont vécu et travaillé à la plus grande floraison de celle-ci. Elle nous fait déjà face dans Herder, qui a publié dans ses «*Stimmen der Völker in Liedern* (Voix des peuples en chansons)Ideen zu einer Philosophie der Geschichte der Menschheit (Idées pour une philosophie de l'histoire de l'humanité)



plète de l'histoire de l'humanité en langue allemande, dans laquelle il a décrit avec une fine empathie les contributions spécifiques que les différents peuples ont apportées à la réalisation du grand idéal de « l'humanité ». On le retrouve justement ainsi chez Goethe, qui, dans sa jeunesse, s'est laisser inspiré des Français et des Anglais (Shakespeare !) en tant que poète, dans le milieu de sa vie

Cité dans la Propyläen-Weltgeschichte, tome 9 (1933) p. 81.

166

s'est imprégné de l'art de l'Italie et de la Grèce antique et qui, dans son œuvre poétique, a fait revivre encore à son âge avancé, dans le Divan occidental-oriental, le monde spirituel de l'Orient. C'est lui qui a été le premier à concevoir l'idée d'une « littérature mondiale » au sein de laquelle il pensait que l'Allemagne était le « marché » le plus approprié pour que les productions poétiques de tous les peuples puissent être échangées. Dans le même esprit, les romantiques ont développé une activité de traduction qui a conduit l'Allemagne au XIXe siècle, qui a produit au cours des siècles la plus riche littérature de traduction, grâce à laquelle les trésors poétiques de toutes les époques et de tous les peuples ont été intégrés à la langue allemande. Novalis a défini l'essence de l'allemand comme un « cosmopolitisme, mêlé à une individualité la plus forte possible ». Cette essence s'est révélée dans l'une de ses plus brillantes manifestations dans l'œuvre dramatique de Schiller, qui a dédié, dans la série de ses chefs-d'œuvre dramatiques, des œuvres théâtrales aux différentes nations d'Europe, dont les personnages poétiques et les événements incarnent de manière unique les traits de caractère de ces peuples, issus d'une

fassende Darstellung der Menschheitsgeschichte in deutscher Sprache entwarf, in welcher er mit feinster Einfühlungsgabe die spezifischen Beiträge schilderte, welche die verschiedenen Völker zur Verwirklichung des großen Ideales der «Humanität» geleistet haben. Wir finden ihn ebenso bei Goethe, der in seiner Jugend als Dichter von den Franzosen und Engländern (Shakespeare!) sich anregen ließ, in der Mitte seines Lebens sich

• Zitiert aus der Propyläen-Weltgeschichte, Band 9 (1933) S. 81.

166

mit der Kunst Italiens und des antiken Griechentums durchdrang und in seinem Alter, im West-Östlichen Diwan, noch die Geisteswelt des Orients in seinem dichterischen Schaffen aufleben ließ. Er war es auch, der als erster den Gedanken einer «Weltliteratur» fasste, innerhalb welcher er sich Deutschland als den geeigneten «Marktplatz» dachte, auf dem die poetischen Erzeugnisse aller Völker zum Austausch gelangen könnten. Durchaus im Sinne dieser Idee lag es, wenn die Romantiker eine Übersetzertätigkeit entfalteten, in deren Folge Deutschland im 19. Jahrhundert unter allen Ländern die reichste Übersetzungsliteratur hervorbrachte, durch welche die dichterischen Schätze aller Zeiten und Völker der deutschen Sprache einverlebt wurden. Novalis definierte das Wesen des Deutschtums als «Kosmopolitismus, gemischt mit kräftigster Individualität». In einer der glänzendsten Erscheinungsformen offenbarte sich dieses Wesen im dramatischen Schaffen Schillers, — hat dieser doch in der Reihe seiner Meisterdramen den verschiedenen Nationen Europas Bühnenwerke gewidmet, deren dichterische Gestalten und Geschehnisse die charakteristischen Wesenszüge dieser Völker



profonde inspiration spirituelle et artistique. Aucune autre littérature nationale européenne ne peut se vanter d'une telle performance. Schiller a ainsi, sous forme poétique, posé les fondements d'une psychologie des peuples européens et a ainsi démontré que la germanité, en raison des fondements de son essence de peuple décrite, est particulièrement apte et appelé à élaborer une telle psychologie.

Il ne s'agit évidemment pas de prétendre que l'allemanité ne connaît aucun nationalisme. Elle est tombée dans cette maladie, qui a récemment touché à un degré non négligeable d'autres peuples européens. Oui, son ancien cosmopolitisme s'est même transformé de plus en plus en un impérialisme national depuis son unification étatique par Bismarck, en imitation de l'Angleterre. Nous reviendrons plus tard sur le caractère particulier de ce nationalisme allemand. Il suffit de noter ici que, malgré tout, on peut affirmer que ce nationalisme est en contradiction avec l'essence vraie de l'allemanité. Cela se montre d'abord par le fait qu'il prend des formes encore plus répugnantes et repoussantes que celui d'autres peuples. Deuxièmement, qu'il a toujours suscité de l'antipathie, voire de la haine contre la germanité dans le monde extérieur à l'Allemagne, tandis que le nationalisme des peuples occidentaux, parce qu'il est inhérent à leurs caractères, est généralement accepté comme une chose de nature. Oui, c'est la haine des Allemands, qui est devenue récemment une manifestation générale, répandue sur une grande partie du monde,

et rappelle le sentiment anti-juif des

aus tiefer geistig-künstlerischer Inspiration heraus in einzigartiger Weise verkörpern. Eine damit vergleichbare Leistung hat keine andere der europäischen Nationalliteraturen aufzuweisen. Schiller hat damit in dichterischer Form das Fundament einer Psychologie der europäischen Völker gezimmert und damit zugleich erwiesen, daß das Deutschtum aus den geschilderten Grundlagen seines Volkswesens heraus in besonderer Weise dazu befähigt und berufen ist, eine solche Psychologie auszustalten.

Mit all dem soll selbstverständlich nicht etwa behauptet werden, daß das Deutschtum keinen Nationalismus kennt. Es ist diesem in neuester Zeit in nicht geringerem Maße verfallen als die anderen europäischen Völker. Ja, es hat sich sein ehemaliger Kosmopolitismus seit seiner staatlichen Einigung durch Bismarck in Nachahmung des Britentums sogar immer mehr in einen nationalen Imperialismus verwandelt. Wir werden auf den besonderen Charakter dieses deutschen Nationalismus an späterer Stelle noch speziell zu sprechen kommen. Hier möge zunächst die Bemerkung genügen, daß trotzdem behauptet werden darf, es stehe dieser Nationalismus im Gegensatz zum wahren Wesen des Deutschtums. Es zeigt sich dieses fürs erste darin, daß er noch widerwärtigere, abstoßendere Formen annimmt als derjenige anderer Völker. Zum zweiten darin, daß er in der außendeutschen Welt immer nur Antipathie, ja Haß gegen das Deutschtum erregt hat, während der Nationalismus der westlichen Völker, weil er in ihren Charakteren mitbegündet ist, wie eine Naturtatsache hingenommen zu werden pflegt. Ja, es hat der Deutschenhaß, der in neuester Zeit zu einer allgemeinen, über einen großen Teil der Welt verbreiteten Erscheinung

geworden ist und an den Judenhaß frü-



époques précédentes, c'est précisément dans ce paradoxe du nationalisme allemand par rapport à l'essence même de l'esprit allemand que réside sa véritable source.

Un dernier moment qui doit être mentionné ici ne peut plus être considéré comme un point commun entre les deux peuples, mais seulement comme un contraste significatif entre eux. L'être humain devient un tel être au sens plein du terme seulement en prenant conscience de lui-même. Il fait partie de son être qu'il se comprenne/saisisse lui-même. C'est pourquoi il a aussi reçu son nom de cette activité de se saisir soi-même, qui se traduit par le fait de dire « je ». De manière analogue, il est propre à l'allemanité, qui est déterminé par l'élément du je dans son caractère, que, à partir d'un certain stade de son évolution, il ne peut être ou devenir ce à quoi il est prédestiné que s'il prend conscience de son soi, c'est-à-dire qu'il se reconnaît lui-même dans son essence-être. Par conséquent, l'un de ses traits caractéristiques est aussi que, à partir d'un certain moment de son histoire — c'est, comme déjà mentionné, la période Goethe-Schiller-Fichte —, la question de son être n'est plus réduite au silence par ses représentants les plus authentiques, mais exige toujours une nouvelle réponse. Car c'est uniquement à partir d'une telle *connaissance de soi* que la germanité acquiert des objectifs et des directives pour une action conforme à son essence. Cette prise de conscience est donc une nécessité vitale pour son comportement. Car là où elle n'existe pas, le peuple allemand se trouve complètement sans repères et sans orientation. Il ne possède aucun instinct en la matière et constitue par là même le contraire absolu du caractère britannique. Ceci, parce que c'est ce qu'il est, par sa nature, et parce que sa

herer Zeiten erinnert, eben in diesem Widerspruch des deutschen Nationalismus zu dem wahren Wesen des Deutschstums seine eigentliche Quelle.

Ein letztes Moment, das hier erwähnt werden soll, kann nun allerdings nicht mehr als ein den beiden Völkern in irgendeiner Art gemeinsames, sondern nur als ein bezeichnender Gegensatz zwischen ihnen hervorgehoben werden. Das menschliche Ich wird zu einem solchen im vollen Sinne erst dadurch, daß es seiner selbst bewußt wird. Es gehört zu seinem Wesen, daß es sich selbst erfaßt. Darum hat es auch seinen Namen von dieser Tätigkeit des Sichselbsterfassens bekommen, die im «Ich»-sagen zum Ausdrucke kommt. In analoger Weise ist es auch dem Deutschtum, da es durch das Ich-Element in seinem Charakter bestimmt wird, eigentlichlich, daß es — von einer bestimmten Stufe seiner Entwicklung an — das, wozu es veranlagt ist, nur sein oder werden kann dadurch, daß es seiner selbst bewußt wird, das heißt, daß es sich in seinem Wesen selbst erkennt. Daher bildet eines seiner Merkmale auch dieses, daß von einem bestimmten Punkte seiner Geschichte an — es ist dies, wie schon bemerkt, die Goethe-Schiller-Fichte-Zeit — in seinen vollgültigen Repräsentanten die Frage nach seinem Wesen nicht mehr verstummt, sondern immer von neuem Beantwortung verlangt. Denn allein aus solcher *Selbsterkenntnis* heraus gewinnt das Deutschtum Ziele und Richtlinien für ein seinem Wesen gemäßes Handeln. Diese Selbsterkenntnis bedeutet daher für sein Verhalten geradezu eine vitale Notwendigkeit. Denn wo sie nicht vorhanden ist, wird das Deutschtum in seinem Verhalten als Volk völlig rat- und richtungslos. Es besitzt in dieser Hinsicht keinerlei Instinkte und bildet eben dadurch den äußers-



nature ne le détermine ni à la pensée par la façon de la francité ni celle de l'allemanité, il vit en tant que peuple en s'appuyant fortement sur ses *instincts* et est guidé dans son comportement national par ses instincts. À l'allemanité manque pleinement de tels instincts. Ses ressortissants dépendent donc entièrement de la conscience de soi nationale, c'est-à-dire de trouver une relation avec l'esprit de peuple. Cependant, comme il s'agit d'une *tâche morale* qui est posée à *l'individu* et qui, par conséquent, n'est accomplie que par quelques-uns, la masse du peuple allemand reste sans objectif conforme à son essence. Le peuple allemand en tant que tel ne connaît pas de «mission nationale» de la sorte dont sont conscients les Français ou les Britanniques. Pendant la période où il a développé un impérialisme national, celui-ci n'était qu'une simple imitation de l'imperialisme britannique ou se limitait à la demande très vague d'un

ten Gegensatz zum Britentum. Dieses, weil es das, was es ist, durch seine «Natur» ist, und weil diese seine Natur es weder in der Art des Franzosentums noch in derjenigen des Deutschtums zum Denken bestimmt, lebt als Volk ganz stark aus seinen *Instinkten* heraus und wird in seinem nationalen Verhalten durch seine Instinkte geleitet. Dem Deutschtum fehlen solche Instinkte völlig. Seine Angehörigen sind daher bezüglich des ihrem Volkstum gemäßigen Handelns ganz auf die nationale Selbsterkenntnis, das heißt aber: auf das Finden einer Beziehung zum Volksgeist angewiesen. Da dies aber eine dem *einzelnen* gestellte *moralische Aufgabe* ist, die daher auch je nur von einzelnen wenigen erfüllt wird, verbleibt die Masse des Deutschtums ohne irgendeine seinem Wesen gemäßige Zielsetzung. Das Deutschtum unmittelbar als Volk kennt keine «nationale Mission» in der Art der Missionen, deren sich das Franzosentum oder das Britentum bewußt sind. In der Zeit, da es einen nationalen Imperialismus entwickelte, war dieser eine bloße Imitation des britischen oder wurde mit der ganz vagen Forderung eines

168

«espace vital» ou, en fin de compte, justifiée par l'absurde idée de la renaissance de la «race nordique». Aujourd'hui, il élève l'absolue absence d'idées au rang de principe de son comportement. Bien que les individus allemands ne soient pas pires que les membres d'autres peuples, ainsi l'allemanité est quand même un cas désespéré/dépourvu d'espoir. Goethe l'a déjà ressenti, comme le montrent ses propos suivants :

«J'ai souvent ressenti une douleur amère à l'idée du peuple allemand, qui est si respectable en tant qu'individu et si misérable dans son ensemble. Une comparaison du peuple allemand avec d'autres

168  
«Lebensraums» oder schließlich mit der absurden Idee der Erneuerung der «nordischen Rasse» gerechtfertigt. Heute wird von ihm die absolute Ideenlosigkeit zum Prinzip seines Verhaltens erhoben. Obwohl die einzelnen Deutschen nicht schlechter sind als die Angehörigen anderer Völker, so ist doch das Deutschtum unmittelbar als Volk ein schlechthin hoffnungsloser Fall. Dies empfand schon Goethe, wie seine folgenden Aussprüche zeigen:

«Ich habe oft einen bitteren Schmerz empfunden bei dem Gedanken an das deutsche Volk, das so achtbar im einzelnen und so miserabel im ganzen ist. Eine Vergleichung des deutschen Volkes mit



peuples nous inspire des sentiments gênants, que je cherche à surmonter de toutes les manières possibles», ou :

«L'Allemagne n'est rien, mais chaque Allemand est beaucoup, et pourtant ces derniers se font une idée exactement inverse. Les Allemands doivent être transplantés et dispersés comme les Juifs dans le monde entier pour développer la masse du bien qui est en eux, et pour le salut de toutes les nations.»

Nous arrivons maintenant à caractériser l'allemanité sous la forme qu'elle prend lorsque la relation avec l'esprit du peuple n'est pas trouvée, mais qu'elle se limite à un pur rapport naturel avec l'âme de peuple : chez l' « allemand moyen ». Pour comprendre les phénomènes qui sont mis en évidence, il faut tenir compte de ce que le caractère individuel de la peuplité se fait aussi valoir ici, mais justement pas dans sa véritable essence, qui comprend la saisie de soi, mais plutôt dans sa projection sur le plan ce qui est d'âme. Il n'est pas complètement absorbé et intériorisé dans le je propre par l'individu, mais agit plutôt d'une certaine manière de l'extérieur, du haut, au-delà avec une puissance de nature.

Puisque c'est le je qui est à l'origine de toute activité réelle que l'humain déploie absolument, ainsi le caractère-je de l'allemanité se révèle peut-être avant tout chez ses appartenants dans leur *besoin d'activité*, leur *assiduité*, leur *industrie*. Il n'y a guère de peuple plus travailleur sur Terre que les Allemands, et c'est à ce travail acharné qu'ils doivent aussi de se remettre relativement rapidement de tous les effondrements. Exemple type : le miracle économique allemand après la Seconde Guerre mondiale. L'Allemand voit le sens de son existence dans le tra-

andern Völkern erregt uns peinliche Gefühle, über welche ich auf jegliche Weise hinwegzukommen suche», oder:

«Deutschland ist nichts, aber jeder einzelne Deutsche ist viel, und doch bilden sich letztere gerade das Umgekehrte ein. Verpflanzt und zerstreut wie die Juden in alle Welt müssen die Deutschen werden, um die Masse des Guten ganz und zum Heil aller Nationen zu entwickeln, die in ihnen liegt.»

Damit kommen wir nun dazu, das Deutschtum in der Gestalt zu charakterisieren, die es da annimmt, wo die Beziehung zum Volksgeist nicht gefunden, sondern bei dem bloßen Naturverhältnis zur Volksseele stehengeblieben wird: beim «Durchschnittsdeutschen». Man muß, um die Phänomene zu verstehen, die da hervorzuheben sind, berücksichtigen, daß der Ich-Charakter des Volksstums sich auch hier geltend macht, nur eben nicht in seinem eigentlichsten Wesen, zu dem die Selbsterfassung gehört, sondern sozusagen bloß in seiner Projektion auf die Ebene des Seelischen. Er wird da vom einzelnen nicht völlig ins eigene Ich hereingenommen und verinnerlicht, sondern wirkt gewissermaßen von außen, oben, jenseits mit naturhafter Zwangsgewalt.

Da nun vom Ich alle wirkliche Aktivität ausgeht, die der Mensch überhaupt entfaltet, so offenbart sich der Ich-Charakter des Deutschtums in seinen Angehörigen vielleicht in allererster Linie in ihrem Tätigkeitsdrang, ihrem Fleiß, ihrer Arbeitsamkeit. Es gibt kaum ein fleißigeres Volk auf der Erde als die Deutschen, und diesem Fleiß verdanken sie es auch, daß sie sich aus allen Zusammenbrüchen verhältnismäßig rasch wieder herausarbeiten. Musterbeispiel: das deutsche Wirtschaftswunder nach dem zweiten Weltkrieg. Der Deutsche sieht den Sinn



vail, et c'est pourquoi le *métier* dans lequel le travail le place revêt une plus grande importance pour lui que pour les membres d'autres peuples. Il ne comprend pas la paresse à laquelle le Russe se laisse si facilement aller (voir Oblomov de Gontscharov !), et il lui manque également le sens du plaisir de vivre, pour lequel le Français montre une telle aptitude.

Puisque le je en tant qu'esprit est la force qui, en principe, parvient à saisir toutes choses dans leur essence.

et aspire à connaître, il en résulte comme deuxième caractéristique de l'allemand son souci de la *réalité/chose*. Dans la poursuite de la même, il risque facilement de négliger, de sous-estimer et de violer les moments personnels liés à une chose, et apparaît alors aux appartenants d'autres nations comme froid, sans cœur, voire sans âme. Puisque, en outre, la capacité du je à saisir l'essence des choses n'est en principe pas limitée, il en résulte la caractéristique supplémentaire de la *minutie/chose fondamentale*, qui est devenue proverbiale pour les Allemands. Il a le besoin d'aller jusqu'au fond des choses qui l'intéressent, et ainsi tout ce qu'il prend en main acquiert une certaine lourdeur, un poids de signification, contrairement à la légèreté, l'élegance, mais aussi souvent la superficialité avec laquelle le Français aborde les problèmes.

De nouveau un autre moment qui repose dans l'action du je déterminée par la pensée est la tendance/dépendance des Allemands à *planifier* et à *organiser* en détail tout ce qu'ils ont à accomplir, que ce soit un voyage de plaisir, un congrès, une exposition ou le déploiement d'une armée. Ici, il est à nouveau le contraire

seines Daseins in der *Arbeit*, und damit gewinnt für ihn der *Beruf*, in den ihn seine Arbeit hineinstellt, eine größere Bedeutung als für die Angehörigen anderer Völker. Für die Trägheit, in die der Russe so leicht verfällt (siehe Gontscharows Oblomow!), hat er kein Verständnis; auch fehlt ihm der Sinn für den Lebensgenuss, für den der Franzose eine so große Begabung zeigt.

Da das Ich als Geist die Kraft ist, die prinzipiell alle Dinge in ihrem Wesen

169

zu erfassen vermag und auch zu erkennen strebt, so ergibt sich hieraus als zweites Merkmal des Deutschen sein Streben nach *Sachlichkeit*. Im Verfolg desselben gerät er leicht in Gefahr, die persönlichen Momente, die mit einer Sache verknüpft sind, zu übersehen, zu unterschätzen und zu vergewaltigen, und erscheint dann Angehörigen anderer Nationen als kalt, herzlos, ja seelenlos. Da ferner dem Ich in der Fähigkeit, das Wesen der Dinge zu erfassen, prinzipiell keine Grenzen gesetzt sind, so erfließt hieraus die weitere Eigenschaft der *Gründlichkeit*, die für den Deutschen sprichwörtlich geworden ist. Er hat das Bedürfnis, den Dingen, mit denen er sich beschäftigt, bis auf den tiefsten Grund zu gehen, – und so bekommt alles, was er in die Hand nimmt, eine gewisse Schwere, ein Bedeutungsgewicht – im Gegensatz zu der Leichtigkeit, Eleganz, aber auch oftmals Oberflächlichkeit, mit welcher der Franzose die Probleme zu behandeln vermag.

Wieder ein anderes Moment, das in dem durch Gedanken bestimmten Tun des Ichs begründet liegt, bildet die Sucht des Deutschen, alles, was er zu bewerkstelligen hat, zu *planen* und bis in alle Einzelheiten hinein zu *organisieren*, sei es eine Vergnügungsreise oder ein Kongreß oder eine Ausstellung oder der Auf-

169



de l'Anglais qui, se fiant à ses instincts, aime *improviser*. Cependant, le Britannique possède aussi, parce qu'il est si enclin à l'*expérience*, la capacité particulière d'apprendre de l'*expérience*. C'est la capacité qui est principalement nécessaire pour l'*expérimentation scientifique*, si elle doit conduire à un succès. Et la britannité pratique aussi la *méthode expérimentale* en politique. Il fait certaines choses, en tire des expériences, apprend de celles-ci et en tire les conséquences pratiques. Un exemple de cela est les mesures d'*étatisation* et de *ré-étatisation* partielle de l'industrie, comme cela s'est produit en Angleterre au cours des dernières décennies. Un autre aspect encore plus important est la façon dont la Grande-Bretagne a transformé son Empire en Commonwealth au cours de notre siècle, puis l'a effectivement liquidé en accordant progressivement la souveraineté aux États membres. Cette dissolution, pour ainsi dire silencieuse, de l'empire le plus vaste du monde en l'espace d'un demi-siècle, sans secousses politiques internes du pays d'origine, est une prouesse politique de premier ordre. En revanche, le peuple allemand n'a rien appris des enseignements, dont l'intensité ne peut être surpassée, que les deux guerres mondiales perdues lui ont transmis, et poursuit encore aujourd'hui un idéal d'*État-nation* qui est devenu obsolète à jamais par le cours de l'*histoire*. Il se montre aussi incapable, en raison de sa masse, de percevoir ce que le premier

marsch einer Armee. Hierin ist er wieder das Gegenteil des Engländer, der, auf seine Instinkte vertrauend, gerne *improvisiert*. Auf der andern Seite besitzt der Brite aber auch, weil er so ganz zur Erfahrung veranlagt ist, die besondere Gabe, aus der Erfahrung zu lernen. Es ist das die Fähigkeit, die vornehmlich für das wissenschaftliche Experimentieren benötigt wird, wenn es zu einem Erfolg führen soll. Und die *experimentelle Methode* praktiziert das Britentum auch in der Politik. Es unternimmt bestimmte Dinge, macht damit seine Erfahrungen, lernt daraus und zieht die praktischen Konsequenzen. Ein Beispiel hierfür sind die Maßnahmen zur Verstaatlichung und teilweisen Wiederentstaatlichung der Industrie, wie sie einander in den letzten Jahrzehnten in England gefolgt sind. Ein anderes, noch bedeutenderes bildet die Art, wie das Britentum im Laufe unseres Jahrhunderts sein Empire erst in das Commonwealth umgewandelt und dann durch die schrittweise Verleihung der staatlichen Souveränität an dessen Mitglieder faktisch liquidiert hat. Diese sozusagen stille Auflösung des größten Weltreichs innerhalb eines halben Jahrhunderts, ohne innere politische Erstürmerungen des Mutterlandes, ist eine politische Meisterleistung ersten Ranges. Dagegen hat das Deutschtum aus den an Eindringlichkeit nicht überbietbaren Lehren, die ihm die beiden verlorenen Weltkriege erteilt haben, sozusagen nichts gelernt und jagt noch heute einem Nationalstaatsidol nach, das durch den Gang der Geschichte hier für immer antiquiert ist. Auch zeigt es sich in seiner Masse außerstande, wahrzunehmen, was der erste

regard sur une carte comme sa condition d'*existence fondamentale* : qu'il est en effet placé par son destin au centre de

Blick auf eine Landkarte als seine fundamentalste Daseinsgegebenheit erschaut: daß es nämlich durch sein Schicksal in



l'Europe entre des peuples aux caractères polarisés et antagonistes et que sa tâche naturelle réside dans la médiation équilibrante entre ces peuples.

Lorsque nous mentionnons dans ce qui suit quelques autres caractéristiques de son caractère, il convient de noter en particulier qu'elles sont le résultat du fait que ses proches ne parviennent pas à établir un rapport approprié avec l'élément-je qui détermine ce caractère. Le je est appelé à devenir de plus en plus le « maître intérieur » *en l'humain* et à imprimer son essence à tous ses membres-enveloppes. Cette fonction de domination se pervertit chez les Allemands, dans la mesure où ils n'intègrent pas l'élément du je inhérent à leur peuple, en ce qu'ils se considèrent comme la « race des maîtres » prédestinée à dominer les autres, notamment les peuples slaves qui vivent à l'est d'eux, qu'ils considèrent avec dédain et transforment leurs terres en « protectorats » ou « gouvernements généraux » de l'État allemand. La formation d'un élément du je qui n'est pas absorbé à l'intérieur se manifeste sous une autre forme dans la formation de l'*État autoritaire* représente en quelque sorte le vrai, le plus élevé je de l'humain. La domination intérieure du je dans l'individu particulier se transforme en domination extérieure de l'État sur lui. Et quiconque a la chance de servir cet État en tant que fonctionnaire, en tant que haut fonctionnaire, devient lui-même une partie de ce moi supérieur qui a autorité sur l'individu en tant que « sujet ». Dans la philosophie allemande, cette forme d'allemanité a trouvé son expression la plus marquante dans *l'enseignement moral kantien*. Ce que l'« impératif catégorique » proclame au sujet du « devoir » de l'humain est bien son vrai (intelligible) je, qui ne s'est pas en-

die Mitte Europas zwischen polar gegenüberstehend geartete Völker hineinversetzt ist und daher seine natürliche Aufgabe in der ausgleichenden Vermittlung zwischen diesen Völkern liegt.

Wenn wir im Folgenden noch einige weitere Merkmale seines Charakters erwähnen, so gilt für diese in besonderem Maße, daß sie dadurch entstehen, daß seine Angehörigen nicht in ein angemessenes Verhältnis zu dem Ich-Element zu kommen vermögen, das diesen Charakter bestimmt. Das Ich ist dazu berufen, immer mehr der «innere Herrscher» *im Menschen zu werden* und sein Wesen allen seinen Hüllengliedern aufzuprägen. Diese Herrscherfunktion pervertiert sich bei den Deutschen, soweit sie das in ihrem Volkstum liegende Ich-Element nicht in ihr Inneres hereinnehmen, dahin, daß sie sich als die zur Herrschaft über andere, namentlich über die östlich von ihnen wohnenden slawischen Völker prädestinierte «Herrenrasse» empfinden, mit Hochmut auf die letzteren herabsehen und ihre Länder in «Protektorate» oder «Generalgouvernemente» des deutschen Staates verwandeln. In anderer Form wiederum stellt sich das Wirken eines Ich-Elementes, das nicht ins Innere aufgenommen wird, dar in der Ausbildung des für die Deutschen so charakteristischen *Obrigkeitsstaates*. Der Staat repräsentiert da sozusagen das wahre, höhere Ich des Menschen. Die innere Herrschaft des Ichs im einzelnen Menschen verwandelt sich in die äußere Herrschaft des Staates über ihn. Und wer gar das Glück hat, als Funktionär, als Beamter diesem Staat zu dienen, der wird selbst zu einem Teil dieses höheren Ichs, das über den einzelnen Menschen als seinen «Untertan» zu gebieten hat. In der deutschen Philosophie hat diese Gestalt des Deutschtums ihren markantesten Ausdruck gefunden in der *Kantischen*



core pleinement incarné en lui, mais qui plane encore au-dessus de lui comme un demi-divin surhumain et ne se manifeste en lui que dans la voix de la conscience. Parce que cette philosophie reflète l'état dans lequel le « Allemand moyen » reste en rapport à l'esprit de sa peuplité, c'est pourquoi elle s'est imposée de manière si généralisée en Allemagne et a contribué à façonner *l'humain de devoir allemand*, qui constitue aussi l'une des manifestations caractéristiques de l'identité allemande.

Dans ces conditions, on peut enfin expliquer le phénomène qui a rendu le peuple allemand particulièrement impopulaire dans le monde au cours de ce siècle : son « militarisme ». Il ne correspond pas à la vérité de dire que c'est à cause de ce *militarisme* qu'elle est considérée comme une nation guerrière dans le sens habituel

*Morallehre*. Was im «kategorischen Imperativ» dem Menschen seine moralische «Pflicht» verkündet, ist zwar sein wahres (intelligibles) Ich, das sich aber noch nicht vollständig in ihm verkörpert hat, sondern noch als ein Halbgöttlich-übermenschliches über ihm schwebt und sich ihm nur in der Stimme des Gewissens kundgibt. Weil in dieser Philosophie der Zustand sich widerspiegelt, in dem der «Durchschnittsdeutsche» in bezug auf den Geist seines Volkstums verharrt, darum ist sie in Deutschland zu so allverbreiteter Herrschaft gelangt und hat den deutschen *Pflichtmenschen* mitgeprägt, der auch eine der Erscheinungsformen bildet, die das Deutschtum charakterisieren.

In diesen Verhältnissen findet schließlich auch jene Erscheinung ihre Erklärung, durch die sich das Deutschtum in unserem Jahrhundert in der Welt besonders unbeliebt gemacht hat: sein «Militarismus». Es trifft nicht die Wahrheit, wenn es dieses *Militarismus* wegen als eine kriegerische Nation im üblichen

171

du mot qui est désigné. Nous le voyons plutôt dans le monde français, d'où, comme déjà mentionné, tout le système militaire moderne est parti. Mais avec le militarisme allemand, nous avons plutôt à nouveau affaire à un phénomène de projection et de perversion (voir les vers cités ci-dessus de «Deutsche Größe» (Grandeur allemande)» de Schiller). Le je humain ne peut trouver son épanouissement que dans la lutte constante avec les forces du mal qui s'opposent à la pleine réalisation de l'humanité sous une forme ou une autre. Si ce combat n'est pas porté à l'intérieur et livré ici, il se projette, en quelque sorte, à l'extérieur et se transforme en militarisme extérieur. En outre, il vient que pour l'allemanité, la signification du militaire ré-

171

Sinne dieses Wortes bezeichnet wird. Eine solche haben wir vielmehr im Franzosenland zu sehen, von dem ja auch, wie schon erwähnt, das ganze moderne Militärwesen ausgegangen ist. Beim deutschen Militarismus haben wir es vielmehr abermals mit einem Phänomen der Projektion und Perversion zu tun (siehe die oben zitierten Verse aus Schillers «Deutsche Größe»). Das menschliche Ich kann seine Entfaltung nur finden in der stetigen kämpferischen Auseinandersetzung mit den Mächten des Bösen, welche sich der vollen Verwirklichung des Menschentums in der einen oder anderen Art entgegenstellen. Wird dieser Kampf nicht ins Innere hereingenommen und hier ausgefochten, so stülpt er sich gleichsam nach außen und verwan-



side essentiellement dans ce qu'il forme l'école par excellence du devoir, de l'obéissance à une volonté supérieure. Avant même l'apparition de la philosophie kantienne, l'armée créée par le véritable fondateur du militarisme allemand, le roi Frédéric-Guillaume Ier de Prusse, se dessina quand même déjà par une discipline militaire et un entraînement soldatesque extrêmement rigoureux !

## 2 Métamorphoses historiques et tâches de l'allemanité

Dans ce contexte, il convient maintenant d'orienter notre regard vers une autre direction. Nous avons montré au chapitre 5 comment l'âme de peuple allemand a traversé un rythme triple d'inspiration et d'expiration par rapport à son peuple au cours de l'histoire allemande. Dans ce chapitre, nous avons montré que le caractère du peuple allemand est déterminé par l'élément du je chez l'humain. Il a déjà été fait allusion à plusieurs reprises que la loi de la vie du je humain est celle de la *réincarnation*. Or, ce rythme d'inspiration et d'expiration de l'âme du peuple peut être considéré comme une variante spécifique de l'incarnation et de l'excarnation, c'est-à-dire de sa «réincarnation». Cela révèle la cause profonde de ce rythme étrange: elle réside dans le fait que la loi de la vie du je humain est aussi celle du peuple allemand déterminé par l'élément je.

Après avoir décrit les caractères des différents peuples du point de vue pure-

delt sich in äußeres Kriegertum. Hinzu kommt, daß für das Deutschtum die Bedeutung des Militärischen wesentlich auch darin liegt, daß es die Schule par excellence der Pflicht, des Gehorsams gegenüber einem höheren Willen bildet. Zeichnete sich doch schon vor dem Auftreten der Kantischen Philosophie die von dem eigentlichen Begründer des deutschen Militarismus, König Friedrich Wilhelm I. von Preußen, geschaffene Armee durch höchstgezüchtete militärische Disziplin und soldatischen Drill aus!

### 2. Geschichtliche Metamorphosen und Aufgaben des Deutschtums

In diesem Zusammenhang soll nun aber der Blick noch in eine andere Richtung gelenkt werden. Wir hatten im 5. Kapitel gezeigt, wie die deutsche Volksseele im Lauf der deutschen Geschichte einen dreimaligen Rhythmus der Einatmung und der Ausatmung gegenüber ihrem Volkstum durchgemacht hat. In diesem Kapitel nun haben wir aufgewiesen, daß der deutsche Volkscharakter durch das Ich-Element im Menschen bestimmt wird. Verschiedentlich wurde aber auch schon darauf hingewiesen, daß das Lebensgesetz des menschlichen Ichs überhaupt dasjenige der *Wiederverkörperung* ist. Nun kann aber jener Rhythmus von Einatmung und Ausatmung der Volksseele durchaus auch als eine bestimmte Variante von Inkarnation und Exkarnation derselben, das heißt aber: ihrer Wiederverkörperung betrachtet werden. Damit enthüllt sich erst jetzt die tiefste Ursache dieses merkwürdigen Rhythmus: sie liegt darin, daß das Lebensgesetz des menschlichen Ichs zugleich auch dasjenige des durch das Ich-Element bestimmten deutschen Volkswesens ist.

Nachdem wir aber in diesem und dem vorangehenden Kapitel vom rein psy-



ment psychologique dans ce chapitre et le précédent, nous sommes maintenant en mesure de caractériser aussi les caractères d'âme,

172

lesquels ont porté l'essence de l'allemanité dans les états successifs de son inspiration respectivement de son incarnation. Pour ce faire, si nous revenons au premier de ces états, dont nous avons daté le milieu vers l'an 600, c'est pendant celui-ci que l'âme de peuple allemande a plongé pour la première fois, seulement pour commencer, dans sa corporéité de peuple. Elle ne s'est pas encore profondément plongée dedans, seulement jusqu'à l'astral de ses appartenants et a pris par cela une empreinte à puissance d'âme de sensation. Son action s'est manifestée dans l'élaboration de la forme la plus ancienne, en haut allemand, de la langue allemande. Grâce à sa rime propre et à sa formation de vers déterminée uniquement par la quadruplette de syllabes accentuées, elle se montre d'une part encore tout entière entrelacée avec l'action des forces des éléments extérieurs, et d'autre part pénétrée par les forces intérieures du pouls sanguin. Et ce qui est créé dans cette langue en termes de productions poétiques – ce ne sont là que des poèmes épiques – appartient exclusivement au monde de la légende, du *mythe*. Le christianisme pénètre dans ce monde depuis le sud et, avec lui, ce qui peut d'abord être assimilé par la culture de l'Antiquité, et ainsi les lieux de culte des deux, les monastères (Saint-Gall, Reichenau, Fulda, etc.), sont les centres d'irradiation de la vie de l'esprit de l'époque.

Poursuivons avec le cours du temps jusqu'à la deuxième floraison de la culture populaire allemande, qui s'est développée vers 1200, et nous entrions dans l'époque du moyen haut allemand. La

chologischen Aspekt aus die Charaktere der verschiedenen Völker beschrieben haben, sind wir jetzt in der Lage, auch die seelischen Charaktere zu kenn-

172

zeichnen, welche das Wesen des Deutschtums in den aufeinanderfolgenden Zuständen seines Eingeatmetseins bzw. Verkörpertseins getragen hat. Blicken wir zu diesem Zweck auf den ersten dieser Zustände zurück, dessen Mitte wir rund auf das Jahr 600 datiert hatten, so erfolgte während desselben ja das erstmalige, nur erst anfängliche Eintauchen der deutschen Volksseele in ihre Volksleiblichkeit. Noch nicht tief senkte sie sich in diese herein, nur erst bis in das Astralische ihrer Angehörigen und nahm dadurch ein *empfindungsseelenhaftes* Gepräge an. Ihr Wirken manifestierte sich in der Herausbildung der ältesten, althochdeutschen Form der deutschen Sprache. Durch den ihr eigenständlichen Stabreim und ihre nur durch die Viernheit von betonten Silben bestimmte Versbildung zeigt diese sich einerseits noch ganz mit dem Kräftewirken der äußeren Elemente verwoben, andererseits von den inneren Kräften des Blutpulses durchdrungen. Und was in dieser Sprache an dichterischen Erzeugnissen geschaffen wird – es sind dies ja nur *epische* Dichtungen –, das gehört ausschließlich der Welt der Sage, des *Mythus* an. In diese Welt dringt von Süden her das Christentum ein und mit ihm, was zunächst von der Kultur der Antike aufgenommen werden kann, und so bilden die Pflegestätten von beiden, die Klöster (St. Gallen, Reichenau, Fulda u. a.), die Ausstrahlungszentren des damaligen Geisteslebens.

Schreiten wir mit dem Zeitengange fort zur zweiten Blüte der deutschen Volkskultur, wie sie sich rund um das Jahr 1200 herum entfaltet, so treten wir in die Epoche des Mittelhochdeutschen ein.



fibre populaire a cette fois pénétré plus profondément la corporéité du peuple, jusqu'à l'éthélique de ses appartenants, et prend un façonnement à puissance d'âme tranquille. Elle trouve son expression la plus pure dans le fait que la langue allemande dans sa forme moyen haut-allemande perd certes encore la force magique de l'ancien haut-allemand, mais atteint le plus haut degré d'intimité et de sentimentalité/tranquillité d'âme. Mais toute la culture de l'époque est plongée de cet élément. Cela vit aussi bien dans les usages et les mœurs de la cour qui ont façonné la chevalerie que dans la diversité des créations artistiques des artisans urbains, dont les merveilles de l'architecture, de la sculpture et de la peinture gothiques témoignent encore aujourd'hui. Dans la poésie, le vers allitératif plastique est remplacé par la rime finale musicale, et à l'épopée de la légende héroïque nouvellement conçue et des romans chevaleresques nouvellement créés, s'ajoute comme principale création la *lyrique* du Minnesang, qui trouve encore un écho longtemps persistant dans le Meistergesang qui se dessèche progressivement. Sa dernière et plus mûre production porte cette époque de l'esprit dans la mystique tardive du Moyen Âge, celle d'Eckhart, de Suso, de Tauler, etc. Déjà à cette époque, certaines choses ont été reprises de France : à la fois la poésie amoureuse des troubadours et les romans de chevalerie

qui tournent autour de la cour d'Arthur et du château du Graal. Mais tout cela a encore fait l'objet d'une formation et d'une transformation créatives en Allemagne à l'époque.

Enfin, nous examinons une fois de plus la dernière et plus grande période de floraison de la culture allemande, qui a culminé vers l'an 1800. Elle est due au

Schon hat die Volksseele diesmal tiefer die Leiblichkeit des Volkstums durchdrungen, bis in das Ätherische seiner Angehörigen hinein, und nimmt eine *gemütsseelenhafte* Gestaltung an. Ihren reinsten Ausdruck findet diese darin, daß die deutsche Sprache in ihrer mittelhochdeutschen Form zwar die noch ins Magische hineingehende Kraft des Althochdeutschen verliert, dafür aber den höchsten Grad von seelischer Innigkeit und Gemüthaftigkeit erreicht. In dieses Element ist aber die ganze damalige Kultur getaucht. Es lebt sowohl in der höfischen Sitte und Zucht, die das Rittertum ausbildet, wie in dem vielgestaltigen Kunstschaften des städtischen Handwerkertums, von dem die Wunderwerke der gotischen Baukunst, Bildnerei und Malerei noch heute Zeugnis ablegen. In der Dichtkunst tritt an Stelle des plastizierenden Stabreims der musikalische Endreim, und zur Epik der neu gestalteten Heldenage und der neu entstehenden Ritterromane gesellt sich als wesentlichste Neuschöpfung die *Lyrik* des Minnesangs hinzu, die in dem allmählich vertrocknenden Meistergesang noch ein lange nachhallendes Echo findet. Ihre letzte, reifste Frucht trägt diese Geistesepoche in der spätmittelalterlichen Mystik Eckharts, Susos, Taulers u. a. Schon in dieser Zeit wurde manches von Frankreich übernommen: sowohl die Liebeslyrik der Troubadours wie die Ritterromane,

173

die um den Artushof und die Gralsburg kreisen. Aber all dies erfuhr in Deutschland damals noch eine schöpferische Fortbildung und Umgestaltung.

173

Schließlich fassen wir noch einmal die letzte und größte Blütezeit der deutschen Kultur ins Auge, die um das Jahr 1800 kulminierte. Sie ist der Tatsache zu



fait que l'âme de peuple s'est maintenant infiltrée dans ses appartenants jusqu'au niveau physique et s'est développée en une *âme de conscience imprégnée de je*. En effet, la saisie de soi conscience du je devient maintenant, comme déjà mentionné, le thème central de la philosophie classique allemande. Et avec elle est immédiatement liée la, se présentant pour la première fois, connaissance de soi de la peuplité en tant que telle. La langue allemande moderne, qui n'est d'abord pas encore pleinement traversée d'âme, se forme en langue de la philosophie, laquelle n'avait jusqu'alors (à l'exception de Christian Wolff) été présentée qu'en latin ou en français. Mais elle devient aussi la langue de la poésie allemande moderne, qui donne naissance à Lessing, le premier grand dramaturge allemand, et fait du *drame* absolument sa plus importante innovation. C'est la forme de la poésie qui donne vie à ses formes et événements pour une représentation extérieure et visible, mais qui nous montre aussi avec une grande intensité la collision et la confrontation des personnalités humaines. La philosophie, chez Kant et Schelling, se travaille en tant que philosophie de la nature (Naturphilosophie) de la théologie jusqu'à la nature, et à partir de son esprit, Goethe (dans la continuité de Kepler) développe une recherche de la nature trans-spiritualisée qui, dans son affrontement avec Newton, entre en collision avec le matérialisme mécaniste britannique. En même temps, l'autre grand Britannique, Shakespeare, est élevé au rang de génie poétique et de modèle artistique par rapport aux imitateurs français de l'Antiquité, et il lui est ainsi attribué une sorte de rôle de sage-femme et de parrain par rapport à la poésie allemande moderne en plein essor. Pour le développement de ses idées esthétiques et mo-

verdanken, daß die Volksseele jetzt bis ins Physische hinein in ihre Angehörigen untertauchte und sich in ihnen zur *ichdurchdrungenen Bewußtseinsseele* ausgestaltete. Denn die bewußte Selbsterfassung des Ichs wird jetzt, wie schon erwähnt, zum Zentralthema der klassischen deutschen Philosophie. Und mit ihr ist unmittelbar verbunden die jetzt erstmals auftretende Selbsterkenntnis des Volkstums als solchem. Die neu-hochdeutsche Sprache, die nun erst voll durchseelt wird, bildet sich zur Sprache der Philosophie aus, Welch letztere vor dem (bis auf Chr. Wolff) nur in lateinischer oder französischer Sprache zur Darstellung gekommen war. Aber sie wird auch zur Sprache der modernen deutschen Dichtung, die in Lessing den ersten großen deutschen Dramatiker hervorbringt und das *Drama* überhaupt zu ihrer bedeutendsten Neuerrungenschaft werden läßt. Es ist die Dichtungsform, welche ihre Gestalten und Ereignisse zur äußereren, sichtbaren Darstellung bringt, aber auch das Aufeinanderprallen und Zusammenstoßen menschlicher Persönlichkeiten uns mit größter Eindringlichkeit vor Augen führt. Die Philosophie arbeitet sich in Kant und Schelling als Naturphilosophie von der Theologie bis zur Natur herunter, und aus ihrem Geiste heraus entwickelt Goethe (in Fortsetzung Keplers) eine durchgeistigte Naturforschung, die — in seiner Auseinandersetzung mit Newton — hart mit der materialistisch-mechanistischen des Britentums zusammenstößt. Zugleich wird dagegen der andere große Brite: Shakespeare, als dichterisches Urgegne und künstlerisches Vorbild gegenüber den französischen Nachahmern der Antike auf den Schild erhoben, und so wächst ihm eine Art Geburtshelfertum und Taufpatenschaft in bezug auf die sich entfaltende moderne deutsche



rales, Schiller tire des idées essentielles du philosophe moral anglais Shaftesbury. Cette troisième période de floraison de la culture allemande est donc associée à une confrontation fructueuse, en partie critique, en partie réceptive et créative, avec l'essence britannique.

Il s'avère donc que l'allemanité, dans ses trois «incarnations» historiques, traverse les mêmes formes de développement de l'âme que celles qui se sont fixées dans les peuples du sud et de l'ouest de l'Europe en différents caractères nationaux. Pour établir des correspondances entre le centre et l'Europe occidentale, il faudrait donc mettre en regard ce qui, à l'ouest, vit côté à côté en tant que peuples différents dans l'espace,

ce qui, au milieu de l'Europe, s'est succédé au fil du temps en tant qu'« incarnations » de sortes différentes d'une seule et même peuplité, ce en quoi les dernières apparaissent alors comme des peuples différents. En fait, les trois périodes de floraison de l'allemanité sont si profondément séparées les unes des autres que, par exemple, dans le déploiement de la troisième, chez ses plus grands représentants jusqu'à Goethe et Schiller, une pleine conscience des précédentes était pratiquement inexisteante, et ce n'est qu'à travers les romantiques, en particulier grâce aux recherches des frères Grimm, d'Uhland et d'autres, que le pont du savoir et du sentiment d'appartenance aux époques passées de l'histoire allemande a été jeté. Le rapport suggéré dans lequel le peuple allemand se tient en tant que peuple-je par rapport aux nations occidentales, a déjà été ressentie par Schelling, lorsqu'il écrit dans son essai déjà cité à plusieurs re-

Dichtung zu. Für die Entwicklung seiner ästhetischen und moralischen Ideen gewinnt Schiller wesentliche Anregungen von dem englischen Moralphilosophen Shaftesbury. So zeigt sich diese dritte Blütezeit der deutschen Kultur zugleich mit einer fruchtbaren, teils kritischen, teils schöpferisch rezeptiven Auseinandersetzung mit dem britischen Wesen verbunden.

Es erweist sich somit, daß das Deutschtum in seinen drei geschichtlichen «Verkörperungen» dieselben Entwicklungs-gestalten des Seelischen durchschreitet, die in den süd- und westeuropäischen Völkern sich zu verschiedenen Nationalcharakteren fixiert haben. Wollte man Entsprechungen zwischen Mittel- und Westeuropa aufweisen, so müßte man daher dem, was im Westen als verschiedenartete Völker im Raume nebeneinander lebt, das gegenüberstellen,

174

174

was in der Mitte Europas als verschiedenartete «Verkörperungen» eines und desselben Volkstums in der Zeit aufeinander gefolgt ist, wobei die letzteren dann wie verschiedene Völker erscheinen. Tatsächlich sind ja auch die drei Blüteperioden des Deutschtums durch so tiefe Abgründe voneinander geschieden, daß zum Beispiel in der Entfaltung der dritten bei ihren größten Vertretern bis zu Goethe und Schiller hin ein volles Bewußtsein von den früheren so gut wie nicht vorhanden war, und erst durch die Romantiker, insbesondere durch die Forschungen der Brüder Grimm, Uhlands u. a. die Brücke des Wissens und des Zusammengehörigkeitsgefühls zu den vergangenen Epochen der deutschen Geschichte geschlagen worden ist. Das angedeutete Verhältnis, in dem das Deutschtum als das Ichvolk zu den westlichen Nationen steht, empfand schon Schelling, wenn er in seinem bereits mehrfach zitierten Aufsatz die Sätze



prises les phrases suivantes :

« Chaque autre créature vit, dans certaines limites, une vie prédéfinie ; son caractère limité est pour elle une vertu et un droit, et quoi qu'il en soit, elle est en elle-même pure et sans défaut. L'humain est ouvert à tous les paradoxes et parcourt en lui-même presque toute l'échelle des êtres, capable du plus haut et du plus bas. On a souvent remarqué que toutes les autres nations d'Europe sont beaucoup plus déterminées par leur caractère que l'allemande, qui pourrait donc être considérée comme la racine en raison de sa réceptivité générale et de la force qu'elle détient pour réunir les opposés, et comme la puissance/potentialité des autres nations. Le sort des Allemands ne serait-il pas le sort général de l'humain, qui traverse aussi toutes les étapes que d'autres peuples représentent séparément, pour finalement représenter l'unité la plus élevée et la plus riche dont la nature humaine est capable ? »

Toutefois, dans ces phrases sont en même temps abordés des motifs qui peuvent donner lieu à des questions concernant le présent et l'avenir de l'allemanité. La réponse à ces questions mérite donc de consacrer la fin de ce chapitre à quelques explications supplémentaires.

Il convient de revenir tout d'abord sur quelque chose, à partir d'un autre côté, que nous avons déjà exprimé au chapitre cinq. Nous avons en effet déclaré là qu'à l'avenir, l'importance de l'allemanité sera de plus en plus, voire de plus en plus exclusivement, déterminée par son esprit de peuple. Nous pouvons, en raison de ce qui précède immédiatement, dire maintenant aussi que l'on ne peut

schreibt:

« Jedes andere Geschöpf lebt, in bestimmten Grenzen, ein vorgezeidmetes Leben; sein beschränkter Charakter ist ihm Tugend und Recht, und wie es auch beschaffen sei, es ist in sich selbst rein und ohne Fehl. Der Mensch ist allen Widersprüchen offen und durchläuft in sich allein fast die ganze Stufenleiter der Wesen, derselbe des Höchsten und des Niedrigsten fähig. Man hat es oft bemerkt, daß alle übrigen Nationen von Europa durch ihren Charakter viel bestimmter sind als die deutsche, welche daher wegen ihrer allgemeinen Empfänglichkeit als die Wurzel, wegen der in ihr liegenden Kraft der Vereinigung des Widerstreitenden wohl als die Potenz der anderen Nationen betrachtet werden könnte. Sollte nicht das Los der Deutschen darin das allgemeine des Menschen sein, daß auch er die verschiedenen Stufen, welche andere Völker gesondert darstellen, allein alle durchlief, um auch am Ende die höchste und reichste Einheit, deren die menschliche Natur fähig ist, darzustellen? »

In diesen Sätzen werden allerdings zugleich noch Motive angeschlagen, welche zu Fragen Veranlassung geben können, die sich auf die Gegenwart und die Zukunft des Deutschtums beziehen. Der Beantwortung solcher Fragen sollen daher zum Abschluß dieses Kapitels noch einige Ausführungen gewidmet sein. Hierbei ist zunächst auf etwas, von einer andern Seite her, zurückzukommen, was wir schon im fünften Kapitel zum Ausdrucke gebracht haben. Wir sagten nämlich dort, daß für die Zukunft des Deutschtums immer mehr, ja immer ausschließlich die Bedeutung den Ausschlag geben wird, die ihm durch seinen Volksgeist zukommt. Wir können dies, auf Grund des unmittelbar Vorangehen-



absolument plus compter sur une future «incarnation» de l'âme de peuple allemande. Car l'esprit de peuple allemand a déjà parcouru toutes les formes de l'âme qu'il y a absolument. Au-delà de l'âme de la conscience, il n'y a plus aucune

den, nun auch so aussprechen, daß mit einer künftigen, weiteren «Verkörperung» der deutschen Volksseele überhaupt nicht mehr zu rechnen sein wird. Denn der deutsche Volksgeist hat bereits alle Gestalten des Seelischen durchlaufen, die es überhaupt gibt. Über die Bewußtseinsseele hinaus gibt es keine

175

175

forme de ce qui est d'âme, mais c'est d'elle que part le développement de l'humain de ce qui est d'âme dans le *spirituel*. Une culture qui pourrait encore exprimer l'âme du peuple allemand de manière comparable à la culture de l'époque de Goethe, qui fut la dernière à le faire, ne produira plus d'allemanité. En tant que peuple, aussi loin qu'il est inspiré craintivement par une âme de peuple, l'allemanité a son temps *derrière* elle. Cela ne signifie par aucun chemin qu'elle perdra de sa signification pour l'humaine évolution de l'esprit. Mais cette signification ne résidera que dans ce qui découlera de l'inspiration de son *esprit* de peuple. C'est ce que Rudolf Steiner avait en tête lorsqu'il a écrit ces vers en 1915, pendant la Première Guerre mondiale :

L'esprit allemand n'a pas été achevé,  
Ce qu'il doit créer dans le devenir du monde.  
Il vit dans l'espoir de l'avenir,  
Il espère des actes futurs pleins de vie.  
Dans les profondeurs de son être, il ressent une force  
cachée qui doit encore œuvrer mûrisant.  
Comment est permis, en captivité, sans comprendre,  
Que se ravive le désir de sa fin,  
Tant que la vie se révèle à lui,  
C'est ce qui le maintient dans ses racines essentielles !

weitere Form des Seelischen mehr, sondern von ihr geht die Entwicklung des Menschen vorn Seelischen ins *Geistige* über. Eine Kultur, die noch in einer vergleichbaren Art Ausdruck der deutschen Volksseele sein könnte, wie es als letzte die Kultur der Goethe-Zeit war, wird das Deutschtum nicht mehr hervorbringen. Als Volk, insofern es schöpferisch durch eine Volksseele inspiriert wird, hat das Deutschtum seine Zeit *hinter* sich. Das heißt keineswegs, daß es seine Bedeutung für den Fortgang der menschlichen Geistesentwicklung verlieren wird. Aber diese Bedeutung wird nurmehr in dem liegen, was aus der Inspiration seines Volksgeistes hervorgehen wird. Dies hatte Rudolf Steiner im Auge, als er im Jahre 1915, während des ersten Weltkrieges, die Verse niederschrieb:

Der deutsche Geist hat nicht vollendet,  
Was er im Weltenwerden schaffen soll.  
Er lebt in Zukunftssorgen hoffnungsvoll,  
Er hofft auf Zukunftstaten lebensvoll.  
In seines Wesens Tiefen fühlt er mächtig  
  
Verborgnes, das noch reifend wirken muß.  
Wie darf in Feindesmacht verständnislos  
Der Wunsch nach seinem Ende sich beleben,  
So lang das Leben sich ihm offenbart,  
Das ihn in Wesenswurzeln schaffend hält!

Mais qu'est maintenant ce « caché qui doit encore œuvrer en maturant », qu'il « devrait encore créer dans le devenir du monde » ?

Was ist nun aber jenes «Verbogene, das noch reifend wirken muß», das er «im Weltenwerden noch schaffen soll»?



Pour répondre à cette question, nous devons adopter une perspective plus large sur le développement de la culture humaine. Nous avons vu à l'entrée du chapitre précédent que l'époque actuelle se caractérise par le fait que le je humain, dans son cheminement à travers les trois enveloppes de son être, a atteint l'étape finale en plongeant dans le corps physique. En effet, « en dessous » du corps physique, il n'y a pas d'autre membre de l'être humain. Il en ressort que l'évolution historique de l'humanité dans la direction où elle s'est déplacée jusqu'à présent est arrivé à un *terme* à notre époque. Pour progresser, il ne lui reste rien d'autre à faire que de prendre une nouvelle direction. Celle-ci ne peut — pour commencer, en termes très abstraits — être autre chose que l'inversion de celle dans laquelle elle s'est déroulée jusqu'à présent, c'est-à-dire la direction d'un nouveau parcours à travers les trois enveloppes de l'être humain — et donc des trois mondes dont sont tissées les substances qui les composent, mais dans un *ordre inversé*. L'évolution humaine aurait-elle voulu se poursuivre

Um diese Frage zu beantworten, haben wir von einem umfassenderen Blick auf die menschliche Kulturentwicklung auszugehen. Wir haben im Eingang des vorangehenden Kapitels gesehen, daß die gegenwärtige Epoche derselben dadurch gekennzeichnet ist, daß das menschliche Ich auf seinem Wege durch die drei Hüllen seines Wesens hindurch mit dem Eintauchen in den physischen Leib die letzte Etappe erreicht hat. Denn «unterhalb» des physischen Leibes gibt es kein weiteres Wesensglied des Menschen. Daraus wird ersichtlich, daß die geschichtliche Menschheitsentwicklung in der Richtung, in der sie sich bisher bewegt hat, in unserer Zeit an ein *Ende* gekommen ist. Es bleibt ihr, wenn sie einen Fortgang finden soll, nichts anderes übrig, als eine neue Richtung einzuschlagen. Diese kann — zunächst ganz abstrakt gesagt — keine andere sein als die Umkehrung derjenigen, in der sie bisher verlaufen ist, das heißt also die Richtung eines erneuten Durchwanderns der drei Hüllen des menschlichen Wesens - und damit der drei Welten, aus deren Substanzen jene gewoben sind, aber in *umgekehrter Folge*. Würde die menschliche Entwicklung in der bisherigen Richtung

176

176

dans la même direction que jusqu'à présent, elle devrait tomber hors de l'humain et sombrer dans l'infra-humain. Avec cela est amené à l'expression que l'évolution de l'humanité entre dans sa crise essentielle et absolue, dans laquelle sera décidé sur l'être ou le non être de l'humanité. Cette crise est déjà aussi vue aujourd'hui par de nombreux humains et diagnostiquée dans toute sa gravité. C'est seulement un aspect particulier de cela que l'humanité a acquis, en cette période, la possibilité technique d'anéantir son existence physique sur Terre, c'est-à-dire de commettre un suicide collectif. Cependant, l'aspect global

sich fortsetzen wollen, so müßte sie aus dem Menschlichen herausfallen und ins Untermenschliche versinken. Damit ist zum Ausdruck gebracht, daß die Menschheitsentwicklung in unserer Zeit in ihre wesenhafte, absolute Krise eintritt, in der über Sein oder Nichtsein der Menschheit entschieden wird. Diese Krise wird ja heute auch schon von vielen Menschen gesehen und in ihrer vollen Schwere diagnostiziert. Es ist nur ein spezieller Aspekt derselben, daß die Menschheit gerade in dieser Zeit auch die technische Möglichkeit erlangt hat, ihr physisches Dasein auf der Erde selbst auszulöschen, das heißt kollektiven



de cette crise peut se résumer en disant que l'humanité, après avoir conquis la sphère physique et matérielle de manière scientifique, technique et économique, est maintenant en danger de sombrer dans cette même sphère et de se laisser dévorer par elle, ses parties se livrant à une lutte pour la domination. Cela signifierait tout d'abord qu'elle perdrait, d'un point de vue de vision du monde, toute relation avec le divin dans le monde comme en elle-même, et qu'elle sombrerait dans un athéisme absolu ; d'un point de vue technique, elle transformerait de plus en plus son existence en une robotisation mécanisée et ferait de la satisfaction de ses besoins économiques et de ses pulsions sensuelles et physiques le seul et unique contenu de sa vie. Mais cette existence, en raison de l'abandon de toute morale, devrait tôt ou tard aboutir à une destruction mutuelle. Il n'est pas nécessaire de décrire ici en détail comment, dans tous les phénomènes caractéristiques de la vie contemporaine, se manifeste de manière symptomatique l'action des forces qui s'efforcent d'entraîner l'humanité sur cette voie glissante.

Selbstmord zu verüben. Der Gesamtaspekt dieser Krise aber läßt sich dahin umreißen, daß die Menschheit, nachdem sie in der neueren Zeit die physisch-materielle Welt erkenntnismäßig, technisch und wirtschaftlich völlig erobert hat, nun in der Gefahr schwebt, daß sie durch eben diese Errungenschaften dieser Welt gänzlich verfällt und ihre einzelnen Teile im Kampf um die Alleinherrschaft über sie sich gegenseitig vernichten. Dies würde zunächst bedeuten, daß sie in weltanschaulicher Hinsicht jede Beziehung zum Göttlichen in der Welt wie auch zum Göttlichen in ihr selbst verliert und einem absoluten Atheismus verfällt, in technischer Hinsicht ihr Dasein immer mehr in das eines mechanisierten Robotertums verwandelt und die Befriedigung ihrer wirtschaftlichen Bedürfnisse und sinnlich-leiblichen Triebe zum einzigen und ausschließlichen Inhalt ihres Lebens macht. Dieses Dasein aber müßte wegen der Preisgabe alles Moralischen über kurz oder lang in der gegenseitigen Selbstvernichtung enden. Es ist nicht nötig, hier im einzelnen zu beschreiben, wie in allen charakteristischen Erscheinungen des Gegenwartslebens das Wirken der Mächte symptomatisch sich offenbart, welche die Menschheit auf diese abschüssige Bahn zu bringen streben. Es besteht nun die merkwürdige Tatsache, daß das Britentum, das durch die Identität seines nationalen mit dem Zeitcharakter unsrer Epoche unter den europäischen Völkern am meisten zu diesem Ergebnis der modernen Entwicklung beigetragen hat, selbst als Volk durch eben diesen Nationalcharakter zugleich davor geschützt wird, den ange deuteten Gefahren zu verfallen. Dieser Charakter stellt es zwar intensiv in die physische Welt hinein; aber in dem Element der Empfindungsseele, die er au-

Il est maintenant remarquable que la britannité, qui par l'identité de son national avec le caractère du temps de notre époque parmi les peuples européens a contribué le plus à ce résultat de l'évolution moderne, est lui-même, en tant que peuple, protégé par ce même caractère national contre le risque de tomber dans les dangers évoqués. Ce caractère le place certes intensément dans le monde physique, mais dans l'élément de l'âme de sensation qu'en dehors de cela il contient en soi, possède le contre-



poids qui le préserve de la décadence vers le pur matériel respectivement le mal. L'âme de la conscience le conduit bien jusqu'à la limite qui sépare le monde du sensoriel de celui du « supra-sensible ». Mais parce qu'il est fixé dans l'âme de la conscience, il ne glisse pas en dessous de cette limite. Autre est l'allemanité. Parce que ce qui détermine son être, le *je*, n'est pas fixé de la même manière dans une sphère spécifique de ce qui est d'âme et du monde,

ßerdem in sich enthält, besitzt es das Gengewicht, welches es vor dem Verfall an das rein Materielle bzw. Böse bewahrt. Die Bewußtseinsseele führt es zwar bis an die Grenze heran, welche die Welt des Sinnlichen von der des «Untersinnlichen» trennt. Da es aber in der Bewußtseinsseele fixiert ist, gleitet es nicht unter diese Grenze hinunter. Anders das Deutschtum. Weil das, was *sein* Wesen bestimmt, das *Ich*, nicht in derselben Weise in einer bestimmten Sphäre des Seelischen und der Welt befestigt ist,

177

Il est exposé au risque de sombrer dans la méchanceté sous-humaine. Il est donc hautement significatif que la plus grande œuvre du plus grand poète allemand, *Faust de Goethe*, qui décrit le chemin spirituel de l'humain moderne, mais dans sa spécificité allemande, traite de la confrontation de l'humain avec le pouvoir du mal. Et même si elle se termine par le salut de l'âme de Faust, elle montre comment Faust, sur le chemin qu'il emprunte en tant qu'humain moderne ou qu'il est conduit par le diable, se dirige vers «les profondeurs de la sensualité/ sensorialité», plonge d'abord dans une faute morale profonde, de sorte que le premier volet de l'œuvre se termine sur les paroles de Méphistophélès à Faust : «Ici chez moi !», et cette «voix éteinte» du Gretchen condamné à mort ne répond que comme une promesse presque éteinte de son salut pourtant encore à espérer : « Heinrich ! Heinrich ! » En outre, il convient de rappeler ici un autre chef-d'œuvre qui appartient aux sommets de l'esprit allemand : l' «*Anneau des Nibelungen* » de Richard Wagner. Dans la nouvelle version de la légende de Siegfried, il décrit également le chemin de l'esprit de l'humain moderne jusqu'à la naissance de l'individu libre, indépendant des dieux et maître de lui-même. Mais son point culminant est — comme

ist es der Gefahr ausgesetzt, dem Untermenschlich-Bösen zu verfallen. Es ist darum höchst bezeichnend, daß die größte Dichtung des größten deutschen Dichters, *Goethes Faust*, die zwar den Geistesweg des modernen Menschen schlechthin, aber doch eben in dessen spezifisch deutscher Ausprägung schildert, die Auseinandersetzung des Menschen mit der Macht des Bösen zu ihrem Inhalte hat. Und wenn sie auch mit der Rettung der Seele Fausts endet, so zeigt sie doch, wie Faust auf dem Wege, auf den er sich als moderner Mensch begibt bzw. vom Teufel geführt wird: in «die Tiefen der Sinnlichkeit» hinein, zunächst in tiefste moralische Schuld stürzt, so daß der erste Teil des Werkes mit den Worten Mephistro zu Faust schließt: «Her zu mir!», und diesen die «verhallende Stimme» des zur Hinrichtung verurteilten Gretchen nurmehr als eine beinahe verklingende Verheißung seiner doch noch zu erhoffenden Rettung antwortet: «Heinrich! Heinrich!» Ferner darf hier an ein anderes Riesenwerk erinnert werden, das zu den Gipfelschöpfungen deutschen Geistes gehört: an Richard Wagners «Ring des Nibelungen». Dieses zeichnet in der Neugestaltung der Siegfriedsage ebenfalls den Geistesweg des modernen Menschen bis zur Geburt des von den Göttern unabhängig gewordenen, auf sich



dans une vision prophétique du destin de l'allemanité — la description de la manière dont son héros, dans sa conscience du sortilège du breuvage magique que les puissances des profondeurs lui ont préparé, trahit son je supérieur, né des dieux, et Brünhilde et tombe victime des puissances des profondeurs. Et ce n'est donc pas un hasard si, au cours de notre siècle, c'est précisément le peuple allemand qui, dans le sens de la citation de Schelling : « capable du plus haut et du plus bas », a connu le plus bas niveau de dégradation sous-humaine et anti-humaine que tout peuple européen ait jamais connu. Cet événement le plus terrible de l'histoire allemande ne peut pas être supprimé de l'image de l'allemanité, car il n'est compréhensible que de l'essence même de celle-ci et caractérise en même temps les possibilités qui s'y trouvent d'une certaine manière.

C'est pourtant la même chose qui est exposée à ce type de chute et qui en a été victime qui, néanmoins, peut seule surmonter la crise actuelle de l'évolution de l'humanité grâce à ses forces. En effet, le passage du développement d'âme au développement spirituel ou d'humanité, qui est maintenant devenu historiquement nécessaire, ne peut être accompli qu'à partir des forces du *je*, car c'est ce qui concerne le déploiement progressif de ce qui se passe dans l'ensemble du devenir humanité terrestre. Ce passage ne peut pas être réalisé à partir des pures facultés de l'âme de la conscience.

178  
Nous voyons donc aussi que le représentant de la même chose, l'anglo-américanisme, à part les utopies techniques qu'il poursuit, ne représente pas de véritables idéaux humains pour l'avenir, mais se li-

selbst gestellten freien Ichmenschen. Seinen Gipfelpunkt aber bildet — wie in prophetischem Vorblick auf das Schicksal des Deutschtums — die Schilderung, wie sein Held, in seinem Bewußtsein von dem Zaubertrank umnebelt, den ihm die Mächte der Tiefe bereiteten, in Brünhilde sein höheres, göttergezeugtes Ich verrät und den Mächten der Tiefe zum Opfer fällt. Und so ist es denn kein Zufall, daß es in unserem Jahrhundert gerade das deutsche Volk gewesen ist, das — im Sinne des zitierten Schelling-Wortes: «derselbe des Höchsten und des Niedrigsten fähig» — den tiefsten Sturz in das Untermenschlich-Antimenschliche getan hat, den je ein europäisches Volk erlitten hat. Dieses entsetzlichste Ereignis der deutschen Geschichte kann aus dem Bilde des Deutschtums nicht weggelassen werden, weil es nur aus dem innersten Wesen desselben verständlich wird und zugleich die Möglichkeiten, die in diesem liegen, nach einer bestimmten Seite hin charakterisiert. Eben dasselbe aber, was solchem Sturze ausgesetzt ist und erlegen war, ist es trotzdem, aus dessen Kräften heraus allein die gegenwärtige Krisis der Menschheitsentwicklung überwunden werden kann. Denn der Übergang von der seelischen zur geistigen Entwicklung oder Menschheit, der jetzt geschichtlich fällig geworden ist, kann nur aus den Kräften des *Ichs* heraus vollzogen werden, weil dieses dasjenige ist, um dessen stufenweise Entfaltung es ja bei dem ganzen irdischen Menschheitswerden überhaupt geht. Aus den Fähigkeiten der bloßen Bewußtseinsseele allein kann dieser Übergang nicht bewerkstelligt werden.

178  
Daher sehen wir denn auch, daß der Repräsentant derselben: das Angloamerikanertum, abgesehen von technischen Utopien, denen es nachjagt, keine wirklich menschlichen Zukunftsideale ver-



mite dans son affrontement avec le nazisme allemand et aujourd'hui avec le communisme oriental à la défense de ce qui existe, c'est-à-dire de la liberté qu'il a conquise au sens de la liberté.

Comment peut-on passer de l'évolution d'âme à l'évolution spirituelle ? Par la dernière forme de ce qui est d'âme : l'âme de conscience, l'humanité (d'abord occidentale) a parcouru le chemin vers le monde sensible, plus précisément vers le monde minéral inorganique, qui est le représentant le plus pur du premier. C'est pourquoi, au cours des derniers siècles, la *physique* est devenue la science fondamentale de toutes les sciences. La vision moderne du monde est physique. Et l'expérience sensible, qui a été postulée par Galilée et Bacon comme source première de toute connaissance, constitue la principale aptitude de la britanité. Nous avons déjà mentionné, que la contrepartie en était la dévaluation de la pensée, qui se manifeste dans le nominalisme, qui constitue la base philosophique de toute la recherche scientifique moderne. La combinaison de l'affirmation unilatérale d'une expérience purement sensorielle et de la subjectivation de la pensée par le nominalisme a eu pour conséquence la *conception matérialiste du monde* de l'époque moderne. Dans un monde tel que celui qu'elle représente, l'humain en tant qu'humain, c'est-à-dire en tant qu'être d'âme et d'esprit, n'a aucun espace.

La subjectivisation n'a pas pour autant cessé au niveau de la pensée, mais a aussi saisi l'expérience sensorielle ; et cela a conduit à ce que le concept de matière, dans lequel avaient été initialement intégrées toutes sortes de qualités senso-

tritt, sondern sich in seiner Auseinandersetzung erst mit dem deutschen Nazismus und heute mit dem östlichen Kommunismus auf die Verteidigung des Bestehenden, das heißt der von ihm erungenen Freiheit im Sinne der liberty beschränkt.

Auf welche Weise kann nun aber der Übergang von der seelischen zur geistigen Entwicklung vollzogen werden? Durch die letzte Gestalt des Seelischen: die Bewußtseinsseele, hat die (zunächst westliche) Menschheit den Weg in die sinnliche Welt hinein voll beschritten, genauer: in die anorganisch-mineralische Welt, welche der reinste Repräsentant der ersteren ist. Darum ist in den letzten Jahrhunderten die *Physik* zur Grundwissenschaft aller Wissenschaften geworden. Das moderne Weltbild ist das physikalische. Und die sinnliche Erfahrung, die durch Galilei und Bacon als Urquelle aller Erkenntnis postuliert wurde, macht ja die vornehmlichste Begabung des Britentums aus. Wir haben schon erwähnt, daß die Kehrseite davon die Abwertung des Denkens war, die im Nominalismus zum Ausdrucke kommt, der die philosophische Grundlage der gesamten modernen wissenschaftlichen Forschung bildet. Beides zusammen: die einseitige Geltendmachung einer bloß sinnlichen Erfahrung und die Versubjektivierung des Denkens durch den Nominalismus haben die *materialistische Weltauffassung* der neueren Zeit zur Folge gehabt. In einer Welt aber, wie sie von dieser vorgestellt wird, hat der Mensch als Mensch, das heißt als seelisch-geistiges Wesen, keinen Raum.

Nun hat die Versubjektivierung jedoch beim Denken nicht haltgemacht, sondern hat auch die Sinneserfahrung ergriffen; und dies hat dazu geführt, daß der Begriff der Materie, in den ursprünglich allerlei sinnliche Qualitäten hinein-



rielles, ait été vidé de plus en plus de ces dernières, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien, de sorte qu'il ne se compose aujourd'hui que de déterminations mathématiques et quantitatives sans un quelque chose auquel elles sont liées. On appelle cela souvent la surmontée du matérialisme qui aurait eu lieu au cours de notre siècle. Cependant, il est essentiel de ne pas abandonner la position nominaliste, ce qui signifie que toutes les définitions conceptuelles données à la matière n'ont qu'une signification hypothétique et spéculative. Ce sont des hypothèses de travail qui s'avèrent utiles pour la maîtrise technique de la « matière », mais qui ne prétendent pas à la vérité. Cependant, la conséquence essentielle est que l'humain n'est plus seulement enfermé dans le monde par sa pensée, mais aussi par son expérience sensorielle. Le monde a ainsi été complètement «déshumanisé». Et

gedacht worden waren, von solchen immer mehr, schließlich bis auf den letzten Rest entleert wurde, so daß er heute nurmehr aus mathematisch-quantitativen Bestimmungen besteht ohne ein Etwas, an dem diese haften. Man bezeichnet das vielfach als die Überwindung des Materialismus, die in unserm Jahrhundert erfolgt sei. Entscheidend ist jedoch, daß die nominalistische Haltung dabei nicht aufgegeben wurde, —was so viel bedeutet, wie daß alle begrifflichen Bestimmungen, die man der Materie gibt, bloß hypothetisch-spekulative Bedeutung haben. Sie sind Arbeitshypothesen, die sich für die technische Beherrschung der «Materie» nützlich erweisen, aber keinen Anspruch auf Wahrheit erheben. Die wesentliche Folge jedoch ist diese, daß der Mensch jetzt nicht nur mit seinem Denken, sondern auch mit seiner sinnlichen Erfahrung von der Welt aus und in sich selbst eingeschlossen ist. Die Welt ist dadurch erst restlos «entmenscht» worden. Und

179

179  
eine also entmenscht vorgestellte Welt droht den Menschen immer mehr auch in der *Wirklichkeit* auszulöschen. Der Punkt, an dem der Hebel angesetzt werden muß, um die aus dieser Situation erwachsenen Gefahren zu überwinden, ist die *Subjektivierung des Denkens*. Sie ist die Folge davon, daß dieses beim Übergang von der Verstandes- zur Bewußtseinsseelenentwicklung innerlich in gewissem Sinne *erstorben* ist. An Stelle der *lebendigen Wirklichkeit* der Gedanken, die der Mensch früher im Elemente des Ätherischen noch erlebte, ist in der neuern Zeit das bloße unwirkliche, am physischen Gehirn entstehende *Spiegelbild* derselben getreten. Wir erleben in unserem heutigen Bewußtsein nicht unsere wirklichen Gedanken, sondern nur ihre schattenhaften Bilder. Wessen wir heute bedürfen, das ist, daß wir unser Denken

179  
Un monde donc *représenté* déshumanisé menace toujours plus aussi d'anéantir/éteindre les humains dans la *réalité*. Le point où il faut agir pour surmonter les dangers découlant de cette situation est la *subjectivation de la pensée*. C'est la conséquence du fait que celle-ci est, d'une certaine manière, *morte/décédée* à l'intérieur lors du passage de l'évolution de l'âme de la raison analytique à celle de la conscience. À la place de la *réalité vivante* des pensées que l'humain vivait autrefois dans l'élément de l'éthélique, c'est la pure *image-miroir* irréelle apparaissant au cerveau physique qui est entrée à l'époque moderne. Nous ne percevons pas nos véritables pensées dans notre conscience actuelle, mais seulement leurs images fantomatiques/à puissance d'ombre. Ce dont nous avons besoin aujourd'hui, c'est que nous im-



prégnions notre pensée de la force de la *volonté* qui émane/source de notre *je* et qu'elle la réveille ainsi de la mort vers une *nouvelle vie*. Alors se révélera comme un élément *universel* qui transcende l'opposition entre le sujet et l'objet (les deux termes qu'il crée lui-même) et qui nous relie au monde. Cela signifie qu'au « monde » n'appartient pas seulement son apparence sensible, mais aussi l'idée qui peut être saisie pensant, et que le *je*, en tant que producteur du monde conceptuel/des concepts, reproduit seulement respectivement l'*amène à apparition* en un sens plus profond que dans l'élément de la conscience, mais qu'il se manifeste ainsi lui-même comme un être universel qui rassemble/résume en lui le contenu d'idées du monde entier. Capturer cela tout d'abord dans le domaine du monde physique inorganique constitue le premier pas. Dans l'ouvrage déjà mentionné de W. Heider, ce pas a déjà été franchi par un physicien moderne, lorsqu'il écrit (idem, p. 38) :

«Les mathématiques ne sont pas une science de la nature. À première vue, elles apparaissent comme une pure création de l'esprit humain, plutôt comparable à une œuvre d'art. De nombreux domaines des mathématiques ont été créés bien avant que la physique n'en ait besoin, par de purs mathématiciens qui n'avaient aucune idée (et ne voulaient parfois pas en avoir) d'un lien avec la nature. Qu'est-ce que notre propre création d'esprit devrait avoir à faire avec le monde qui nous entoure et ses lois, avec le *monde extérieur*, dont on prétend qu'il est complètement détaché et indépendant de l'humain ? Ainsi, ce serait un miracle totalement incompréhensible que le monde extérieur obéisse à des lois qui ne peuvent être exprimées qu'à l'aide des mathématiques que nous avons in-

mit der aus unserem *Ich* quellenden Kraft des *Willens* durchdringen und es dadurch vom Tode zu einem neuen Leben auferwecken. Dann wird es sich als ein *universelles* Element erweisen, das den Gegensatz von Subjekt und Objekt (welche beiden Begriffe es ja selbst erst schafft) übergreift und das heißt uns mit der Welt verbindet. Das bedeutet, daß zur «Welt» nicht bloß ihre sinnlich erfahrbare Erscheinung, sondern auch die denkend zu erfassende Idee gehört, und daß das *Ich* als der Produzent der Begegnungswelt sie in einem tieferen Sinne im Elemente des Bewußtseins nur *reproduziert* bzw. zur Erscheinung bringt, aber eben dadurch sich selber als ein universelles Wesen ausweist, das den Ideengehalt der ganzen Welt in sich zusammenfaßt. Dieses zunächst im Bereich der anorganisch-physikalischen Welt zu erfassen, bildet den ersten Schritt. In der an früherer Stelle schon erwähnten Schrift von W. Heider wurde dieser Schritt von einem modernen Physiker bereits getan, wenn er darin schreibt (a. a. O. S. 38): «Die Mathematik ist keine Naturwissenschaft. Sie erscheint auf den ersten Blick als eine reine Schöpfung des menschlichen Geistes, eher vergleichbar mit einem Kunstwerk. Viele Gebiete der Mathematik sind geschaffen worden, lange bevor die Physik sie benötigte, von reinen Mathematikern, die von einem Zusammenhang mit der Natur nichts ahnten (und zum Teil auch nichts wissen wollten). Was sollte nun diese *unsere* eigene Geistesschöpfung mit der Welt um uns zu tun haben und ihren Gesetzen, mit der *Außenwelt*, von der behauptet wird, sie sei vom Menschen völlig losgelöst und unabhängig? So betrachtet, wäre es ein völlig unverständliches Wunder, daß die Außenwelt Gesetze befolgt, die sich überhaupt nur mit Hilfe der von uns erfundenen Mathematik



ventées. Ainsi, notre activité spirituelle et le monde physique extérieur ne peuvent pas être aussi indépendants. La physique classique, avec ses lois mathématiques complexes, nous oblige à conclure que notre esprit est d'une certaine manière

ausdrücken lassen. So unabhängig können also unsere Geistestätigkeit und die physikalische Außenwelt nicht sein. Schon die klassische Physik mit ihren komplizierten mathematischen Gesetzen zwingt uns zu dem Schluß, daß unser Geist irgendwie

180

180 aufs innigste mit dieser Außenwelt ver-

intimement liée à ce monde extérieur, une connexion qui nous permet aussi volontiers de reconnaître ces lois. Nous pouvons difficilement supposer qu'une planète sache ce qu'est une ligne géodésique de la géométrie de Riemann, sur laquelle elle doit se déplacer et qui a été prouvée qu'elle se déplace. Pourquoi se déplace-t-elle donc selon des lois mathématiques aussi complexes et profondes ? Nous ne pourrons pas échapper à la conclusion que quelque chose d'esprit existe également *en dehors de nous*, un principe spirituel qui est lié à la fois aux lois et aux événements du monde matériel et à notre activité spirituelle.»

bunden ist, — eine Verbindung, die uns auch wohl erst gestattet, diese Gesetze zu erkennen. Wir werden kaum annehmen können, daß ein Planet weiß, was eine geodätische Linie der Riemannschen Geometrie ist, auf der er sich bewegen muß und sich auch erwiesenermaßen bewegt. Wieso kommt es also, daß er sich nach derartig komplizierten und tiefliegenden mathematischen Gesetzen bewegt? Irgendwie werden wir dem Schluß nicht entgehen können, daß auch *außerhalb von uns* etwas Geistes existiert, ein geistiges Prinzip, das sowohl mit den Gesetzen und Geschehnissen der materiellen Welt als auch mit unserer Geistestätigkeit zusammenhängt.»

C'est dans de telles paroles que le matérialisme de la vision du monde physique moderne est en principe surmonté et que la connexion entre l'humain et le monde est rétablie sous une nouvelle forme, qui avait autrefois été naturelle de manière différente.

Une fois qu'elle a été trouvée dans la pensée, elle peut être de nouveau gagnée dans l'élément de l'expérience sensorielle. En effet, sa perte dans cet élément n'est pas due à son essence même - nous nous vivons donc en fait immédiatement liés à la réalité extérieure sensorielle par la perception sensorielle - mais, comme déjà mentionné, elle était le résultat de la subjectivisation de la pensée. Heider ose aussi ce pas encore plus courageux dans son écrit et s'approche ainsi de la science de la nature de Goethe, qui se fondait sur la reconnaiss-

In solchen Worten erst ist der Materialismus des modernen physikalischen Weltbildes im Prinzip überwunden und die Verbindung zwischen Mensch und Welt in neuer Art wiederhergestellt, die in früheren Zeiten in anderer Art einmal selbstverständlich bestanden hatte.

Ist sie aber so im Denken einmal gefunden, so läßt sie sich auch im Elemente der sinnlichen Erfahrung wieder gewinnen. Denn daß sie auch da verloren wurde, hat ja nicht im Wesen derselben selbst ihren Grund — wir erleben uns ja faktisch in der Sinneswahrnehmung unmittelbar mit der sinnlichen Außenwelt verbunden! —, sondern war, wie schon erwähnt, die Folge der Versubjektivierung des Denkens. Auch diesen noch mutigeren Schritt wagt Heider in seiner Schrift und nähert sich dadurch der Naturwissenschaft Goethes, die auf der An-



sance de l'objectivité des qualités sensorielles. Heider écrit (p. 19) :

«Mais nous devons en conclure que la frontière (entre l'humain et la nature) peut aussi être déplacée, c'est-à-dire, pour rester dans notre exemple, que les couleurs peuvent aussi être comptées parmi le monde extérieur, comme le veut la théorie des couleurs de Goethe. Nous devons donc nous demander : est-il concevable que la *qualité de la couleur* (et bien sûr de nombreuses autres qualités) existe déjà *en dehors* de nous et que notre science ne le sache pas simplement parce qu'elle se limite d'emblée à la quantification ? Ou devons-nous vraiment nous représenter que le monde qui nous entoure ne se compose que de données mesurables et que tout ce qui est qualitatif est exclusivement lié à des êtres vivants avec des sensations des sens ? Un motif valable pour cela serait difficile à donner, bien que ce soit le point de vue adopté par notre science. Nous pouvons même aller plus loin et conclure qu'un déplacement de frontière au sens ci-dessus n'est pas seulement concevable et possible, mais qu'il sera même nécessaire si nous voulons vraiment acquérir une compréhension des qualités qui se manifestent dans nos sensations, c'est-à-dire que pour ce but, il sera nécessaire de considérer ces qualités comme des objets du monde extérieur.

181  
à traiter comme le fait la conscience naïve... On peut se représenter qu'un jour nous parviendrons à comprendre les pendants entre les quantités et les qualités (par exemple entre les ondes et les couleurs) une fois que ces dernières seront traitées comme un phénomène objectif. En tant que tels, les deux seraient alors sur un même niveau. L'onde et la couleur apparaîtraient comme différentes formes d'expression d'un et

erkenntnung der Objektivität der Sinnes-Qualitäten fußte. Heider schreibt (S. 19): «Damit aber müssen wir zu dem Schluß kommen, daß man die Grenze (zwischen Mensch und Natur) auch verschieben kann, also, um bei unserem Beispiel zu bleiben, die Farben auch zur Außenwelt rechnen darf, wie es die Goethesche Farbenlehre will. Somit müssen wir also fragen: Ist es denkbar, daß die *Qualität der Farbe* (und dann natürlich auch zahlreiche andere Qualitäten) auch *außerhalb* von uns schon existieren und unsere Wissenschaft nur deshalb nichts davon weiß, weil sie sich von vornherein auf Quantitatives beschränkt? Oder müssen wir uns wirklich vorstellen, daß die Welt um uns herum nur aus meßbaren Gegebenheiten besteht und alles Qualitative ausschließlich an Lebewesen mit Sinnesempfindungen gebunden ist? Ein stichhaltiger Grund hierfür wäre schwer anzugeben, obwohl dies der Standpunkt ist, den unsere Wissenschaft einnimmt. Wir können sogar noch weitergehen und schließen, daß eine Grenzverschiebung im obigen Sinne nicht nur denkbar und möglich ist, sondern sogar notwendig sein wird, wenn wir wirklich einmal ein Verständnis erringen wollen für die Qualitäten, die sich in unseren Sinnesempfindungen äußern, das heißt, daß es für diesen Zweck notwendig sein wird, diese Qualitäten als Objekte der Außenwelt

181

zu behandeln, wie es das naive Bewußtsein tut ... Man kann sich vorstellen, daß es uns einmal gelingen wird, auch Zusammenhänge zwischen Quantitäten und Qualitäten (zum Beispiel zwischen Welle und Farbe) zu verstehen, sobald die letzteren als objektives Phänomen behandelt werden. Als solche stünden dann beide auf gleicher Stufe. Welle und Farbe würden als verschiedene Ausdrucksformen *ein und desselben Objektes*



même objet, la physique n'ayant jusqu'à présent saisi que l'une d'elles, l'onde quantitative. On peut se représenter cependant à peine comment on peut jamais comprendre la sensation de couleur si l'on se place sur le point de vue actuel de la physique et de la physiologie... Le point de vue actuel de la science ne pourra donc guère être maintenu à long terme... »

D'une telle position, la *physique* aurait donc pour tâche de déterminer les pendants idéels entre les différents phénomènes respectivement qualités du monde des sens, spécialement son domaine inorganique. Et dans ce domaine, se laisserait de l'allemanité gagner une relation fructueuse et mutuellement bénéfique avec la britannité. Puisque cette dernière est particulièrement enclin à l'expérience sensorielle, un tel «*phénoménalisme*», tel que Goethe l'a d'abord soutenu, sera en accord avec ses dispositions positives et trouvera en elle le collaborateur le plus apte\*.

D'après l'intérieur de l'âme, l'activation et la revivification de la pensée du je humain, bien qu'initialement dans le monde physique, à l'intérieur du corps physique, mais quand même comme une indépendante de celui-ci, se vivra comme une réalité spirituelle fondée sur elle-même. Elle deviendra consciente de ce que la réflexion de son activité pensante sur le corps physique ne pourrait justement ainsi peu venir en l'état sans une réalité qui se tient en vis-à-vis à ce corps-miroir, comme aussi dans le monde extérieur une réflexion ne se produit pas sans un objet réel qui se reflète. Et elle découvrira que cette réflexion est ce qui provoque les processus de dégradation/déconstruction dans le système nerveux et par conséquent atténué la vie corporelle. Et c'est justement

erscheinen, wobei die Physik bis jetzt nur die eine, die quantitative Welle, erfaßt hat. Man kann sich aber kaum vorstellen, wie man jemals die Farbempfindung begreifen kann, wenn man sich auf den heutigen Standpunkt der Physik und Physiologie stellt ... Der jetzige Standpunkt der Wissenschaft wird sich also kaum auf die Dauer aufrechterhalten lassen ...»

Von solcher Position aus ergäbe sich für die *Physik* also die Aufgabe, die ideellen Zusammenhänge zwischen den verschiedenen Phänomenen bzw. Qualitäten der Sinneswelt, speziell ihres anorganischen Bereiches, zu erforschen. Und auf dem Felde dieser Aufgabe ließe sich vom Deutschtum eine fruchtbare und wechselseitig hilfreiche Beziehung zum Britentum gewinnen. Denn da das letztere in besonderem Maße auf die Sinneserfahrung hin veranlagt ist, wird ein solcher «*Phänomenalismus*», wie ihn Goethe zuerst vertreten hat, seinen positiven Anlagen entgegenkommen und ,an ihm den tauglichsten Mitarbeiter finden\*.

Nach dem Seeleninnern hin wird durch solche Aktivierung und Wiederbelebung des Denkens das menschliche Ich sich zwar zunächst in der physischen Welt, innerhalb des physischen Leibes, aber doch als eine von diesem unabhängige, auf sich begründete, geistige Realität erleben. Es wird sich dessen bewußt werden, daß eine Spiegelung seiner dengenden Tätigkeit am physischen Leibe ebenso wenig zustandekommen könnte ohne eine Realität, die diesem Leibesspiegel gegenübersteht, wie auch in der äußeren Welt eine Spiegelung nicht entsteht ohne einen realen Gegenstand, der sich spiegelt. Und es wird erfahren, daß eben diese Spiegelung es ist, was die Abbauprozesse im Nervensystem bewirkt und dadurch das leibliche Leben abdämpft. Und eben darin wird es den Grund der



là dedans qu'elle reconnaîtra la raison de la liberté de sa volonté impulsée par la pensée. «Est une intuition idéelle», — ainsi écrit Rudolf Steiner dans sa « Philosophie de la liberté » (12. Chapitre, supplément à la nouvelle édition de 1918) «présente dans la conscience humaine, alors elle n'est pas développée à partir des processus de l'organisme, mais la fonction organique s'est retirée

Voir à ce sujet le livre «Saving the appearances. A study in Idolatry» d'Owen Barfield. Londres, Faber and Faber.

*Freiheit* seines vom Denken impulsierten Wollens erkennen. «Ist eine ideelle Intuition», — so schreibt Rudolf Steiner in seiner «Philosophie der Freiheit» (12. Kapitel, Zusatz zur Neuauflage 1918) «im menschlichen Bewußtsein anwesend, dann ist sie nicht aus den Vorgängen des Organismus' heraus entwickelt, sondern die organische Tätigkeit hat sich zurückgezogen,

\* Siehe hierzu das Buch «Saving the appearances. A study in Idolatry» von Owen Barfield. London, Faber and Faber.

182

pour faire place à l'idéal. Si j'observe une volonté qui est décalque de l'intuition, alors cette volonté se retire aussi de l'activité organiquement nécessaire. La volonté est libre. Cette liberté de la volonté ne peut être observée par celui qui ne peut pas voir comment la volonté libre consiste en ce que d'abord par l'élément intuitif l'action nécessaire de l'organisme humain sera paralysée, repoussée et remplacée par l'activité spirituelle de la volonté remplie d'idées... Celui qui peut faire cette observation parvient à la conviction que l'humain, dans la mesure où il ne peut pas mener à terme le processus de rétraction de l'activité organique, est esclave; mais cette servitude tend vers la liberté, et cette liberté n'est en aucune façon un idéal abstrait, mais une force directrice inhérente à la nature humaine.»

De telles réalisations/conquêtes intérieures appartiennent absolument encore à la phase du développement de l'âme de la conscience. Elles en forment en quelque sorte la seconde moitié, comme les impulsions et les réalisations issues de la britannité en représentent la première. Mais avec elles, nous entamons le chemin dont la poursuite nous mènera vers l'évolution spirituelle de

um der ideellen Platz zu machen. Beobachte ich ein Wollen, das Abbild der Intuition ist, dann ist auch aus diesem Wollen die organisch notwendige Tätigkeit zurückgezogen. Das Wollen ist frei. Diese Freiheit des Wollens wird der nicht beobachten können, der nicht zu schauen vermag, wie das freie Wollen darin besteht, daß erst durch das intuitive Element das notwendige Wirken des menschlichen Organismus abgelähmt, zurückgedrängt, und an seine Stelle die geistige Tätigkeit des ideenerfüllten Willens gesetzt wird ... Wer diese Beobachtung machen kann, ringt sich zu der Einsicht durch, daß der Mensch, insofern er den Zurückdämmungsvorgang der organischen Tätigkeit nicht zu Ende führen kann, unfrei ist; daß aber diese Unfreiheit der Freiheit zustrebt, und diese Freiheit keineswegs ein abstraktes Ideal ist, sondern eine in der menschlichen Wesenheit liegende Richtkraft.»

Solche inneren Errungenschaften gehören durchaus noch der Phase der Bewußtseinsseelenentwicklung an. Sie bilden gewissermaßen ihre zweite Hälfte, wie die vom Britentum ausgegangenen Impulse und Errungenschaften ihre erste repräsentieren. Mit ihnen wird aber der Weg betreten, dessen Fortsetzung in die eigentlich *geistige* Entwicklung der Menschheit hineinführen wird. Diese

182



l'humanité. Cela se produira lorsque le je, après s'être rendu indépendant du corps physique dans sa conscience de soi de la manière décrite, s'élèvera avec cette conscience libérée du corps vers la sphère de l'éthélique. Le penser donnera alors naissance à cette capacité supérieure que Rudolf Steiner a appelée *l'imagination consciente*, et qui constituera une image miroir/contre-image (pour ainsi dire une octave supérieure) de l'expérience/du vécu mythique d'autrefois. Sur cette première étape du développement spirituel — décrit par l'anthroposophie, comme celle du « *soi-esprit* » — suivront dans un avenir encore plus lointain, lorsque le je, par une élévation supplémentaire de sa conscience libre du corps, se vivra de manière nouvelle dans les sphères de l'astral et du divin-spirituel. Cependant, décrire cela dépasserait le sujet et le cadre de cet ouvrage. Il convient seulement de mentionner ici que les peuples slaves ont en germe la première étape du développement spirituel proprement dit. Dans la mesure où la deuxième phase du développement de l'âme de la conscience se réalise sur le sol de l'Europe centrale, elle remplira aussi sa tâche essentielle en ce sens qu'elle jettera un pont entre les peuples de l'Ouest et ceux de l'Est, ce qui constitue sa mission historique du point de vue géographico-spirituel.

Si nous nous sommes particulièrement occupé avec l'allemanité dans ce chapitre, c'est que — outre le fait que ce livre n'est finalement pas écrit par un Allemand, aussi pour des Allemands —

il a avant tout sa raison en cela, que l'allemanité est, parmi les principaux peuples d'Europe, celle qui est la plus

wird dann einsetzen, wenn das Ich, nachdem es sich in seinem Selbstbewußtsein in der geschilderten Weise unabhängig vom physischen Leibe gemacht hat, mit diesem leibfreien Bewußtsein zur Sphäre des Ätherischen sich erheben wird. Dann wird das Denken jene höhere Fähigkeit aus sich herausgebären, die Rudolf Steiner die *bewußte Imagination* genannt hat, und die ein Gegenbild (gleichsam eine höhere Oktave) des einstigen mythischen Erlebens bilden wird. Auf diese erste Stufe der geistigen Entwicklung — von der Anthroposophie als die des «*Geistselbst*» bezeichnet — werden in noch fernerer Zukunft höhere folgen, wenn das Ich durch weitere Steigerung seines leibfreien Bewußtseins sich in neuer Art in die Sphären des Astralischen und des Göttlich-Geistigen einleben wird. Diese zu schildern, würde jedoch das Thema und den Rahmen dieser Schrift überschreiten. Nur dies ist hier noch anzudeuten, daß in den slawischen Völkern die erste Stufe der eigentlich geistigen Entwicklung keimhaft veranlagt ist. In dem Maße, als auf dem Boden Mitteleuropas die zweite Phase der Bewußtseinsseelen-entwicklung verwirklicht wird, wird es darum seine Wesensaufgabe auch in dem Sinne erfüllen, daß es jene Brücke schlägt von den Völkern des Westens zu denen des Ostens, die zu schlagen vom geistig-geographischen Gesichtspunkt aus gesehen seine geschichtliche Mission bildet.

Wenn wir uns in diesem Kapitel in besonderer Ausführlichkeit mit dem Deutschtum beschäftigt haben, so hatte dies — abgesehen davon, daß dieses Buch von einem Deutschen nicht zuletzt auch für Deutsche geschrieben wird — vor



difficile à comprendre dans son essence même, et que de sa juste compréhension dépend non seulement l'avenir des Allemands mêmes, mais aussi, indirectement, celle de l'Europe. Dans son « Portrait de l'Europe » déjà cité à plusieurs reprises, l'Espagnol Madariaga (p. 128) écrit : « L'Allemagne forme le morceau cœur de l'Europe, est au centre de son corps, au sommet de son esprit, dans les plus intimes recoins/espaces de son être conscient et inconscient : la source de sa musique, de sa philosophie, de ses sciences naturelles, de son histoire et de sa technique les plus sublimes, toutes sont impensables sans l'Allemagne. Si l'Allemagne tombe, l'Europe tombe aussi. Lorsque l'Allemagne devient folle, l'Europe devient aussi folle. La santé morale du peuple allemand est l'une des principales conditions de la santé morale de l'Europe, oui pour son existence même.

am schwierigsten zu verstehende ist, und daß von seinem rechten Verständnis nicht nur für die Zukunft der Deutschen selbst, sondern mittelbar damit auch für diejenige Europas Entscheidendes abhängt. In seinem schon mehrfach zitierten «Portrait Europas» schreibt der Spanier Madariaga (S. 128) : «Deutschland bildet das Herzstück Europas, ist im Mittelpunkt seines Körpers, am Gipfel seines Geistes, in den innersten Räumen seines bewußten und unbewußten Wesens: die Quelle seiner erhabensten Musik, Philosophie, Naturwissenschaft, Geschichte, Technik — sie alle sind undenkbar ohne Deutschland. Wenn Deutschland fällt, so fällt Europa. Wenn Deutschland verrückt wird, so wird auch Europa verrückt. Die moralische Gesundheit des deutschen Volkes ist eine der Hauptbedingungen für die moralische Gesundheit Europas, ja für seine Existenz selbst.»

